

CAPITAINE DANRIT

JEAN TAPIN

Histoire d'une Famille de Soldats

1^{re} Période : 1792-1830

ILLUSTRATIONS DE PAUL DE SÉMANT

TROISIÈME ÉDITION



11076

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

D.V.

4⁰ y² 2977

Jean Tapin Histoire d'une famille de soldats 1792-1830

Capitaine Danrit



Delagrave, 1901

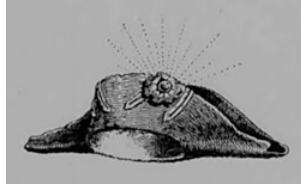
Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE À M. FRANÇOIS COPPÉE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
RÉPONSE DE M. FRANÇOIS COPPÉE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

- CHAPITRE I. — UN CONSCRIT DE DOUZE ANS
CHAPITRE II. — EN ROUTE POUR LA GLOIRE
CHAPITRE III. — DANS LES DÉFILÉS DE L'ARGONNE
CHAPITRE IV. — COMMENT JEAN TAPIN REÇUT LE BAPTÊME DU FEU
CHAPITRE V. — VALMY
CHAPITRE VI. — OÙ JEAN TAPIN DUT MANGER DE LA SOUPE « AU CHAT »
ET COMMENT IL FIT LA CONNAISSANCE DU GÉNÉRAL
KLÉBER
CHAPITRE VII. — OÙ MAÎTRE SANSONNEAU RECONNUT LA JUSTESSE DU
PROVERBE : « ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS
PETIT QUE SOI »
CHAPITRE VIII. — PREMIER DEUIL (1794-1798)
CHAPITRE IX. — À BORD DE L'ORIENT
CHAPITRE X. — UNE CAMPAGNE QUI FINIT MAL
CHAPITRE XI. — PRISONNIER DES ANGLAIS
CHAPITRE XII. — OÙ LISON DEVIENT MADAME CARDIGNAC
CHAPITRE XIII. — CHANCE ET MALCHANCE
CHAPITRE XIV. — À L'ÉTAT-MAJOR DE L'EMPEREUR
CHAPITRE XV. — GUERRE À MORT
CHAPITRE XVI. — LE DERNIER CARRÉ

ÉPILOGUE



À Monsieur François COPPÉE, de l'Académie Française.

MAÎTRE,

Lorsque, il y a trois ans, vous avez célébré si magnifiquement le dernier Maréchal de France et couvert d'accents si vibrants et si français la voix de ceux qui essayaient de ternir sa mémoire, je vous ai crié : « Merci ! » et il n'est pas, j'en suis sûr, un officier qui n'ait senti son cœur aller vers vous, en lisant votre adieu à Canrobert, l'héroïque soldat de l'ancienne armée.

Nous, nous sommes la nouvelle, celle que vous avez baptisée le suprême espoir de la France diminuée, et le jour où j'ai projeté d'écrire l'HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE SOLDATS, pour relier à travers trois générations l'épopée de nos pères à la trop longue attente d'aujourd'hui, votre nom aimé et respecté m'est tout naturellement apparu au seuil de ce premier livre. Acceptez l'hommage de Jean Tapin, maître : c'est de l'histoire écrite pour les enfants. Mon but en l'écrivant, en ces heures troublées, a été de leur dire :

« La carrière des armes est noble et belle, et l'armée de France, dont vous ferez partie un jour, restera toujours digne de son passé. Ce passé, je viens d'en retracer pour vous les étapes glorieuses : parcourez-les avec moi, enfants, et puissé-je, par ces récits mis à votre portée, contribuer à vous faire connaître cette armée, c'est-à-dire à vous la faire aimer ! »

Donnez à ces paroles, Maître, l'autorité de votre nom et voyez, dans l'hommage qui les précède, le souvenir ému de milliers d'officiers comme moi.

Commandant DRIANT,
4^e Zouaves.

Tunis, Octobre 1898.

À Monsieur le Commandant DRIANT, à Tunis.

MON CHER COMMANDANT,

Je suis très touché de la pensée qui vous a fait désirer de mettre au début de ce livre le nom d'un vieux poète, enthousiaste ami de l'armée.

Bien que votre Jean Tapin prétende seulement inspirer des sentiments patriotiques à l'enfance, il sera lu avec émotion, croyez-le bien, par les hommes mûrs qui ont eu la douleur d'assister à nos désastres. Vous faites bien d'évoquer une fois de plus nos victoires d'il y a cent ans. Elles sont, pour les vieux, une consolation et, pour les jeunes, une espérance.

Cette « Guerre de Demain », que naguère vous nous décriviez d'avance en des fictions héroïques et ingénieuses, ne ressemblera pas, sans doute, aux guerres d'autrefois. Cependant l'on y reconnaîtra toujours le caractère intrépide du Français, tel que vous nous le montrez dans le petit Jean Tapin, le frère de Bara et du tambour d'Arcole.

Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire de rappeler à la France ses fastes militaires et de lui redire quelle est, avant tout, une Nation de soldats. Car les heures que nous vivons sont affreuses. Après un quart de siècle d'expérience, nous constatons que la paix sans gloire et sans sécurité est loin d'être bienfaisante. Nos larmes de douleur et de honte ne lavent pas la boue que des mains sacrilèges jettent sur le drapeau, et nous en arrivons à souhaiter que les scandaleuses clameurs qui nous déshonorent soient étouffées par le martial roulement du tambour et par la voix imposante du canon.

Je vous serre la main.

FRANÇOIS COPPÉE

Octobre 1898.



HISTOIRE

d'une Famille de Soldats

PREMIÈRE GÉNÉRATION (1780-1840)

CHAPITRE PREMIER

UN CONSCRIT DE DOUZE ANS

« Samprebleu de samprebleu ! Voilà encore ce maudit gamin qui perd son temps à lire les gazettes, au lieu de travailler à ses chandelles ! »

Maître Sansonneau lança vigoureusement cette apostrophe ; puis soufflant, rouge de colère, marchant aussi vite que le lui permettaient ses courtes jambes et son gros ventre, il traversa la cour pavée qui s'étendait derrière son magasin d'épices, et se dirigea vers un petit réduit d'où s'exhalait une odeur fade de graisse fondue mêlée aux senteurs aromatiques de la résine.

Sur le seuil de la porte, il s'arrêta. Ses yeux bleu faïence roulèrent dans les étroites alvéoles que leur laissait la large face au triple menton ; et se croisant les bras :

« Samprebleu de samprebleu ! reprit-il d'une voix rude ; méchant galopin !... Fainéant !... Toujours le nez dans les gazettes !... C'est ça qu'il appelle travailler. »

Surpris en flagrant délit, l'enfant se retourna brusquement, rougit jusqu'aux oreilles, et balbutiant, chercha, sans la trouver, une excuse plausible. Certainement, il redoutait pour le moins une ou deux taloches de maître Sansonneau, car d'instinct il leva le coude à hauteur de sa joue. Mais la taloche ne tomba pas : chez le marchand d'épices, la colère venait de faire place tout d'un coup à un immense dédain. Hochant la tête et plissant la lèvre, il laissa tomber ces paroles :

« Non, décidément, mon pauvre garçon, tu n'arriveras jamais à rien !... à rien ! entends-tu ?... Jamais tu ne seras capable d'être commis dans les épices... Ah ! ton père a eu vraiment une drôle d'idée de t'apprendre à lire... On dirait qu'il a pris à tâche de faire de toi un mauvais sujet...

— Oh ! patron, protesta l'enfant.

— Le voilà qui raisonne, maintenant ! s'écria le gros homme repris par la colère ; oui, c'est bien ça : les mauvaises lectures l'ont perdu !

— Ce n'est pas mal, ce que je lisais, patron. Je lisais la nouvelle de la prise de Longwy par les Prussiens et l'appel aux patriotes...

— Longwy !... Les Prussiens !... Est-ce que ça te regarde ?... Est-ce que ça fait ton ouvrage ?... Les patriotes !... Est-ce que tu sais ce que c'est ?... Tiens, vois, sacripant ! ton feu est éteint, ton suif est figé, ta résine est froide, et tes moules, là sur l'établi, ne sont pas seulement préparés !... Il n'a même pas taillé son coton pour les mèches !... »

Suffoqué par cette dernière constatation, maître Sansonneau leva les bras au ciel.

« Non ! reprit-il après une pause, non, c'est fini ! Je ne veux plus de toi !... Je te chasse... »

Il s'était rapproché et secouait le gamin par la manche.



« Ce n'est pas mal, ce que je lisais... »

« Mon garçon, tu me coûtes par jour environ seize sols de nourriture, je te loge, maîtresse Sansonneau paie ton blanchissage... Puisque tu es si savant, tu peux compter ce que ça fait au bout de l'an. Tu n'es qu'un ingrat, tu n'as pas su reconnaître mes bienfaits lorsque j'ai consenti à te garder,

après la mort de ton père, pour te mettre à même de te faire une position. Mais c'est fini !...Enlève ton tablier et va où tu voudras chercher de l'ouvrage. Allons ! dépêchons !... »

L'enfant pâlit ; une larme perla sur le bord de ses cils noirs, son regard chercha les yeux de maître Sansonneau, et une supplication monta à ses lèvres :

« Oh ! patron, murmura-t-il, je ferai mon possible pour vous contenter. »

Mais le gros homme était buté, sans doute ; peut-être aussi — car il n'était pas mauvais homme — voulait-il simplement donner une verte leçon à son apprenti ; en tous cas, il parut inébranlable.

« Non ! mon garçon, reprit-il, non et non ! J'en ai assez ! Demain ce serait à recommencer ! La seule chose que je puisse faire pour toi, c'est de t'autoriser à venir coucher ici jusqu'à ce que tu aies trouvé de l'ouvrage. »

Devant cette ferme déclaration, le gamin n'insista pas ; il refoula ses larmes ; lentement, il dénoua son tablier de grosse toile, le plia, et le déposa sur l'établi, pendant que maître Sansonneau retournait à sa boutique, la sonnette de la rue lui ayant annoncé un client.

Puis Jean Cardignac (c'était le nom du petit apprenti) monta un escalier situé au fond du laboratoire où se fabriquaient les chandelles, pénétra dans une étroite soupente mansardée qui lui servait de chambre à coucher ; là, il s'assit sur le bord de son lit de sangle et, sans contrainte, laissa couler ses larmes.

.

Au moment où commence ce récit — en août 1792 — Jean Cardignac avait douze ans.

La France traversait alors une crise épouvantable dont elle n'est sortie que grâce au courage, à l'union, au patriotisme de tous les Français ; et aussi parce que nous sommes une race forte et pleine d'énergie.

L'ennemi, menaçant, s'apprêtait à envahir la France sur toutes ses frontières.

Au nord et à l'est, les Autrichiens et les Prussiens ; sur les Alpes, les Piémontais avaient rassemblé leurs armées et se vantaient déjà avec insolence d'arriver chez nous en maîtres.

Le général des Austro-Prussiens, le duc de Brunswick, dans un manifeste daté du mois précédent, venait de déclarer *qu'il entrait en France pour y rétablir l'ordre au nom du roi de Prusse, que tout garde national pris les armes à la main serait traité comme rebelle, et que tous les habitants qui oseraient résister aux armées coalisées seraient mis à mort et leurs maisons brûlées*, comme si le fait de défendre son pays — qui constitue le premier des devoirs — était un véritable crime.

Comprenez-vous, mes enfants, l'indignation que dut soulever un pareil langage dans un pays comme le nôtre, et combien ces menaces, destinées à paralyser la défense du sol, y furent méprisées ?

Ajoutez à cela qu'à l'intérieur le trouble était grand et qu'une transformation dans les mœurs et les coutumes s'accomplissait, non sans émeutes : mais ce n'était pas une raison pour que l'étranger se permît de se mêler de nos affaires.

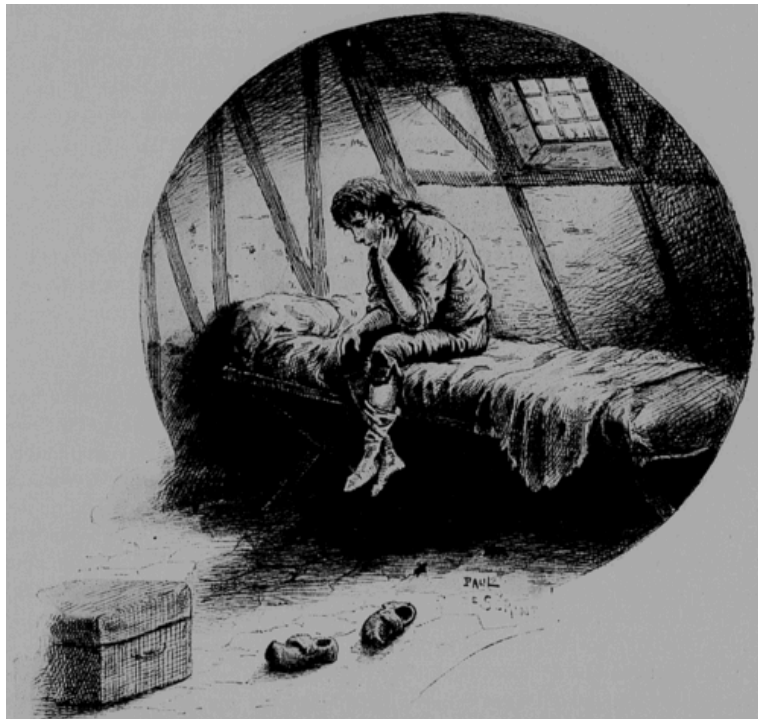
Enfin pour compléter le tableau de la France à cette époque, sachez qu'appauvrie par une mauvaise administration, elle n'avait plus que trois armées de faible effectif : la première, commandée par le général Rochambeau, en face de la Belgique, autrichienne alors ; la seconde, aux ordres de Dumouriez, entre la Meuse et l'Aisne ; la troisième enfin défendait la Lorraine sous le général Kellermann.

Au mois d'avril de cette même année 1792, la première de ces armées avait subi de graves échecs, et ses soldats, saisis d'une terreur panique, s'étaient débandés sans avoir vu l'ennemi. Puis, se vengeant sur leurs chefs qu'ils accusaient de trahison, ils avaient assassiné l'un d'eux, le général Dillon.

Les Autrichiens et les Prussiens, possédant des armées solides et instruites d'après les principes de Frédéric le Grand, croyaient donc pouvoir considérer la France comme une proie assurée, et le redoutable danger qui nous menaçait, à l'heure où commence ce récit, vous fera comprendre l'émotion extraordinaire qui, ce jour-là, secouait Paris.

Un grand souffle d'enthousiasme avait passé sur la France ; pour fondre des canons, on prit les statues de bronze et les cloches des églises : les femmes donnaient leurs bijoux, les enfants leurs livres de prix ; le drapeau noir fut arboré à l'hôtel de Ville. On avait déclaré *la patrie en danger*, et sur

les places publiques on avait dressé des estrades vers lesquelles les hommes valides, abandonnant leurs travaux et leurs occupations, accouraient en foule, car c'était là qu'on recevait les enrôlements volontaires de tous les Français qui voulaient courir à la frontière pour défendre le pays.



Il s'assit sur son lit de sangle.

Cette fièvre de patriotisme, Jean Cardignac, à cette heure, la ressentait profondément.

Au reste, vous auriez, mes enfants, éprouvé comme lui ce sentiment si noble qui porte un Français à défendre la France ; et il fallait vraiment être maître Sansonneau, qui, depuis cinquante ans, évoluait au milieu de ses boccas, dans son petit magasin de la rue de la Huchette, et ne s'y occupait qu'à vendre des chandelles, à détailler du poivre ou de la cassonade sans se soucier du reste de l'univers, pour ne pas comprendre le patriotisme ardent qui fermentait dans l'âme de son petit commis. Il fallait être le boutiquier

égoïste qu'était le gros homme, pour faire un crime à l'enfant de négliger un peu son travail en lisant cette grave et désolante nouvelle de la prise d'une de nos places fortes — Longwy — par les Prussiens.

Jean pleurait donc, seul, dans sa petite chambre, et tout concourait à rendre son désespoir plus amer.

Il éprouvait un gros serrement de cœur en pensant qu'il était seul au monde, pauvre orphelin abandonné, car la mort de son père, survenue quelques semaines auparavant, avait brisé le dernier lien de parenté qui lui restât, Jean n'ayant pas connu sa mère, morte également alors qu'il était tout petit.

Et, en cet instant, il se rappelait, avec un attendrissement douloureux, les soins pour ainsi dire maternels qu'il avait reçus de son père.

Ce dernier était un ouvrier d'art. Il était luthier, c'est-à-dire qu'il fabriquait des instruments de musique et, spécialement, des violons, des flûtes et des tambourins. Il travaillait chez lui pour le compte du fournisseur des musiciens ordinaires de la reine Marie-Antoinette, et avait acquis un vrai renom dans son métier, auquel il avait déjà commencé à initier son petit garçon.

Ils habitaient, tous deux, un logement rue de la Huchette, dans la maison même de maître Sansonneau, qui en était propriétaire. Comme le père du petit Jean, de par ses fréquentations, plus relevées que la plupart des ouvriers d'alors, avait compris que l'instruction est un grand bien, le plus grand peut-être, il avait fait en sorte que son fils sût lire, écrire et compter — ce qui n'était pas, comme aujourd'hui, à la portée de tous les enfants. Le brave luthier avait espéré ainsi que son Jean serait apte à devenir un homme ; mais, malheureusement, il était parti pour l'éternel voyage avant d'avoir pu achever l'éducation de son fils.

Après sa mort, maître Sansonneau était rentré en possession du logement.

Par charité — disait-il — le marchand d'épices avait pris l'orphelin comme apprenti commis. Mais, dès le premier jour, Jean n'avait montré aucun goût pour ce métier qui lui était ainsi imposé à l'improviste.

Ce petit garçon à l'esprit éveillé, avide de voir et d'apprendre, avait une nature déjà affinée par la première éducation que lui avait donnée son père ; il avait le respect de toutes les choses d'art ; il avait frôlé des artistes,

entendu des conversations instructives et aimait, d'instinct, les fréquentations convenables. Aussi s'accommoda-t-il mal de l'allure un peu brutale de l'épicier et des besognes de manœuvre auxquelles on le soumit.

Il s'était résigné pourtant, trouvant un dérivatif à se plonger dans la lecture des événements — souvent tragiques — qui se déroulaient à Paris même ou sur les frontières menacées.

Ce que Jean adorait, par exemple, c'était que son patron l'envoyât faire des courses. L'aspect de Paris en fièvre, inquiet, plein de rumeurs, convenait à son esprit avide d'imprévu. Il suivait les soldats, les enviant ; le bruit du tambour le transportait.

En un mot, grâce à sa nature impressionnable, il subissait — plus peut-être qu'un autre enfant — l'état d'inquiétude nerveuse et d'exaltation qui régnait partout.

.

Quand il eut bien pleuré, Jean se redressa : une fois son petit cœur dégonflé par les larmes, son visage reprit un air de volonté fière et décidée.

Il prit dans une vieille malle son bel habit des dimanches en drap nankin, l'endossa, mit ses bas chinés, ses souliers neufs, son petit chapeau de feutre à cornes — et descendit. Passant rapidement près de la fenêtre de la cuisine :

« Au revoir, maîtresse ! » cria-t-il ; et il disparut dans l'allée de la rue.

Dame Sansonneau se pencha pour rappeler le gamin ; mais déjà il était loin.

« Allons ! dit-elle, quand il aura cherché pendant un ou deux jours sans rien trouver, il sera plus raisonnable. »

Elle eut un hochement de tête, et murmura avec un sourire :

« Pauvre petit homme !... »

Cependant, après un regard jeté sur le magasin d'épices d'où on l'expulsait, Jean Cardignac avait tourné le coin du quai Saint-Michel, et, enfilant le pont au Change rempli de monde, il se dirigea vers la place de Grève.

La « Grève », comme on disait alors, était le centre réel de tout le mouvement parisien, et ce jour-là surtout, 27 août 1792, il y régnait une véritable effervescence.

Sur le terre-plein, face à l'ancien Hôtel de Ville, la foule formait comme une mer houleuse.

Des cris, des discussions s'élevaient ; les bras s'agitaient, les visages ainsi que les paroles exprimaient la colère et l'exaltation. Des groupes se formaient au coin des boutiques où l'on discutait avec passion les mauvaises nouvelles des frontières ; des crieurs passaient, fendant la foule et annonçant, à pleins poumons, les nouvelles contenues dans les journaux qu'ils vendaient.

Des chants de guerre volaient au-dessus de la foule, et on voyait arriver de partout, tambour en tête, des groupes compacts d'hommes de toutes classes, de toutes professions, — beaucoup étaient armés de fusils, de sabres et de piques — qui traversaient cette mer humaine, aux acclamations de toutes les poitrines. Ils se dirigeaient alors vers les quatre estrades de bois, ornées de drapeaux tricolores émergeant au-dessus du peuple et surmontées elles-mêmes d'un poteau et d'un écriteau sur lequel ces mots

La patrie en danger

étaient peints en grosses lettres rouges.

Sous la tente de toile qui les abritait, des commissaires municipaux ceints d'écharpes tricolores, et des officiers de l'armée, assis ou debout autour de tables grossières, recevaient les engagements volontaires qui se succédaient sans interruption et en si grand nombre qu'on en comptait jusqu'à quinze mille en un jour.

Ah ! quel enthousiasme !

Les formalités étaient simples ; et il le fallait bien, car le temps eut manqué.

Un homme se présentait :

« Ton nom, citoyen ? » demandait l'officier.

L'homme donnait son nom, son âge, sa profession, son domicile.



Jean était arrivé non loin de l'estrade.

« Tu es en état de porter les armes ?

— Parbleu !

— Signe au registre ! »

Ceux — les plus nombreux — qui ne savaient pas écrire, signaient d'une simple croix ; ensuite on leur remettait un papier.

« Citoyen, tu vas te rendre au camp de Vincennes. Tu fais partie de la 6^e demi-brigade, colonel Peltier... À un autre ! »

Et le défilé continuait, pendant que, brandissant leur certificat d'engagement, les nouveaux soldats descendaient, acclamés, embrassés par

la foule qui leur passait des fleurs à la boutonnière ou à la cocarde de leurs chapeaux, car tout le monde, alors, portait la cocarde tricolore.

Onze heures sonnaient, quand Jean Cardignac arriva sur la Grève.

Un soleil brûlant embrasait la place, surchauffant encore les cerveaux ; et, dans cette cohue bruyante et bigarrée, l'enfant mince et fluët se faufila de groupe en groupe, emporté lui-même par la fièvre et l'enthousiasme général qui l'environnaient.

Alors, il oublia tout : les douleurs récentes, les reproches de maître Sansonneau, son renvoi si brutalement survenu tout à l'heure et le triste laboratoire à l'écœurante odeur de suff. Il ne songea même plus qu'il était sorti dans la louable intention de trouver de l'ouvrage.

Son cerveau s'emplissait maintenant de la griserie de cette foule surexcitée et de son ivresse patriotique ; les yeux flambants, les joues toutes roses, les lèvres ouvertes par un sourire de plaisir, Jean marcha dans la bousculade, heureux du bruit qui montait grandissant autour de lui, entendant des bribes de phrases qui l'exaltaient :

« Les Prussiens ! On leur passera sur le ventre ! À bas les habits blancs ! On va défoncer les Kaiserlicks ^[1] ! Dumouriez va voir leurs talons, attends

un peu ! Mort aux brigands ! Vive la France ! À la frontière ! Vive la nation ! »

Tous ces mots, coupés par la rumeur d'un peuple en délire, toutes ces menaces, inspirées par une idée unique : la défense du sol ; tendant au même but : la marche à l'ennemi, enivraient l'enfant, lui faisaient passer dans les yeux comme un rayon de gloire.

Tous ces hommes exprimaient si bien ses sentiments à lui-même, qu'il éprouvait une joie immense d'avoir pensé juste, malgré l'opinion contraire de maître Sansonneau.

Le petit Jean Cardignac était arrivé ainsi presque au bout de la Grève, non loin de l'estrade dressée au coin de la rue du Renard, lorsque, derrière lui, des hourras frénétiques éclatèrent. En même temps, le fracas de plusieurs tambours qui battaient la charge le fit frissonner jusqu'au cœur. La foule, dans un large remous, s'écarta. Un tonnerre de bravos éclata. Et Jean se trouva devant six tambours qui précédaient un groupe d'hommes au-dessus desquels une bannière tricolore flottait, portant ces mots :

« LES VOLONTAIRES DU MAIL »
« *Vive la Nation !* »

L'enfant voulut se rejeter de côté ; il n'en eut pas le temps, et, emporté par la cohue, poussé par les tambours qui roulaient derrière lui, Jean se trouva, sans savoir au juste comment, transporté jusque sur l'estrade.

Les tambours avaient cessé de battre, et, dans le calme relatif qui succéda, Jean, les oreilles encore bourdonnantes, perçut un vaste rire et des bravos qui partaient de la foule à son adresse. Des lazzis s'y mêlaient, dont l'enfant entendit quelques mots :

« Fameux !... fameux !... Un vrai patriote !... Aux dragons !... Il n'a pas la taille !... Faut cinq pieds six pouces !... Tambour-maître aux grenadiers !... Bravo, l'enfant !... Les Prussiens n'ont qu'à bien se tenir !... »

Jean Cardignac devint pourpre, et sa confusion s'augmenta encore, car l'hilarité s'empara des commissaires enrôleurs eux-mêmes, ainsi que des officiers présents. Le gamin voulut s'enfuir, mais l'escalier était obstrué par la masse des volontaires qui, ce moment de gaîté passé, se pressaient autour du registre, et cet incident amusant disparut sous leur poussée

d'enthousiasme. Jean se trouva rejeté tout au bout de l'estrade contre un officier d'une trentaine d'années, très grand, à visage énergique et fin, qui, les mains au dos, s'appuyait à la balustrade.

On sentait en lui un soldat de profession ; cela, rien qu'à la façon élégante et dégagée dont il portait sa tenue et dont son grand chapeau était crânement posé de côté sur la perruque. Il portait des épaulettes à gros grains d'argent indiquant son grade de colonel.

Comme tout le monde, l'officier avait souri de l'arrivée inattendue du gamin sur l'estrade ; et le voyant près de lui :

« Eh bien ! mon garçon ! dit-il amicalement, en lui tapotant la joue, tu voulais donc être soldat ? »

L'enfant hésita ; il leva les yeux sur l'officier ; et rassuré par le regard loyal, énergique et bon qu'il rencontra :

« Oh ! oui, je voudrais bien, répondit-il.

— Ah bah !... Mais tu es trop petit. Tes parents ne seraient pas contents. Il faut rentrer chez toi, gamin.

— Je n'ai plus de parents. »

La physionomie souriante du colonel devint sérieuse.

« Tu es orphelin ? questionna-t-il avec intérêt.

— Oui, colonel.

— Ah ! tiens, tu connais les grades ?

— Oh oui ! J'aime tant regarder les soldats ! »

Il y eut un silence.

L'officier considérait l'enfant avec attention, le détaillant du regard, instinctivement intéressé par sa figure intelligente encadrée de longs cheveux noirs bouclés et éclairée par deux grands yeux sombres.

Puis brusquement :

« Il y a longtemps que tu es orphelin ?

— Mon père est mort il y a six semaines.

— Ah !... Et qu'est-ce que tu as fait depuis ?

— J'ai logé chez maître Sansonneau.

— Qu'est-ce que c'est, que ton Sansonneau ?

— Un marchand d'épices de la rue de la Huchette.

— Tu travailles chez lui ?

— Non ! plus maintenant ; il m'a renvoyé. »

Le colonel fronça les sourcils.

« Ah !... Et pourquoi ?... Tu es donc mauvais sujet ?

— Oh non ! mais je n'aime pas fabriquer les chandelles. »

L'officier sourit.

« Que faisait ton père ? reprit-il.

— Il était luthier.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, à présent ? »

Jean eut un gros soupir. Il sentit les larmes lui monter aux paupières. Faisant un grand effort, il se domina et dit, presque à voix basse, mais du fond du cœur :

« Oh ! si vous vouliez m'emmener ! »

Cet appel était si sincère ; le ton dont Jean prononça la phrase était si suppliant, qu'il toucha l'officier. Caressant à nouveau la joue du gamin, le colonel murmura :

« Dame !... après tout, ça s'est déjà vu des conscrits de douze ans !... Écoute ! dit-il après une pause, tu me dis bien la vérité n'est-ce pas ?... Tu es bien tout seul au monde ?

— Je vous le jure !

— Et tu veux que je t'emmène ?



Et carrément, il signa son nom.

— Oh ! Oui ! »

Sans répondre, le colonel s'approcha de la table, prit une feuille de papier, y écrivit quelques mots ; puis, appelant le gamin :

« Citoyen Fauvel, dit-il à l'un des commissaires, inscris cet enfant : je le prends avec moi. Incorpore-le à ma demi-brigade, la neuvième, en formation aux Minimes.

À cette époque héroïque, on n'avait pas coutume de s'étonner pour si peu ! Le commissaire sourit ; il eut une courte hésitation.

« Parfait ! citoyen Bernadieu, dit-il ensuite ; quel est le nom de ton conscrit ? »

Rouge de plaisir, l'enfant répondit tout d'une haleine :

« Jean Cardignac, âgé de douze ans, apprenti luthier, né à Versailles, orphelin. »

Le commissaire ajouta cette mention : « Sous la sauvegarde du citoyen colonel Bernadieu. »

« Maintenant, mets ici une croix, » dit le commissaire enrôleur.

Mais le gamin avait déjà saisi la plume :

« Oh ! citoyen, je sais écrire, » dit-il avec une légitime fierté.

Et carrément il signa son nom.

« Ah ! ça, c'est très bien, » fit le colonel, qui contresigna. Puis, remettant à l'enfant le papier sur lequel il avait écrit tout à l'heure :

« Garçon, dit-il, tu sais où est l'Arsenal ?

— Oh ! je connais Paris.

— Bon ! Tu vas, de ce pas, te rendre à la caserne des Minimes ; tu demanderas le tambour-maître Belle-Rose dit Marcellus, et tu lui remettras ce papier.

— Bien, colonel.

— C'est tout pour l'instant. Je te verrai tantôt. »

L'officier prit Jean sous les bras, l'embrassa sur les deux joues ; puis, comme l'escalier de l'estrade était toujours encombré, il souleva l'enfant comme une plume, le passa par-dessus la balustrade, et s'adressant à un homme du peuple qui se trouvait au-dessous de lui :

« Citoyen, dit-il, empoigne-moi ce petit soldat-là ! »

Un instant plus tard, Jean — fier comme Artaban — fendait la foule, et, en proie à une joie indéfinissable, se dirigeait en courant vers la caserne.

1. ↑ C'est ainsi qu'on surnommait les Autrichiens.

CHAPITRE II

EN ROUTE POUR LA GLOIRE.



De la Grève à l'Arsenal, le trajet n'était pas long, surtout au train dont courait Jean Cardignac.

La joie dans les yeux, il galopait le long du quai, avec cette pensée unique en tête :

« Je suis soldat !... Le colonel Bernadieu m'a pris !... quel bonheur ! »

Des visions d'uniformes, de chevauchées, de canonnades, lui traversaient l'esprit ; et il précipitait sa

course folle, se faufilant à travers la cohue des passants, comme une souris dans un fagot.

Pourtant, à hauteur de l'île Saint-Louis, Jean, essoufflé, s'arrêta. Il était en nage, autant de la rapidité de sa course que grâce à l'émotion énorme qu'il éprouvait.

À cet instant, sa pensée se reporta en arrière, vers la boutique de maître Sansonneau.

« Il va m'attendre, ce soir, » murmura-t-il.

Et cette idée l'inquiéta, car, au fond, s'il détestait l'épicerie et surtout la fabrication des chandelles, il aimait bien — malgré sa rudesse — le vieux marchand qui l'avait recueilli ; il aimait bien surtout maîtresse Sansonneau qui souvent le gâtait en cachette et, chose précieuse aux yeux du gamin, l'embrassait même de temps en temps.

Mais Jean réfléchit et murmura :

« Je suis soldat, maintenant !... Et à la 9^e demi-brigade, encore !... J'ai signé ; le colonel Bernadieu m'a engagé et m'a dit d'aller à la caserne. Il faut que j'y aille. Je demanderai qu'on prévienne maître Sansonneau...

Tranquillisé par ce soliloque, l'enfant reprit son chemin plus posément ; et bientôt, il aperçut avec une émotion très particulière — faite à la fois de désir et d'appréhension — la caserne des Minimes, dont les hautes murailles grises se profilaient à deux cents pas de lui. Jean s'arrêta encore, presque craintif, considérant ces murs, comme si au travers il eût pu distinguer ce qu'ils renfermaient, le régiment auquel il venait d'être incorporé de façon si brusque et si singulière ; puis, il se rapprocha à tout petits pas.

À l'entrée, un soldat maigre comme un clou, sec comme un hareng saur, se promenait gravement, l'arme au bras, devant une guérite ; et l'enfant admira son air martial.

C'était, en effet, un vieux soldat. Dans sa face couleur brique, deux petits yeux vifs scintillaient, sous des sourcils très bruns qui avançaient en touffes sur les paupières ; deux moustaches grisonnantes, très longues, tombaient des deux côtés du menton ; et, sous son grand chapeau, posé de travers sur la perruque filasse, il avait une tête rébarbative qui impressionna l'enfant.

Mais, soudain, le factionnaire s'arrêta : un hussard à la pelisse rouge, en culotte verte, coiffé d'un haut talpack d'où pendait une flamme rouge, arrivait au grand trot, engoncé dans sa selle en peau de mouton, un sac de cuir en sautoir. Il ralentit son cheval, demanda un renseignement à la sentinelle, et pénétra au pas dans la caserne, se dirigeant vers un bâtiment que le soldat lui indiqua.

Jean Cardignac suivit le hussard. Mais, d'un geste brusque, le soldat en faction avait saisi son fusil ; et, barrant l'entrée :

« Au large, garçon ! dit-il d'une voix rude.

— Pardon, protesta Jean... mais je...

Il n'y a pas de « mais »... au large !

Puisque je suis engagé à la 9^e demi-brigade ! » s'écria l'enfant, convaincu que cette déclaration allait suffire.



Mais, bien au contraire, le vieux soldat, persuadé que ce gamin de Paris tentait de rire à ses dépens, s'avança menaçant, les sourcils froncés, le nez pincé par la colère.

« Ah ! tu te moques de moi, clampin ! Tu t'imagines que La Ramée, ancien gardes-françaises, se laisse berner par un blanc-bec ! Tu vas voir si le fond de ta culotte s'accommode des clous de mon soulier. »

Et il allait mettre à exécution cette peu engageante promesse, lorsqu'une voix jeune et bien timbrée se fit entendre :

« Qu'est-ce qui se passe donc ?

Arrivant du fond de la cour où il avait accompagné le hussard, le sergent commandant le poste apparut.

La Ramée s'était arrêté, et le sergent — un tout jeune homme à la fine moustache blonde — répéta :

« Qu'est-ce qui se passe donc ?

— Sergent, que c'est donc subséquemment, que ce clampin il voudrait forcer la consigne.

— Mais non ! interrompit l'enfant. Je suis engagé à la 9^e demi-brigade. J'ai une lettre du colonel Bernadieu pour le tambour-maître Belle-Rose, dit Marcellus ».

Les deux soldats s'esclaffèrent ; mais Jean ne broncha pas, et quand leur hilarité fut calmée, il tendit la lettre au sergent qui la lut.

« C'est, ma foi, vrai ! dit-il. Fameuse recrue, hein, La Ramée ?... et qui arrive à pic pour partir !

— Nous partons, sergent ? interrogea La Ramée.

— Après-demain... le hussard vient d'apporter l'ordre au capitaine adjudant-major : « Envoyer prendre, rue des Haudriettes, chez le citoyen Graffin, fournisseur des armées, trois cents paires de souliers, cent couvertures de campement, deux cents sacs et seulement cent vingt paires de guêtres. Il n'y en a pas plus pour l'instant ; ceux qui n'en auront pas s'en passeront ; mais, par exemple, il y a le fourbi complet des gibernes, sabres, armement et cartouches à prendre à l'Arsenal ; puis, après-demain, en route pour Chalons. Signé : Servan, ministre de la guerre. »

À cette déclaration, les yeux du vieux soldat brillèrent... il ne dit pas un mot ; mais, faisant sauter d'un seul coup son fusil dans son bras gauche, il reprit sa faction d'un pas alerte. Ses dents blanches se découvraient dans un sourire de satisfaction, et il se mit à siffloter en sourdine le « Chant de l'Armée du Rhin » qu'un jeune officier du génie, Rouget de l'Isle, venait de composer à Strasbourg et que les volontaires de Marseille avaient entonné quelques jours auparavant en entrant à Paris. C'est notre *Marseillaise* d'aujourd'hui.

« Allons ! viens, petit », dit le sergent.

Et Jean pénétra enfin dans « *sa caserne* », au milieu de « *son régiment* ».

En passant devant le poste, le sergent appela :

« Caporal Flambeau ! »

Celui-ci accourut.

« Voici un ordre de réquisition, avec les bons pour le citoyen payeur ; prends cinq hommes de corvée et va-t'en chez le citoyen Reversy, loueur de voitures, rue Saint-Antoine, à l'enseigne du *Bon Luron*. Tu prendras cinq charrettes à deux chevaux et tu les ramèneras ici... Au trot, marche ! »

Toujours suivi du petit Jean, le sergent se dirigea vers un grand bâtiment situé au fond de la cour.

Tout en marchant, le gamin ne perdait pas un coup d'œil, et examinait le mouvement qui régnait dans la cour du « quartier ». De tous côtés, des groupes, comprenant chacun une douzaine d'hommes nouvellement enrôlés, apprenaient le maniement du fusil, sous la direction de caporaux, de sergents, et sous la surveillance des officiers.

L'enfant, habitué à voir passer dans Paris des régiments pimpants aux uniformes coquets, tout bariolés de vives couleurs, éprouva un étonnement, presque une désillusion, à constater qu'en dehors de quelques anciens soldats, des sous-officiers et des officiers, la plupart des volontaires étaient habillés de façon disparate.

Beaucoup avaient encore leurs vêtements civils ; certains étaient revêtus de l'habit d'uniforme, avec leur culotte et leur chapeau d'avant l'incorporation ; quelques-uns portaient le pantalon droit blanc, à rayures, avec la guêtre blanche sur le soulier ; d'autres n'avaient pas de souliers, mais des sabots.

Au demeurant, même parmi les soldats entièrement équipés, les uniformes étaient dissemblables : les uns portant l'habit bleu des grenadiers, à parements rouges, et le grand chapeau bicorne ; les autres, l'habit vert et rouge des chasseurs de Louis XVI, avec le chapeau-casque rond, à visière cerclée de cuivre, et orné d'une « chenille » noire, en forme de cimier. Quant aux officiers, tous correctement habillés, il y en avait de tous les âges ; on voyait des capitaines presque imberbes et de vieux sous-lieutenants à moustaches grises.

C'est qu'une grande armée ne s'improvise pas du jour au lendemain. Il faut beaucoup d'argent et beaucoup de temps pour équiper ainsi des masses d'hommes. Or, à cette époque, l'argent était rare ; et le temps manquait, car

on était pressé par l'ennemi. Il fallait, comme on dit, faire flèche de tout bois, et on habillait comme on le pouvait les nombreux enrôlés qui arrivaient à toute minute.

La France appelait à son secours tous ses enfants ; elle leur donnait ce qu'elle pouvait, mais, en tous cas, elle les armait ; leur dévouement devait faire le reste. Et, ma foi ! si le pain leur manqua quelquefois, la constance et le courage ne leur firent jamais défaut.

.

« Nous voici arrivés, mon garçon ! » dit le sergent.

Ils montèrent un petit perron de trois marches et entrèrent dans une salle haute et vaste, dont les murs, blanchis à la chaux, étaient constellés d'inscriptions patriotiques écrites, soit au charbon, soit au crayon, par des mains inhabiles, soit même avec la pointe de couteaux. Trois longues tables massives la garnissaient, sur lesquelles plusieurs soldats, tous des vieux, étaient attablés et causaient bruyamment autour de pots d'étain, tout en fumant des pipes. Dans un coin, une planche posée sur des tréteaux soutenait une futaille ; sur des rayons cloués au mur, des verres, quelques bouteilles. C'était la cantine. Près de la fenêtre, une femme reprisait une petite jupe appartenant, sans doute, à la fillette toute blonde, toute mignonne, qui lisait à ses côtés dans un grand almanach de l'époque, et qui, la mine éveillée, interrompit immédiatement sa lecture pour considérer curieusement le petit garçon qui venait d'entrer avec le sergent.

« Citoyenne, dit ce dernier, je t'amène un conscrit pour ton père.

— Bonjour, Jolibois », dit la cantinière en entendant la voix du sergent. Quittant son ouvrage, elle se leva, étonnée, et considéra en souriant Jean Cardignac qui, très poliment, avait ôté son chapeau et, silencieux, regardait la femme et la petite fille.

— Un conscrit ? reprit au bout de quelques instants la cantinière ; et elle ajouta, d'une voix très douce :

— Pauvre petit !

— C'est pourtant comme ça, citoyenne Catherine ! Voici un mot du colonel Bernadieu pour ton père.

— C'est qu'il n'est pas là.

— Le gamin va l'attendre... Moi, je me sauve... J'ai à commander les corvées... Au revoir, citoyenne ! »

Et Jolibois sortit.

La cantinière était une femme d'environ vingt-huit ans. Grande, élancée, elle avait un visage très doux, très régulier, où brillaient deux grands yeux noirs.

On la sentait de suite très bonne, très simple, sans rudesse ; et son allure générale tranchait par sa distinction native avec ce milieu un peu brutal de soldats.

Jean fut, d'instinct, attiré vers elle.



« Citoyenne, je t'amène un conscrit pour ton père. »

Et puis l'habillement singulier de la « citoyenne Catherine » qui, sur une femme vulgaire, eût pu sembler bizarre, parut au contraire ravissant au petit garçon, parce qu'il était fort coquettement porté : une jupe à plis droits, couleur vert bouteille, un spencer en drap rouge vif, garni de peau d'agneau et orné de quatre brandebourgs verts, tel était ce costume.

La cantinière était nu-tête et ses cheveux noirs, séparés au milieu du front, encadraient son visage.

— Viens, mon enfant, dit-elle, en prenant doucement la main du petit soldat ; et le faisant asseoir à côté d'elle et de sa fille, elle se mit à le questionner.

Jean répondit gentiment, sans embarras, et raconta son histoire.

Il lui semblait qu'il aimait déjà la cantinière ; qu'il l'avait toujours connue ; et son entrée dans la vie militaire lui parut dès lors très naturelle.

La rudesse de La Ramée l'avait tout d'abord surpris ; mais cet accueil si bienveillant d'une femme le rassura par sa douceur.

Lorsqu'il eut terminé son récit et répondu à toutes les questions :

« Allons ! ça va bien, mon petit Jean, dit la « citoyenne Catherine » ; tu vas faire un joli tambour ; et puisque tu n'as plus de maman, c'est moi qui t'en servirai.

— Oh ! merci », dit l'enfant.

Avec la blonde Lisette, la fille de dame Catherine, la connaissance fut vite faite : une fillette de dix ans et un garçonnet de douze ne sont pas longs à s'entendre.

Lisette, Lise ou Lison (on donnait indifféremment un de ces trois noms à la petite Louise) avait du reste déclaré de suite que « Jean avait l'air bien gentil ».

Tous deux, après un échange de questions, se mirent à feuilleter « l'Almanach du Bon Citoyen », cet almanach dans lequel la fillette s'essayait à lire lorsque Jean était arrivé. Comme Jean Cardignac lisait

couramment les légendes des images, Lisette fut de suite remplie d'admiration.

« Oh ! comme tu lis bien ! dit-elle.

— C'est papa qui m'a appris.

— Moi, je ne sais pas encore bien, mais maman me fait lire tous les jours... Tu m'apprendras, dis ?

— Je veux bien... ça n'est pas difficile. Tiens, tu vois ce portrait ; il y a dessous : « Ceci est l'image ressemblante du général La Fayette ». Tu vas lire, en suivant les lettres.

Le jeune professeur improvisé indiquait déjà les premières lettres de son doigt tendu, quand une sorte de géant pénétra dans la salle.

— Tiens ! s'écria Lison, voilà grand-papa !

Et quittant son petit camarade, elle courut vers lui, souriante. Il se baissa, la saisit, l'enleva, l'embrassa sur les deux joues, et, la gardant, toute petite et toute mignonne, sur son bras d'hercule, il s'approcha.

C'était le tambour-maître Belle-Rose, dit Marcellus.

Le qualificatif de géant lui convenait, car il mesurait un peu plus de six pieds, c'est-à-dire plus de deux mètres. Il était large d'épaules ; ses jambes, guêtrées de noir, étaient comme les piliers de cette charpente athlétique.

Pourtant il était déjà vieux, car ses cheveux coupés ras apparaissaient tout blancs sous son bonnet de police ; il était en effet en petite tenue, et n'avait pas, pour l'instant, son grand chapeau à plumet tricolore, ni sa perruque ; mais il était droit et robuste comme un vieux chêne gaulois. Ses deux grandes moustaches blanches, très longues, très rudes, semblaient deux lames de sabre. Une large balafre sillonnait son visage du front jusqu'au coin de la bouche, traversant le nez, et formait comme une rigole dans la peau brune. Des yeux bleu d'acier, au regard aigu, audacieux, complétaient sa physionomie.

Mis au courant de la situation par sa fille Catherine qui lui lut la lettre du colonel — car le colosse ne savait pas lire — Belle-Rose posa sa petite-fille à terre ; puis les sourcils froncés, les jambes écartées, les bras croisés, il dévisagea du haut de ses deux mètres ce conscrit qui lui arrivait, et qui,

debout devant lui, ne baissait pas les yeux, le regardait bien en face, quoique très impressionné.

Enfin, au bout d'un instant, Belle-Rose laissa tomber d'une voix profonde qui semblait sortir d'une caverne, ces simples mots :

« Qu'est-ce que le colonel Bernadieu veut que je fasse de ça ?

— Grand-père, Jean sait battre le tambour... il vient de me le dire, s'écria Lison.

— Allons donc ! C'est pas possible !... Faut pas m'en faire accroire, à moi, Belle-Rose, ci-devant tambour aux compagnies grises du Royal-Champagne. et tambour-maître à la 9^e... Ah ! mon garçon, tu saurais battre ? Quand moi, que je te parle, j'ai mis dix ans pour savoir !... Où donc alors que tu aurais été à l'école ?... en nourrice, peut-être ?... »



Les baguettes partirent rapides.

Et il se mit à rire, avec un bruit de fanfare.

— Citoyen tambour-maître, dit Jean résolument, c'est mon père qui m'a appris. Il en fabriquait, des tambours, et puis des fifres et des flûtes et des violons !... Je sais aussi jouer du fifre et de la flûte ; mais pas encore du violon, c'est trop difficile ; seulement si papa n'était pas mort...

— D'abord, le violon que c'est pas un instrument militaire, garçon... Pas de ça, à la 9^e ! interrompit Belle-Rose subitement intéressée. Alors, puisque tu prétends présomptueusement que tu sais battre, nous allons voir ça... Arrive !

Jean sortit derrière son nouveau chef, pendant que la cantinière, qui n'avait rien dit, le suivait d'un regard souriant.

Un instant plus tard, dans un local de la caserne, Belle-Rose avait placé un tabouret, les pieds en l'air, puis par-dessus, un tambour ; et remettant aux mains de Jean Cardignac deux baguettes d'ébène :

— Allons ! fit-il incrédule, fais voir ce que tu sais.



— Qu'est-ce qu'il faut battre ? demanda Jean qui, rouge d'émotion et de plaisir, se tenait droit comme un soldat à la parade, les baguettes prêtes, bien placées dans les doigts, tout petit derrière la haute caisse bleue sur laquelle étaient peintes des grenades jaunes et un faisceau de licteur entouré de drapeaux.

— Un roulement, pour voir ! dit Belle-Rose.



Les baguettes partirent rapides, et la peau d'âne vibra. Le roulement, d'abord très faible, comme lointain, s'accrut, tel un bruit qui se rapproche ; puis grandit encore, pareil au fracas d'une diligence qui roule sur un pont ; et, graduellement, le bruit s'adoucit pour redevenir très faible, comme si le son du tambour arrivait de là-bas, tout là-bas, derrière les maisons. Enfin, au bout d'une grande minute, le roulement s'arrêta.

Un étonnement visible se lisait chez Belle-Rose ; le géant hocha la tête, et sentencieusement :

— Bon !... mais un roulement, c'est un roulement... pas autre chose... que si c'était une marche, c'est une autre affaire.

— Tenez, citoyen Belle-Rose, s'écria Jean, voilà la marche du « Royal-Picardie » !

Et, sans attendre, il commença.

La marche — bien rythmée — s'élevait sonore dans la salle : plan ! rataplan ! rataplan ! plan ! plan !... et, sans le moindre accroc, se continua pendant deux bonnes minutes, à l'ébahissement du tambour-maître.

— Halte ! commanda-t-il.

Instantanément, la marche cessa.

Il était très mignon dans sa tenue.

— Pas mal ! Pas mal ! grommela le vieux se parlant à lui-même ; les coudes marchent trop, c'est vrai, mais les poignets sont pas mal... pas mal...

Et au fond, tout à fait surpris, enchanté, il formula son contentement :

— C'est superlatif !... vraiment superlatif, pour un gamin de ton âge... on pourra faire quelque chose de toi.

Mais une voix, celle du caporal-tambour, l'interrompt :

— Pour sûr, Belle-Rose ! que c'est pas mal !

En effet, le caporal et plusieurs tambours, attirés par le bruit, regardaient cette scène à travers la fenêtre et la porte ouvertes.

— Il bat comme un vrai tapin, dit encore le caporal. Y a bien des tambours en pied qui ne battent pas comme ça !

Belle-Rose ne voulut pas demeurer en arrière de son subordonné :

— Que tu as raison, Rongeard ! dit-il... C'est un tapin !... Et je le nomme tambour en pied.

— Ah ! C'est donc un conscrit ? dit le caporal en riant.

— Oui, envoyé par le colonel !

— Ça se trouve bien, dit un des tambours ; nous n'étions que onze, nous serons douze comme tête de colonne. Comment que tu t'appelles, l'enfant ?

— Jean.

— Eh bien ! bravo, le petit tapin ! Bats dur et ferme pour la nation !

Et ce fut au milieu des félicitations générales que Jean revint avec Belle-Rose à la cantine.

— Eh bien, père ? questionna la cantinière.

— Que j'en suis estupéfait, de mon tapin ! dit le vieux... Catherine, tu vas t'arranger pour l'habiller ; lui faut une tenue, il est tambour en pied !

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Lison qui vint embrasser son nouvel ami ; Jean tapin !... quel bonheur !...



Belle-Rose.

Et ces deux mots : Jean et tapin, énoncés par la fillette, devinrent le surnom sous lequel désormais on désigna Jean Cardignac.

Belle-Rose réclama au magasin un gilet, un habit de grenadier, des guêtres noires et un bicorne, les rapporta à sa fille qui, de suite, se mit à couper, à tailler, à découdre, pour organiser, avec cet uniforme d'homme, une tenue à la taille de l'enfant.

Au milieu de ces préparatifs, survint le colonel Bernadieu.

Satisfait, en apprenant les aptitudes de son nouveau petit tambour, il le complimenta :

— Mon garçon, lui dit-il, tu vas écrire à ton patron pour le tranquilliser ; tu lui diras que je t'ai pris sous ma protection et que je t'amènerai moi-même, demain, rue de la Huchette pour lui faire tes adieux... Tu feras porter la lettre, Belle-Rose.

— Bien, citoyen colonel.

C'est ainsi que le lendemain, vêtu de son uniforme, Jean Tapin se rendit avec le colonel Bernadieu chez maître Sansonneau.

Il était ma foi très mignon dans sa tenue, que la cantinière avait fort bien arrangée à sa taille,

Seul, le grand chapeau à cocarde et à plumet de crin rouge était un peu grand ; mais, grâce à la perruque blanche, il le coiffait bien tout de même. Et Jean, très crâne, pas gêné le moins du monde, fit l'admiration des passants.

— Seigneur ! s'écria la brave mère Sansonneau en le voyant ainsi habillé ; mais vous n'y pensez pas, colonel ! Il va se faire tuer, ce pauvre enfant.

— Mais non, citoyenne ; et j'ai dans l'idée qu'il fera plus tard un excellent soldat.

— C'est égal ! reprit le gros marchand d'épices ; ça n'est pas de son âge : il aurait mieux fait de rester ici et de fabriquer proprement ses chandelles.

— Dame ! Maître Sansonneau, ça ne lui disait rien ; il aime mieux battre la charge contre les Kaiserlicks.

— Oh ! oui, dit Jean dans un aveu spontané.

Mais il se reprit :

— Ça n'empêche que j'aime bien maîtresse Sansonneau et vous aussi, patron, et que je reviendrai vous voir après la guerre.

— Et vous le verrez peut-être un jour officier, conclut le colonel Bernadieu.

— Oh ! Oh ! fit maître Sansonneau d'un air de doute.

— Eh ! pourquoi pas ? Moi qui vous parle, je suis orphelin comme lui ; racolé pour les gardes françaises j'ai appris tout seul à lire ; je me suis instruit moi-même, et j'étais sergent lors de la dislocation du régiment. Sous l'ancien régime, je serais resté sergent, c'est sûr ; mais maintenant la route est libre : mes anciens camarades, qui forment le noyau de la 9^e demi-brigade, m'ont choisi pour les commander. Rien n'est impossible à qui a du cœur, de l'énergie, de l'intelligence et de l'instruction. Ce gamin a tout ce qu'il faut pour arriver... Vous verrez, vous verrez !...

— Je ne dis pas, répondit l'épicier ; mais c'est égal, les boulets et les balles, ça n'est pas engageant.

— Ça dépend des tempéraments, citoyen Sansonneau, dit en riant le colonel. Allons ! Jean, fais tes adieux, et vive la nation !

Maîtresse Sansonneau, pleurant presque, embrassa le petit soldat, et lui glissa dans la main un sac qui contenait trois écus de six livres, ce qui était, à cette époque, un beau cadeau ; Jean la remercia avec émotion et partit avec le colonel Bernadieu.

Le lendemain, dès l'aube, il était à la droite du premier rang des douze tambours, au milieu de la cour des Minimes. La 9^e demi-brigade était rassemblée en carré, les tambours et le drapeau tricolore au centre. En arrière se trouvait une petite charrette, recouverte d'une bâche et attelée d'un petit cheval rouan : c'était la voiture de la cantinière ; la frimousse éveillée de Lisette apparaissait sous la bâche, et Catherine tenait le cheval par la bride. Derrière étaient rangées les voitures de réquisition, conduites par des charretiers.

Le colonel Bernadieu, à cheval sur un gros percheron gris à longs crins, s'avança. Et, au milieu du silence :

— Soldats de la 9^e demi-brigade, dit-il d'une voix claire et ferme qu'on entendit aux quatre coins du quartier, la patrie en danger nous réclame ! Nous partons pour combattre les ennemis de la nation ! Nous les chasserons, ou nous resterons sur le champ de bataille. Voilà ce que j'attends de vous. Je ne vous en dis pas plus long : tous nous nous comprenons !

Puis, levant son sabre, il cria :

— Vive la nation !

Un long cri de « Vive la nation ! » sortit de toutes les poitrines ; puis, le silence rétabli, les commandements des capitaines retentirent : les compagnies firent toutes « par le flanc gauche ».

Le colonel vint se placer derrière les tambours et en avant du drapeau.

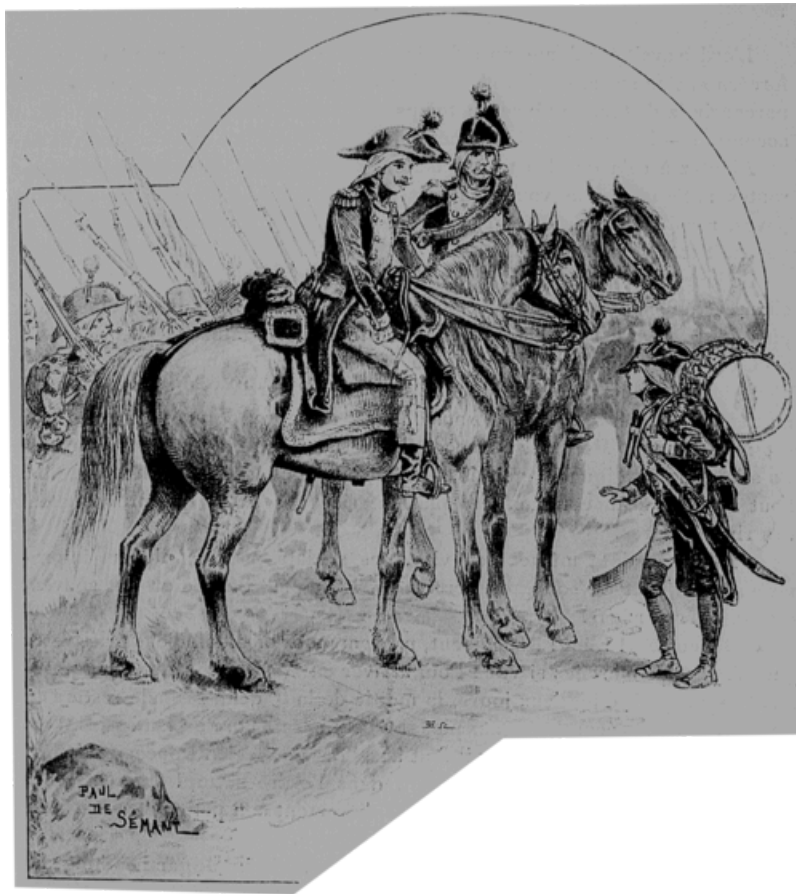
Il se retourna alors sur sa selle pour jeter un dernier coup d'œil sur son régiment ; puis il fit un signe de tête à Belle-Rose qui attendait, la canne à pomme de cuivre en l'air. Le bras du tambour-maître fit tourner la canne ; la marche retentit, et le régiment s'ébranla.

Trois quarts d'heure plus tard, ayant franchi les faubourgs de Paris, la 9^e demi-brigade s'allongeait, comme un serpent multicolore, sur la route pavée se rendant à Châlons-sur-Marne. Elle devait, de là, rejoindre l'armée du général Dumouriez, qui gardait en ce moment la forêt de l'Argonne, vers laquelle l'ennemi se dirigeait de son côté.

Jean Tapin, sa caisse à l'épaule, était en route pour la gloire !

Et, à l'arrière de la colonne, la cantinière Catherine, assise dans sa voiture avec Lisette, laissait flotter les guides de son cheval « Carabi » et songeait.





CHAPITRE III

DANS LES DÉFILÉS DE L'ARGONNE.

Vous dire, mes enfants, que Jean Tapin n'était pas fatigué, lorsque la 9^e demi-brigade arriva à son premier « gîte d'étape », ce serait mentir.

Le pauvre petit tambour était exténué, et, du reste, les soldats l'étaient eux-mêmes.

L'ordre avait été donné en effet de gagner Châlons-sur-Marne à « marches forcées ». Par suite, on devait doubler l'étape, c'est-à-dire que, au lieu de parcourir la distance prévue en temps ordinaire pour une journée,

il fallait accomplir — dans cette seule journée — la marche normale de deux jours pleins.

Ajoutez à cela que les routes d'alors étaient bien différentes des belles routes nationales que vous connaissez aujourd'hui. C'étaient des chemins pavés, rocailleux, bossués, où la marche — déjà fatigante sur un sol plat — devenait extrêmement pénible.

Ce jour-là, la 9^e demi-brigade, dont beaucoup de soldats étaient pourtant chaussés de sabots, parcourut, sous un soleil cuisant, une distance d'un peu plus de dix lieues, sans laisser derrière elle un seul traînard.

C'est déjà bien dur quand on n'a rien à porter ; songez à ce qu'il faut d'énergie, lorsqu'on a sur le dos un sac pesant, sur l'épaule un lourd fusil, au flanc une giberne remplie de cartouches, un sabre, et quand, en outre, on est mal chaussé ! Mais une fièvre de patriotisme exaltait tous ces hommes. Ils allaient, énergiques et gais, s'entraînant les uns les autres, lançant, d'un bout à l'autre de la colonne, des plaisanteries, des lazzi qui provoquaient des rires sonores.

Ils marchaient même trop vite, ces soldats pour la plupart improvisés ; et du haut de son gros percheron, le colonel Bernadieu dut souvent modérer leur ardeur.

« Doucement ! Eh là ! Doucement, mes garçons ! disait-il. Vous n'arriverez jamais, si vous marchez si vite ! Pour arriver en bon état, il faut aller posément ! sans quoi, d'ici deux jours, la moitié de la 9^e demi-brigade restera en arrière... Gare les écorchures aux pieds ! C'est malsain pour un fantassin ! C'est très beau d'avoir du cœur, mais il faut aussi des jambes !... Doucement ! »

Comme le jeune colonel se trouvait, dans l'ordre naturel de la marche, derrière les tambours, il observait particulièrement son petit protégé « Jean Tapin », et il fut satisfait de sa bonne contenance.

La mine sérieuse, comme il convient à un vrai militaire, le gamin allongeait ses petites jambes et tenait à honneur de ne pas rester en arrière.

« Dis donc, Dorval ! il est solide ce petit homme-là, fit le colonel Bernadieu en s'adressant à un vieil officier à moustaches grises, un

commandant qui l'accompagnait et qui, juché sur un haut cheval à longs poils roux, maigre, efflanqué, semblait monté sur une grande chèvre.

— Oui ! répondit le commandant ; mais attends un peu. Il faudra voir quand nous aurons tiré cinq à six lieues. »

De fait, au moment prévu par le commandant Dorval, Jean Tapin sembla faiblir.

« Eh bien ! Jean, ça commence à être lourd, ton sac ? lui demanda le colonel.

— Oh ! non !

— Vraiment ! ça va ? Tu n'es pas fatigué ?... Il me semble que tu tires un peu la jambe. »

L'enfant rougit jusqu'aux oreilles.

« Non ! citoyen colonel, je ne suis pas fatigué, » dit-il fermement. Bernadieu sourit.

« Tu es brave ! Tu fais preuve d'énergie. C'est très bien ! Je suis content de toi. Seulement, je m'y connais un peu, moi aussi... Tu n'es pas encore habitué à ton sac. Attends la voiture de Catherine, tu monteras avec elle. En voilà assez pour une première fois.

— Oh ! non, colonel ; je ne veux pas.

— Tu ne veux pas ! reprit le jeune officier en faisant mine de gronder l'enfant ; tu ne veux pas !... Qu'est-ce que c'est qu'un soldat qui discute !... La première qualité d'un soldat français, n'eût-il que douze ans comme toi, Jean Tapin mon ami, c'est l'obéissance. Allons ! hop ! sac à terre !... Laisse passer la colonne et fais ce que je te dis. »

À regret, Jean dut obéir ; mais il ne déposa pas son sac, dont pourtant les bretelles lui serraient bien fort les épaules, et il laissa défiler le régiment.

« Eh ! l'enfant... lui jetaient en riant les soldats, ça ne va donc plus ? T'es las !... ça pèse sur le dos ! »

Jean eût donné gros pour rejoindre les tambours.

« Mais non ! répondait-il, rouge de confusion et cherchant une excuse ; c'est le colonel qui veut... qui m'a dit...

— Il a raison, le colonel... »

Et les hommes riaient ; mais quelques-uns, des vieux sergents aux cheveux gris, pensèrent, en le voyant, à leurs enfants du même âge, restés à Paris sous l'aile maternelle, et une tendresse inconsciente leur monta au cœur, pour ce gamin à la figure douce, aux cheveux bouclés, aux yeux vifs, qui partait insouciant et gai au-devant de dangers inconnus, déjà secoué par le souffle qui emportait les hommes faits.

De cette affection, le petit tambour ne devait pas tarder à ressentir les effets. Il était le seul enfant, ainsi engagé à la 9^e demi-brigade : le moins âgé après lui avait dix-sept ans. Il allait tout naturellement devenir l'enfant du régiment.

Enfin la voiture de dame Catherine apparut.

« Tiens, petite mère, voilà Jean ! » s'écria Lison.

La cantinière l'avait vu, elle aussi, et comprenant, elle arrêta son cheval.

Jean monta en voiture et Carabi repartit, au petit trot, pour rattraper sa distance.

« Tu es fatigué, mon pauvre petit ?

— Non, madame Catherine ; c'est le colonel qui a voulu que je vienne vous trouver.

— Il a raison. Tu n'es pas habitué encore à de pareilles marches. Cela prouve son bon sens et sa bienveillance. Il veut que tu t'accoutumes graduellement. »

Jean, confortablement installé, côte à côte avec sa petite amie Lisette, éprouvait un bien-être, une détente ; et, dans le fond de son cœur, il remercia le colonel Bernadieu.

Le soleil déclinait.

L'enfant, intéressé, suivait tous les incidents de la marche. Souvent la 9^e demi-brigade était forcée de s'arrêter et de se rejeter sur les bords de la route, quelquefois même en plein champ, pour laisser passer d'autres colonnes qui la gagnaient de vitesse.

C'étaient des troupes de cavalerie qui filaient au grand trot, de beaux régiments de chasseurs et de hussards aux brillants uniformes. Ceux-là n'étaient pas improvisés, car on ne forme pas un cavalier en quelques

heures ; ils avaient été rappelés de l'armée du maréchal Luckner, battu en Flandre par les Autrichiens, avaient campé quelques jours sous Paris et rejoignaient en hâte l'armée de Dumouriez, parce que, d'elle seule maintenant, allait dépendre le salut de la France. C'étaient aussi de longs convois de vivres et de munitions, escortés par des dragons. Des charrettes, conduites par des routiers et des paysans, sautaient sur les pavés avec un grand bruit de ferraille, emportant vers Châlons des effets, confectionnés à la hâte dans les magasins de Paris, des fusils pris à la Bastille, fournis par les armuriers, ou trouvés dans les arsenaux. C'étaient aussi des chevaux de toutes provenances, depuis le cheval de trait, nourri dans les fermes de la Beauce, jusqu'au cheval de carrosse que le ministre de la guerre, Servan, avait réquisitionnés à la cour et dans tous les châteaux voisins de Paris.

Et tout cela allait vite, vite ; des « commissaires des guerres » ceints d'une écharpe tricolore, quelques-uns coiffés de chapeaux hauts de forme, semblables à ceux des maîtres de poste et portant une large cocarde tricolore, galopaient le long des convois ; on sentait qu'un même élan, une même impulsion, portait tout ce monde vers la frontière.

Une lieue environ séparait le régiment de son gîte — un gros village dont on apercevait le clocher.

La colonne s'arrêta cinq minutes ; et Jean vit arriver le colonel Bernadieu.

— Eh bien ? demanda ce dernier en riant, es-tu reposé ?

— Oui, colonel.

— Parfait ! Maintenant, tu vas laisser ton sac dans la voiture, reprendre ton tambour et rejoindre la tête. Il ne faut pas laisser tes jambes s'engourdir. Et puis, quand on arrive au gîte, à moins d'être mort, il faut se montrer et reprendre son rang : demain, tu feras seulement la moitié de la route en portant ton sac.

Jean Cardignac remercia et reprit sa place.

Une heure plus tard, on était arrivé...

Le petit tambour dormit bien, cette nuit-là, croyez-le, et il fallut que Belle-Rose le réveillât le lendemain matin : il n'avait pas entendu la diane.

Les jarrets un peu raides, il se remit en marche, et peu à peu, l'élasticité lui revint, ce dont il se sentit tout fier.

Il marchait maintenant comme un homme, et, grâce à l'intelligente sollicitude du colonel, Jean Tapin arriva, tout à fait entraîné, à Châlons.

Ce fut le 2 septembre 1792 que la 9^e demi-brigade campa auprès de Châlons-sur-Marne.

Elle devait y attendre les ordres de marche, et parfaire l'habillement incomplet de son effectif.

— Selon toute probabilité, nous resterons ici trois ou quatre jours, avait déclaré le colonel Bernadieu.

Mais le lendemain, vers midi, on vit arriver une estafette qui passa au galop sur le flanc de la demi-brigade.

— Quelles nouvelles ? lui cria le colonel.

Sans arrêter le galop de son cheval, le cavalier lança ces mots :

— Verdun est pris ! Les Prussiens y sont depuis hier !

Bernadieu pâlit. Il se mordit les lèvres et murmura :

— Tonnerre ! C'est la porte ouverte à l'invasion...

Et, le ton bref, avec une émotion dans la voix :

— Fabricius ! dit-il à un sergent qui se trouvait auprès de lui, va de suite dire au commandant Dorval qu'il me remplace et préside à la distribution des effets... Si on a besoin de moi, je suis chez le général.

Il s'éloigna en courant.

Une heure plus tard, il revenait ; un pli de réflexion barrait son front. Le colonel alla jusqu'au piquet de garde.

— Sergent ! ordonna-t-il, envoyez prévenir tous les officiers que je les attends ici.

Il désignait du doigt une auberge située sur le bord de la route, à quelques pas.

Puis, appelant :

— Tambour de garde !

Jean Tapin parut.

— Ah ! c'est toi... Bats le rappel... Nous partons dans une heure.

Pendant que le camp, soudain mis en rumeur à l'appel du tambour, se livrait avec fièvre aux préparatifs d'un départ précipité, le colonel Bernadieu se dirigea vers l'auberge.

Devant la porte se trouvait une table et des bancs en bois. L'officier s'assit, et, tirant une carte du revers de son habit, il la déplia ; puis, penché, il se mit à l'examiner avec une attention profonde, suivant du doigt les détails topographiques.

On n'avait pas à cette époque les belles cartes que possèdent aujourd'hui tous les officiers, soit en temps de paix, soit en campagne. — La carte de Cassini remplaçait pour nos ancêtres du siècle dernier la merveilleuse carte au 1/80000^e qu'a exécutée l'état-major français. Les plans d'alors étaient grossiers, incomplets, très clairs cependant ; celui que le colonel Bernadieu venait de déplier devant lui représentait, par des multitudes de petits arbres, la profonde forêt de l'Argonne, avec les quelques routes qui la traversaient alors. Les villages étaient figurés par de petits clochers, les hameaux par de petites maisons et le relief du terrain était représenté d'une façon bien primitive.

Cependant, les officiers de la neuvième arrivaient par groupes, et se rangeaient en silence derrière leur chef, pendant que les compagnies se formaient en ligne sur le bord de la route, l'arme au pied.

Les hommes se chuchotaient la mauvaise nouvelle qui s'était instantanément répandue dans le camp.

Puis douze hussards, commandés par un maréchal des logis, vinrent également prendre place sur l'autre côté de la route, face aux compagnies.

À ce moment, le colonel Bernadieu se redressa et fit signe à ses officiers de se placer en cercle.

— Citoyens ! dit-il, la nouvelle de la prise de Verdun vient d'arriver. Mais les Prussiens n'ont pas profité de cet avantage. Au lieu de s'engager résolument dans l'Argonne et de nous tomber sur les bras, ils se sont bornés à étendre leur ligne dans les plaines de la Meuse et à occuper Stenay.

— C'est bizarre ! interrompit le commandant Dorval.

— Oui ! c'est une temporisation inexplicable, poursuit le colonel Bernadieu, et c'est une chance pour nous. Reste à savoir si l'armée de Dumouriez aura eu le temps et la force d'occuper l'Argonne, d'établir ainsi une barrière entre la France et l'ennemi.

— Mais il est à Sedan ! dit encore le commandant. Comment admettre la possibilité pour Dumouriez d'exécuter cette marche de flanc, à pareille proximité de l'ennemi ? Elle est si audacieuse qu'elle paraît presque impossible à réaliser.

— Il l'a pourtant osée, répondit Bernadieu avec un éclair dans le regard. C'est va-tout, j'en conviens, mais il n'y avait, selon moi, que cela à tenter.

— Alors il est en route !

— Oui. Le général vient d'en aviser le maréchal Luckner, qui, de son côté, vient d'arriver à Châlons. Fractionnant son armée en trois colonnes, Dumouriez a commencé cette marche hardie le 30 août. Il l'a fait savoir par estafette, demandant d'urgence du renfort, et, bien qu'il demande surtout des troupes de ligne ou des volontaires de 91, nous sommes désignés pour le rejoindre à Grand-Pré.

— À Grand-Pré ! C'est un point rudement solide, dit le commandant Dorval. Je connais l'endroit, puisque c'est à quelques lieues de mon pays :



je suis de Montmédy. Mais, a-t-on des nouvelles de Dumouriez, depuis son départ de Sedan ?

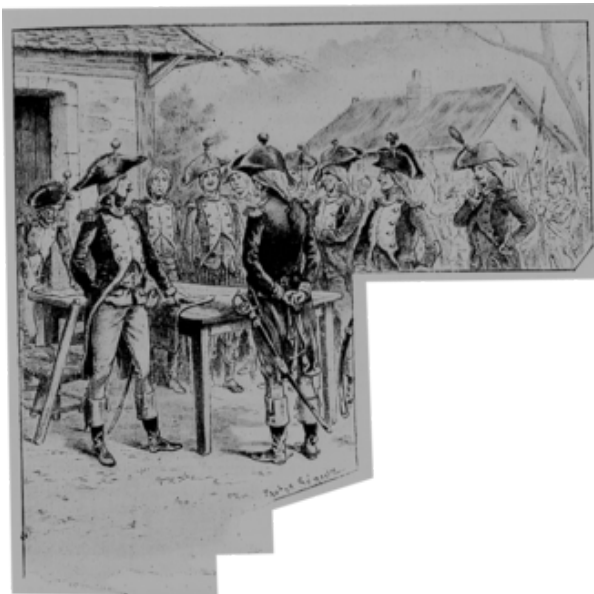
— Non ! son plan consiste en ceci : s'emparer des cinq passages de l'Argonne, qui sont, du sud au nord : *la Chalade, les Islettes, Grand-Pré, la Croix-aux-Bois et le Chêne-Populeux*.

Et Bernadieu indiquait du doigt, sur la carte, les points désignés, à tous les officiers attentifs.

— S'il réussit, c'est parfait ! fit le commandant Dorval, car l'ennemi aura du mal à forcer ces défilés ; les routes sont mauvaises, et si l'infanterie à la rigueur peut passer, les canons et les équipages ne suivront pas facilement, surtout s'il s'amuse à pleuvoir, fit-il en regardant le ciel très morose ce jour-là.

Le colonel avait laissé patiemment parler le vieil officier. Il continua :

— Le général a donc expédié d'abord le général Dillon avec 8,000 hommes, pour s'emparer des *Islettes* et de la *Chalade*.



Il suit lui-même avec 15,000 hommes et veut occuper *Grand-Pré* ; enfin, le général Dubouquet s'installe au *Chêne-Populeux* et à la *Croix-aux-Bois*, passages de moindre importance.

— Mais, colonel, demanda un jeune capitaine, si le plan échoue ?

— Qui ne risque rien n'a rien, mon ami, répondit Bernadieu, et à la guerre l'audace est souvent la qualité maîtresse ; pour moi ma conviction est que, conduit par un général comme le nôtre, le plan réussira. Dans tous les cas, qu'il échoue ou non, l'ordre est toujours le même pour nous et je ne connais que cet ordre-là : *Nous porter en avant*. — Si Dumouriez réussit, nous nous incorporons à son armée ; s'il échoue, nous prenons, seuls, contact avec l'ennemi.

— Ah ! parfait ! s'écrièrent plusieurs officiers.

Un murmure de satisfaction rageuse parcourut la colonne, dont tous les hommes écoutaient, anxieux, cherchant à saisir de loin les explications de leur colonel.

Les plus proches avaient d'ailleurs entendu, et comme une traînée de poudre, la nouvelle fila sur tout le front de la neuvième.

Bientôt, le murmure devint rumeur, puis se transforma en cris.

Sans quitter les rangs, les soldats brandirent leurs fusils, et leurs grands chapeaux à cornes :

« À l'ennemi !... Aux Prussiens ! Mort à Brunswick ! Vive la nation ! »

Ce fut pendant quelques minutes un tumulte indescriptible.

Ici, mes enfants, je vous ouvre une petite parenthèse...

S'il vous était donné de pénétrer aujourd'hui dans une de nos casernes, par exemple le jour où le colonel présente pour la première fois le drapeau aux soldats récemment incorporés, vous seriez certainement émus en entendant les paroles vibrantes que sait trouver le chef du régiment pour faire connaître aux hommes que le devoir militaire leur ordonne de mourir pour le drapeau.

Mais vous seriez étonnés aussi, j'en suis sûr, de ne pas entendre un seul mot, de ne pas remarquer un seul geste parmi les centaines de soldats à qui vient de s'adresser cette allocution. Tous, immobiles comme des statues, présentent l'arme au drapeau, écoutent, refoulent leur émotion et se taisent.

C'est que la discipline le veut ainsi.

Elle ne permet dans les rangs aucune marque d'approbation, parce que le jour où elle tolérerait des applaudissements, elle devrait aussi permettre les critiques et que le soldat doit marcher sans discuter : vous devinez d'ailleurs qu'il deviendrait impossible de conduire au combat les milliers d'hommes qui forment les grandes armées d'aujourd'hui si les ordres des chefs étaient l'objet d'une discussion quelconque.

Mais, me direz-vous, ces volontaires de la Révolution n'avaient donc aucune discipline, puisqu'ils criaient et manifestaient bruyamment leurs sentiments en présence de leurs chefs.

À vous dire vrai, mes enfants, ils n'en avaient pas beaucoup, car la discipline est une vertu militaire qui ne s'apprend pas en un jour, et les

volontaires commandés par les généraux Biron et Dillon l'avaient bien prouvé au mois d'avril de cette même année 1792, les premiers en se débandant en Belgique, sans avoir vu l'ennemi, les seconds en massacrant leur général.

Mais dans les circonstances critiques où se trouvait la patrie, l'enthousiasme devait tenir lieu de discipline, et le colonel Bernadieu se garda bien d'imposer silence à ses soldats, quoique le tumulte ainsi provoqué l'empêchât de parler.

Il savait que le Français a besoin de s'épancher en manifestations bruyantes, qu'il éprouve le besoin de crier à certaines heures, quitte à se battre ensuite comme un enragé, et, tranquillement, il laissa passer la houle d'imprécations à l'adresse de Brunswick, d'acclamations à l'adresse de Dumouriez.

Le commandant de Lideuil au contraire, qui commandait le 2^e bataillon, regardait avec un pli de dédain sur les lèvres cette forêt de baïonnettes et de chapeaux, agitée par le vent de l'enthousiasme.

C'était, lui aussi, un vieil officier blanchi sous le harnais, car il avait fait la guerre de Sept Ans sous Louis XV, il avait vu Rosbach trente-cinq ans auparavant, et avait une haute idée de la tactique prussienne. Mais il aimait son pays par-dessus tout, et n'avait pu se décider à suivre les Français égarés, qui, pour défendre la couronne du roi Louis XVI, avaient émigré dans le camp autrichien.

Les volontaires l'estimaient sans l'aimer, et lui les aimait sans les estimer, du moins en tant que soldats.

« Jamais nous ne battons les Prussiens avec de pareilles troupes, avait-il dit maintes fois au colonel Bernadieu.

— Vous verrez cela, avait répondu le jeune commandant de la 9^e demi-brigade.

— Je n'ai pas confiance...

— Ne dites jamais cela tout haut : c'est avec la confiance, et avec elle seulement, que nous pouvons espérer nous faire suivre de tous ces braves gens-là.

— Il me restera toujours la ressource de me faire tuer à leur tête, citoyen colonel, et, l'occasion venue, je n'y manquerai pas. »

On conçoit facilement que, dans ces dispositions d'esprit, le commandant de Lideuil mâchonnât furieusement sa moustache blanche en voyant la conférence interrompue.

Soudain le colonel Bernadieu leva le bras et d'une voix qui domina le tumulte...

« Silence ! » ordonna-t-il.

Comme par enchantement le bruit diminua aussitôt, puis s'éteignit rapidement...

« Rabattez les deux bataillons d'ailes sur le centre, prescrivit le colonel, et vous, citoyens officiers, reprenez vos places ; pour ce qui me reste à dire, je veux m'adresser au régiment tout entier. »

Et quand il fut au centre du carré ainsi formé...

« Soldats, s'écria-t-il, vous avez entendu : je n'ai donc pas à vous dire de nouveau où nous allons ! Droit à l'ennemi ! Il est tout près d'ici ! Haut les cœurs, mes enfants ! La France et l'Assemblée vous regardent ! Vous êtes à cette heure les défenseurs, non seulement de votre pays et de votre sol, mais encore de la liberté et de la justice !

— Vive la nation ! Vive la nation !

— Nous marchons à l'ennemi de ce pas, continua le colonel... Demain nous pouvons être aux prises avec les Prussiens de Brunswick... Je ne vous dis qu'une phrase : La nation compte sur vous ! Le général Dumouriez a fait transmettre à la Convention une lettre où il déclare qu'il sauvera la France menacée : il va occuper les défilés de l'Argonne. — « Ce sont, dit-il dans sa lettre, les Thermopyles de la France, et il ajoute : Je serai plus heureux que Léonidas. »

— Vive Léonidas ! s'écria La Ramée, qui, dans sa parfaite ignorance de l'histoire grecque, prit immédiatement le héros Spartiate pour un général français.

Mais personne ne songeait à rire de l'exclamation du vieux soldat.

— Encore une fois, je compte sur vous, conclut le colonel ; et maintenant que nous sommes à proximité de l'ennemi, il faut agir et marcher comme si

nous pouvions le rencontrer d'un moment à l'autre : que chacun veille ; que les avant-gardes fassent strictement leur devoir, et prenons pour règle invariable ce principe de solidarité : « Quand une compagnie ou un bataillon sera engagé avec l'ennemi, les compagnies et les bataillons en arrière devront marcher au feu : la plus belle des fraternités est celle qui prend naissance dans la fumée des combats. »

On le voit, quoique aimant par nature la simplicité, le colonel Bernadieu sacrifiait au goût qui se manifestait alors en France pour les phrases colorées et le langage emphatique.

Un soldat lui amenait son cheval.



Ordonnateur des guerres.

« Rompez le cercle », commanda-t-il.

Puis, sautant en selle, il appela :

« Capitaine Romain !

— Présent !

— Vous formez l'avant-garde. Prenez vos dispositions comme en pays ennemi. Vous allez filer devant ; nous vous laissons une demi-heure d'avance. Le général a mis douze hussards à ma disposition, pour transmettre à la colonne qui nous suit les renseignements recueillis et la nouvelle des événements survenus. Vous allez en prendre six que vous m'expédiez le cas échéant.

— Bien, colonel. »

Une heure plus tard, la neuvième, précédant deux autres régiments dont un de ligne, arrivant de Reims, se dirigeait vers Sainte-Menehould.

À trente-deux kilomètres de Châlons, près de l'auberge de la Lune, qui allait devenir quelques jours plus tard un des points importants du champ de bataille de Valmy, elle croisa un long convoi de pains et de fourrages, parti de Suippes, et dont le chef, un « ordonnateur ordinaire des guerres », avait en poche l'ordre signé Thouvenot de traverser les colonnes de troupes, et de ne se laisser couper par personne.

— L'adjudant général Thouvenot ! dit Dorval, c'est le bras droit de Dumouriez ; il n'y a qu'à attendre...

— Il faut que les vivres se fassent rares à l'armée du Centre pour que les combattants laissent passer les hussards de Lanchères... répliqua de Lideuil...

Les hussards de Lanchères étaient tout simplement les convoyeurs de charrettes de l'entrepreneur des vivres de la région de Metz, et c'est par dérision que les officiers les assimilaient aux braves cavaliers de Chamborand, le plus brillant des colonels de hussards de cette époque ; aujourd'hui encore, et en souvenir de cette appellation, vous entendrez appeler « hussards à quatre roues » les conducteurs des voitures du train.

La 9^e brigade laissa donc passer l'interminable convoi, mais la nuit était venue, et, quelques kilomètres plus loin, au relai de poste d'Orbeval, près du château de Dommartin-la-Planchette, le colonel Bernadieu dut s'arrêter pour passer la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, la marche fut reprise, et, à huit heures du matin, sans bruit de tambours, le régiment du colonel Bernadieu

franchissait le pont de l'Aisne, et entra à Sainte-Menehould.

C'était, et c'est encore aujourd'hui une coquette petite ville ; mais vous la connaissez mieux, j'en suis sûr, à cause de la manière ingénieuse et succulente dont elle prépare les pieds du compagnon de saint Antoine, que par ses vertus civiques.

Pourtant, à cette époque troublée, elle fit preuve d'un entier dévouement à la patrie, et au milieu de la région dévastée par les armées combattantes, elle consentit tous les sacrifices exigés par Dumouriez pour assurer la subsistance des troupes.

À Sainte-Menehould, une heureuse surprise attendait les volontaires.

Le maréchal de camp Galbaud, arrivé la nuit même, après avoir tenté en vain de secourir Verdun, apprit au colonel Bernadieu que la division de Dillon, chargée par Dumouriez de défendre le défilé des Islettes, était en route pour rejoindre ; que Dumouriez lui-même, après une marche audacieuse entre l'Argonne et la Meuse, presque sous les yeux des Autrichiens de Clerfayt, établis à Stenay, venait d'atteindre Grand pré.

Dumouriez donc avait réussi !

Les portes de la France étaient gardées !

Mais, ce jour-là encore, il était écrit que la 9^e demi-brigade ne pourrait rejoindre le général en chef ; car, au sortir de Sainte-Menehould, le colonel Bernadieu reçut un pli du général Dillon, l'homonyme de celui qui venait d'être massacré en Flandre, lui ordonnant de le rejoindre à la côte de Biesme, qui domine le défilé des Islettes, et où, d'un moment à l'autre, les Prussiens, entrés victorieux à Verdun, pouvaient venir l'attaquer.

Dans ces moments-là il ne fallait pas s'étonner des ordres et des contre-ordres qui se succédaient : l'essentiel était d'aller au plus pressé ; et, au sortir de Sainte-Menehould, la 9^e demi-brigade s'enfonça dans l'étroit défilé des Islettes, que suit aujourd'hui le chemin de fer de Verdun.



Jean Tapin portait des boulets.

À midi, elle était campée en arrière des barricades et des abatis d'arbres qui barraient la route de Verdun, au sommet d'escarpements inabordables ; toute la journée, les volontaires travaillèrent à deux redoutes destinées à appuyer les flancs de l'armée ; personne ne pensait à la fatigue, et Jean Tapin ayant été trouvé trop petit pour manier les lourdes pioches réquisitionnées à la Chalade, passa toute la soirée à transporter des bombes à feu des caissons de l'artillerie jusqu'aux retranchements.

Le soir, lorsqu'il s'étendit tout habillé au fond de la voiture de Catherine, qui lui montrait chaque jour plus d'affection, il s'endormit harassé ; la pensée que les Prussiens n'étaient plus qu'à quelques kilomètres derrière l'épais rideau des bois de l'Argonne, n'avait pu le tenir éveillé : il eût dormi au milieu d'une batterie en action.

Pourtant, vers trois heures du matin, il se réveilla : une rumeur confuse se faisait entendre à quelque distance.

Le ronflement sonore de Belle-Rose, installé sur un lit de peaux de moutons sous la voiture même, faisait vibrer les essieux ; mais l'enfant avait l'ouïe fine ; le bruit venait de la route des Grandes-Islettes, et silencieux, il se glissa hors de sa couchette.

L'aurore allait poindre du côté de Metz ; Jean ceignit un sabre qui, trop grand, lui battait les jambes, et se dirigea du côté de la grande route.

Il devait rapporter de cette courte excursion matinale l'un des souvenirs les plus vivants de sa jeunesse !

CHAPITRE IV

COMMENT JEAN TAPIN REÇUT LE BAPTÊME DU FEU.

En sortant du camp, Jean aperçut, à quatre cents mètres environ, un feu de bivouac. C'était dans la direction de la vallée, et il devina le poste de grand'garde, chargé de fournir les sentinelles postées à la lisière des bois.

Il se dirigea de leur côté, ne songeant pas à se demander comment ce poste pouvait commettre la faute d'allumer des feux si près de l'ennemi, révélant ainsi sa présence et s'exposant à être surpris.

Si vous vous le demandez à sa place, mes enfants, je vous renverrai à ce que je vous ai déjà dit de la discipline, dans ces troupes de formation si récente ; elle était remplacée par une extrême bonne volonté, ce qui n'est pas toujours suffisant.

Pourtant le poste dont il s'agit veillait, car les hommes qui le composaient, au nombre d'une trentaine, avaient quitté le feu autour duquel ils étaient groupés en entendant la rumeur qui montait de la vallée et, tapis à droite et à gauche de la route, ils attendaient.

Tous, sauf trois hussards démontés, appartenaient à la compagnie franche des « Ransonnets ».

Jean n'était plus qu'à une centaine de mètres d'eux, lorsque, au changement de pente, le fond de la vallée lui apparut, et, sur la route même, se dessina, montant vers le plateau, une longue colonne sombre, sur laquelle les premières lueurs de l'aurore faisaient scintiller des armes.

Son premier mouvement fut de revenir en arrière et de donner l'alerte. Mais il se dit bien vite que si cette colonne était prussienne, les sentinelles françaises, établies en avant des postes, à la lisière des bois, l'auraient déjà signalée. D'ailleurs les mots de ralliement s'échangeaient déjà, et Jean entendit les nouveaux arrivants crier : France ! C'étaient donc des soldats français.

Mais quels soldats !

Et l'enfant vit, pour la première fois, à quel degré de lâcheté peut arriver une troupe qui n'a pas confiance en ses chefs, et que la discipline n'a pas prémunie contre les paniques et la peur.

C'était la garnison de Verdun qui, après la triste capitulation de la ville, battait en retraite sur Châlons.

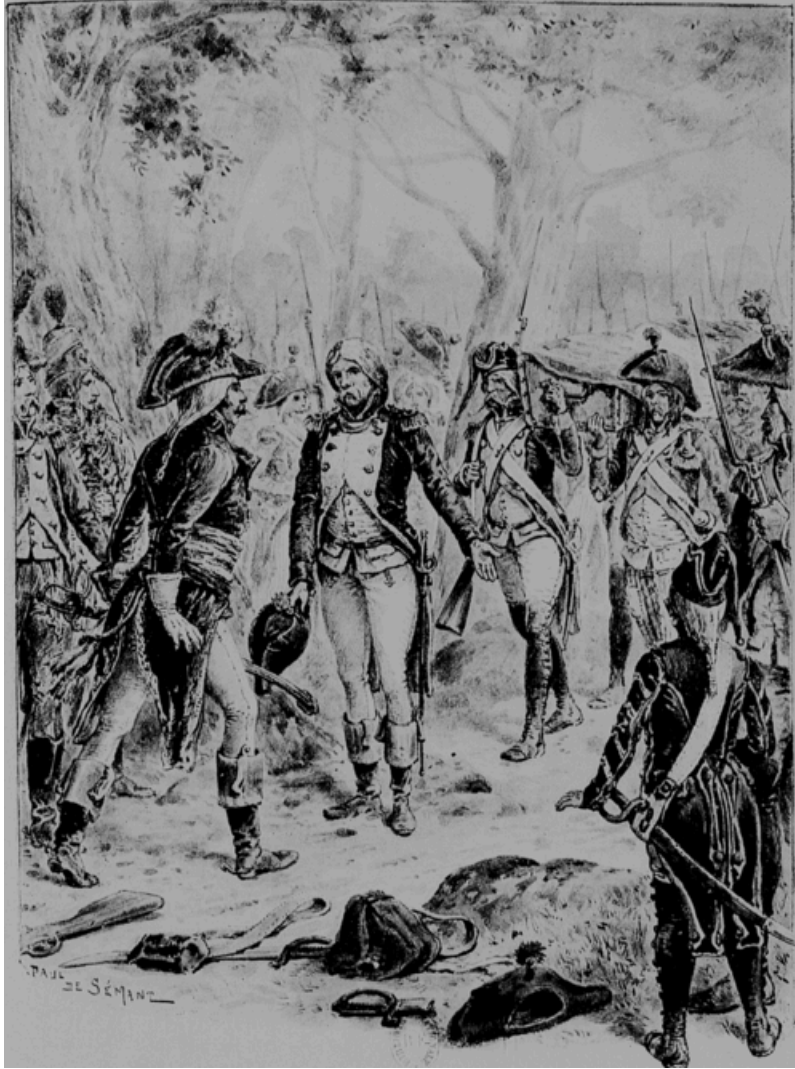
Il y avait là quatre bataillons, portant des noms de départements français, et je ne vous les citerai pas, mes enfants, parce que je ne voudrais pas laisser dans votre mémoire les noms des régions qui avaient fourni ces lamentables soldats, régions qui d'ailleurs, à d'autres époques ou en d'autres lieux, ont certainement fourni des héros à notre armée ; mais sachez, par le tableau qu'offrait cette marche honteuse de gens décidés à ne plus se battre, quelle chose déshonorante est la peur !

L'histoire militaire de la France, d'ailleurs, si elle fourmille de traits de courage, a enregistré aussi, à toutes les époques, des défaillances regrettables ; un vrai Français doit les connaître pour les éviter.

On appelle « chauvins » ceux qui affirment à tout propos que leur pays est le premier de tous par la bravoure et les succès de toutes sortes. Ne soyez pas chauvins, mes enfants, c'est-à-dire de ces aveugles volontaires qui ne veulent pas reconnaître les défauts de notre organisation ou les tristesses de notre histoire. Ce sont les chauvins qui mènent aux pires désastres. Ils crient et ne raisonnent pas. Ils déclament et ne travaillent pas.

Plus tard, lorsqu'il traversa les plaines glacées de Russie, suivi par les débris encore compacts des braves qui restaient de son régiment, Jean Cardignac devait se souvenir de cette débâcle des volontaires de Verdun, et surtout se remémorer la profonde émotion qu'elle amenait à sa suite.

Les bataillons dont il s'agit avaient, de par la capitulation conclue avec les Prussiens, conservé leurs armes, mais déjà la plupart des soldats les avaient jetées. « Nous ne voulons plus nous battre, dirent-ils en arrivant au Poste de garde ; en nous trouvant désarmés, les Prussiens nous épargneront ! »



« Nous ramenons le corps de notre chef, le commandant Beaurepaire. »

Puis leur foule désordonnée envahit les abords du camp ; les cris de « trahison », que poussent toujours les mauvais soldats, éclatèrent sur le front de bandière, et, bousculant les volontaires du poste, la tourbe indisciplinée, formée par les trois bataillons qui marchaient en tête, essaya de se répandre au milieu des volontaires de la 9^e demi-brigade.

Jean s'était trouvé entraîné dans ce tourbillon : un grand diable de grenadier, sans chapeau et sans arme, le voyant au bord de la route, l'avait pris par la main et entraîné en hurlant des phrases sans suite, au milieu

desquelles l'enfant comprit que les Prussiens étaient victorieux et invincibles, que leurs bataillons couvraient les hauteurs du mont Saint-Michel, que c'était folie de leur résister, et qu'il fallait finir la guerre.

.

Soudain, devant la multitude hurlante, deux hommes paraissent : le premier est le général Galbaud, commandant le camp de Biesme.

Il essaye de leur parler d'honneur, de vengeance, les conjure de se reformer, de rester avec lui pour défendre cette porte de la France ; mais ses paroles se perdent dans le tumulte.

L'autre est le lieutenant-colonel du bataillon d'Eure-et-Loir. Il n'a que vingt-sept ans et s'appelle Marceau : dans quatre ans il sera un des généraux les plus brillants de l'armée de Sambre-et-Meuse et tombera glorieusement sur le champ de bataille d'Altenkirchen. Ses yeux lancent des éclairs.

« Lâches ! leur crie-t-il, trois fois lâches, qui abandonnez la patrie ! »

Et, tirant son pistolet, il le braque sur la foule qui recule, en répétant le mot fatal : *Trahison*.

« Oui, trahison, crie encore Marceau ; mais trahison par vous et honte sur vos têtes ! Vous êtes indignes d'être Français ! »

Et nul ne sait comment tout cela va finir ; la plupart des fuyards, renonçant à entraîner les soldats de Bernadieu, se répandent sur la route, dans la direction de Sainte-Menehould ; d'autres tirent des coups de feu dans les arbres, lorsque soudain un groupe imposant et marchant en ordre se présente devant le maréchal de camp.

Quatre soldats portent sur leurs épaules un cercueil, recouvert d'un drapeau tricolore ; en tête marche un vieux capitaine, dont l'histoire a conservé le nom, le capitaine Péhu, et le reste du bataillon de Mayenne et Loire — on peut nommer celui-là — suit dans un ordre relatif, ayant conservé ses armes.

« Citoyen général, dit le capitaine Péhu, en s'avançant au-devant du général Galbaud, nous ramenons le corps de notre chef, le commandant Beaurepaire ; nous n'avons pas voulu l'inhumer en terre ennemie et nous le conduisons à Sainte-Menehould.

— Je connais Beaurepaire, dit le général Galbaud en se découvrant ; il a dû mourir face à l'ennemi et vous donner à tous l'exemple du courage.

— Il a fait mieux, reprend le capitaine Péhu ; il commandait Verdun, il n'a pas voulu survivre à la honte de rendre une place de guerre sans l'avoir défendue : et quand les Prussiens sont entrés dans la ville, il s'est tué d'un coup de pistolet.

Le remous des fuyards a poussé Jean Cardignac jusqu'auprès du groupe funèbre : une émotion inexprimable envahit son cœur d'enfant :

Ainsi il y a des hommes capables de pareils héroïsme !

L'honneur est donc un bien supérieur à la vie !

Celui qui dort là, sous les plis du drapeau, a préféré quitter la vie que de laisser un nom terni !

Et une grosse larme roule sur les yeux de Jean : il regarde avec un saint respect ce cercueil, qu'à travers bois, de rares soldats fidèles ont ramené dans les lignes françaises^[1], et dans sa jeune âme, commencent à se graver les grands mots de devoir et d'honneur, qui seront plus tard la devise de sa vie.

.

Ce jour-là, par la faute de quelques centaines de lâches, le défilé des Islettes fut, pendant douze heures, complètement abandonné. La panique avait gagné toutes les troupes, malgré les efforts des chefs, et, si l'avant-garde de Dumouriez, forte de six mille hommes, n'était arrivée, cinquante hussards prussiens, s'avançant sur la grande route, pouvaient changer le sort de la guerre.

Le premier mot du colonel Bernadieu, en recevant de Galbaud l'ordre de quitter la côte de Biesme et les retranchements élevés à grand'peine, avait été celui-ci :

« Allons retrouver Dumouriez ; celui-là est un chef ! »

Et, sans vouloir rentrer dans la ville, aidé d'un paysan qui s'offrit à le guider, il s'engagea dans le profond chemin boisé qui, par la *Pierre croisée*, conduit directement, à travers la forêt, sur Grandpré.

C'était une marche hardie, dangereuse même, car ce chemin, ancienne chaussée romaine, devait être battu par la cavalerie de Brunswick ; mais elle s'effectua sans incident, et, le soir même, la 9^e demi-brigade débouchait dans la pittoresque vallée de l'Aire, petit affluent de l'Aisne, qui forme boucle en avant de cette dernière rivière.

Au sortir des bois sombres où on marchait depuis six heures en silence, le spectacle le plus réconfortant attendait les vaillants qui, sans se laisser émouvoir par la panique de la garnison de Verdun, avaient suivi leur colonel. En face d'eux, les hauteurs escarpées de Grandpré et de Saint-Juin étaient couvertes par les soldats de Dumouriez ; les tentes alternaient avec les abris de branchages ; des milliers d'hommes travaillaient aux retranchements dans un désordre de fourmilière. Sur toutes les hauteurs voisines, des postes observaient l'horizon boisé : plus de quarante pièces d'artillerie, canons et mortiers, étaient braquées sur les passages de la vallée, des patrouilles de cavalerie circulaient au loin.

La véritable armée française, celle qui devait repousser l'invasion, était là !

Le chef qui la commandait avait su la galvaniser ; celle-là ferait son devoir et, au spectacle imposant de son déploiement, les trois bataillons de la 9^e demi-brigade poussèrent une longue acclamation.

Une heure après, ils fusionnaient avec l'armée de Dumouriez et bivouaquaient près de l'artillerie, avec mission de lui servir de soutien en cas d'attaque, car il faut savoir que l'artillerie, qui est puissante dans la lutte éloignée, parce que ses projectiles portent loin, a besoin d'être protégée contre la cavalerie et l'infanterie ennemies, qui, en arrivant sur elle à l'improviste, tuent aisément les canonniers et enclouent les canons.

À la brume, une ligne noire apparut sur les hauteurs d'un village peu éloigné, nommé Saint-Georges, et Belle-Rose, qui possédait une lunette d'approche, objet de luxe à cette époque, reconnut en elle une forte reconnaissance de cavalerie ennemie.

Elle évolua jusqu'à la nuit close au sommet du plateau, de l'autre côté de la rivière, et Jean, hypnotisé par la vue de l'ennemi, qui lui apparaissait pour la première fois, ne mangea, ce soir-là, que du bout des dents.

Pendant la nuit, il ne put réussir à trouver le sommeil.

Il songeait que, cette fois, il était un soldat « pour de bon », qu'il était à la guerre « pour de vrai ».

Et, en pensant à la bataille prochaine, il était envahi par une émotion étrange.

C'était une inquiétude délicieuse, faite, à la fois, de fierté, de curiosité et d'enthousiasme !

Fierté de se sentir — lui, enfant, — l'égal de ces hommes hardis, pleins d'audace, qui l'entouraient.

Enthousiasme irraisonné peut-être, tout impulsif, mais puissant, qui faisait vibrer son âme bien française !

Curiosité ! Oh ! certes !

« Comment sont-ils, ces Prussiens, ces étrangers qui nous haïssent ? pensait l'enfant. Quand donc vais-je les voir ? Comment est-ce, le bruit de la fusillade ?... Comment sifflent les balles ?... Quel fracas font les canons ?... Oh ! comme je voudrais y être ! »

Et il frissonnait, se retournait, fiévreux, sur l'amas de fougères sèches où il reposait, ce soir-là, à côté du tambour-maître.

« Ah ! comme ça doit être beau ! » dit-il tout haut.

Mais soudain il se redressa vivement, prêtant l'oreille.

Au loin, très loin, du côté de la vallée, un bruit de coups de feu perçait la nuit. Peu nombreux, ils se succédaient à courts intervalles ; parfois, deux ou trois éclataient ensemble, suivis d'autres isolés.

Jean Tapin s'était levé. Poussé par une force irrésistible, il saisit son sabre et sortit comme il l'avait fait l'avant-veille.

Debout près de la charrette, la poignée de son arme nerveusement serrée, les yeux brillants, il regarda, tout là-bas, l'horizon embrumé.

Pan ! Pan !



« Général, c'est parce que j'avais entendu des coups de fusil... »

Deux coups de fusil partirent encore, trouant la nuit de deux taches de flamme subitement éteintes, et leur écho roula, se répercutant à travers les grands bois. Puis, plus rien.

Le silence reprit, rompu seulement par le pas de sentinelles qui allaient et venaient comme des ombres, et par leur : « Qui vive ? » lorsque s'avançaient les patrouilles.

« C'est drôle, murmura le petit tambour, personne ne bouge ! »

À cet instant, un bruit de pas lui fit tourner la tête, et il aperçut un groupe d'hommes qui s'approchait. Devant le groupe marchaient deux officiers, enveloppés de longs manteaux, et Jean entendit le plus petit dire à l'autre : « Et surtout, mon brave Stengel, pas de folie !... »

Stengel ! l'enfant sursauta : il connaissait ce nom célèbre dans toute l'armée du Centre. Colonel du 1^{er} hussards et nommé lieutenant général depuis la veille, Stengel était le plus brave et le plus habile cavalier de son époque : on l'a appelé le Murat de la Révolution.

Mais qui pouvait parler aussi familièrement à ce redouté sabreur ? Quel autre que le chef suprême pouvait lui donner aussi amicalement des conseils de prudence !

Les rayons d'une lanterne que portait un soldat ordonnance éclairèrent un instant les deux interlocuteurs et, au portrait qu'il en avait entendu faire, l'enfant devina Dumouriez.

C'était lui, en effet.

Il était petit et laid : les traits fortement accusés, le teint presque olivâtre, le front large, le nez aquilin, la bouche grande et souriante, parfois dédaigneuse, les yeux noirs pleins de flamme : il gesticulait avec vivacité suivant son habitude, et ses mains, qu'il avait petites et ridées, faisaient scintiller les diamants de ses bagues.

Jean était toujours dans la même posture, mais en voyant le général se diriger vers lui, il fit un pas en arrière, tomba à son tour dans le rayon de la lanterne, et Dumouriez s'arrêta, étonné de voir à pareille heure, dans le camp, ce gamin, sabre en main :

« Hé ! qu'est-ce que tu fais là ? » questionna-t-il.

Un peu troublé, Jean, se rappelant les recommandations de Belle-Rose, prit aussitôt la position militaire ; et, les talons joints, bien droit, la tête haute, son sabre bien placé, la poignée à la hanche, il répondit :

« Général ! c'est parce que j'avais entendu des coups de fusil... Je croyais que c'étaient les Prussiens. »

Dumouriez et Stengel se mirent à rire.

« Et tu avais tout de suite pris les armes ?

— Dame ! oui !

— C'est bien, mon petit gars ! C'est bien, reprit Dumouriez, en lui caressant la joue, mais tu peux dormir tranquille ; ce n'est qu'une petite escarmouche entre les patrouilles de nuit.

— Ah ! tant pis ! » dit Jean désappointé.

Les deux officiers généraux sourirent.

« Tu es brave, à ce que je vois ! dit Dumouriez ; quel âge as-tu ?

— Douze ans, général.

— Et tu t'appelles ?

— Jean Cardignac, ou Jean Tapin.

— Tu es tambour à la neuvième ?

— Oui, général.

— Allons ! c'est bien, je n'oublierai pas ton nom. Tu es un bon petit soldat. Va dormir.

Dumouriez, suivi de son escorte, continua sa ronde nocturne, et Jean rentra se coucher, la tête remplie de visions de combats.

Au reste, il n'eut pas occasion de calmer son impatience pendant les journées qui suivirent.

L'ennemi semblait rempli de prudence. Redoutait-il d'attaquer les formidables positions de Grand-Pré ? Était-ce, de sa part, une tactique ?

Toujours est-il que, jusqu'au 10 septembre, il n'y eut pas de vrai combat entre nos troupes et les siennes.

Il ne fut livré que quelques escarmouches d'avant-postes, que nos soldats repoussèrent victorieusement.

Le 11, une attaque générale se dessina pourtant de la part de l'ennemi, qui fut vigoureusement repoussé. Il n'y eut qu'une partie des troupes françaises engagée : les brigades des généraux Miranda et Stengel.

La 9^e demi-brigade qui, comme toute l'armée, avait pris les armes, resta placée en réserve, au grand désappointement du petit Jean.

Cependant, grimpé sur une roche, il put voir, mais de loin, l'action engagée.

Il vit quelques bataillons prussiens monter à l'assaut des retranchements de Saint-Juvin ; puis les grands chapeaux de nos soldats émergèrent des abatis et des redoutes, et aussitôt les Français, hurlant, se précipitèrent à la baïonnette sur l'ennemi, qui descendit la côte plus vite qu'il ne l'avait montée.

Jean battit des mains, les yeux brillants de fièvre.

— Ça ne sera donc jamais notre tour ? dit-il à la cantinière quand l'action eut pris fin.

— Mon pauvre enfant ! répondit-elle avec un sourire triste, il sera toujours assez tôt.

Mais Jean n'était pas seul à juger le temps long : officiers et soldats s'impatientaient, et commençaient à trouver pénible l'inaction dans laquelle les maintenaient les lenteurs de Brunswick.

— Pas la peine, vraiment, de nous avoir dérangés ! disait Belle-Rose à ses tambours. Nous étions subséquemment aussi bien dedans la capitale.

— Tu peux même dire qu'on était mieux ! riposta le caporal Rongear ; car dont auquel que ça c'est pas le « frichti » qui nous étouffe.

— Ça, ça n'est rien ! dit un tambour ; je ne réclame pas pour la gamelle. Mais, au moins, qu'on nous occupe : j'en attraperai la jaunisse ! qu'on nous lâche « dessus » ces Prussiens : on leur fera la conduite jusque chez eux, une fois pour toutes.

En effet, les distributions n'étaient pas précisément régulières. Certains jours, des régiments entiers ne reçurent pas leur ration ; mais aucun ne se plaignit !

— On se serre le ceinturon d'un cran ! disaient en riant les hommes.

Le patriotisme leur faisait oublier la faim.

Songez, mes enfants, que l'approvisionnement régulier d'une armée est peut-être la chose la plus difficile qui soit au monde.

Il faut pour cela des vivres d'abord ; par suite, beaucoup d'argent pour en acheter ; et cela n'est pas le plus difficile !

Il faut, de plus, les transporter en temps utile vers chacun des corps de troupe, ce qui ne peut se faire qu'avec beaucoup d'ordre et un énorme

matériel de voitures et de chevaux.

C'est ce qui vous explique en partie l'inaction dans laquelle était restée l'armée prussienne après la prise de Verdun. — C'est dans cette ville qu'elle avait installé ses boulangeries, et elle n'osait s'éloigner trop de son centre de ravitaillement.

Aujourd'hui, les boulangeries de campagne, installées sur des voitures spéciales, roulent derrière les troupes, et c'est tout au plus si on ne pourrait pas cuire du pain en marchant : de plus les transports ont été facilités dans une mesure considérable par la découverte de la vapeur : les chemins de fer simplifient la besogne par leur rapidité, et aussi grâce au poids considérable qu'une locomotive peut traîner. Mais à cette époque où, comme nous l'avons dit, l'argent manquait et était remplacé par des assignats sans valeur, il se produisait fatalement des retards ; de plus, les routes étaient encombrées, en mauvais état, et la pluie commençait, qui allait les rendre impraticables sur bien des points.

Les cœurs étaient si bien placés, à cette époque héroïque, que nul ne récriminait. Le général en chef donnait lui-même l'exemple du stoïcisme et de la frugalité : on le voyait dicter des ordres à ses officiers d'ordonnance, tout en déjeunant d'un morceau de pain ; et comme il était d'une inaltérable bonne humeur, ses soldats trouvaient tout simple de l'imiter.

— Dumouriez se brosse le ventre aujourd'hui, disaient-ils ; il déjeune d'un oignon... Faisons comme lui.

Jean du moins mangea, il faut l'avouer, toujours à sa faim, grâce aux réserves de la provision de Catherine.

Le 13 septembre au matin, le petit tambour, frais et dispos, était assis sur le brancard de la charrette, discutant avec Lison sur les mérites incomparables de deux énormes tartines de beurre salé que la cantinière venait de leur tailler dans une miche de pain noir, quand il vit passer le colonel Bernadieu.

Celui-ci causait d'un air plein d'animation avec un jeune officier de l'escorte de Dumouriez.

— Alors ! disait le colonel Bernadieu, la Croix-aux-Bois est enlevée !

— Oui, colonel. Le général vient de l'apprendre par un émissaire, un paysan qui est venu, à travers la forêt, apporter la nouvelle. Nos troupes se sont repliées sur le Chêne-Populeux.

— Mais nous risquons d'être tournés ! En tous cas, nous sommes coupés.

— Dame ! C'est afin d'essayer de reprendre la position que vous partez avec le général Chazot.

— Cela, ça me va ! Mais quelle imprudence d'avoir confié ce passage à la garde de six compagnies ! c'était insuffisant.

— C'est mon avis. Enfin ! le mal est fait, il faut le réparer. Voici votre ordre.

— Merci. Au revoir !

— Au revoir !

...

— Cette fois, ça y est dit Jean Tapin, qui lâcha sa tartine et courut d'une traite à sa tente.

En un clin d'œil, il fut équipé ; il était le premier prêt du régiment, à sa place de bataille.

La neuvième rassemblée, on fit l'appel par compagnie ; puis le colonel Bernadieu prévint tout son monde que, dans la marche qu'on allait exécuter en pleine forêt, en longeant, en quelque sorte, l'ennemi, une active surveillance devenait plus indispensable que jamais. Par suite, le silence absolu était obligatoire.

Enfin, on fit par le flanc, la neuvième en tête des deux brigades, c'est-à-dire des quatre régiments que Dumouriez confiait au général Chazot pour reprendre la position de la Croix-aux-Bois.

La cavalerie, comprenant cinq escadrons des hussards de Chamborand, éclairait les flancs de l'infanterie en suivant la lisière des bois ; et, sous



l'escorte d'un autre escadron, partirent quatre pièces de huit.

Mais les chemins étaient en mauvais état : l'artillerie s'embourba plusieurs fois, et les fantassins durent s'atteler aux roues pour les sortir des ornières profondes. Les fourgons des vivres ne purent suivre, et, après douze heures d'une marche harassante, la colonne n'arrivait à Vouziers que le lendemain matin.

Les troupes étaient incapables de faire encore ce jour-là les deux lieues qui les séparaient du défilé. Chazot remit l'attaque au jour suivant.

Le 14 septembre, à trois heures du matin, il quittait Vouziers avec son détachement, qui comptait environ cinq mille hommes.

Bientôt l'avant-garde se trouva en contact avec les avant-postes autrichiens et les premiers coups de feu s'échangèrent.

Ce fut la 9^e demi-brigade qui engagea l'action, et pour la première fois, elle appliqua le nouveau principe des tirailleurs en grandes bandes qui devait, pendant toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, dérouter la tactique routinière des successeurs du grand Frédéric.

Sachez, en effet, mes enfants, que, jusqu'alors, on n'avait songé à marcher au combat que coude à coude, et en formant des colonnes serrées. Les officiers tenaient ainsi mieux leurs hommes en main ; mais les soldats du premier et ceux du deuxième rang seuls pouvaient tirer ; ceux qui marchaient en arrière ne servaient à rien, au point de vue du feu, et, au contraire, leur formation en profondeur rendait ces colonnes très vulnérables. Quand un boulet arrivait, il emportait une file entière de six à sept hommes, et les sergents devaient se borner à commander :

« Serrez les rangs !... »

En dispersant les hommes en tirailleurs par lignes minces, on leur permet de s'abriter derrière tous les obstacles du terrain et de faire bon usage de leur fusil : un boulet passe facilement entre deux files, et, s'il en emporte une, ce n'est jamais qu'une perte de deux hommes.

Aujourd'hui d'ailleurs vous pourrez remarquer, si vous assistez à des manœuvres, petites ou grandes, que toute troupe marchant à l'ennemi est formée sur un seul rang.

Le bataillon du commandant Dorval, puis celui du commandant de Lideuil se déployèrent donc successivement, à droite et à gauche de la route, en laissant la chaussée libre pour les canons ; puis se mettant en marche résolument, ils ouvrirent un feu nourri sur les soldats du prince de Ligne.

Ainsi s'appelait le général autrichien qui commandait l'ennemi, et c'est un nom que vous connaîtrez mieux plus tard, quand vous aurez lu les souvenirs que son père, le prince de Ligne, nous a laissés, en de si jolies pages, sur ses contemporains et sur lui-même.

Jean se trouvait en arrière, avec les tambours.

Non loin de lui, en avant du bataillon de réserve, le colonel Bernadieu, très calme, caressait l'encolure de son grand cheval qu'énervait la fusillade.

À cette époque, les fusils à pierre ne portaient pas à trois mille mètres, comme les fusils Lebel d'à présent. Lorsqu'on tirait sur l'ennemi à deux cents mètres, cela était considéré comme une portée très respectable ; mais, en revanche, les détonations des anciens fusils étaient formidables, et la fumée, très épaisse, voilait rapidement l'aspect du combat.

Jean Cardignac, tout pâle d'émotion, le cœur battant très fort, n'eut pas le plaisir de considérer longtemps les tirailleurs. Ceux-ci, accotés aux arbres, à environ cinquante mètres devant lui, tiraient, en ajustant bien, dans la direction de l'ennemi que le petit tambour ne put, dès le premier moment, apercevoir.

Bientôt la fumée envahit le bois ; et Jean, le cou tendu, les tempes battantes, les mains crispées sur les baguettes d'ébène, se sentit comme transporté en plein rêve.

À travers le voile gris de la fumée que le vent soulevait en longues traînes, ainsi que des écharpes de gaze, Jean voyait se mouvoir les silhouettes des soldats ; il percevait les éclairs rouges des coups de feu, et leur bruit terrible et crépitant qui lui emplissait le crâne ; la bataille l'enveloppait comme d'une atmosphère spéciale.

Il voyait tout, percevait tout avec netteté, et cependant il ne songeait plus à ses compagnons les tambours ; dans la tension exagérée de ses nerfs, il les oubliait.

Soudain, un bourdonnement passa dans les branches, comme si un vol d'abeilles géantes eût fait frissonner l'air ; et Régulus, le tambour qui se trouvait à la droite de Jean Tapin, s'écroula en poussant un cri étouffé !



Ce n'étaient pas des abeilles, mais des balles qui passaient !

Dans sa chute, Régulus heurta l'enfant, puis tomba sur le dos, les bras étendus, la gorge traversée. Il eut un sursaut, et ne bougea plus.

« Mort ! dit Belle-Rose de sa voix creuse. Serrez les rangs !... serrez ! »

Les tambours qui avaient jeté un coup d'œil triste sur leur camarade tué se redressèrent, face en tête.

Mais Jean, en proie à une émotion indescriptible, en face de la mort brutale et rapide, de la mort qu'il voyait pour la première fois, restait là, les yeux agrandis, aussi pale que le cadavre du pauvre tambour.

— Eh bien ! clampin ! gronda Belle-Rose, à ta place !... et dépêchons !

Cet ordre arracha l'enfant à sa contemplation épouvantée.

Vivement, il reprit sa place, à la gauche ; et dans ce mouvement, il eut, à travers la fumée, la vision rapide de la voiture de dame Catherine, là-bas, en arrière, à deux cents mètres.

Et il eut peur, pour elle et pour Lison.

— Pourvu qu'une balle n'aille pas les tuer ! pensa-t-il.

Aussi, tout en avançant, car les Français avançaient maintenant, avec lenteur, c'est vrai, mais sans arrêt, le petit tambour tournait souvent la tête, pour regarder cette charrette qui renfermait deux de ses plus chères affections.

La petite voiture était abritée par un groupe de gros chênes, dont Carabi, indifférent, broutait les branches basses.

À l'ouverture de la bâche, apparaissait la cantinière immobile, calme et grave. Mais Jean ne vit pas Lison. Sans doute elle était cachée dans la voiture.

Au bout de quelques instants, comme on avançait encore en contournant un épais bouquet d'arbustes, Jean perdit de vue la voiture ; et, à cet instant, une nouvelle volée de balles passa.

L'enfant qui, aux premiers sifflements entendus, n'avait pas bronché et ne s'était rendu compte du passage de la mort que par la chute du tambour, savait maintenant à quoi s'en tenir.

Instinctivement, il courba la tête et rentra le cou dans les épaules.

Mais Belle-Rose l'avait aperçu :

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria le géant. Voilà qu'on salue les balles à présent : Pas d'ça à la neuvième, bornebleu ! T'as pas besoin de les regarder. Tu n'as aucun moyen superlatif de les voir. Et quant au reste, qu'elles ont pas la politesse de prévenir, les coquines ! Que si on les entend, c'est qu'elles ne vous touchent pas... T'as compris ?... Et haut la tête, bornebleu !

— Oui, citoyen Belle-Rose.

— À la bonne heure !

À partir de cette paternelle semonce, Jean Cardignac dompta, tout enfant qu'il fût, la peur instinctive des balles ; et, au lieu de les « saluer », il mit à

se redresser, lorsqu'elles sifflèrent de nouveau, tout ce qu'il avait de volonté dans l'âme.

On entraît du reste en pleine tourmente. Le bois traversé, une vaste prairie s'ouvrit devant la ligne des tirailleurs, qui s'étendait à droite et à gauche. La neuvième se soudait aux demi-brigades voisines, et des retranchements de la Croix-aux-Bois, les Autrichiens dirigeaient sur les nôtres un feu d'enfer.



Beaucoup tombèrent. Un tambour fut encore tué, un autre blessé. À mesure qu'on avançait, la ligne des combattants laissait derrière elle de nombreux morts.

Le général Chazot, qui arrivait au galop, s'arrêta non loin du centre de la neuvième.

Là, il donna des ordres à ses aides de camp qui partirent dans la fumée.

Et Jean vit alors les réserves s'avancer au pas de charge,

Le colonel Bernadieu tira son sabre :

— La charge ! cria-t-il en se tournant vers les tambours.

— Attention ! dit Belle-Rose qui, toujours calme comme à une parade, leva sa haute canne.

Les tambours roulèrent, et Jean partit avec eux, au pas de course.

Une exaltation l'empoigna, et il se mit à crier : « En avant ! en avant ! » d'une voix aiguë qui perçait, au milieu du fracas général. Des cris, des hurlements, le « Ça ira » et la « Marche de l'armée du Rhin » retentirent, poussés par des milliers de poitrines.

Une houle humaine se précipita, baïonnette haute, sur les Autrichiens.

Jean suivait, criant toujours, perdant haleine, mais battant à tours de bras, sans voir, sans entendre.

Il eut la sensation d'une ronde folle, sauvage, frénétique, qui se dansait autour de lui dans un chaos d'uniformes, dans un bruit effroyable, traversé des éclairs des baïonnettes rougies.

Puis, plus rien ! Rien qu'un bourdonnement qui lui battait sous le crâne.

La lutte était finie ; les Français vainqueurs avaient chassé de la Croix-aux-Bois les Autrichiens dont beaucoup jonchaient le sol ; des commandements retentirent ; les officiers rassemblaient leurs hommes.

Jean, apercevant alors le colonel Bernadieu qui ralliait la neuvième autour du drapeau troué par plusieurs balles, se ressaisit et courut à lui.

— Ah ! te voilà, dit l'officier. Tu n'as rien ?

— Non !

— Je suis content, mon petit Jean.

Et le colonel ému l'embrassa.

— Mais, reprit-il, si tu n'as pas été touché, tu as perdu ton pompon.

L'enfant, pour voir, retira son chapeau.

— Tiens ! c'est vrai, fit-il.

Mais le colonel le lui avait enlevé et le regardait sérieusement.

— Ah ! mon pauvre petit Tapin, dit-il, tu l'as échappé belle !

Et devant l'interrogation muette de l'enfant.

— Tiens ! reprit-il, regarde, une balle dans ta cocarde... en plein milieu... elle y est restée... deux pouces plus bas... pauvre enfant !

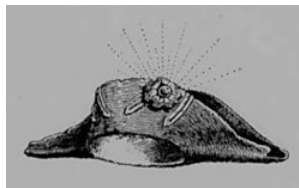
Mais Jean était rouge de plaisir.

Il avait été touché ! songez donc ! et en face, bien en face !

Le gamin s'apprêtait à retirer la balle.

— Mais non ! mais non ! dit vivement le colonel ; laisse-la, au contraire. Cela fait très bien ; c'est une jolie agrafe pour ta cocarde ! C'est ton brevet de soldat, ton brevet d'homme !

Et c'est ainsi que Jean Cardignac reçut le baptême du feu.



1. [↑] Beaurepaire fut enterré le jour même, à Sainte-Menehould, dans le cimetière de la ville. D'après le témoignage d'une femme qui vit encore, assista à la cérémonie et se rappelle encore les coups de fusil tirés sur la fosse, il repose au-dessous de la première ou de la deuxième fenêtre de la chapelle de Sainte-Catherine, à droite du portail qui regarde l'Argonne. Or, aucun monument ne marque cette place et aucune fouille n'a été faite pour retrouver le corps, malgré les efforts du général Chanzy. La France est-elle donc si riche en dévouements héroïques qu'elle puisse oublier celui-là ? Et la vaillante petite ville de Sainte-Menehould, qui s'était honorée en offrant une place à la statue de Beaurepaire, jadis commandée à M. René de Saint-Marceaux, ne se décidera-t-elle pas à reprendre ce projet ? (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE V

VALMY

Quand l'action fut terminée et que les derniers fuyards du corps de Clerfayt eurent disparu dans les profondeurs des bois, le général Chazot s'occupa d'organiser la position qu'il venait si heureusement de reconquérir, et de poster des grand'gardes pour surveiller le débouché de la vaste clairière, au milieu de laquelle s'élevait le petit village de la Croix-aux-Bois.

Il fit demander d'urgence à Vouziers des canons de huit et de douze, arrivés depuis la veille de Sedan, afin de les mettre en batterie sur les hauteurs qui bordent le défilé. Il renvoya en arrière le 4^e bataillon de volontaires qui, chargé par Dumouriez de la défense de la Croix, avait fui devant cent chasseurs autrichiens.

Puis il se préoccupa de faire rechercher les blessés sans distinction de nationalité, fit établir par les chirurgiens une ambulance dans la ferme principale de la Croix-aux-Bois et envoya sans tarder à Grand-Pré son bulletin de victoire.

Mais s'il était heureux et fier de ce succès, dû à l'entrain de sa division, il ne l'était pas plus que le plus petit et le plus jeune de ses soldats.

Jean Tapin exultait.

Il avait reçu le baptême du feu !

Il ôtait et remettait sans cesse son chapeau, regardant la balle qu'il avait reçue dans sa cocarde, et que le colonel lui avait dit de garder pour montrer à tous qu'il avait fixé l'ennemi bien en face ; aucune décoration, aucune récompense ne pouvait à ses yeux valoir celle-là.

Son cœur se gonflait ; la boutique de maître Sansonneau, et le souvenir des durs moments perdus à noyer des mèches de coton dans des baquets de

suif, tout cela était loin, très loin.

Il lui semblait qu'il venait de franchir le seuil d'un monde nouveau, plein d'étoiles et de clartés ; il sentit pour la première fois la magique puissance de ce mot : la Gloire, que les philosophes appellent une fumée, peut-être parce qu'ils en respirent rarement l'enivrant parfum, et pour lequel cependant des générations d'hommes se sont fait tuer depuis qu'existe la guerre.

Or la guerre existe depuis l'origine de la race humaine !

Il venait de poser sa caisse à terre, encore tout haletant, les habits en désordre, les cheveux ébouriffés, lorsqu'il se sentit entouré par deux petits bras potelés. C'était Lison qui, rouge de plaisir, l'embrassait de tout son cœur.

— Ah ! mon petit Jean, que j'ai eu peur pour toi, que j'ai donc eu peur !

— C'est comme moi, Lisette, pendant que je faisais marcher mes baguettes, je craignais bien qu'une balle ou un boulet n'aille tomber sur la voiture de madame Catherine... Vous n'avez rien, au moins ?

— Non, rien du tout.

— Et Carabi ?

— Carabi non plus, grâce aux deux gros chênes qui abritaient la voiture, car grand-père vient de retrouver deux balles enfoncées dans leur tronc...

— Comme celle-là, alors, dit Jean, qui ne résista pas au désir de montrer à sa petite amie le trophée qui ornait maintenant son chapeau.

Lison devint très pâle et ne put que balbutier :

— Ah ! mon petit Jean !... mon petit Jean !

La première sympathie des deux enfants l'un pour l'autre venait de se transformer en une chaude et profonde affection. Le petit tambour éprouvait maintenant vis-à-vis de sa petite amie ce besoin de protection qui est l'apanage des forts, et Lisette, en admiration devant son jeune courage, lui donnait, après ses parents, la première place dans son cœur.

Rien n'égale en solidité, a dit Goethe, le poète allemand, les amitiés conçues au milieu des dangers, et il cite comme exemple deux officiers prussiens, Bogulawski, aide de camp du prince de Hohenlohe, et le major

Massenbach, s'embrassant au milieu de l'épouvantable canonnade de Valmy et se jurant une éternelle amitié.



« Comme celle-là, alors », dit Jean.

Et si je vous cite Goethe, l'auteur célèbre de *Faust* et de *Werther*, c'est avec intention, mes enfants, car sachez qu'il faisait cette campagne de 1792 dans l'armée prussienne ; il suivait, en chaise à porteur ou à cheval, le régiment des cuirassiers de Weimar, et le livre qu'il a laissé : *Campagne de France*, est un des plus intéressants qu'il vous sera donné de traduire plus tard.

Mais les deux enfants n'eurent pas le loisir de se faire de longues confidences, car on appelait Lisette, à qui Catherine confia les lambeaux de grosse toile, apportée par des paysans, pour en faire rapidement de la charpie.

Les chirurgiens, en effet, étaient débordés par la besogne ; les blessés leur arrivaient de tous côtés, et leurs ressources allaient être insuffisantes pour leur permettre de donner leurs soins à tous.

Le chirurgien de la 9^e demi-brigade était un vieux praticien nommé Lapoule, qui n'avait pas son pareil dans toute la division pour couper une jambe et désarticuler un bras. — Il ne connaissait d'ailleurs que ce moyen de guérir une blessure : supprimer le membre blessé ; et il faut bien avouer que, dans l'état de la médecine d'alors, il avait souvent raison.

Aujourd'hui au contraire, avec les procédés *antiseptiques* en usage partout, on arrive presque toujours à prévenir l'inflammation des plaies et surtout la purulence qui les rendaient jadis mortelles ; chaque soldat porte aujourd'hui, dans la poche intérieure de sa capote ou de sa veste, un pansement tout préparé, qu'il peut mettre lui-même ou qu'un camarade peut appliquer sur une blessure quelle qu'elle soit ; cette application permet d'attendre le médecin, et on ne verra plus des malheureux, abandonnés sur les champs de bataille, mourir de blessures envenimées par le manque de soins.

Poussé par la curiosité, car il voulait tout voir et tout savoir, Jean se dirigea vers l'ambulance. Ce qui l'attirait surtout, c'était le désir de considérer de près ces Autrichiens qu'il n'avait vus que de loin, sous forme de silhouettes, à travers la fumée. Il y arriva au moment où on venait d'y apporter le prince de Ligne ; le jeune général autrichien avait reçu deux biscaïens, en chargeant une batterie d'artillerie, et il était mort quand on le déposa sur la paille qui servait indistinctement de lit aux blessés de tous grades. Un sergent de volontaires venait de trouver sur lui une lettre en allemand, que le docteur Lapoule traduisait à mi-voix, et Jean s'approcha pour l'entendre. De cette lettre il ressortait nettement que les envahisseurs de la France avaient perdu leur enthousiasme du début.

« Nous commençons, disait le prince, à être las de cette guerre où messieurs les émigrés nous promettaient plus de beurre que de pain. Nous avons à combattre des troupes de ligne dont aucune ne déserte, des troupes nationales qui tiennent ferme, et des paysans qui tirent contre nous ou nous assassinent quand ils trouvent un homme seul, endormi dans une maison. Les chemins deviennent impraticables et nos canons s'embourbent ; de plus, la famine ; nous avons tout le mal imaginable pour que le soldat ait du pain, et la viande manque souvent. Bien des officiers sont cinq ou six jours sans manger chaud ; nos souliers et capotes sont pourris, et nos soldats

commencent à avoir la dysenterie pour avoir mangé des raisins verts. Les villages sont déserts ! je ne sais ce que nous deviendrons^[1]. »

Catherine venait d'arriver pour offrir son aide aux chirurgiens, et, suivie de Jean, elle parcourut, une cruche à la main, les granges où les blessés étaient étendus l'un contre l'autre.

Les blessures des Autrichiens surtout étaient affreuses, car la plupart étaient faites à coups de baïonnette, et la baïonnette de nos ancêtres de la Révolution était une lame triangulaire formidable, qui eut traversé un peuplier.

Les Français au contraire étaient presque tous atteints par des balles.

Au milieu de gémissements lamentables retentissait partout le cri de :

« À boire ! », jeté soit en français, soit en allemand.

Les Autrichiens étaient de beaux gaillards bien découpés, au teint coloré, à la fine moustache blonde : ils étaient vêtus de tuniques d'un blanc gris, comme les soldats des gardes françaises, et quelques-uns portaient sur la tête, encore fixés au menton par des jugulaires en écailles, des shakos de cuir, semblables à des bonnets d'évêques : ceux qui frappèrent le plus le petit tambour étaient les chasseurs de Le Loup, ainsi appelés du nom du major qui les commandait. C'étaient des hommes superbes, vêtus d'un uniforme gris de brochet, à parements verts et à boutons jaunes.

Dans la cour de la ferme, on avait disposé plusieurs tables pour y opérer les pansements ou les résections, et les chirurgiens se multipliaient, manches retroussées et habits bas, au milieu des cris de douleur et des hoquets d'agonie.

Ce spectacle impressionna Jean ; à l'aspect de certaines figures contractées, de plaies béantes aux rebords violets, de membres coupés et jetés dans un coin, il sentit son cœur faiblir et de grosses gouttes de sueur perlèrent à ses tempes. — Il songea qu'il s'en était fallu de peu que la balle dont il était si fier le couchât dans un sillon, la figure exsangue et le corps froid, comme un pauvre diable de volontaire du 2^e bataillon de la Meuse, qu'il fixait obstinément et qui ne remuait plus.

Dame Catherine, le voyant tout pâle, devina son émotion et lui tendit un cordial ; il but avidement quelques gouttes de la chaude liqueur, craignant

de défaillir.



— Tu vois, mon petit Jean, dit la jeune femme, comme c'est triste la guerre !

L'enfant ne répondit rien : il venait de passer par les deux impressions extrêmes, entre lesquelles oscille, pendant une campagne, l'âme du soldat : l'enivrement du triomphe et la peur de la mort ; l'orgueil de la victoire et la crainte de la douleur physique. C'était pour lui comme une double initiation, à quelques minutes d'intervalle.

Il ne faut pas croire, mes enfants, qu'on naît brave ou poltron. Certes il y a des hommes mieux trempés, mieux disposés que d'autres pour accomplir des actions héroïques, ayant le sang plus chaud, le tempérament plus généreux, de même qu'il s'en trouve de pusillanimes, par faiblesse de cœur ou de constitution.

Mais que ceux d'entre vous qui ont encore une réputation de peureux ne se croient pas voués à la peur pour le restant de leur vie, car sachez que ce qui fait le courage, le vrai courage, celui qui ne procède pas d'un coup de tête ou qui ne puise pas sa spontanéité dans un verre d'alcool, c'est la volonté. Avec la volonté, on dompte la terreur physique et la crainte de la mort ; et il faut graver dans votre mémoire le mot célèbre de Turenne, lorsque, se sentant envahir par la peur, au moment de l'attaque des positions de Nordlingen, il prit la tête de la colonne d'assaut en se disant à mi-voix :

— Tremble, vieille carcasse ! Tu tremblerais bien plus encore si tu savais où je veux te conduire !...

Soudain l'attention de Jean fut attirée par un appel plus déchirant que les autres ; dans un coin de la cour, un jeune officier des hussards autrichiens semblait lui faire signe, et, reprenant bravement sa cruche d'eau, Jean s'approcha.

Mais le blessé ne demandait pas à boire : il n'en avait plus besoin, il prit la main de l'enfant, fixa sur lui des yeux suppliants et qui semblaient déjà chavirer dans le néant ; puis, détachant de ses lèvres une miniature entourée d'un cercle de bronze finement ciselé, il la lui tendit comme si cette figure d'enfant lui fut apparue à sa dernière heure pour lui rappeler une douce vision. Les mains crispées, il essaya de se soulever pour dire quelques mots et retomba les lèvres entr'ouvertes, ayant pu prononcer cette seule parole : « Saalfeld !... »

Il était mort, et Jean comprit qu'il venait de nommer son pays et qu'il avait voulu lui remettre la relique sur laquelle s'appuyaient tout à l'heure ses lèvres décolorées. Le petit tambour prit doucement le médaillon qui représentait une jeune fille blonde, aux boucles retombant sur les épaules, avec un collier de perles autour du cou ; il vit derrière le cadre quelques lignes en allemand qu'il ne comprit pas et mit l'objet dans sa poche.

« Je donnerai cela au colonel Bernadieu, se dit-il ; il sait l'allemand et pourra peut-être faire renvoyer ce médaillon à la famille de ce malheureux. »

Puis il grava dans sa mémoire le nom qu'il venait d'entendre :

« Saalfeld, Saalfeld, » répéta-t-il.

Ce mot ne lui disait rien, car ses connaissances en géographie étaient très limitées, et, pour la première fois, il regretta, étant destiné à parcourir le vaste monde, de n'avoir jamais appris à le connaître, au moins dans ses grandes parties.

« Ça doit être en Autriche, dit-il, en quoi d'ailleurs il se trompait. Je demanderai au colonel Bernadieu, conclut-il ; il doit savoir où est ce pays-là. »

Le colonel Bernadieu réalisait, aux yeux de l'enfant, l'idéal du chef ; c'était le Dieu, le maître et la providence tout à la fois ; c'était surtout celui qui savait tout et devait tout savoir.

Et elle est encore juste, cette réflexion des pauvres gens qui arrivent de tous les coins de France, dans les régiments d'aujourd'hui ! À leurs yeux, le colonel, et, par extension, l'officier, est ce maître à qui ils sont tous disposés à obéir, qu'ils aiment, s'il est bon, qu'ils redoutent, s'il est dur ; c'est la providence sur laquelle ils comptent à toute heure pour les vêtir, les nourrir

et les guider ; c'est le savant enfin, celui qui, par une instruction solide, a dû se rendre digne de leur donner des ordres indiscutés.

Si donc il en est parmi vous, mes enfants, qui aspirent à l'honneur de porter l'épaulette, qu'ils sachent longtemps à l'avance tout ce que leur imposera ce beau titre, tout ce que la France qui le leur confère est en droit d'attendre de leur caractère, de leur cœur et de leur intelligence.

« Je demanderai au colonel Bernadieu, » pensa encore l'enfant, en regardant une dernière fois l'uniforme de l'officier mort : tunique courte, vert foncé, à brandebourgs jaunes et collet rouge.

Il venait de franchir la porte de la cour, lorsqu'un craquement formidable se fit entendre ; c'était le sommet du pignon de la grange qui s'écroulait.

Un autre craquement suivit immédiatement le premier ; c'était un second boulet qui passait dans un ronflement furieux.

Des tuiles tombèrent sur les blessés avec des débris de plâtre et d'ardoises ; et, en même temps, le mur de gauche s'ouvrait béant, troué par les deux projectiles.

Les Prussiens reprenaient l'attaque. Et, instantanément, on entendit le bruit de la canonnade

Car, avant de lancer leurs colonnes d'infanterie, ils voulaient d'abord chasser, à coups de canon, les Français de la Croix-aux-Bois.

Jean se précipita dehors.

Une grande confusion régnait sur la petite place du hameau ; mais ce fut court.

Aux appels des officiers, les compagnies se reformèrent, et le général Chazot, qui déjà était à cheval, donna ses ordres pour la défense.

Nos grand'gardes arrivaient, se repliant : sous l'effort des masses énormes que l'ennemi avait lancées sur elles, elles avaient dû rétrograder.

Mais l'attaque des Prussiens se développant et subissant à chaque minute la poussée de nouveaux renforts, il devint complètement impossible aux Français de se maintenir dans la Croix-aux-Bois.

Il y avait à peine deux heures que nous avions enlevé cette position !

La rage au cœur, face à l'ennemi, lentement, la division française, malgré ses héroïques efforts, dut se porter en arrière.

Sous l'effort grandissant des Autrichiens qui gagnaient sur les ailes, le général Chazot n'avait que deux partis à prendre.

Ou tenir jusqu'au dernier homme ; c'était de l'héroïsme, mais c'était sacrifier inutilement une division dont la France avait grand besoin et le général disposait ainsi de la vie de ses soldats, sans obtenir un résultat en rapport avec un pareil sacrifice.

Ou bien, battre en retraite, et tâcher de trouver en arrière une position où l'on pût attendre des renforts.

C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il était temps du reste, car une grosse colonne le débordait sur sa droite. À dix heures du matin, il était déjà coupé du côté de Grand-Pré, sans espoir possible de se rejeter sur Dumouriez.

La direction de Vouziers lui était encore ouverte, mais, pour peu qu'il s'attardât encore à la Croix-aux-Bois, l'ennemi, qui possédait l'avantage du nombre, allait le cerner.

Le général Chazot ordonna donc de commencer la retraite qui s'exécuta en bon ordre.

La 9^e demi-brigade formait l'arrière-garde. Elle avait pour mission de protéger la retraite, afin de tenir quelque temps l'ennemi en échec, et de donner ainsi aux autres bataillons la possibilité de prendre de l'avance. Ici, je suis encore obligé de vous fixer sur un point particulier ; vous voyez défiler devant vous, depuis le début de ce récit, des régiments et des demi-brigades : or ces deux termes s'appliquent à la même unité, une brigade étant formée de deux régiments.

Mais il faut savoir que, l'année précédente, les régiments français, qui portaient presque tous un nom de province, comme Saintonge ou Royal-Roussillon, avaient perdu ces noms, par ordre de l'Assemblée nationale, pour prendre des numéros d'ordre.

Puis, à la fin de 1792, et surtout au commencement de 1793, ces régiments prirent le nom de demi-brigades, par la réunion des anciens soldats des régiments de ligne avec les volontaires des bataillons



« Oh ! je vois très bien la route ! »

départementaux. La 9^e était une des premières demi-brigades ainsi constituées. Mais cette dénomination dura peu, car, en 1803, un arrêté des consuls rétablit les régiments numérotés, comme ils le sont encore de nos jours

Tenez une heure, si vous le pouvez, avait dit le général Chazot au colonel Bernadieu ; ensuite, rejoignez-nous le plus vite possible. Nous nous retirons sur Vouziers. Je vais envoyer une estafette au général Dumouriez pour le prévenir de la situation.

— Général, répondit Bernadieu, je crains fort que votre estafette n'arrive pas à bon port : le bois est coupé par les Prussiens, ou bien il lui faudra faire un détour énorme, et alors, quand arrivera-t-il ? La cavalerie ennemie s'avance hors de la forêt : tout va être intercepté.

— C'est vrai, dit Chazot, il faudrait envoyer un paysan. Chargez-vous-en, Bernadieu : voici le pli pour le général Dumouriez. Je compte sur vous.

Le général Chazot disparut au galop dans la direction de l'ouest.

Le jeune colonel réfléchissait :

— Un paysan ? murmurait-il... sans doute... mais je préférerais envoyer un de mes soldats. Il s'habillerait en bûcheron, en campagnard... il trouverait bien moyen de passer ! et la commission serait bien faite, même si le pli était détruit en route.

Se tournant alors vers son monde :

— Un homme de bonne volonté ! demanda-t-il.

Cinq ou six voix répondirent :

— Présent !

Mais au milieu d'elles, le colonel reconnut la voix aiguë de Jean Tapin.

— Tiens ! fit-il en aparté, l'enfant !... Ça vaudrait peut-être mieux encore... Oui, mais s'il s'égare ?... Lui confier une mission pareille !...

Et, soucieux, le colonel réfléchit pendant quelques instants.

Puis, prenant une résolution.

— Viens ici, Jean, ordonna-t-il.

L'enfant sortit du rang des tambours, et suivit l'officier.

À quelques pas de là, le colonel s'arrêta.

— Écoute-moi bien, dit-il ; saurais-tu retourner à Grand-Pré, seul ?

— Oui, colonel, répondit Jean après réflexion.

— Par où passerais-tu ?

— Oh ! je vois très bien la route : nous avons obliqué à gauche ; mais, pour rejoindre Grand-Pré du point où nous sommes, le plus court et le meilleur serait certainement de suivre la lisière du bois, dans cette direction.

Et Jean étendit le bras.

— C'est bien raisonné. Arrive !

Le colonel Bernadieu était, maintenant, décidé.

Profitant d'un certain ralentissement dans la marche du combat, il confia le commandement de la demi-brigade au commandant de Lideuil, le plus ancien des deux commandants, et emmena l'enfant jusqu'à la mairie où il lui fit donner le vêtement d'un petit paysan.

C'était au village de Longwé.

— Tu retrouveras tes effets quand tu nous rejoindras, dit Bernadieu, et ce ne sera pas long, je l'espère. Maintenant prête-moi toute ton attention.

— Oh ! j'écoute ! répondit Jean très sérieux.

— Voici un pli, un pli très important ; je vais te le remettre. Tu vas t'en aller, tout seul... tu n'as pas peur ?...

— Oh ! non.

— Tu rejoindras Grand-Pré, et tu remettras cette lettre au général Dumouriez.

— J'ai compris, colonel, répondit Jean.

— Le citoyen maire va te mettre sur la route. Il est probable que l'infanterie autrichienne n'aura pas encore débouché en plaine ; mais tu rencontreras probablement des cavaliers. Il ne faut pas avoir peur ; il faut marcher simplement, tranquillement, comme si tu étais un petit garçon habitant dans le pays et non pas tambour à la neuvième. De cette façon, personne ne te soupçonnera. C'est une mission de confiance que je te donne. Je me fie à ton intelligence. En tous cas, cette lettre que tu portes, tu ne dois la remettre qu'au général Dumouriez, qu'à lui seul, tu entends ?

— J'entends bien.

— Avant de partir, tu vas en prendre connaissance — si tu vois qu'on va te fouiller, si tu crains de la voir tomber aux mains de l'ennemi, tu n'as qu'une chose à faire : l'avalier comme un pruneau : Tu as compris ? bien compris ?

— Oui, colonel, j'ai bien compris.

Et Jean lut, griffonnées à la hâte par le général Chazot, ces quelques lignes :

« Après avoir eu le plus grand succès, je viens d'être forcé à la retraite. J'avais d'abord cru que l'ennemi n'avait pas de canons, mais une heure après l'attaque il m'a prouvé le contraire. Vous voyez que ce que j'avais craint est arrivé : coupé de vous, je me rabats sur Vouziers, puis sur Le Chêne ; Dubouquet et moi y attendrons vos ordres. Kalkreuth a dû faire sa jonction avec Clerfayt, car je crois reconnaître devant nous des uniformes prussiens. »

Une demi-heure plus tard, Jean Cardignac quittait le maire de Longwé qui l'avait accompagné pour bien lui montrer la direction à suivre ; c'était un brave paysan aux cheveux gris qui n'en revenait pas de voir un enfant de cet âge chargé d'une mission aussi importante. En le quittant, il l'embrassa et lui glissa dans la main un écu de six livres. Mais au contact de la pièce, l'enfant sursauta :

— Ah ! non, citoyen, dit-il d'un petit air décidé, vous vous trompez, je ne veux pas d'argent.

— Mais, mon petit gars, dit le brave homme interloqué, c'est pour t'offrir des petites douceurs comme ça, de temps en temps : je n'ai pas voulu te faire de peine.

— Oh ! je le sais bien, citoyen !

— Et puis, reprit l'homme, c'est autant que les Prussiens n'auront pas.

— Les Prussiens ! attendez un peu, et vous verrez comme ils vont repartir pour leur pays.

— Tu crois ? j'ai bien peur que non : ils sont si nombreux et si bien armés.

— Bast ! ça ne les empêchera pas d'être battus, vous verrez, vous verrez ! Au revoir, citoyen, je n'ai plus de temps à perdre si je veux arriver avant la nuit.

— Au revoir, mon petit gars, et si un jour tu repasses ici, tu pourras toujours venir frapper à ma porte : tu demanderas la maison du père Bataille ; ça me fera un rude plaisir de te revoir.

Ainsi, dans ces temps héroïques, on voyait des enfants rendre la confiance aux hommes faits.

Jean ne se doutait guère d'ailleurs que, en refusant, dans son honnête simplicité, l'écu qui lui était offert, il ne faisait qu'appliquer les principes qui dominaient le gouvernement et la société d'alors. — L'argent n'était pas le maître tyrannique qu'il est devenu aujourd'hui dans un monde trop avide de bien-être et que la guerre un jour réveillera de sa torpeur malade.

Le ministre de la guerre Servan écrivit en effet à Dumouriez, la veille de Valmy :

« Ne ménagez ni les moyens ni les courriers pour assurer votre subsistance ; c'est le moment de prouver que nous ne prison l'argent qu'autant qu'il peut nous assurer la liberté. Soyons libres, et bientôt nous deviendrons riches ! »

En quittant le digne homme, Jean obliqua un peu à gauche pour se rapprocher des bois.

La lettre qu'il portait au général Dumouriez était pliée en quatre et cachée dans les plis de la toque de fourrures qu'on lui avait prêtée.



« Au revoir, mon petit gars. »

— Qu'on essaye de me la prendre ! murmurait-il..., il n'y fera pas bon !... Et puis, ça m'est égal, je l'ai si bien lue et relue que je la sais par cœur.

Jean marcha ainsi une heure sans rencontrer personne, si ce n'est des cultivateurs qui, malgré la présence imminente de l'ennemi ou même à cause de cela, se hâtaient de rentrer leurs récoltes pour les envoyer sur Châlons. Ainsi l'avait demandé Dumouriez, et dans cette patriotique région, il fut religieusement écouté : sa population valide s'était enfoncée dans l'Argonne avec tous les vivres qu'elle avait pu emporter :

« La malveillance de ces gens-là, écrivait naïvement Lombard, secrétaire du roi de Prusse, nous enlève la paille, la saine nourriture et toutes les ressources qui pourraient diminuer nos maux. »

Jean s'enquit de sa route auprès d'un paysan qu'il rencontra et constata qu'il était dans la bonne direction.

Tout à coup, comme il venait de contourner une partie de la forêt qui avançait en pointe vers la vallée, il aperçut, sortant d'un sentier boisé, cinq cavaliers qui, en le voyant, prirent le trot et se dirigèrent vers lui. Jean s'arrêta.

Il venait de reconnaître l'uniforme qu'il avait déjà remarqué sur plusieurs blessés, après le combat de la Croix-aux-Bois, et cet uniforme l'avait fort impressionné à cause de la tête de mort qui ornait la plaque du haut shako.

C'était celui des « hussards de la mort » prussiens.



Celui qui semblait le chef se pencha vers l'enfant et articula lentement : « Foussier ? Foussier ? »

Une émotion intense saisit le petit tambour.

Fallait-il les attendre ou s'enfuir ?

Ce dernier parti donnerait certainement l'éveil aux cavaliers ; ils se ditait sans doute que ce fuyard les redoutait, qu'il avait peut-être quelque chose à cacher ; évidemment il avait chance de leur échapper en se jetant dans les taillis où ils ne pourraient le suivre avec leurs chevaux ; mais il risquait d'être obligé d'y rester jusqu'à la nuit et de perdre alors sa direction, car il ne savait pas encore s'orienter à l'aide des points cardinaux ; puis l'éveil serait donné, on le rechercherait, et de tout cela résulterait un retard pour le précieux message.

Et faisant un violent effort pour diminuer son émotion, il s'obligea à siffler un petit air pour se donner une contenance, mit ses mains dans ses poches et attendit.

Les cinq hommes arrivèrent jusqu'à lui et lui adressèrent des questions dans un langage incompréhensible pour Jean, qui, non seulement n'avait jamais appris, mais n'avait même jamais entendu l'allemand.

Il leur fit entendre par signes qu'il ne comprenait pas.

Dépité, celui des hussards qui semblait le chef parut réfléchir un instant ; puis se penchant vers l'enfant, il articula lentement, avec un fort accent tudesque :

« Foussier ? Foussier ?

— Foussier, répéta l'enfant ahuri.

— Ya ! Foussier, » répéta le hussard en secouant brutalement le bras de Jean vers lequel il s'était penché :

Tout à coup, Tapin comprit : on lui demandait la direction de Vouziers. Il fit un signe.

« Je sais, je comprends, dit-il ; vous me demandez Vouziers ?

— Ya ! ya ! répondit le hussard, en le lâchant avec un gros rire, ya ! ya ! Fouchier ! Fouchier ! »

Une réflexion rapide traversa le cerveau de l'enfant.

« Vouziers est derrière moi, juste derrière moi, pensa-t-il ; attends un peu, si tu comptes sur moi pour t'y envoyer !... »

Et montrant un sentier qui se dirigeait vers la droite :

« Là-bas ! indiqua-t-il ; là-bas ! »

On apercevait, en effet, au loin, les premières maisons d'un village.

Tranquillisé sur sa direction, le hussard piqua des deux, suivi de ses soldats.

En les voyant disparaître, Jean poussa un soupir long comme un jour sans pain ; craignant de rester en vue des hussards, s'il leur plaisait de revenir, il s'enfonça, par prudence, à quelques mètres sous bois, et, en suivant toutes les sinuosités de la lisière, atteignit Beaurepaire, où il retrouva avec joie des uniformes français, et sans avoir fait d'autre mauvaise rencontre.

Une heure après, il était à Grand-Pré.

Il entra comme la nuit tombait ; ayant expliqué à la première sentinelle qu'il rencontra, qu'il était porteur d'un message pour le général en chef, on le conduisit à la tente de Dumouriez.

Celui-ci avait l'air de fort mauvaise humeur. En effet, il s'était déjà rendu compte de l'échec de Chazot. Ayant entendu la canonnade, il avait immédiatement envoyé une reconnaissance qui s'était heurtée aux Prussiens, et avait rapporté la nouvelle que les Français étaient coupés de la Croix-aux-Bois.

Mais de quel côté Chazot s'était-il retiré ? Allait-il essayer, en faisant un détour, de rejoindre Grand-Pré par Sugny et Monthois, ou bien s'éloignerait-il en remontant vers le Chêne.

Le message du général Chazot le fixa sur ce point.

Il déchira le papier après l'avoir lu et le jeta rageusement à terre.

Un pli de réflexion et de colère contractait ses sourcils, et, au bout d'un long silence, il demanda à l'enfant :

« Tu es du pays, gamin ?

— Non, général, je suis tambour à la neuvième.

— Ah ! tiens, c'est vrai ! je te reconnais, maintenant. »

Et, se tournant vers Thouvenot :

— C'est notre petit homme de l'autre soir.

— Alors, continua-t-il, tu t'es déguisé pour porter cette dépêche ?

— Oui, général, c'est le colonel Bernadieu qui m'envoie.

— Eh bien ! raconte-moi ce que tu as vu. »

Jean fit le récit du premier combat, puis de la retraite, avec une netteté d'expressions qui frappa Dumouriez.

« Il est intelligent, ce petit gars-là ! » murmura-t-il.

Et s'adressant à l'enfant :

« C'est bien, mon enfant ! très bien ! Je te remercie. Tu as bien mérité de la nation et de l'armée. Je vais te garder auprès de moi jusqu'à ce que la neuvième nous ait rejoints, ce qui, je l'espère, ne sera pas long. »

Puis, se tournant vers un officier qui se trouvait debout derrière lui :

« Macdonald, fit-il, occupez-vous de cet enfant : faites-lui donner à manger ; veillez à ce qu'il ait un endroit pour dormir. »

Jean sortit derrière l'officier et entendit encore Dumouriez qui disait à Thouvenot :

« Les cartes ! vite ! Il s'agit de prendre des dispositions. Donnez des ordres pour qu'on ne nous dérange pas, et envoyez de suite deux courriers à Chazot. Faites-les partir par des routes différentes, surtout. Il faut, à tout prix, que sa division nous rejoigne demain ! »

Et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, les deux généraux travaillèrent à la lueur d'une mauvaise chandelle.

Macdonald, à qui le général confiait ainsi le petit tambour, était alors aide de camp de Dumouriez : c'était le futur maréchal de France de Napoléon I^{er}, le futur duc de Tarente, et Jean Cardignac dut, à ce séjour fortuit auprès de lui, les témoignages d'intérêt que lui prodigua plus tard, en maintes circonstances, le héros de Wagram.

Ce fut à lui que, le soir même, l'enfant montra le médaillon qui lui avait été remis par un officier blessé à l'ambulance de La Croix. Macdonald ne



Grenadier autrichien

savait pas l'allemand, mais le nom de Saalfeld, que lui répéta le petit tambour, le frappa aussitôt.

« Saalfeld, s'écria-t-il, mais c'est en Thuringe, en plein pays prussien ! »

Et, de suite, il alla trouver l'adjudant général Thouvenot, pour lui faire part de cet indice.

« Chazot ne se trompait donc pas, dit le chef d'état-major : il a eu devant lui, non seulement les Autrichiens de Clerfayt, mais encore les Prussiens de Kalkreuth. »

Et, ce jour-là, Jean Cardignac put se convaincre que les connaissances géographiques ont une importance capitale à la guerre, puisque, d'un simple nom de ville, peut découler un renseignement de premier ordre.

Il remarqua aussi que la connaissance des uniformes étrangers a le même intérêt, car, s'il eût su distinguer un Prussien d'un Autrichien, il eût pu confirmer de suite la supposition du général Chazot, auquel avait échappé la présence de blessés prussiens à l'ambulance de La Croix.

Il reconnut enfin qu'il est indispensable, pour se retrouver en pays inconnu, de savoir s'orienter à l'aide du soleil pendant le jour où des constellations pendant la nuit. N'avait-il pas été obligé de se jeter hors des chemins frayés, et ne se fût-il pas fatalement égaré si l'obscurité l'avait surpris une heure plus tôt, en plein bois ?

À dater de ce jour donc, sa curiosité fut mise en éveil, son désir d'apprendre fut surexcité au plus haut point, et on le vit sans cesse questionner à tout propos, demander le pourquoi de tout ce qu'il voyait et feuilleter, à ses moments perdus, les quelques livres qui lui tombaient sous la main.

Cependant, dans la nuit qui suivit la reprise de la Croix-aux-Bois par les Autrichiens, l'armée française décampa sans bruit, et quand, le lendemain, Brunswick vint, en personne, jeter un coup d'œil sur les positions des Français où des feux étaient restés allumés à dessein toute la nuit, le camp de l'armée des Ardennes avait disparu.

Il s'était transporté, des trois heures du matin, à Braux-Sainte-Coyère, à quatre kilomètres de Valmy.

Non sans peine toutefois, car pendant sa retraite, l'armée de Dumouriez fut prise d'une panique subite à Montchentin, et Jean, qui suivait l'état-major du général en chef dans un fourgon à bagages, apprit avec stupeur, et en même temps avec tristesse, que c'était la division Chazot qui en avait été la cause.

Rappelée en toute hâte par un ordre exprès de Dumouriez qui l'avait heureusement rejointe, cette troupe, qui s'était battue vaillamment à La Croix-aux-Bois, venait de se débander devant quinze cents hussards prussiens.

Tant il est vrai, mes enfants, que la retraite appelle la défaite, que la confiance appelle la victoire, et *que, à la guerre, le moral du soldat joue un rôle capital.*

À l'heure du danger, croyez-m'en, une compagnie de deux cents hommes bien trempés, bien commandés et même médiocrement armés, vaut mieux qu'un bataillon de huit cents mauvais soldats, fussent-ils munis d'armes perfectionnées.

Il était six heures du soir lorsque Jean Tapin, reconnaissant parmi les volontaires qui arrivaient par bandes au camp de Braux des fusiliers du bataillon Dorval, se mit à la recherche de la 9^e demi-brigade. Mais il ne put retrouver la batterie de Belle-Rose ce soir-là ; tout était confondu : artilleurs, fantassins et cavaliers, et, à la nuit tombée, une nouvelle panique s'étant produite, les canonniers attelèrent leurs pièces et partirent au galop sans ordres, à la recherche, disaient-ils, d'une position meilleure.

Le désordre devint alors horrible et le petit Jean vit le général Dumouriez, qui n'avait pas quitté sa selle depuis vingt-quatre heures, se jeter avec les officiers de son état-major au-devant des fuyards, et en sabrer plusieurs de sa main pour les obliger à s'arrêter.

Jamais le souvenir de ce lamentable spectacle ne devait s'effacer de sa jeune mémoire.

L'affolement était tel parmi ces soldats improvisés, que plusieurs d'entre eux soutinrent à Dumouriez lui-même, sans le reconnaître, que Dumouriez venait de désertir pour rejoindre La Fayette.

Tout ceci, mes enfants, est l'histoire fidèle de ces jours fiévreux que vécut la France à la veille même de la victoire qui allait la sauver, et on ne pouvait guère deviner, je vous assure, dans cette armée débandée, les superbes phalanges qui, quatre jours après, devaient rester impassibles sous l'effroyable canonnade de Valmy.

C'est que, pendant ces quatre jours, Dumouriez sut la remonter, cette armée, lui faire honte de sa fuite, et faire vibrer chez tous le sentiment de l'honneur.

Influence du *moral*, vous dis-je ! que de fois j'aurai l'occasion de vous montrer ses effets !

Ce qui vous paraîtra extraordinaire, c'est que, après cette déroute qui pouvait compromettre le salut de la patrie, le général en chef ne fit pas d'exemple !

À d'autres époques, des régiments qui avaient éprouvé semblable défaillance avaient été décimés.

Ce mot veut dire qu'on prend un homme sur dix et qu'on le fusille.

Au lendemain de la panique de Montchentin, une centaine de fuyards avaient été pris sur la route de Châlons, criant : « Sauve qui peut ! ». On aurait pu les exécuter. Dumouriez ne le voulut pas ; on se borna à leur raser les cheveux, la barbe et les sourcils, à leur ôter l'uniforme qu'ils étaient indignes de porter, et à les chasser de l'armée comme lâches.

Jean Tapin assista très ému à ce spectacle qui eut lieu sur le front de bandière du camp, pendant que les compagnies massées regardaient, silencieuses et troublées, une exécution qui eût dû s'étendre à tant d'autres.

Quand il se retourna, le colonel Bernadieu était devant lui.

« Donne-moi ta main, mon enfant, lui dit-il d'une voix grave ; toi, au moins, tu as su faire ton devoir. Le général vient de me parler de toi, et cela me repose des turpitudes que j'ai vues : va rejoindre M^{me} Catherine qui est très inquiète. Tu la trouveras là-bas, près du village de Braux. Elle te rendra ton uniforme que je lui ai fait remettre, et demain soir tu viendras dîner dans ma tente. »

Jean rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Il allait, lui, le petit Tapin, s'asseoir à la table du colonel !

Et bien vite, il courut à la cantine où il fut immédiatement empoigné et soulevé de terre, à bout de bras, par le géant Marcellus. Avec quel bonheur il embrassa celle qu'il regardait maintenant comme sa mère adoptive, et Lison, et tout le monde !

« Voilà ton uniforme, Jean », cria Lison joyeuse.

Et il faut connaître la merveilleuse puissance de l'uniforme dans l'armée, pour deviner avec quel plaisir le petit tambour endossa de nouveau l'habit de grenadier, et surtout le bicorne, passé désormais pour lui à l'état de coiffure-relique.

« Pour lors que tu feras ton chemin, marmouset, dit le tambour-maître c'est moi, Belle-Rose, qui te le prédis : si le citoyen général a distingué ta frimousse, sois tranquille, il a bonne mémoire et, un de ces matins il s'apercevra que tu peux faire autre chose qu'un tapin !

— Oh, grand-père, s'écria Lison, ne dis pas ça !... alors Jean s'en irait !



Jean Tapin, très ému, dîna sous la tente du colonel.

— Oh ! pas tout de suite ; il faut bien qu'il attende d'avoir un peu de barbe au menton ; l'Assemblée vient de décider que l'âge des conscrits était abaissé de dix-huit à seize ans : quand Jean aura seize ans, il pourra être nommé caporal.

— Mais, demanda Catherine au tambour-maître quand ils se retrouvèrent seuls, pourquoi ne resterait-il pas tambour avec nous ? pourquoi lui supposer ou lui donner des idées d'ambition, à cet enfant. Je commence à m'attacher à lui ; il est si gentil, si doux, si bien doué.

— Mais, ma pauvre Catherine, c'est justement parce qu'il a toutes ces belles qualités-là qu'il n'est pas fait pour rester tambour toute sa vie ; regarde-le lire tout ce qui lui tombe sous la main... c'est un gamin qui nous fera honneur, au contraire, Catherine, puisque aujourd'hui tout le monde

peut arriver par son mérite superlatif, et, au lieu de le garder avec nous, il faut le pousser.

— Tu as peut-être raison, fit Catherine tristement ; mais j’aurai grand chagrin quand il nous quittera : heureusement, nous avons le temps d’y penser, puisqu’il n’aura treize ans que le 3 janvier prochain : il restera donc notre enfant encore trois ans au moins : après, à la grâce de Dieu !

— Et vive la nation ! », conclut le colosse, qui ne manquait jamais une occasion de pousser ce cri patriotique, devenu le mot d’ordre de la France entière.

Le 19 novembre au matin, des cris de joie, des acclamations formidables retentirent par tout le camp.

L’armée de Kellermann venait d’arriver.

Presque en même temps arrivèrent au camp les dix mille hommes que le général Beurnonville amenait de Flandre, et l’enthousiasme des soldats fut à son comble : le soir même, des détachements des régiments fraternisèrent sous la pluie battante qui depuis quinze jours ne cessait pas, et le tambour Horace, qui avait de la littérature et ne résistait pas au désir d’exprimer une fine plaisanterie, qualifia de troupes fraîches les renforts qui arrivaient au camp.

Ce 19 septembre, Jean Tapin, en tenue irréprochable et perruque bien lissée, dîna sous la tente du colonel Bernadieu. Très ému il mangea peu, but encore moins et ne parla que pour répondre aux questions qui lui étaient posées ; si bien que, après avoir donné, quelques jours auparavant, la mesure de son intelligence et de son caractère, il sut se faire remarquer ce soir-là par son attitude convenable et sa bonne éducation.

Il s’endormit la tête pleine de rêves : le lendemain, il s’éveillait au bruit du canon de Valmy.

LA PREMIÈRE DES GRANDES BATAILLES AUXQUELLES ASSISTA
JEAN TAPIN

Ce grand mot de bataille, qui résonne comme un coup de clairon, évoque, j'en suis sûr, à vos yeux, mes enfants, des images de mêlées gigantesques, de flots humains roulant les uns contre les autres et s'entrechoquant avec fracas ; d'assauts héroïques livrés sous la poussée des musiques et les cris des chefs. En le lisant, ce mot, vous voyez en imagination des régiments de cavalerie se chargeant avec rage ; des pièces de canon emportées par des cohues de fantassins, accourant baïonnette haute ; des vaincus fuyant dans toutes les directions et poursuivis l'épée dans les reins.

Il est vrai que toutes les couleurs de ce tableau se retrouvent dans la plupart des batailles ; mais je suis bien forcé de vous dire qu'à Valmy on ne vit rien de tout cela.

Il n'y eut pas d'assaut, pas de mêlée, pas de charges de cavalerie ; il n'y eut ni retraite ni poursuite, attendu que les deux adversaires ne reculèrent ni l'un ni l'autre avant la fin de l'action.

Il n'y eut qu'une canonnade, mais une canonnade terrible, une canonnade comme on n'en avait jamais vu et comme on n'en devait revoir qu'aux grands jours du premier Empire, à la Moskowa, à Lutzen et à Leipzig.

Il y eut 20.000 coups de canon échangés, et les deux armées ne s'abordèrent point.

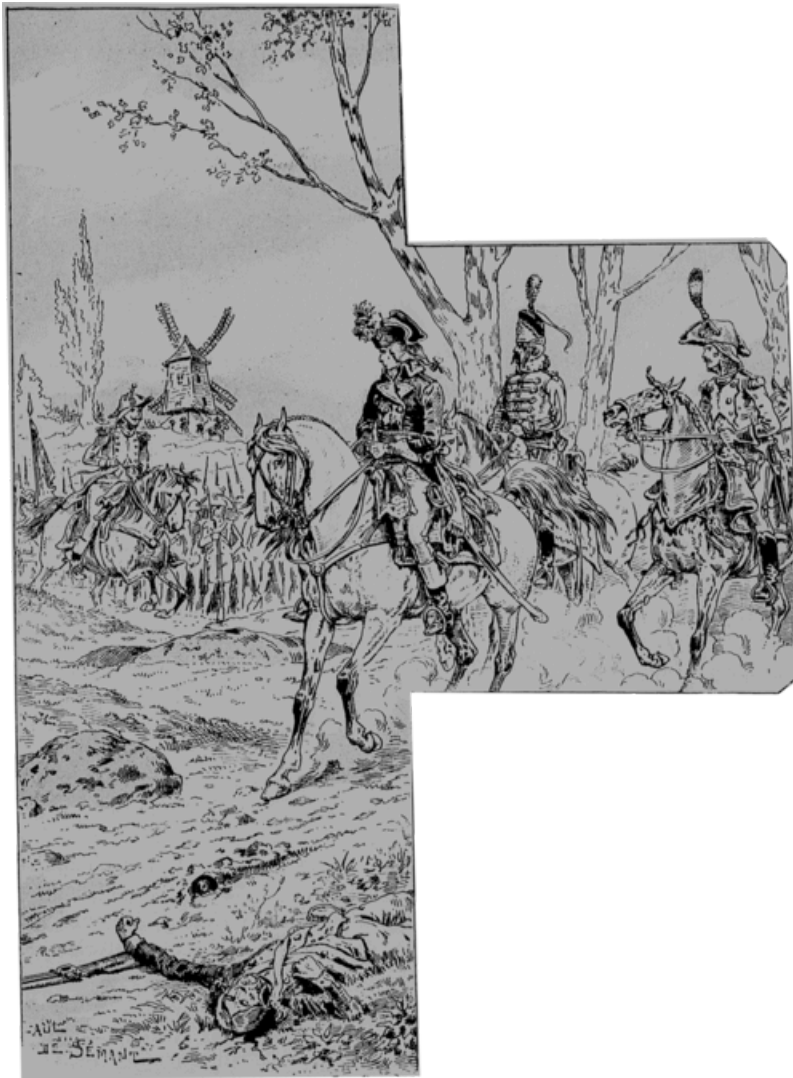
Mais ce qui fait de cette journée de Valmy une victoire pour l'armée française, c'est qu'elle resta inébranlable sous les boulets, inaccessible à la peur, et qu'elle en imposa, par sa fière contenance, à une armée qui se croyait sûre de vaincre.

Ce qui fit de Valmy une victoire à l'égal des plus belles, surtout par ses résultats, c'est qu'elle délivra la France de l'invasion ; c'est que Brunswick, après l'insolent manifeste par lequel il se déclarait prêt à châtier la nation française, n'osa pas attaquer Kellermann, et que, après cet aveu d'impuissance, il n'avait plus qu'à s'en aller, ce qu'il fit.

Retenez aussi cette date, mes enfants, parce que c'est d'elle que part l'époque d'*indomptabilité* (j'emploie à dessein ce mot d'un historien de l'époque) des armées françaises.

À dater de ce jour, il n'y eut plus un soldat dans notre pays qui ne se crût invincible. Et Goethe, que je vous ai déjà cité, raconte que, dès le lendemain

de la bataille, les Prussiens remarquèrent un grand changement dans l'allure et le langage de nos sentinelles.



Dumouriez débouchait au galop.

« Autant leurs avant-postes étaient timides avant cette journée, dit-il avec dépit, autant ils sont devenus fiers et superbes : ils nous témoignent une extrême arrogance. »

Et le vieux général prussien Wolfradt s'écriait :

« Le coq gaulois se dresse sur ses ergots. » Eh bien, mes enfants, pendant vingt-trois ans, et jusqu'à Waterloo, le coq gaulois allait rester dans cette attitude-là ! Quand la reprendra-t-il ?

.
. . .

Depuis huit heures du matin, la canonnade était commencée : il était midi, et de leur position de Dommartin-la-Planchette, les troupes de Dumouriez, momentanément inutiles, considéraient avec envie les bataillons de l'armée de Kellermann, postés sur deux lignes à droite et à gauche du moulin de Valmy.

Quarante pièces de canon en batterie sur notre front tirèrent à toute volée sur l'armée prussienne, qu'on voyait distinctement rangée, en belle ordonnance, sur le plateau qui sépare la petite rivière de la Bionne de la grande route de Châlons.

Du côté des Prussiens, cinquante-cinq pièces tonnaient avec un bruit d'orage.

Soudain, une détonation plus forte que les autres retentit et le colonel Bernadieu qui, à cheval en avant des tambours de la 9^e demi-brigade, examinait la marche de l'action, ne put retenir un cri d'angoisse. Puis il tendit le bras dans la direction du moulin.

Tous les regards se portèrent sur ce point.

Une violente explosion venait de jaillir au milieu des bataillons français, accumulés sur l'étroit plateau de Valmy : un obus, lancé par une batterie prussienne établie à la ferme de la Lune, venait de faire éclater trois caissons : des jets d'épaisse fumée couvrirent en un instant le moulin et enveloppèrent l'état-major de Kellermann, massé au pied du tertre, en avant de la première ligne.

Puis un grand cri s'éleva, suivi d'un profond silence ; l'artillerie française venait de suspendre son feu, et, comme par instinct, les canonnières prussiens suspendirent le leur.

Quand la fumée se fut un peu dissipée, on aperçut alors la première ligne française en désordre, reculant sur la seconde ; puis des pelotons de cavalerie apparurent, descendant la pente au galop, et les conducteurs du train d'artillerie, qui n'étaient alors que des charretiers sans discipline, se répandirent dans la plaine.

« Malédiction ! s'écria le colonel Bernadieu, ça marchait si bien... À tout prix, il faut ramener ces gens-là... Voyez, Dorval, c'est le commencement de la fuite... Ça va recommencer comme à Montchentin ! Ah ! ventrebleu ! si Dumouriez nous laisse inutiles ici, je pars sans ordre avec la neuvième... »

Mais il se tut soudain, car Dumouriez lui-même débouchait au galop d'un pli de terrain, suivi d'une dizaine d'officiers et d'un escadron de hussards. Il passa sur le flanc de la demi-brigade, massée en colonne par bataillons, et piqua droit sur le moulin.

Lui aussi avait vu l'explosion et se hâtait pour arrêter la panique.

Le colonel Bernadieu se précipita au-devant de lui...

« Permettez-moi de vous suivre, citoyen général, dit-il brièvement, l'instant est grave ! »

Que répondit Dumouriez ?

Le colonel Bernadieu lui-même avoua plus tard qu'il n'en savait rien ; mais, dans le geste du général en chef, il vit ou voulut voir un acquiescement, et, revenant vers la demi-brigade attentive, il tira son sabre dans un large mouvement du bras droit. Puis, s'adressant à Belle-Rose :

« Quand tu voudras, Marcellus ! » fit-il.

Alors le géant se redressa, fit sauter sa canne, la rattrapa par l'extrémité en faisant décrire un cercle rapide à la grosse pomme, et, d'une voix creuse :

« Allons, les gars, fit-il, il paraît que c'est notre tour ! »

Et la 9^e demi-brigade s'ébranla, pendant que les huit tambours qui restaient faisaient, dans le fracas de la bataille, le bruit d'une vague au milieu d'une tempête.

Car la canonnade venait de reprendre des deux côtés.

Au premier rang, à sa place habituelle, marchait Jean Tapin.

Il ne songeait plus à tourner la tête, car la cantinière et Lison restaient au camp, et il n'avait plus d'inquiétude pour elles : il regardait le tambour-mâitre, et, se modelant instinctivement sur son allure large et dégagée, sur

sa tournure martiale et fière, il levait la tête, effaçait les épaules, et tendait le jarret, en battant sur sa caisse de tout son cœur.

Au passage de la petite rivière d'Auve, qui séparait l'armée de Dumouriez de celle de Kellermann, les tambours se turent, mirent leur caisse sur leur tête, franchirent le cours d'eau à gué pour laisser le pont libre à deux batteries qui suivaient, puis se remirent à battre en arrivant à Orbeval.

Au moment où la tête de la colonne allait traverser la route de Châlons, un ronflement sonore passa ; il sembla à Jean qu'un violent courant d'air lui soufflait à la face, et, à dix pas de lui, dans la chaussée argileuse, un gros boulet s'enfonça en jurant ; puis un second tomba encore plus près, creusa un sillon rectiligne, et se releva pour aller couper en deux un noyer sur le bord de la route.

« Pas peur ! fit le tambour-maître en se retournant superbe et le regard brillant : on n'a jamais vu subséquemment deux boulets tomber à la même place ! »

Et ses yeux allèrent vers Jean.

L'enfant pinça les lèvres, et, très pâle, franchit le sillon qu'avait, dix secondes avant, creusé la lourde sphère de fonte.

Puis ses baguettes, un moment suspendues, reprirent la mesure et, en cadence, retombèrent sur la peau d'âne.

Il venait de vaincre une grosse émotion !

Maintenant, la 9^e demi-brigade abordait l'éperon de Valmy par le nord.

Elle gravit la pente, arriva ainsi au pied du moulin, et s'arrêta à vingt mètres à peine du groupe de l'état-major ; les tambours cessèrent alors de battre, les officiers rectifièrent les alignements et commandèrent de charger les armes.

Maintenant les boulets arrivaient drus, serrés et grondants. Goethe, qui assistait pour la première fois à une bataille et avait voulu se rendre compte de l'effet du canon, nous a laissé une description curieuse de ses sensations, sous la pluie des projectiles d'artillerie :

« Le bruit qu'ils font, dit-il, est bizarre : on dirait à la fois le bourdonnement d'une toupie, le bouillonnement de l'eau et la voix flûtée de

l'oiseau. »

Parfois ils étaient accompagnés d'obus, projectiles creux, encore dans l'enfance, mais qui, lorsqu'ils éclataient dans les rangs, y produisaient d'affreux ravages.

La canonnade atteignait alors son maximum d'intensité : la terre tremblait littéralement, et le ronronnement des masses de fonte qui fendaient l'air s'ajoutait au fracas des explosions.

À côté de Jean, un tambour tomba en poussant un cri, un seul : il avait les deux jambes coupées au-dessus du genou, et la vue de ce tronçon humain, étalé sur le sol dans une mare de sang, était bien faite pour remuer l'âme.

Jean eut un frisson, détourna la tête, et, pour ne pas voir, se contraignit à regarder les deux généraux.

Dumouriez et Kellermann se promenaient, calmes et graves, sous l'orage de fer qui arrivait des lignes prussiennes.

Autour d'eux la boue jaillissait, fouettée par les projectiles ; ils ne voyaient rien et discutaient.

« Tenez ici jusqu'à la dernière extrémité, conclut Dumouriez.

— Je tiendrai, répondit Kellermann d'une voix ferme, et si vous entendez dire que j'ai bougé d'ici, c'est qu'un boulet m'en aura délogé.

— J'en suis bien sûr ! »

Et les deux hommes se serrèrent la main.

Mais Dumouriez venait à peine de tourner bride pour retourner vers son armée, qu'un bruit éclatant de trompettes et de tambours arriva, porté par le vent, aux défenseurs du plateau.

Une éclaircie venait de se produire dans le ciel, et un rayon de soleil, se promenant sur le champ de bataille, fit scintiller des milliers de baïonnettes sur les hauteurs de La Garenne et de Maigneux.

Les deux lignes de l'armée prussienne, formées par bataillons et se suivant à courte distance, venaient de s'ébranler pour attaquer le plateau de Valmy.

Brunswick et le roi de Prusse, après de longues hésitations, venaient de se décider à prendre l'offensive, et, suivant le principe de Frédéric II, à

porter tout leur effort sur la clef de la position ennemie, c'est-à-dire sur la hauteur du moulin.

« Enfin ! » s'écria Kellermann, et ses yeux lancèrent un éclair.

Il tira son sabre, et ôtant son chapeau, l'éleva à la pointe de l'arme ; puis, se grandissant sur ses étriers, il parcourut le front des troupes au pas de son cheval.

Il était vraiment beau ainsi, avec sa figure pâle et rasée, ses lèvres pincées, son front large et son air de défi.

« Camarades, cria-t-il, le moment de la victoire est arrivé ! laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup et chargeons-le à la baïonnette ! Vive la nation ! »

Une immense acclamation lui répondit ; elle s'étendit sur toute la ligne de bataille, et, pendant plusieurs minutes, domina tous les bruits et jusqu'à la canonnade elle-même.

« Vive la nation ! Vive la France ! Vive notre général ! »

Les soldats, empoignés par l'enthousiasme, mirent leurs chapeaux sur leurs baïonnettes pour imiter Kellermann ; la musique du Royal-Roussillon entonna le chant de l'armée du Rhin, et les âmes, exaltées dans ce moment solennel, se sentirent prêtes à tous les sacrifices.

Les Prussiens entendirent ces clameurs de défi et un de leurs historiens les qualifia de « cris barbares indignes d'un peuple civilisé » !

Barbares ou non, ils produisirent sur les colonnes d'assaut prussiennes un effet extraordinaire. Ces dernières n'étaient plus qu'à douze cents mètres ; jusque-là, elles avaient marché avec cette précision qui avait fait la réputation des élèves de Frédéric le Grand. Les porte-drapeau, précédant les bataillons de douze pas, marquaient l'alignement des files et s'avançaient comme à la parade.

Massée sur les ailes, la cavalerie de Beyrout, de Wolfradt et de Schmettau, suivait en échelons, prête à charger.

En entendant les cris qui partaient des lignes françaises, en voyant s'agiter cette forêt de chapeaux et de baïonnettes, la première ligne éprouva un moment d'hésitation.

Alors les artilleurs français, abandonnant l'objectif qu'ils avaient poursuivi jusque-là, c'est-à-dire l'artillerie ennemie, tournèrent leurs canons contre les trois colonnes d'assaut, maintenant à bonne portée, et les boulets, bien dirigés, emportèrent des files entières de grenadiers prussiens.

« Attention ! fit Belle-Rose, en se retournant vers la batterie, réduite maintenant à six hommes : quand ils grimperont la pente, il s'agira, cornebleu ! de battre la charge à triples baguettes ! Ça va toujours, petit ?

— Ça va, dit Jean, dont la pâleur avait fait place à une rougeur fiévreuse, et ça ira ! » répétait-il.



Kellermann.

Depuis qu'il avait entendu les paroles de Kellermann, il se sentait emporté dans la griserie générale,

À quelques pas sur la droite, il fixa un grenadier qu'un coup de canon venait de coucher à terre : son fusil avait été projeté intact à quelques pas et l'enfant se dit :

« Si les Prussiens arrivent jusqu'à nous, je lâcherai mon tambour, je ramasserai ce fusil et je courrai sur les Prussiens avec les autres. »

Il faisait un grand vent et la pluie s'était remise à tomber. Kellermann repassa une seconde fois devant le front des troupes, au galop cette fois : un escadron de cuirassiers le suivait, et, en tête de cet escadron, galopèrent le duc de Chartres et le duc de Montpensier, tous deux montrant un remarquable sang-froid.

Le premier de ces deux princes devait être roi des Français, trente-huit ans plus tard, sous le nom de Louis-Philippe, et sa présence, le 30 septembre 1792, dans l'armée de Valmy devait être son titre le plus éclatant à la couronne de France.

Une seconde acclamation retentit et les bataillons de tête de la première ligne s'avancèrent jusqu'au bord du plateau, comme pour éviter à l'ennemi une partie du chemin.

Soudain, l'armée prussienne tout entière s'arrêta.

Brunswick venait de renoncer à l'assaut et, par là même, à la victoire.

Alors la canonnade reprit avec rage des deux côtés : elle dura encore deux heures, deux heures pendant lesquelles l'acharnement et le stoïcisme furent égaux des deux côtés, car le roi de Prusse ne voulut pas reculer devant ceux qu'il appelait des rebelles, et maintint ses troupes sous le feu, caracolant lui-même à cheval devant le premier rang de l'infanterie.

Puis la nuit vint et s'étendit rapidement sous le ciel gris.

En même temps, la pluie redoublait.

Mais nul ne sentait le froid du côté des Français et l'enthousiasme allait croissant. Si Kellermann avait écouté les cris de ses soldats, il eût, à son tour, foncé sur les lignes prussiennes ; mais il eut la prudence de n'y pas céder, et de ne pas compromettre un succès désormais certain.

Peu à peu, l'intensité de la lutte d'artillerie diminua ; à six heures, le dernier coup de canon fut tiré du haut du mont Yvron, occupé par les hussards de Stengel.

Les Prussiens bivouaquèrent dans la boue, sans tentes, sans vivres, sans manteaux.

Le roi de Prusse et le duc de Brunswick s'installèrent dans l'auberge de la Lune, à demi effondrée : un profond découragement venait de s'abattre sur l'armée d'invasion.

À sept heures, Dumouriez arrivait pour conférer avec Kellermann et s'enfermait avec lui dans l'unique chambre du moulin de Valmy.

On raconte qu'en y entrant, ils trouvèrent un grenadier assis sur une chaise.

« Allons, camarade, fit Kellermann, il faut nous céder la place. »

Et, comme le soldat ne répondait rien, le général le poussa légèrement. Le grenadier tomba à terre : il était mort.

Les généraux ne délibérèrent pas longtemps : ils décidèrent d'aller prendre, de l'autre côté de l'Auve, une position plus forte, et bientôt les troupes françaises s'ébranlèrent en silence et dans le plus grand ordre et repassèrent le ruisseau.

Le lendemain, les Prussiens allaient les retrouver devant eux, menaçants, retranchés dans une position formidable.

Ils ne devaient plus oser les attaquer, et, le 30 septembre, ils se mettaient en retraite.

Bientôt, cette retraite se changeait en débâcle. Le 14 octobre, Verdun était repris, et, huit jours après, Kellermann entra à Longwy.

Le même jour, le canon tonnant aux Invalides annonçait au peuple de Paris qu'il n'y avait plus un seul ennemi sur le territoire français.

.
. . .

Si vous passez quelque jour à Sainte-Menehould, mes enfants, allez voir le plateau de Valmy. Le moulin n'y est plus, mais une pyramide de granit a été élevée sur l'ossuaire des soldats qui tombèrent dans cette journée, et vous lirez sur la pierre la touchante inscription que voici :

ICI SONT MORTS GLORIEUSEMENT LES BRAVES
QUI ONT SAUVÉ LA FRANCE AU 20 SEPTEMBRE 1792
UN SOLDAT QUI AVAIT L'HONNEUR
DE LES COMMANDER DANS CETTE MÉMORABLE JOURNÉE,
LE MARÉCHAL KELLERMANN,
DUC DE VALMY,
DICTANT APRÈS 28 ANS SES DERNIÈRES VOLONTÉS,
A VOULU QUE SON CŒUR FUT PLACÉ
AU MILIEU D'EUX.



1. [↑](#) Cette lettre fut imprimée au *Moniteur* du 29 septembre 1792 (archives de la guerre).

CHAPITRE VI

OÙ JEAN TAPIN DUT MANGER DE LA SOUPE « *au chat* » ET COMMENT IL FIT LA CONNAISSANCE DU GÉNÉRAL KLÉBER

La France était — une première fois — sauvée de l'invasion !

La victoire de Valmy, due à la ténacité et au génie de Dumouriez, remplit tous les cœurs d'allégresse ; le danger, pourtant, était bien loin d'être conjuré.

En effet, si les Prussiens battus à Valmy s'étaient immédiatement mis en retraite et rentraient en Allemagne, les Autrichiens étaient encore chez nous.

Sous les ordres du duc de Saxe-Teschen, ils venaient de mettre le siège devant Lille ; et ce fut grâce à l'indomptable énergie des habitants de cette place forte que les Autrichiens ne purent avancer plus loin. Les Lillois subirent, avec un stoïcisme admirable, un bombardement furieux qui dura six jours ; mais ils tinrent bon, et vous avez peut-être entendu parler de ce barbier qui, ramassant un éclat de bombe, y fit mousser du savon et rasa en pleine rue tous ceux qui osèrent se présenter.

L'anecdote remonte à ce siège fameux, et il paraît que nombreux furent les clients de ce barbier sans peur.

La résistance de Lille donna aux généraux Labourdonnaie et Beurnonville le temps de se porter à son secours, et l'arrivée des troupes françaises força les Autrichiens à lever le siège.

Mais — direz-vous — puisque les Prussiens vaincus s'enfuyaient, Dumouriez dut les poursuivre l'épée dans les reins et les anéantir ?

C'est, en effet, mes enfants, ce qu'il eut dû faire. Mais, malheureusement, il le fit avec mollesse, négociant avec eux, et dupé par le roi de Prusse qui, après s'être engagé à abandonner la coalition, oubliâ toutes ses promesses dès qu'il fut hors d'atteinte. Aussi, l'ennemi — tout en perdant beaucoup de

monde et beaucoup de bagages — put-il néanmoins s'en tirer sans trop de mal.

L'armée de Valmy s'était, après la victoire, scindée en plusieurs tronçons. La 9^e demi-brigade fut affectée au corps d'armée du général Custine qui, de suite, prit l'offensive et pénétra dans le Palatinat.

Ce fut une marche hardie, trop audacieuse même, car elle séparait cette armée du gros des forces françaises.

Mais Custine était ardent, et tous ses soldats le suivaient avec enthousiasme. C'est ainsi qu'il remonta le Rhin et prit successivement trois villes : Spire, Worms et Frankenthal.

Enfin, grisé par le succès, le général français poussa jusqu'à Mayence. Cette place se rendit à lui le 21 octobre 1792.

Jean Tapin nageait dans la joie ! Maintenant il n'aurait pas fallu lui marcher sur le pied !

Songez donc : avoir, à treize ans, assisté à plusieurs combats et à une bataille rangée ! Avoir parcouru à pied la distance de Paris à Mayence !

Cela vous baptise déjà : « vieux soldat » ; et moitié sérieux, moitié plaisants, ses camarades de la 9^e donnaient parfois ce titre au petit tambour.

Aussi, quand son régiment cantonnait dans une ville conquise, Jean, le bicorné de travers, la tête haute, très fier de son uniforme, dévisageait d'un air de supériorité les gros Allemands qui, sur le seuil de leur porte, fumaient leur longue pipe de porcelaine et considéraient le gamin d'un œil étonné.

Tout allait donc au mieux de ses désirs, car Jean, ayant pris goût aux opérations de guerre, avait horreur de l'inaction. Il fut servi à souhait : la 9^e demi-brigade, placée sous les ordres de Kléber, prit part à presque toutes les opérations que le général Custine entreprit dans la région.

Malheureusement, les Prussiens, que Dumouriez avait eu le tort de laisser se reformer tranquillement, voulurent reprendre l'offensive. Remontant la rive droite du Rhin, ils vinrent attaquer les Français.

Leur effort, combiné avec celui d'un corps d'Autrichiens et de Hessois qui arrivait du nord, réussit à repousser Custine. Vingt mille soldats français parmi lesquels la 9^e demi-brigade, après avoir été coupés du corps principal,

furent rejetés dans Mayence. Ils s'y enfermèrent et presque aussitôt l'investissement de la place commença.

On était au début d'avril 1793.

Les généraux Kléber, Aubert-Dubayet et Meunier commandaient les troupes, de concert avec le représentant du peuple Merlin. Leur premier soin, en se trouvant ainsi cernés, fut d'inventorier les ressources en vivres.

En effet, dans une ville assiégée, il ne suffit pas d'avoir des soldats bien armés, bien disciplinés et pourvus de munitions ; les soldats, pour bien se battre, ont besoin d'être bien nourris. C'est pourquoi, je vous l'ai déjà dit, le service des approvisionnements joue à la guerre un rôle si prépondérant.

Or, à Mayence, le cas d'un siège n'avait pas été prévu ; les magasins ne contenaient qu'une quantité restreinte de grains et de farine.

Quant à la viande fraîche, elle faisait presque totalement défaut, puisqu'on n'avait pas eu le temps de rentrer du bétail, et en même temps du fourrage pour l'alimenter.

Est-il besoin de vous dire, mes enfants, qu'à cette époque les conserves (d'un usage si courant et si pratique aujourd'hui) n'existaient pas encore ? En fait de conserves, on ne connaissait que les salaisons et les viandes fumées.

Mais — rien n'ayant été préparé — il n'en existait que fort peu dans la ville. Les légumes secs eux-mêmes étaient rares, puisqu'on en avait consommé une grande quantité pendant l'hiver qui venait de finir.

Vous voyez que la situation n'était certes pas brillante.

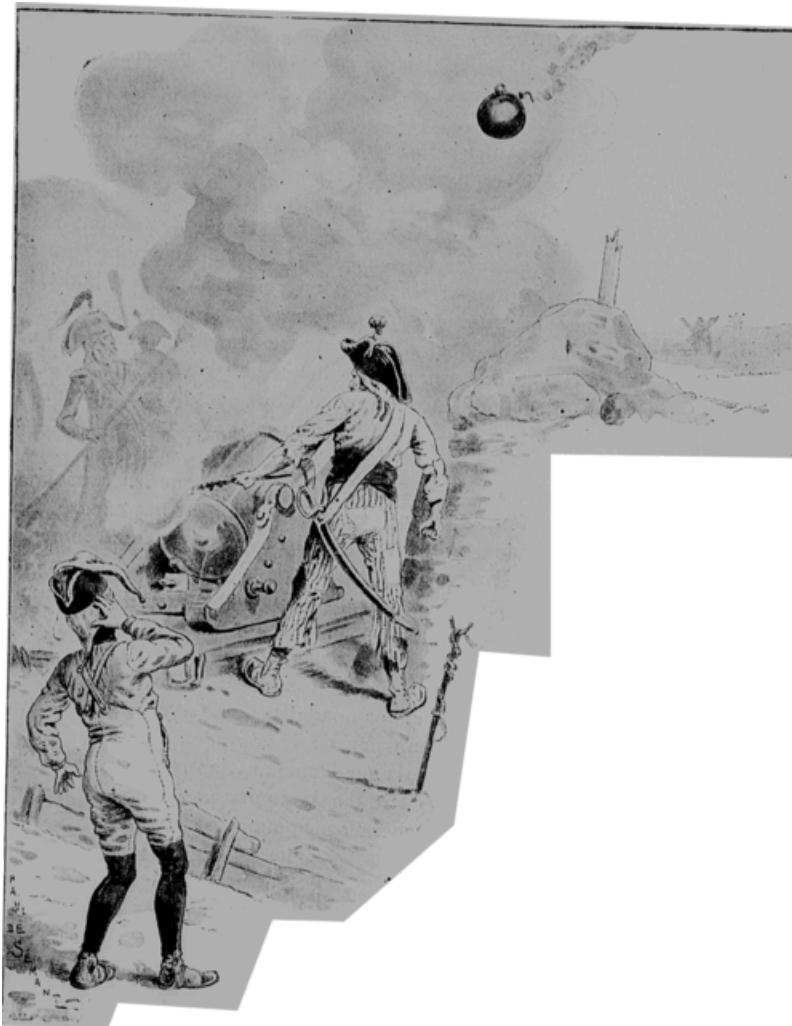
— Ma foi, tant pis ! — dit Kléber de sa grosse voix, à la fois bonne et rude — si nous sommes forcés de manger nos bottes, nous verrons bien. En attendant, tachons de faire rentrer un peu de bétail qu'on abattra et qu'on salera... Ce sera toujours autant de pris sur l'ennemi... en même temps, cela peut nous donner de l'air, nous permettre d'enlever une position et de tendre la main à Custine... Enfin, ça empêchera les hommes de songer qu'ils ont le ventre creux !

Et le général se mit à rire.

C'est ainsi que, le 11 avril, une vigoureuse sortie de nuit fut décidée.

Nos troupes sortirent de Cassel — faubourg de Mayence — se dirigeant silencieusement vers une forte position ennemie qu'on voulait enlever par surprise.

Par malheur, dans l'une de nos colonnes qui s'avançaient dans l'ombre, un coup de feu éclata, tiré sans ordre par un soldat qui sans doute avait perdu son sang-froid.



Le siège de Mayence.

Et voyez comme la faute d'un seul peut, à guerre, amener de graves complications !

Ce coup de feu isolé donna l'éveil aux Hessois qu'on allait aborder, et annihila toutes les dispositions prises : en un clin d'œil, la fusillade crépita sur toute la ligne.

La 9^e demi-brigade était engagée sur la droite, tout près d'un petit village ; et, au bruit de la détonation, tout le monde s'arrêta d'instinct. Jean Tapin, sa caisse ballante à la cuisse, aperçut, non loin de là, la haute silhouette du colonel Bernadieu à pied — car, hors les généraux, aucun officier n'avait été autorisé à monter à cheval pour cette sortie de nuit.

Jean entendit le colonel dire à mi-voix :

— Bon sang ! qu'est-ce qui se passe ?

Masquée par les maisons, la neuvième n'avait pas souffert. Mais sur la gauche, on entendait des cris, des rumeurs : la lutte corps à corps s'engageait. Soudain un bruit de galop perça les ténèbres, en même temps que la voix connue de Kléber retentissait :

— Bernadieu ! Bernadieu ! rugissait-il, un bataillon face à gauche ! Foncez dessus ! Prenez-les en flanc ! La charge !... À la baïonnette !

Déjà l'ordre était transmis, et le commandant de Lideuil partait au pas de charge avec son bataillon et les tambours.

Jean suivait, quand Bernadieu le rappela :

« Reste avec moi ! » ordonna-t-il.

Le gamin obéit et put ainsi assister au colloque de Kléber et de Bernadieu.

« Le coup est manqué ! dit le premier... au moins ne perdons pas tout... Empoignez-moi le bétail du village et, lestement, faites-le filer sur Mayence.

— Bien !

— Une compagnie suffit. Avec le reste, occupez solidement le village pour menacer le flanc ennemi et protéger l'opération. Vite ! vite ! »

Ce ne fut pas long. La compagnie du capitaine Romain défonça les portes des étables, rassembla ainsi quarante vaches que les hommes entourèrent, les poussant, baïonnette au flanc, vers Mayence ; pendant que le reste de la neuvième gardait les issues du village et tirait dans le noir.

Jean Tapin, très ému (c'était, en effet, le premier combat de nuit auquel il assistait), avait grimpé sur une haute borne, pour voir un peu mieux.

À trois pas de lui, au coin d'une ruelle, il distingua la double silhouette de Bernadieu et de Kléber qui se détachaient par instants, sous la lueur rouge des coups de feu.

Sur la gauche, le bruit diminuait, s'éloignant.

Tout à coup, Jean aperçut avec stupeur un groupe de Hessois, la plupart en manches de chemise. Ils se glissaient avec prudence le long des maisons, par une rue latérale, et allaient déboucher juste derrière Kléber et Bernadieu.

Mais notre petit ami ne perdit pas la tête.

Mû par son seul instinct, sans aucun ordre, il se mit à battre le ralliement, en criant à pleins poumons :

« Gare à nous ! Par ici !... Ils arrivent !... »

Ce fut le salut.

Dix secondes plus tard, Kléber et Bernadieu étaient tués ou pris. Mis sur leur garde par l'heureuse initiative de Jean qui battait la charge à tour de bras, et rapidement soutenus par les camarades de la neuvième, ils sautèrent comme des lions sur les Hessois.

Ce fut une tuerie sauvage dans laquelle notre petit ami eut une vision rapide qui devait lui demeurer toujours présente à l'esprit : celle de La Ramée clouant, d'un coup de baïonnette, contre la porte d'une grange, un officier hessois. Dans la violence du choc, la lame se cassa net au ras du canon, et le malheureux resta là, crucifié, les bras tordus par l'agonie, râlant lamentablement pendant que le vieux troupier — sans même le regarder — courait à d'autres ennemis que maintenant il frappait à coups de crosse...

L'engagement fut du reste très court. Tout ce qui fut trouvé d'ennemis dans la rue fut tué, « nettoyé », comme le dit La Ramée en arrivant au rassemblement, aussi calme que s'il eût été à la cantine en train de fumer sa pipe.

Pour ce vieux soldat, les sauvageries, inhérentes à la guerre, semblaient une chose très simple et très naturelle.

La Ramée se battait comme il respirait. C'était sa vie ! On se reforma, et, emmenant quelques blessés, le bataillon reprit la direction de Mayence.

« Aussi bien, dit Kléber, les nôtres sont rentrés... on n'entend plus rien. »

La colonne française avait réussi effectivement à regagner la place. L'ennemi, s'étant heurté aux travaux de défense, avait fait demi-tour ; et la neuvième, lorsqu'elle rentra vers Mayence, heurta une de ses colonnes. Pendant un quart d'heure, elle dut former le carré, tout en reculant vers la ville. Enfin elle arriva à portée des retranchements, d'où partit sur l'ennemi une fusillade nourrie qui le força à abandonner définitivement la partie. La sortie était manquée, mais on avait tout de même enlevé quarante têtes de bétail.

Avant de regagner le quartier où Catherine l'attendait avec angoisse, Jean s'entendit appeler.

C'était Kléber qui lui criait :

« Eh ! gamin, viens ici me faire voir ta trompette ! »

Puis, quand le petit tambour se fut approché :

« Comment s'appelle-t-il, cet enfant-là ? demanda Kléber à Bernadieu.

— Jean Cardignac, dit Jean Tapin !

— Eh bien, mon petit gars, merci ! tu t'es bien conduit. Tu nous as tiré une belle épine du pied... Sans toi, nous serions peut-être là-bas à dormir pour longtemps... Bernadieu ! ajouta-t-il, vous porterez Jean Tapin à l'ordre de la neuvième. »

Jean rougit de plaisir et d'orgueil. Il en avait bien le droit, n'est-il pas vrai ?

« Tu dois être las ; va te coucher, reprit Kléber en lui donnant une poignée de main — et n'aie pas peur... je me souviendrai de toi, mon petit gars ! »

Fatigué, certes, il l'était, le petit tambour ! mais, énervé par l'émotion du combat, il rentra pourtant au pas de course, et sautant au cou de Catherine, toute pâle, mais toute heureuse de le voir vivant, Jean Tapin s'écria :

« Maman Catherine, je suis à l'ordre ! C'est le général qui l'a dit ! »

Malgré sa fatigue, Jean ne voulut se reposer qu'après avoir tout raconté à Catherine et à Belle-Rose qui, lui aussi, venait de rentrer sain et sauf.

Le tambour-maître, peu expansif cependant, l'embrassa.

« Tonnerre ! dit-il ; que je suis vraiment fier de toi, clampin ! que tu es superlatif, absolument superlatif ! Que je n'aurais jamais cru ça quand tu es arrivé à la neuvième. »

Et, sentencieux, il ajouta :

« Que c'est mon avis superlatif que, décidément, tu iras loin ! »

« Superlatif » était décidément le mot de prédilection du géant.

Quant à Lison, si elle n'assista pas au retour triomphal de son petit camarade, c'est — vous le comprendrez — qu'elle dormait bien tranquille, et que sa maman ne voulut pas la réveiller ; mais elle se rattrapa le lendemain.

Ne croyez pas que cette première opération bien que manquée eût abattu le courage des assiégés ; bien au contraire !

Les ennemis de la France savent parfaitement qu'ils nous calomnient lorsque (même encore aujourd'hui) ils crient sur tous les tons que le Français, malgré ses qualités brillantes dans l'attaque et surtout dans le succès, s'abat rapidement dans la défensive et, perdant confiance, n'est plus bon à rien.

Quelle erreur, mes enfants ! Et comme l'histoire est là pour démentir cette appréciation perfide !

Aussi bien pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire que dans les dernières guerres modernes, nous avons démontré que nous sommes au contraire capables de la plus grande ténacité, et que, si les revers nous impressionnent, ils ne nous abattent pas.

Toutes les fois que le sort des armes donna aux troupes françaises des villes à défendre, elles forcèrent l'admiration de l'ennemi. Faut-il vous citer la défense de Gênes, celles de Dantzig et de Huningue, sans oublier, en 1870, la belle défense de Paris, assiégé par les Prussiens, et l'héroïque résistance de Strasbourg et de Belfort ?

N'avons-nous pas, plus près de nous encore, pendant la campagne du Tonkin, la sublime défense de Tuyen-Quan, où une poignée de braves, commandée par le colonel Dominé, se défendit avec un acharnement admirable ; où l'on vit un simple sergent du génie, le sergent Bobillot,

mériter par sa belle conduite la statue de bronze que lui a élevée Paris, sa ville natale ?

Eh bien, mes petits amis, au milieu de tous ces beaux exemples, la défense de Mayence par les troupes de Kléber restera comme l'une des plus remarquables.

Le siège dura quatre mois !

C'est long, de rester ainsi quatre mois enfermés, sans nouvelles de France, avec l'unique préoccupation d'empêcher l'ennemi d'aborder le rempart.

C'est long de vivre quatre mois sous une pluie de bombes et de boulets, s'abattant sans trêve comme un orage de fer et de feu.

Oh ! qu'il faut pour cela de courage et d'abnégation, surtout quand les vivres manquent et que l'on n'a pas à manger tous les jours !

C'était le cas des défenseurs de Mayence.

Presque toutes les farines avaient été employées : on rationnait même le pain. La viande faisait complètement défaut, en dehors des chevaux morts ou tués.

Les joues creuses, leurs uniformes usés dans les combats et devenus trop larges pour leur corps amaigri, pas un de ces grands gaillards, défenseurs héroïques de Mayence, ne se plaignait de la faim. Seul, dans leurs yeux qui brillaient de fièvre, se lisait le même désir : combattre, — et les grenadiers eussent écharpé celui qui leur eût parlé de se rendre.

La 9^e avait quitté Mayence et cantonnait presque en dehors du faubourg de Cassel, au poste le plus avancé, le plus dangereux.

Catherine, navrée, n'avait plus de vivres en réserve dans sa charrette. C'en était fini des douceurs pour Lison et Jean Tapin ; et la pauvre femme pleurait parfois, en considérant la petite figure amaigrie de sa fillette, qui pourtant ne se plaignait pas.

Jean non plus, du reste ! Son caractère d'enfant s'était trempé. C'était maintenant un homme ! Il avait beaucoup grandi ; le manque d'aliments réconfortants avait aminci son visage, aux joues autrefois rosées, aujourd'hui toutes pales, et donnait au petit tambour un air très sérieux, très réfléchi.

Pour suppléer au défaut de viande, les hommes s'ingéniaient, passant tout le temps que le service leur laissait, à chasser ou à pêcher du poisson dans le Rhin. La chasse cependant n'était pas commode, car on ne pouvait employer à cela les fusils.

C'était interdit. D'abord pour ne pas user de munitions, ensuite pour ne pas provoquer des alertes à tout instant.

Aussi tendait-on des pièges aux oiseaux, aux chiens errants, aux chats, aux souris, en un mot à tous les animaux qu'on pouvait convertir en rôti ou en ragoût.

Lorsqu'on avait réussi à mettre la main sur une pièce importante, c'était une fête dans l'escouade où tombait cette manne inespérée.

Jean imita ses camarades : pour prendre les moineaux, il organisa un trébuchet.

Un trou creusé en terre, une tuile posée par-dessus, en équilibre sur de petits bouts de bois taillés en pointe, tel est, sommairement, le dispositif de ce piège. Les bouts de bois sont placés de façon que le plus léger choc les renverse : la tuile tombe alors, emprisonnant les oiseaux.

Dès son coup d'essai, Jean Tapin prit deux moineaux francs et un rouge-gorge.

Introduisant la main sous la tuile, il saisit les pauvres bestioles et les enferma dans le panier dont il s'était muni.

— Quelle chance ! se dit-il. Je vais les porter à Lisette. Elle va bien dîner. Prenant sa course, Jean rentra au cantonnement.

Pourtant la première joie passée, il éprouva une certaine tristesse.

— Pauvres petites bêtes ! pensa-t-il. Ils ne se doutent pas qu'on va les tuer. Je les entends qui volent dans le panier... Ils voudraient bien s'en aller !

Cette idée l'impressionna, le rendit soucieux. Mais la joie de faire plaisir à sa petite amie le domina.



La fillette coula son regard vers les oiseaux effarés.

— Lisette ! cria-t-il en arrivant vers la carriole de Catherine ; viens voir ! viens vite ! j'ai des oiseaux pour ton dîner.

Curieuse et joyeuse, Lison accourut.

— Fais voir, mon Jean, dit-elle.

Alors, soulevant prudemment le couvercle du panier.

— Tiens ! regarde ;

La fillette, penchée, coula son regard bleu vers les oiseaux effarés.

— Oh ! dit-elle, comme ils sont jolis ! le petit rouge surtout !

Puis, redressant sa tête blonde :

— Mais... articula-t-elle, hésitante et la voix troublée... Dis donc, Jean... pour les manger, il va falloir les tuer..., ça va leur faire du mal.

Ses yeux étaient tristes.

— Oui ! répondit Jean avec un soupir, oui ! ça leur fera du mal... pour sûr... Pauvres petits oiseaux !

Tous deux se regardèrent, silencieux. Enfin, Lisette, tout émue, déclara :

— Moi, vois-tu, je ne veux pas manger ces pauvres petits... j'en aurais trop de chagrin.

— Moi aussi !...

— Sais-tu, Jean... si on les lâchait ?

Déjà le petit garçon avait saisi le couvercle. Pourtant, il hésita.

— Tu le veux, Lisette ? dit-il... Tu dois avoir faim, pourtant !

— Oh oui !... mais nous avons du pain aujourd'hui ! Sans ajouter un mot, Jean ouvrit le panier. Les trois captifs s'envolèrent à tire d'ailes. Un bon sourire éclaira les visages de Jean et de Lison ; et sans rien se dire, très émus, presque avec une envie de pleurer, ils s'embrassèrent.

.
.

— Eh bien, les gamins ! arrivez un peu par ici... Y a du nanan !

C'était la grosse voix joyeuse de Belle-Rose, dont la tête venait d'apparaître au coin de la charrette.

Lise et Jean s'approchèrent et virent, non sans étonnement, le géant qui brandissait à bout de bras un énorme chat qu'il tenait par la queue.

Près de lui, La Ramée riait silencieusement.

— Voilà ! reprit le tambour-maître ; nous revenons de la chasse et nous rapportons un gibier superlatif !... Ça vaut mieux qu'un lièvre, par le temps qui court... Vous m'en direz des nouvelles... c'est succulent !... superlativement succulent !

Jean fit une légère grimace.

— Qu'est-ce que c'est, clampin ?... tu fais le dégoûté ?

— Non, citoyen tambour-maître ! mais...

— Tu sauras, mon garçon, interrompit Belle-Rose, que le chat c'est un mets de prince, à Mayence surtout ! Et pour le surplus, tu en as peut-être mangé souvent pour du lapin... pas vrai, La Ramée ?

— Que j'obtempère à ton raisonnement, Belle-Rose ! appuya le vieux troupier.

— D’abord, reprit le tambour-maître, que nous devons être honorés d’une manière subséquente, puisque nous aurons ce soir le même rôti que le général Kléber.

— Comment ça ? dit Tapin.

— Oui, mon fiston ! nous avons, La Ramée et moi, récolté deux chats... Kléber il nous aperçoit en passant : « Que vous en avez une chance ! qu’il nous dit. Vous pourriez pas m’en céder un, Belle-Rose ? » qu’il nous fait.

— Superlativement que si, général, que je réponds — rien à vous refuser.

— « Merci, mon brave, qu’il reprend. Je dîne ce soir avec le général Aubert-Dubayet. Ça fait que j’apporterai mon plat ! nous avons déjà trois rats et une douzaine de souris. » — « Pour lorss, mon général, qu’a dit La Ramée, vous avez peut-être tort de mettre un chat avec... S’il allait les manger ? »

— Qu’alors Kléber il a ri comme tu penses, eh ! clampin ! Il a pris le chat, l’a attaché au sanglon de sa fonte, et il est parti en nous faisant cadeau de sa blague avec plein de tabac.

— Superlatif !... Superlatif !... conclut le géant... Dépouillons le gibier !

Il se mettait en devoir d’écorcher le chat, quand Catherine apparut.

Belle-Rose lui donnait les indications pour faire un pot-au-feu avec le malheureux matou, lorsqu’un boulet arriva en ronflant, atteignit en plein flanc la charrette de la cantinière et brisa la roue droite.

Carabi effrayé tirait sur sa longe et s’ébrouait.

Belle-Rose et La Ramée s’étaient retournés furieux vers l’ennemi, pendant que Catherine entraînait Jean et Lison derrière un pan de mur.

— Bon sang ! tas de Kaiserlicks ! Vous allez peut-être nous flanquer la paix !... Pas moyen de dîner tranquilles, pour lors ! s’écria La Ramée.

Mais un second boulet arriva et tomba plus loin, tuant deux hommes dans le cantonnement.

Une rumeur courut à travers la neuvième. Le colonel Bernadieu se précipita au milieu de ses hommes, accompagné du commandant Dorval.

— Du calme ! cria-t-il ; rassemblement en arrière de la première ligne de défense ; les capitaines y installeront le nouveau cantonnement.

L'ordre fut exécuté avec rapidité. Cinq minutes plus tard, la neuvième, tout en conservant une position avantageuse, se trouvait à l'abri des canons ennemis.

On put alors manger la soupe au chat dont l'artillerie austro-prussienne avait failli interrompre la confection, et Jean Tapin avait une faim telle qu'il la trouva délicieuse.



Tout en dégustant en gourmet, Belle-Rose causait avec son invité La Ramée.

— Dis donc, vieux ! as-tu vu d'où venaient ces satanés boulets ?

— Oui !... Ces brigands ont organisé des planchers sur bateaux au milieu du Rhin. Dessus, ils ont collé deux pièces de canon... C'est de là qu'ils tiraient... J'ai bien vu !.. »

— C'est ça même. Alors, tu as dû voir aussi que les pontons sont amarrés par des cordes ?

— C'est sûr ; ils sont attachés à des pieux plantés dans la rivière.

Belle-Rose cligna de l'œil ; et baissant la voix :

— Si qu'on leur ficherait leur ponton au diable ? dit-il.

— Comment ça ?

— Dame !... En coupant les cordes.

— Oui... mais pour approcher ?

— À la nage, donc !

L'œil de La Ramée s'alluma.

— Tiens ! tiens !... t'as une idée, Belle-Rose !

— Tu sais nager ? reprit le géant.

— Subséquemment ! affirma le vieux soldat.

— Eh bien... cette nuit, à nous deux... ça te va-t-il ?

— Dont auquel j'obtempère.

— Entendu !

Un peu effrayée du projet, Catherine n'intervint pourtant pas : l'héroïsme de l'époque l'imprégnait, elle aussi. Ses yeux, arrêtés sur son père, disaient à la fois sa crainte et son orgueil.

Mais Jean intervint.

— Oh ! s'écria-t-il, si je pouvais aller avec vous ?

— Trop petit ! riposta La Ramée. D'ailleurs... sais peut-être pas nager ?

— C'est vrai, soupira l'enfant.

— Écoute ! dit Belle-Rose ; tu viendras quand même avec nous ; mais tu nous attendras sur le bord, pour nous aider au besoin.

— C'est ça ! dit Jean tout heureux. Je prendrai ma carabine.

Il avait, en effet, récolté un petit mousqueton de hussard et des cartouches qu'il avait placés dans la voiture de la cantinière.

C'est ainsi qu'à la nuit noire, La Ramée, Belle-Rose et Jean Tapin se glissaient hors du cantonnement.

Les deux hommes n'avaient que leur culotte ; le haut du torse était nu. Chacun d'eux portait, pendue au cou par une longue lanière, une hachette très effilée. De plus, Belle-Rose avait un rouleau de filin en sautoir.

Quant à Jean, il marchait tout gaillard, son mousqueton sous le bras, comme s'il partait à la chasse.

Un quart d'heure plus tard, Belle-Rose et La Ramée se mettaient à l'eau, laissant notre petit camarade installé sur le bord du fleuve, près d'un vieux tronc de saule où Belle-Rose avait, au préalable, attaché solidement son filin.

Le tambour-maître avait lié l'autre extrémité à sa ceinture ; à mesure que le nageur gagnait du champ, Jean vit le filin se dérouler et s'enfoncer dans l'eau comme une grosse anguille qui regagne la rivière.

La Ramée et son compagnon avaient de la chance : il faisait noir comme dans un four ; pas de lune, pas d'étoiles !

Nageant prudemment et sans bruit, ils arrivèrent à portée du ponton d'artillerie, qu'une grosse lanterne leur permettait de distinguer dans l'obscurité, l'abordèrent sans être vus et commencèrent par attacher le bout du filin à l'un des madriers de l'avant.

La scène était bizarre et terrible ; car, à quelques pas d'eux, presque sur leur tête, la sentinelle autrichienne allait et venait l'arme au bras ; mais ils agissaient avec un tel calme, avec une telle présence d'esprit, que l'Autrichien ne se douta pas un instant qu'en allongeant seulement sa baïonnette, il aurait pu tuer les deux audacieux soldats.

Le filin attaché, Belle-Rose et La Ramée se remirent à nager vers les amarres. Arrivés là, d'un seul coup de hache ils les tranchèrent net.

Puis, insoucians du danger, exaltés par leur héroïsme, tous deux poussèrent en même temps un grand éclat de rire et s'écrièrent :

— Vive la France ! Enfoncés, les Kaiserlicks !

L'oreille au guet, Jean, qui n'attendait que ce signal, lâcha en l'air un coup de feu ; puis, sautant sur le filin lié au tronc d'arbre, l'enfant s'arc-bouta des jambes et se mit à tirer de toutes ses forces.

Le bruit de la détonation avait été entendu dans le camp français.

Tout en halant, Jean Tapin écoutait, et il respira en percevant le cri : « Aux armes ! » poussé par les sentinelles.

Une rumeur lui parvint : il entendit le cliquètement des fusils, le choc des sabres, le bruit des pas d'une troupe qui accourait.

C'était le sergent Jolibois qui amenait une section au pas gymnastique.

Puis ce fut le colonel Bernadieu lui-même, avec deux compagnies.

Et Tapin, ayant mis l'officier au courant, celui-ci prit ses dispositions.

En un clin d'œil, la rive fut garnie de tirailleurs ; une compagnie resta en arrière, en réserve, l'arme au pied.

Chez l'ennemi, l'alarme avait été vive : une stupeur indicible s'était emparée des artilleurs autrichiens, lorsqu'ils avaient senti leur ponton se mettre en mouvement.

La sentinelle avait bien lâché un coup de fusil ; plusieurs hommes s'étaient jetés à l'eau ; l'étonnement et la peur avaient immobilisé les autres.

Mais aucun d'eux — dans la nuit noire — ne pouvait se rendre compte que le radeau était attiré vers la rive française par une corde qu'il leur était impossible d'apercevoir.

Les Autrichiens croyaient, simplement, dériver au fil du courant ; et ce fut avec une terreur folle qu'ils distinguèrent enfin, au milieu des roseaux, sur la rive toute proche, des soldats qui les couchaient en joue.

Le sentiment de la conservation les domina. Jetant leurs armes, ils s'écrièrent :

— Pardone, Françoise !

Ce fut au milieu de l'hilarité générale qu'ils débarquèrent, navrés et honteux comme le renard de la fable ; et derrière eux on vit sortir de l'eau nos deux amis, Belle-Rose et La Ramée, noirs de vase, trempés comme des soupes, mais riant à s'en tenir les côtes.

— Eh bien ! citoyen colonel, s'écria le tambour-maître, je suppose que c'est un peu superlatif !

— Tu l'as dit, mon vieux Marcellus, répliqua Bernadieu enchanté. C'est un fait d'armes dont la neuvième tout entière a lieu de s'enorgueillir.

Le colonel serra la main aux deux braves qui venaient, avec une audace inouïe, de s'emparer de deux canons et de quatre-vingts prisonniers.

Vous pensez bien, mes enfants, qu'on garda les canons.

Quant aux prisonniers, on les échangea, dès le lendemain, contre quatre vingts de nos soldats, qui avaient été pris par l'ennemi au cours des diverses sorties.

Kléber en effet ne voulait pas nourrir des bouches inutiles :

— Il n'y a pas déjà si gras à manger pour nous — avait-il dit avec beaucoup de logique ; — j'aurais mieux aimé, au besoin, relâcher nos prisonniers.

Le surlendemain, devant toute la garnison rassemblée, Belle-Rose, La



Tout en hêlant, Jean écoutait.

Ramée et notre ami Jean, en souvenir de leur mémorable action recevaient

chacun, des mains de Merlin, le représentant du peuple, un superbe sabre d'honneur, sur la lame duquel était gravée une inscription à leur nom.

Sur celui du petit tambour étaient inscrits ces mots :

À JEAN CARDIGNAC, DIT JEAN TAPIN

LA NATION
A OFFERT CE SABRE D'HONNEUR
POUR SON HÉROÏSME AU SIÈGE DE MAYENCE

Cet épisode peut donner une idée exacte de l'énergie déployée dans la défense ; et plus le siège avançait, plus il fallait de courage et d'abnégation aux défenseurs de la place.

Les Prussiens avaient réussi à brûler les moulins : on dut installer des moulins à bras pour broyer les graines destinées à la fabrication du pain.

Les vivres diminuaient chaque jour. Un chat se payait six livres ; le cheval mort valait quarante-cinq sols la livre.

De plus, on était toujours sans nouvelles de Custine et des armées françaises.

Dans ces conditions, la résistance devenait impossible ; aussi Merlin rassembla-t-il en conseil les généraux et les colonels.

— Évidemment — dit le représentant du peuple, nous pouvons résister jusqu'au bout ; nous pouvons mourir de faim, s'il le faut ; nous pouvons même nous ensevelir jusqu'au dernier sous les ruines de Mayence. Mais cela servira-t-il à la nation ? Je ne le crois pas !... Nous sacrifierions de la sorte une armée aguerrie, dont le concours peut devenir ultérieurement d'une grande utilité pour le pays, et cela, sans conserver Mayence. Je crois donc que le mieux, au point où nous en sommes, serait de rendre la place, mais en réclamant les *honneurs de la guerre*. Qu'en pensez-vous ?

Commençant par le plus jeune, Merlin demanda l'avis de tous les officiers présents. Tous reconnurent la justesse de son raisonnement.

Le lendemain, le colonel Bernadieu, désigné comme parlementaire et escorté de quelques hussards, portait au camp ennemi les propositions du conseil des généraux.

Il est juste de dire, mes enfants, que le roi de Prusse, ayant appris à estimer les défenseurs de Mayence, reçut le colonel avec tous les égards possibles.



Le colonel Bernadieu désigné comme

parlementaire...

Il consentit aux conditions réclamées en n'y faisant qu'une seule restriction : les Français pourraient sortir avec leurs armes, leurs drapeaux, leurs bagages ; mais ils devaient s'engager, sur l'honneur, à ne pas combattre pendant une année contre le roi de Prusse ni contre ses alliés.

Au nom de la nation, le représentant Merlin accepta, et le 25 juillet 1793, l'armée de Mayence quittait la place qu'elle avait si âprement défendue.

Nos soldats défilèrent en bon ordre devant le roi Frédéric-Guillaume. Celui-ci leur rendit les honneurs militaires et tint même à féliciter personnellement plusieurs de nos officiers de leur belle conduite.

Puis les « Mayençais » reprirent la route de Paris.

On les surnomma, en effet, « les Mayençais » ; ce nom devint un titre de gloire, car il était synonyme de brave !

Le cœur battit bien fort à Jean lorsqu'il entra, à droite du premier rang des tambours, dans le faubourg Saint-Antoine.

La foule, massée sur les trottoirs, applaudissait avec frénésie sur le passage des défenseurs de Mayence ; des fenêtres on leur jetait des fleurs et des couronnes. Hâves, pâles, leurs vêtements en loques, mais leurs armes brillantes et le regard

assuré, les hommes marchaient alignés et au pas, sous le grondement des tambours et les acclamations des Parisiens.

Jean sentit alors une grande émotion l'envahir au contact de cet enthousiasme populaire. Cet accueil des citoyens d'une même patrie est en

effet la plus douce récompense du soldat victorieux, le rayon le plus pur de la gloire acquise sur les champs de bataille.

Son regard tomba sur le drapeau qu'un officier portait derrière le colonel, entouré des plus vieux sous-officiers du corps ; l'étoffe en était noire et les couleurs passées ; de glorieuses déchirures le zébraient près de la hampe, et mieux que jamais l'enfant comprit tout ce que le culte de cet emblème, qu'il avait suivi de la Seine jusqu'aux bords du Rhin, et qui revenait de si loin escorté par le régiment décimé, renfermait de noblesse et de grandeur.

Une femme, jeune et ravissante sous son bonnet de dentelles, distingua le petit tambour, s'approcha de lui, un bouquet d'œillets rouges à la main, marcha quelques minutes à ses côtés et lui attacha ses fleurs sur la poitrine, puis, se penchant vers lui, l'embrassa.

Autour d'eux les acclamations redoublèrent et Jean, très rouge, s'interrompant de battre, prit sa course pour rattraper sa place, sous le sourire indulgent du tambour-maître.

Il y avait juste onze mois qu'il avait quitté la grande ville par ce même faubourg, sans famille, sans autre avenir que celui dont il voyait, dans ses rêves d'enfant, le séduisant mirage. Par la force de sa jeune volonté, il avait forcé les premiers sourires de la fortune, et rapportait, de cette première campagne, une récompense dont un vieux soldat eût pu s'enorgueillir. Il était estimé de ses chefs, adoré des soldats qui tous le connaissaient et, grâce à son instruction développée un peu chaque jour par l'observation et la lecture, il pouvait, à l'aurore de ce siècle d'égalité, prétendre à un avenir brillant.

Mais c'était surtout à son ancien maître qu'il songeait, quand la 9^e demi-brigade arriva devant le Louvre, et il ne voulut pas remettre au lendemain plaisir de la surprise qu'il lui ménageait.

Lorsque, après avoir traversé fièrement la rue de la Huchette, dans son uniforme élimé, rapiécé et devenu trop court, il apparut, vers le soir, sur le seuil de la boutique, maître Sansonneau, assis derrière son comptoir, ne le reconnut pas tout d'abord et ôta son chapeau.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le soldat ? demanda-t-il.

— Il faut dire « citoyen », fit Jean en grossissant sa voix pour prolonger la méprise. Seriez-vous un ci-devant, maître Sansonneau ?... »



L'épicier examinait avec respect le sabre d'honneur.

Mais, du fond de la boutique, un cri avait retenti : dame Sansonneau avait reconnu le petit soldat.

« Jésus ! fit-elle, c'est notre petit Jean ! »

Et je vous laisse à penser, mes enfants, quelles effusions s'ensuivirent. L'épicier avait eu un moment d'émotion, car on vivait à une époque où il suffisait d'un mot malheureux pour faire condamner un homme, et sa joie de retrouver son ancien commis en fut accrue.

« Quelle superbe tournure il a ! fit-il ; vois, maîtresse.

— Tu reviens avec nous, cette fois-ci ? » demanda l'excellente femme.

Mais l'enfant l'eut vite détrompée.

« Je suis soldat pour toute ma vie, déclara-t-il.

— Qui aurait jamais supposé cela ? » murmurait l'épicier en examinant avec respect le sabre d'honneur, sur lequel le nom de Jean Cardignac s'étalait lettres flamboyantes.

Et ce soir-là, Jean, muni d'une permission, dîna avec ses anciens maîtres.

Il voulut revoir la soupente où il couchait, l'atelier où il confectionnait chandelles, les cachettes où il mettait livres et gazettes.

Personne ne l'avait remplacé.

« L'argent est trop rare et la misère trop grande, dit l'épicier. Comment tout cela finira-t-il ? »

Et le bouillant petit tambour n'eut pas de peine à deviner que maître Sansonneau n'était guère enthousiaste du régime nouveau qui arrêta toutes les affaires et faisait disparaître l'argent monnayé.

Le tempérament mou et pacifique de l'épicier était en effet comme dépaycé dans la tourmente qui bouleversait Paris, la France et même l'Europe. Les pusillanimes, dont le but avait été jusque-là le culte de l'argent, ne comprenaient rien à l'enfièvrement qui empoignait tout un peuple, à son désintéressement, à son mépris du danger, et, lorsque, le lendemain, 23 août 1795, Jean Tapin fit lire à son ancien maître le décret du Comité de salut public qui appelait tous les Français sous les drapeaux, maître Sansonneau leva les bras au ciel.

« Ils vont bientôt me faire marcher moi-même, avec mes cinquante-deux ans, s'exclama-t-il.

— Marcher, non, mais vous rendre utile, il le faudra bien, maître, » dit l'enfant, et il lut le vibrant appel.

« Dès ce moment — disait le décret — jusqu'au jour où les ennemis seront chassés du territoire de la République, tous les Français seront en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront des armes et transporteront les vivres ; Les femmes feront des tentes, des habits, et serviront dans les hôpitaux ; LES ENFANTS METTRONT LE VIEUX LINGE EN CHARPIE ; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers. »

En lisant ce passage, vous comprendrez, mes enfants, toute l'histoire de cette époque extraordinaire.

C'était la *levée en masse*, avec toutes ses conséquences, puisque les *enfants* eux-mêmes étaient réquisitionnés pour la défense du sol.

Il est vrai que la besogne à laquelle on les conviait était simple et sans danger ; mais ceux qui se sentaient capables d'un effort plus énergique avaient la faculté de courir aux armées ou de préparer des armes aux combattants.

C'est que jamais le danger n'avait été aussi grave ! Jamais, même lorsque Jean Tapin, un an auparavant, s'était engagé au cri de : « La patrie est en danger ! »

La victoire de Valmy, le déblocus de Lille n'avaient pas en effet porté le fruit qu'on eût pu en attendre : l'ennemi, revenu à la charge, nous menaçait à nouveau. La France était envahie au nord, sur le Rhin, à la frontière des Alpes, même aux Pyrénées. L'Europe entière se coalisait contre la France.

De plus, comme si ce n'eût pas été assez de l'Europe, il y eut même, en France, des Français qui, sourds aux appels du patriotisme, n'hésitèrent pas à déchaîner dans leur pays la plus atroce des guerres : la guerre civile.

La Vendée, Marseille, Lyon et Toulon s'étaient insurgés. Pour avoir raison de leur résistance, on dut envoyer, hélas ! des troupes françaises contre les Français, alors que l'ennemi menaçait nos portes.

Vous apprendrez, mes enfants, les faits de cette triste époque dans l'histoire ; nous ne vous les raconterons pas, d'autant plus que notre petit camarade eut la chance de n'y être pas mêlé. Voici comment :

Celui des membres du Comité de salut public auquel était dévolu le soin de s'occuper des armées se nommait Carnot.

Son nom, qui appartient à l'histoire, est doublement consacré dans la mémoire des hommes, car, tout près de nous, son petit-fils fut le président de notre troisième République, et vous savez que, victime de son devoir, il périt, assassiné lâchement par un fanatique. Ses restes mortels ont reçu les honneurs de la sépulture nationale et reposent au Panthéon.

Donc, lorsque les Mayençais arrivèrent à Paris, Carnot voulut féliciter lui-même les chefs de cette héroïque phalange ; il se fit présenter les généraux et les colonels par le représentant Merlin.

Au cours de cette entrevue, le colonel Bernadieu fut signalé à Carnot comme un officier d'avenir, intelligent, instruit, énergique et brave, et lendemain, le protecteur de Jean Tapin recevait un pli de service lui donnant

l'ordre de remettre le commandement de la 9^e demi-brigade au commandant Dorval, nommé colonel.

Quant à Bernadieu, Carnot le désignait pour remplir auprès de sa personne les fonctions d'adjudant, c'est-à-dire, pour être en quelque sorte ce qu'on nomme aujourd'hui un officier d'état-major. Ce fut pour le colonel une joie et une déception.

Joie de se sentir apprécié comme officier ; déception, parce qu'il quittait les soldats qu'il aimait, avec lesquels il avait combattu tant de fois déjà !

Mais il n'y avait qu'à s'incliner, et Bernadieu n'eut que le temps de faire ses adieux à ses soldats, car la 9^e était désignée pour rejoindre en poste — c'est-à-dire en voiture — l'armée qui opérait en Vendée. On l'utilisait ainsi, lorsqu'elle avait contracté l'engagement d'honneur de ne pas servir pendant un an contre l'étranger.

Cependant le colonel Bernadieu, voulant garder auprès de lui son petit protégé, avait facilement obtenu que Jean Tapin fût attaché à sa personne ; En plus il avait insisté auprès de Catherine pour qu'elle n'emmenât pas Lison en Vendée. La cantinière avait fini par céder, malgré le chagrin qu'elle éprouvait à se séparer de son père, et vint habiter avec Lisette dans un logement que maître Sansonneau mit à sa disposition.

Jean logea avec sa maman et sa sœur d'adoption, et Bernadieu s'installa, tout près d'eux, rue de la Harpe.

Ainsi commençait pour Jean Tapin une existence nouvelle.

Après avoir fait la guerre comme soldat, il allait, aux côtés de son chef, rendre compte — d'une façon superficielle il est vrai, mais néanmoins intéressante — de la façon dont s'organisent les armées et comment se préparent les plans de victoires.

CHAPITRE VII

OÙ MAÎTRE SANSONNEAU RECONNUT LA JUSTESSE DU PROVERBE :
« ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI. »

Tout heureux qu'il fût de n'avoir pas quitté son colonel, non plus que son amie Lisette et sa maman Catherine, Jean Tapin éprouva pourtant quelque peine à se plier à ses nouvelles fonctions.

Bernadieu l'avait en effet installé dans son bureau : comme le petit soldat arrivait très bien, avait — chose rare à l'époque — de l'orthographe, et qu'il rédigeait suffisamment, son protecteur l'avait pris comme secrétaire.

Il voyait là un moyen d'ouvrir à l'enfant qu'il protégeait des horizons nouveaux ; il voulait que ce gamin, intelligent et brave, acquît pour plus tard des connaissances techniques, que son esprit s'éveillât et devint désireux de savoir.

— Puisque tu as le tempérament d'un soldat, lui avait-il dit, il faut viser haut. Tu as fait preuve de bravoure, mais ce n'est pas suffisant. On peut être doué d'un grand courage et rester simple soldat toute sa vie. Pour arriver à commander des hommes, vois-tu, mon enfant, il faut non seulement être aussi brave qu'eux, mais encore être plus instruit et acquérir ainsi le droit de les conduire. Il faut donc apprendre, et c'est pour cela que j'ai tenu à te garder auprès de moi. Ne te rebute jamais ! Les besognes d'écriture que tu auras pourront parfois t'ennuyer. N'importe ! Appliques-y ton intelligence : tu t'en trouveras bien ; et, surtout, cherche toujours à comprendre... Si tu ne saisis pas du premier coup, questionne-moi ! »



Il faut rendre, à notre petit camarade, cette justice qu'il mettait dans son service une application extrême ; par suite, ce qu'il faisait était bien fait.

Mais, après avoir tant couru les chemins au milieu du bruit des armes, du fracas des tambours, de la fumée de la poudre, il lui semblait bien dur maintenant de rester immobile pendant de longues heures, assis à un bureau, plume en main, en tête à tête avec une écritoire, ayant à transcrire des ordres de réquisitions, des ordres de marche, des statistiques, des bordereaux de toutes sortes.

Certes, Tapin mettait du goût à son travail ; mais le grand air lui manquait. Parfois il se prenait à regretter sa chère batterie, aux roulements sonores, et Belle-Rose et La Rainée, et les belles entrées de la 9^e demi-brigade, tambours battants, dans les villages ennemis et les villes conquises !

Quand Bernadieu était présent au bureau, Jean ne se plaignait point ; mais le colonel avait tous les jours un service d'inspection ; aussi l'enfant poussait-il un gros soupir en le voyant boucler son ceinturon et prendre la

porte. S'approchant de la fenêtre, il regardait son protecteur sauter en selle, et, suivi d'un cavalier d'escorte, filer rapidement au trot de son grand cheval noir.

En effet, Bernadieu n'avait plus son percheron. La pauvre bête avait été, hélas ! comme tant d'autres de ses congénères, et comme Carabi lui-même, mangée à Mayence.

Alors, avec un nouveau soupir, Jean se remettait au travail.

Jamais il n'eut osé se plaindre à Bernadieu où, du moins, lui faire part de son ennui ; mais un soir, en rentrant souper, il s'en ouvrit à sa « maman Catherine ».

« Ça c'est vrai, s'écria Lison, c'est pas si amusant, Paris ! D'abord, maman ne veut pas qu'on se promène ; elle a toujours peur !

— Elle a bien raison ! dit gravement maître Sansonneau. Jamais on n'a vu une pareille misère ! Quelle époque ! »

S'excitant lui-même, il poursuivit avec colère :

« A-t-on jamais vu ! Tous ces « sans-culottes » qui prétendent gouverner ! Mais c'est le monde renversé ! Ne voilà-t-il pas, maintenant, que, sous prétexte qu'ils n'ont pas d'argent, ils ont fabriqué du mauvais papier... Ils appellent ça des assignats !... Ils paient avec cette monnaie de singe !... C'est la fin du monde ! Ah ! samprebleu de samprebleu !... »

Mais la porte s'ouvrit comme il achevait sa diatribe et, s'interrompant brusquement, le gros épicier eut un mouvement d'effroi.

Il se calma pourtant en constatant que c'était sa femme qui venait d'entrer.

« Sansonneau, mon ami, dit celle-ci d'un ton de reproche, tu parles trop ! Ça te jouera un mauvais tour ! Tu cries si fort qu'on t'entend de la boutique...

— Il y avait du monde ? questionna Sansonneau très inquiet.

— Non... heureusement !... il n'y avait personne. »

Le gros homme respira.

« Seulement, poursuivit sa femme, modère-toi ; tu ferais mieux de ne pas causer du tout... Vois-tu qu'on vienne te prendre entre quatre baïonnettes,



Bernadieu, maréchal de camp.

pour t'emmener en prison comme notre voisin, maître Balilard, le chaussetier... Tu sais pourtant ce qui lui est arrivé ! »

À ces mots, la face du vendeur d'épices, de rouge qu'elle était devint livide ; un frisson lui parcourut le corps.

En effet, son voisin avait été arrêté l'avant-veille sur une dénonciation ; cela pour avoir dit une parole insignifiante en elle-même.

« C'est égal, avait déclaré ce malheureux, tous nos assignats de papier ça ne vaut pas un pauvre écu d'argent, ni même un liard au Roy ! »

Cela avait suffi. Maître Balifard, arrêté, emprisonné, avait été jugé par le tribunal révolutionnaire et bel et bien condamné à mort comme aristocrate ».

Hélas ! c'était ainsi, à cette terrible époque qu'on a justement baptisée : « La Terreur ».

Une fièvre de soupçon agitait les masses populaires ; conséquence inévitable de l'invasion et de l'anarchie intérieure qui poussaient aux résolutions extrêmes ceux qui avaient la lourde responsabilité du gouvernement de la France.

Pendant de longs mois un vent de haine et de délation courba les têtes et terrorisa les âmes.

Jean Tapin vivait au milieu de ces passions déchaînées sans les bien comprendre. Tout à son devoir de soldat, il fut préservé de la haine qui entraînait alors les enfants de la même patrie les uns contre les autres.

C'est ce qui vous démontre, mes amis, combien cette fonction du « soldat » est sublime entre toutes. Le « soldat » occupe une place à part dans la nation. Il prépare silencieusement à la guerre les générations qui

passent, et les querelles de la politique lui sont étrangères. Les bouleversements de la passion ne l'atteignent pas ; il n'a qu'une règle : son devoir, qu'un amour : son pays, qu'un désir : la défense de sa patrie, qu'une haine : l'étranger, lorsqu'il s'appelle l'ennemi.

.
.

Le lendemain matin, Catherine alla trouver le colonel Bernadieu et lui fit part des regrets que le petit Jean lui avait formulés la veille.

L'officier fronça le sourcil :

« C'est bon, Catherine, répondit-il sèchement ; c'est bon ! Je verrai ce que j'ai à faire. »

Incontinent, le colonel se rendit à son bureau où le petit secrétaire était déjà en train de travailler.

« Alors, comme ça, — dit-il sans préambule et d'un ton un peu cassant — tu n'es pas content ?... Tu raisones ? »

Rouge comme une cerise, Jean s'était levé.

Comprenant que dame Catherine avait raconté ses doléances, il voulut parler ; mais les mots ne lui vinrent pas.

« Mon colonel... — articula-t-il avec trouble — mon colonel... je... non !... je ne... »

Malgré ses efforts, Jean n'était pas capable de prononcer une phrase.

Bernadieu ne put s'empêcher de sourire.

« Oui !... Tu raisones ! continua-t-il... et je n'aime pas les raisonneurs, tu le sais bien !... »

Mais comme Tapin restait silencieux, avec une larme au bord des cils :

« D'abord, mon garçon, tu sauras une chose : j'aime la franchise, moi ! Quand on a quelque chose à demander, on le demande carrément. Je ne connais que ça... Je te prenais pour un petit homme... est-ce que tu ne serais encore qu'un galopin ?... Pourtant, tu as deux citations, un sabre d'honneur !... On est soldat, ou on ne l'est pas, que diable ! »

Cette évocation de son titre de soldat remit Jean d'aplomb.

« Excusez-moi, colonel... Je n'ai pas osé !

— C'est bien ce que je te reproche ? Enfin, tu t'ennuies ici ?

— Oh ! non ! Je n'ai pas dit ça... seulement...

— Seulement ?

— Je voudrais bien... pouvoir aller quelquefois avec vous, voilà !

— Nous verrons cela d'ici quelque temps, dit Bernadieu, redevenu paternel. Pour l'instant, continue ton travail.

Jamais Tapin ne s'appliqua autant qu'après cette bienveillante semonce.

À quelques jours de là, ayant constaté le bon vouloir de son petit protégé, le colonel lui dit :

— Au lieu d'aller directement au bureau, tu viendras demain matin me prendre chez moi, à sept heures.

À l'heure dite, le petit tambour grimpait l'escalier de la maison de Bernadieu et frappait à la porte. Ce fut « l'officieux » du colonel qui vint lui ouvrir et l'introduisit près de son chef.

À cette époque on désignait par ce mot les serviteurs en général ; on ne disait pas : « mon valet de chambre » ou « mon domestique » ; on disait : « mon officieux. »

— À la bonne heure !... tu es exact, dit le colonel en prenant son chapeau et ses gants ; allons ! en route !

Puis, lorsqu'ils furent dans la rue :

— Nous n'allons pas au bureau ; je t'emmène à l'école militaire... tu vas prendre ta première leçon d'équitation. Je vais voir si tu t'en tires à peu près et si tu seras capable de faire un cavalier.

— Oh ! quelle chance !... s'écria Jean.

— Attends un peu avant de te réjouir ! ça n'est pas si drôle que tu crois... du moins, au début.

Un peu plus tard, Jean Tapin faisait son entrée au manège.

Un vieux maréchal des logis de hussards, aux moustaches toutes blanches, s'y trouvait et vint saluer le colonel.

— Bonjour, Romulus ! dit ce dernier ; je t'amène le petit élève dont je t'ai parlé.

— Parfait ! fit le sous-officier regardant Tapin en connaisseur ; il est bien bâti, ça pourra marcher !... Et d'abord tu te rappelleras, garçon, que le cheval il est le complément du cavalier... dont auquel que, pour le mener, il faut du genou, du poignet, du cœur et de la tête. C'est subséquemment comme qui dirait...



S'il ne fut pas brillant, du moins s'en tira-t-il à son honneur.

— Non ! ne lui explique pas la théorie équestre, dit Bernadieu en souriant de la faconde du vieux cavalier. Mets-le d'abord en selle. Je me charge du reste.

Romulus fit amener un cheval, fait exprès, déclara-t-il, c'est-à-dire très doux, très bien dressé, sans l'ombre d'un défaut. Puis, il montra au gamin la façon de se mettre en selle, la place des rênes en mains.

Bernadieu, ayant complété les explications préliminaires, Jean Tapin, sur l'ordre qui fut donné, serra les jambes, et le cheval partit au pas.

— Allons, ça va bien ! fit le colonel au bout de quelques minutes, essayons un peu du trot... pour voir.

Concentrant toute sa volonté, il exécuta les prescriptions que le maréchal des logis lui lançait à tue-tête ; et, ma foi ! s'il ne fut pas brillant pour ce coup d'essai, du moins s'en tira-t-il à son honneur.

— Eh bien ? lui demanda Bernadieu lorsque la leçon fut terminée, aimeras-tu monter à cheval ?

— Oh ! oui !

— Bien vrai ?

— Certainement, mon colonel. Seulement il est trop gros ce cheval-là. J'ai les jambes trop courtes ; je ne peux pas bien le serrer.

— Sans doute ; mais cela te donnera de l'assiette.

— De l'assiette ?

— Oui. Cela signifie : de l'aplomb, de l'équilibre.

— Ah ! bien.

Mais il ne faudra pas t'étonner d'avoir demain du bœuf à la mode.

— Du bœuf ? !...

— Oui ! on nomme ainsi la courbature produite par l'équitation chez les débutants. On a les jambes et les reins un peu cassés, mais il ne faut pas y faire attention et monter quand même.

— Je veux bien.

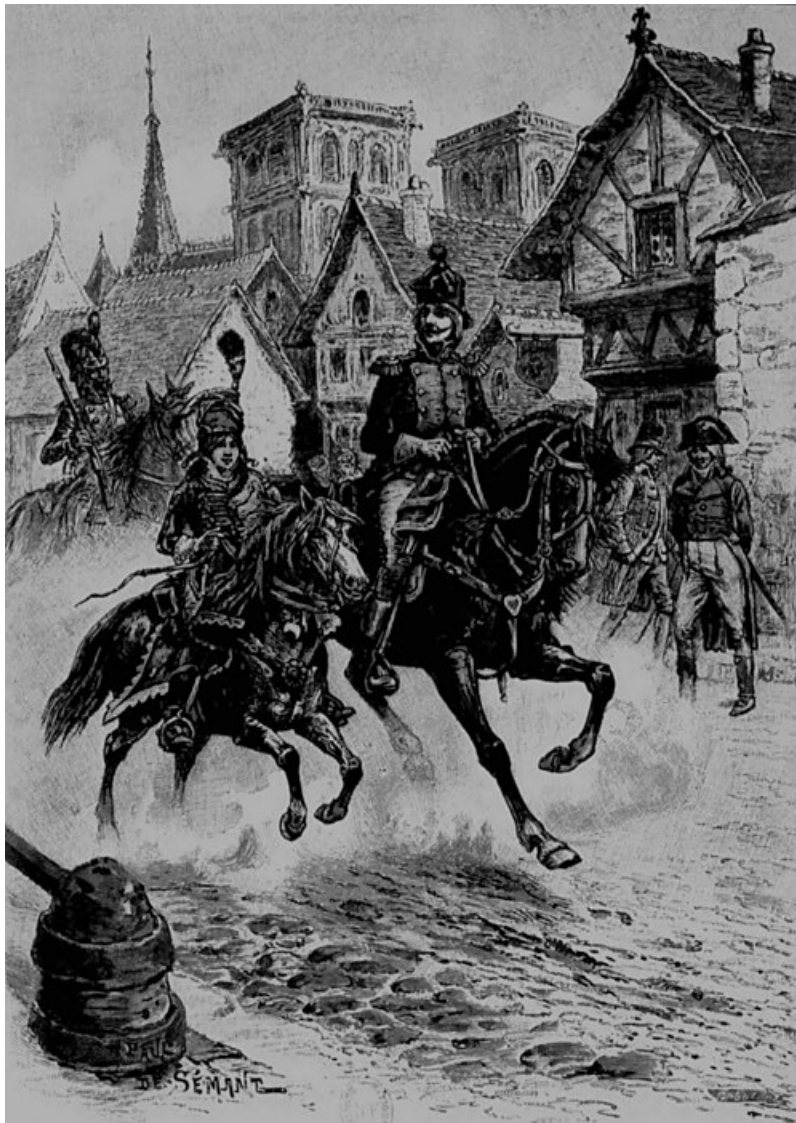
— Parfait ! Demain nous recommencerons.

Six semaines plus tard, Jean était devenu très suffisamment solide à cheval. Comme il avait de plus donné toute satisfaction à son chef par son assiduité au travail, Bernadieu lui promit une surprise.

Elle fut vraiment belle, cette surprise, allez mes enfants ! Et Jean pleura de joie le jour où il endossa un joli costume de hussard que, sur l'ordre du colonel, Catherine lui avait commandé en cachette.

Mais ce n'était rien encore, que le costume ! Jean eut un cheval, un vrai cheval, tout petit, pour ainsi dire fait pour lui.

C'était un poney anglais, provenant des écuries de Trianon, et qui, trop petit pour être réquisitionné comme cheval de guerre, avait été vendu à un maquignon. C'est là que l'avait déniché Bernadieu.



Jean Tapin l'accompagnait dans ses tournées.

À dater de ce jour, Jean accompagna son colonel dans ses tournées et devint légendaire dans tout Paris. Chacun connaissait ce petit hussard, si gentil, si bien en selle sur son poney pie à tous crins, qui escortait partout un des aides de camp de Carnot.

Du reste, s'il s'instruisait en travaillant au bureau le matin, Jean Tapin s'instruisait encore davantage dans ses promenades de l'après-midi.

Il comprenait ainsi, en les voyant exécuter, pourquoi il avait fait certaines écritures, pourquoi il recopiait certains ordres ; Bernadieu se faisait même un plaisir de donner à l'enfant toutes les explications que celui-ci provoquait par ses questions, souvent fort judicieuses.

C'est au cours de ces promenades que le petit hussard se rendit compte de la façon dont on fabrique les canons, dont on prépare la poudre, dont on monte les fusils.

À chaque pas qu'il faisait dans Paris, Jean voyait en action les éléments de la préparation à la guerre. Tout le monde s'y donnait en effet, selon ses forces et ses aptitudes.

Comme la place manquait, on avait installé, sur les berges mêmes de la Seine, des ateliers en plein air, où l'on fondait des canons, et d'autres où on les forait.

Jean apprit, en la voyant amalgamer, que la poudre est un composé de soufre, de charbon et de salpêtre.

Il vit l'organisation et la mise en marche des convois de subsistances, qui partaient pour ravitailler les armées.

Avant cette période de sa vie, Jean Tapin n'était qu'un enfant heureux de vivre, plein d'enthousiasme, avide de danger et de gloire ; maintenant, bien qu'il n'eût guère que treize ans, la réflexion lui venait ; et chaque jour lui apportait, avec une connaissance nouvelle, de la maturité et du jugement.

Or, une après-midi, Bernadieu ne l'avait pas emmené ; il y avait du travail très urgent à terminer et Jean avait dû rester au bureau.

Soudain il entendit un bruit de voix dans le vestibule. C'était une femme qui parlait au soldat de planton.

— Je t'en prie, citoyen, disait-elle, laisse-moi passer. Je veux parler au colonel Bernadieu.

— Puisque je te dis qu'il est absent, citoyenne ! répondait l'autre. Je suis forcé d'exécuter ma consigne : personne ne peut pénétrer dans les bureaux

— La femme insistait, mais le soldat restait inflexible, quand tout à coup la porte s'ouvrit et Jean parut.

— Ah ! maman Catherine ! s'exclama-t-il, je ne m'étais pas trompé ! c'était bien votre voix !...

Et, stupéfait de voir que le joli visage de sa mère adoptive était tout bouleversé, il poursuivit avec inquiétude :

— Mais qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ?

— Ah ! mon enfant, s'écria la cantinière, un grand malheur !... Où est le colonel ? Maître Sansonneau qui est arrêté !

— Oh ! ça n'est pas possible !

— Hélas ! si ! Figure-toi...

La voix entrecoupée de sanglots, Catherine raconta :

Un homme était entré dans la boutique de la rue de la Huchette pour acheter des chandelles. Pour payer, il avait présenté un assignat. Sansonneau avait fait la grimace, et, malgré le décret du cours forcé, il avait voulu refuser le papier-monnaie.

C'était la marotte du gros marchand d'épices ! Dans son avarice, il ne pouvait arriver à comprendre que la France avait besoin de cette combinaison pour parer au manque de numéraire.

L'acheteur avait insisté ; mais Sansonneau s'était emporté, se répandant, selon son habitude, en récriminations.

— Très bien, citoyen ! lui avait répondu son interlocuteur en reprenant son assignat ; tu es un mauvais patriote ! Au revoir !

Sans plus d'explications, l'homme était sorti.

Maître Sansonneau, tout en grommelant, avait passé dans l'arrière-boutique, quand, un quart d'heure plus tard, le même homme était revenu. Mais il n'était plus seul : un commissaire des sections et six gardes nationaux en armes l'accompagnaient.

— Voilà ! s'était écrié l'acheteur en désignant Maître Sansonneau ; c'est lui, citoyens ; cet aristocrate refuse l'argent de la nation.

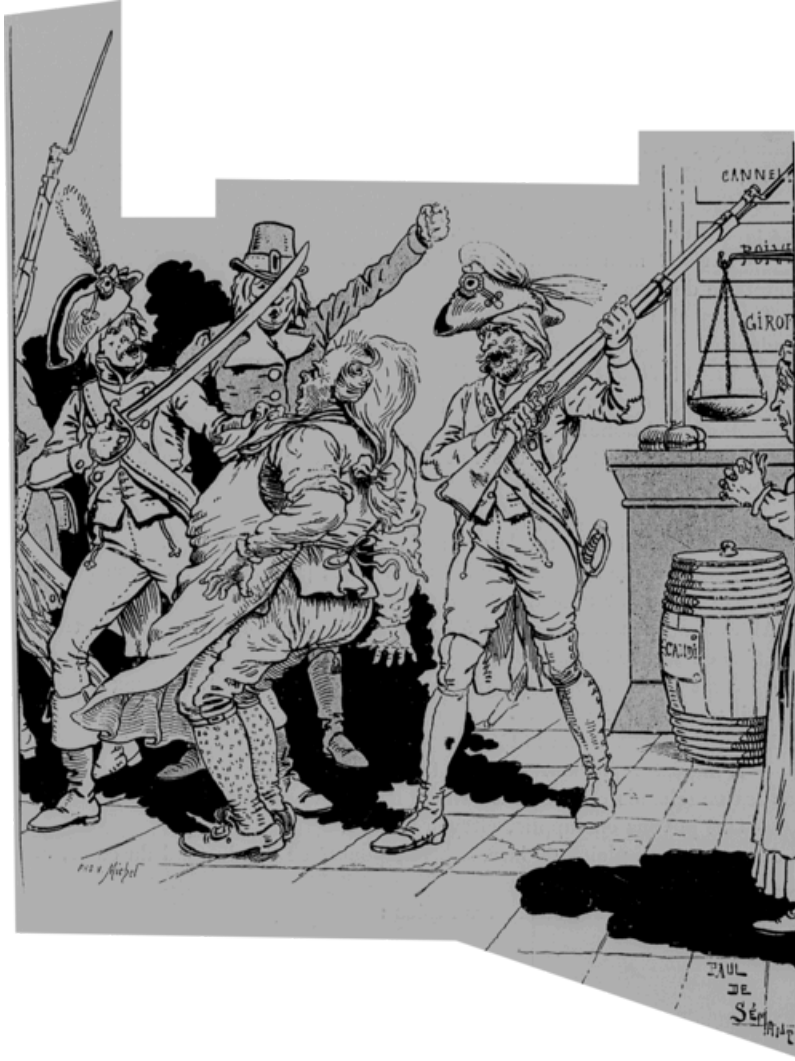
Ah ! ce n'avait pas été long ! Le pauvre marchand d'épices, empoigné malgré ses protestations, avait été entraîné dans la rue et emmené on ne sait où, au milieu des huées des passants.

Alors Catherine, terrifiée à la pensée du sort terrible réservé au malheureux, était accourue pour trouver Bernadieu.

Jean avait écouté ce récit avec une émotion extrême.

— Pauvre homme ! murmura-t-il. Il n'est pourtant pas méchant !... Et le colonel qui ne doit rentrer qu'à six heures ! Comment faire !

Le front barré d'un pli de réflexion, Jean cherchait une solution ; mais la solution lui semblait introuvable. Il sentait cependant qu'une minute perdue pouvait entraîner pour son ancien patron des conséquences terribles, car on allait parfois trop vite alors en matière d'accusation.



Le pauvre Sansonneau, empoigné malgré ses protestations.

Et le pauvre petit homme souffrait de son impuissance à le tirer de ce mauvais pas, quand soudain son regard s'éclaira.

Il avait trouvé !

— Attendez-moi là, maman Catherine, dit-il. Tout n'est peut-être pas perdu.

Vif comme un oiseau, Jean Tapin disparut.

Catherine le vit repasser en courant dans le vestibule ; il portait à la main des papiers.

Et, enfilant un corridor, il alla frapper au bureau de Carnot lui-même.

— Citoyen représentant, dit-il en prenant une attitude militaire, j'apporte des pièces urgentes à la signature.

— Parfait ! mon enfant, répondit Carnot qui connaissait bien le jeune secrétaire de Bernadieu.

Prenant les papiers, il les parcourut rapidement, les signa ; puis les rendant au petit hussard :

— Tiens ! Voilà ton affaire... Est-ce que le colonel est rentré !

— Non, citoyen représentant ; pas encore... et j'en ai bien du chagrin.

— Pourquoi donc ? fit Carnot étonné.

— Parce que, citoyen, il serait sûrement venu vous demander quelque chose.

— Quoi donc ?

— Votre appui pour un de nos amis qui vient d'être arrêté.

Carnot fronça le sourcil. Il y eut un silence ; puis, après réflexion :

— Qu'est-ce que c'est que ton ami ? dit-il.

Alors Jean prit son courage à deux mains et raconta très vite la triste aventure de Maître Sansonneau.

— C'est un brave homme, citoyen, dit-il en terminant. Je peux vous le jurer, il n'a pas cru mal faire.

Le représentant hocha la tête.

— N'importe ! murmura-t-il ; il faut des exemples... où irions-nous si tous les marchands en faisaient autant ? il faut des exemples !...

— Oh ! je vous en supplie, citoyen Carnot !

Jean, les yeux pleins de larmes, avait poussé ce cri du fond du cœur, et Carnot hésita.

Un sourire passa sur ses lèvres rasées :

— Il a de la chance, sais-tu, ton Sansonneau, d'avoir un défenseur comme toi !

— Oh ! citoyen, empêchez qu'on lui fasse du mal.

— Allons, c'est bien ! Je ne veux rien refuser à un « Mayençais » de ta trempe. Tu as déjà, malgré ton jeune âge, assez bien servi la République pour qu'on te fasse une concession.

Rapidement, Carnot écrivit sur un papier ces mots :

« Surseoir, jusqu'à plus ample information, à l'action engagée contre le nommé Sansonneau, arrêté pour cause d'incivisme. »

Il signa et donnant le bulletin à Jean Tapin :

— Fais porter cet ordre à la prison où ton Sansonneau a été écroué.

— Je ne sais pas laquelle.

— Eh bien ! Cherche... File ! je n'ai pas de temps à perdre en balivernes.

Jean ne se le fit pas dire deux fois, et cinq minutes plus tard, un cavalier partait à la recherche du gros fabricant de chandelles qu'on retrouva à la prison de l'Abbaye, à moitié mort de terreur.

Heureusement pour lui, Bernadieu s'en mêla aussi : grâce à la providentielle intervention du colonel, le pauvre Sansonneau fut relâché le surlendemain et réintégra son épicerie.

Inutile de dire que, dorénavant, il ne fit plus d'objections contre le papier-monnaie de la République ; il devint très réservé, n'osant plus ouvrir la bouche, de peur de se compromettre.

Le pauvre homme n'avait plus envie de recommencer la partie ; la dure leçon lui profita. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il voua à son ancien commis une affection sincère et bien légitime ; à tel point que refrénant son avarice coutumière et n'ayant d'ailleurs pas d'enfants, il fit de suite un testament en faveur de Jean Cardignac. Cela assurait pour plus tard au petit soldat une belle aisance, car Sansonneau s'était enrichi à force de vendre des chandelles et des denrées coloniales.

.
.

Mais, pendant que Jean restait à Paris, la situation militaire des frontières se modifiait. Dunkerque, assiégé par les Anglais, était débloqué, grâce à l'action combinée des troupes de la défense et des armées de secours. Ces dernières, commandées par le général Houchard, remportaient la victoire de

Hondschoote qui permit au général Souham, commandant la place de Dunkerque, de faire lever le siège.

Souham avait pour aide de camp un tout jeune officier nommé Hoche. Celui-ci, au cours du siège, avait fait preuve de qualités si brillantes qu'on le nomma commandant de l'armée de la Moselle.

D'autre part, le général Jourdan battait les Autrichiens à Wattignies et débloquait Maubeuge. Lyon était emporté d'assaut. Kléber, avec nos amis de la 9^e demi-brigade, battait les Vendéens à Cholet.

L'espoir semblait donc revenir ; mais, d'un autre côté, nous perdions les lignes de Wissembourg.

On touchait à la fin de l'année 1793, et le Comité de salut public voulut, malgré l'hiver qui commençait, réparer cet échec.

Hoche reçut l'ordre de reprendre les positions abandonnées dont le point principal était la ville de Landau.

Les troupes, bien dirigées et remplies d'enthousiasme, reprirent l'offensive, et Landau fut enlevée à la baïonnette, au cri de : « Landau ou la mort ! »

C'était donc sur un succès que se terminait cette année 1793 qui peut passer à juste titre pour la plus terrible de notre histoire.

Jean Tapin, placé au mieux pour connaître tous les détails de ces batailles, s'en enfiévrant, regrettant chaque jour de ne pouvoir retourner au combat.

— Ils se battent, et moi je suis là inactif ! songait-il non sans une pointe d'amertume.

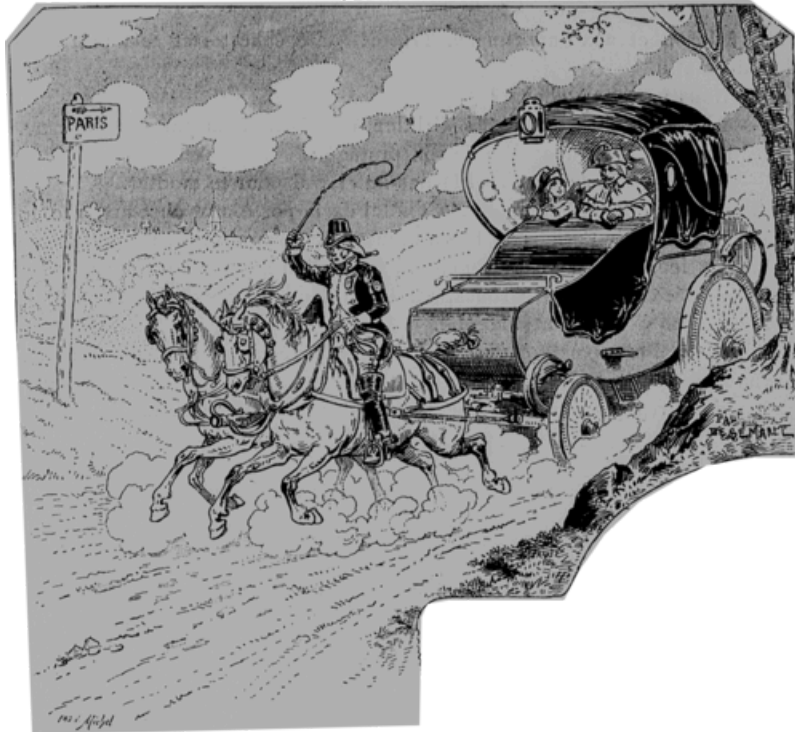
Les jours semblaient mortellement longs au petit hussard, malgré ses chevauchées sur son poney qui portait le nom de « Mirliflor ». Mais force lui était de prendre son mal en patience.

Carnot tenait en effet à conserver près lui Bernadieu qui lui rendait de grands services, et que, en récompense, il venait de nommer maréchal de camp.

Ainsi s'écoulèrent pour notre petit ami les six premiers mois de l'année 1794.

Au commencement du mois de juin, Jean apprit la fin héroïque du vaisseau *Le Vengeur*, qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Villaret-Joyeuse.

Cerné par les vaisseaux anglais, *Le Vengeur*, démâté, à demi coulé, criblé de boulets, avait refusé de se rendre, et son équipage tout entier avait mieux aimé s'engloutir que d'amener son pavillon.



Ils étaient en route pour la gloire.

Cet héroïsme avait transporté notre ami Jean ; l'idée de se faire marin l'avait enthousiasmé.

Il y songeait même sérieusement lorsque Bernadieu, entrant un matin au bureau, s'écria :

- Jean, mon garçon, il y a du nouveau !
- Quoi donc, mon colonel ?
- Nous partons.

— Pour où ? demanda Jean pâle d'émotion.

— Pour l'armée de Sambre-et-Meuse.

L'enfant sursauta.

— Oh ! s'écria-t-il, quel bonheur !

— Oui ; je suis désigné depuis ce matin pour commander une brigade et je t'emmène. Tu as juste vingt-quatre heures pour faire tes adieux à Catherine, à Lison et aux Sansonneau. Trotte !... Dépêche-toi et sois prêt pour demain matin.

— Nous partons à cheval ?

— Ah ! mais non ! tu laisses Mirliflor à Paris... Nous partons en poste.

Et, devant la mine déconfite de son protégé :

— Rassure-toi ! Je trouverai là-bas un cheval pour te monter.

C'est ainsi que le lendemain, à l'hôtel de la poste aux chevaux, rue du Bouloi, on put voir Catherine, Lison et maître Sansonneau lui-même pleurer en voyant leur petit ami et le général Bernadieu monter en « berlingot », sorte de cabriolet à quatre roues, attelé de deux chevaux, dont l'un était monté par un postillon à perruque.

Puis la voiture partit avec fracas sur le pavé raboteux et disparut au tournant de la rue.

Les deux voyageurs étaient encore une fois en route pour la gloire ! »



CHAPITRE VIII

PREMIER DEUIL (1794-1798)

Pendant que le général Bernadieu et notre ami Tapin roulaient sans arrêt vers l'armée, Catherine et Lison pleuraient.

La séparation était en effet bien cruelle ; car, depuis deux ans qu'elle vivait côte à côte avec Jean, Lisette n'avait jamais supposé, même un instant, que son petit camarade pût un jour la quitter.

Aussi ce brusque départ l'avait plongée dans une amère désolation.

Catherine n'avait pas échappé à ce sentiment de tristesse : l'éloignement de ceux qu'elle aimait lui faisait sentir davantage son isolement.

Et cet isolement était beaucoup plus grand que vous ne pouvez vous l'imaginer, car la pauvre Catherine n'était pas veuve comme vous l'avez peut-être cru.

Son mari, le père de Lison, l'avait quittée en 1787, deux ans avant le commencement de la Révolution française, et c'est pourquoi vous avez pu remarquer, dans le courant de ce récit, combien elle était mélancolique et pleurait aisément.

Elle avait épousé en 1780 Jacques Bailly, le meilleur ouvrier de maître Ridet, arquebusier très connu de la rue Saint-Honoré.

Fort habile et très travailleur, Jacques avait fait un apprentissage pénible, avait passé par la filière exigée à cette époque et était devenu compagnon.

Après huit ans de compagnonnage, pendant lesquels il n'avait touché qu'un minime salaire, il s'était flatté de l'espoir de devenir *maître* à son tour, en passant l'examen requis et exécutant ce qu'on appelait alors le chef-d'œuvre, c'est-à-dire une pièce exécutée avec tout le soin et l'habileté dont le compagnon était capable.

Mais, à cette époque, les *jurandes* et les *maîtrises*, formées dans chaque ville par les différents corps de métier, étaient presque inaccessibles aux simples compagnons : les fils de *maîtres* seuls succédaient à leurs pères, après un semblant d'examen, et les ouvriers ne pouvaient trouver dans leur travail un moyen de vivre.

La Révolution, en apportant à tous les Français l'égalité, devait supprimer ces obstacles au développement du travail et de la valeur personnelle ; mais si beaucoup d'esprits clairvoyants pouvaient la prévoir, nul ne la croyait aussi proche.

Désespéré et sentant que le manque d'argent était la principale cause de son échec, Jacques Bailly s'était jeté, à l'insu de sa femme, dans l'agiotage qui avait marqué le ministère imprudent de M. de Calonne ; il avait risqué le peu que lui avait apporté Catherine, et même davantage, dans des jeux d'argent, et comme il arrive presque toujours aux joueurs, il avait rapidement tout perdu.

Le coup avait été terrible pour Catherine et surtout pour Belle-Rose, qui songeait depuis quelque temps à donner sa démission de tambour-maître, et à se retirer à la campagne avec ses modestes économies. En honnête homme, il avait tout payé, pour que sa fille ne portât pas un nom déshonoré ; mais, reprenant chez lui sa fille et sa petite-fille pour les arracher à la misère, il avait maudit son gendre et l'avait jeté hors de chez lui.

Heureusement il avait obtenu du colonel, pour Catherine, la concession de la cantine de son régiment ; et vous comprenez maintenant pourquoi la 9^e demi-brigade avait pour tambour-maître un soldat de cet âge.

Quant à Jacques Bailly, il avait disparu. Dans une dernière lettre adressée à sa femme, il protestait de son affection pour elle, et lui apprenait qu'il s'embarquait pour l'Inde où notre pays, récemment dépouillé de ses colonies par les Anglais, possédait encore quelques comptoirs dont le plus important était Pondichéry.

Pendant les premières années de la Révolution, Catherine, avait espéré le retour de l'exilé ; car, malgré ses fautes, elle l'aimait toujours. Puisque l'accession à tous les emplois était désormais certaine, puisque le triomphe du travail personnel était chose acquise, pourquoi ne rentrerait-il pas ? La

nouvelle de la Révolution française avait, en moins de deux ans, fait le tour entier du globe et avait dû parvenir jusqu'à lui.

Mais onze ans déjà s'étaient écoulés et maintenant elle n'y comptait plus, et se considérait comme veuve.

Tous ceux qu'elle aimait étaient donc bien loin. Son père en Vendée, avec la neuvième ; Jean Tapin, qu'elle chérissait comme son fils, courait vers de nouveaux dangers ; enfin Bernadieu, pour lequel la jeune femme professait une admiration sans bornes, disparaissait, lui aussi, de sa vie.

On a beau être courageuse, héroïque même comme l'ont été beaucoup de femmes de cette époque, on éprouve, malgré tout, un gros serrement de cœur en se disant que, à chaque seconde qui s'écoule, la mort impitoyable peut faucher l'existence d'êtres chers.

Ajoutez à cela la fièvre de terreur qui emplissait Paris, et qui ne pouvait qu'accentuer la tristesse de l'excellente femme.

Heureusement, maîtresse Sansonneau et maître Sansonneau lui-même s'étaient pris d'affection pour Catherine et Lison.

Le marchand d'épices n'oubliait pas que, en somme, il leur devait la vie, autant qu'à Jean Tapin et à Bernadieu ; aussi la cantinière fut-elle entourée par lui d'égards, pendant que maîtresse Sansonneau gâtait de toutes façons la fillette.

C'est ainsi que Catherine fut amenée à s'occuper du magasin, à tenir les livres, et, tout en instruisant sa fille, elle se trouva chez maître Sansonneau comme si elle eût fait partie intégrante de la famille du vieux marchand.

Le soir, elle lisait à haute voix des journaux et commentait les nouvelles extérieures et intérieures. Tous alors s'inquiétaient d'être sans nouvelles directes de Tapin et de Bernadieu qui, pourtant, devaient être arrivés à destination, puisque depuis huit jours déjà, ils étaient partis.

On était en messidor.

Il faut vous dire, mes enfants, que la Convention nationale avait changé le calendrier. Ce changement n'a pas persisté au delà de quelques années, et l'on a repris ensuite, pour la mesure du temps, le calendrier que vous connaissez. Mais, au lieu des noms de : janvier, février, etc., on avait alors

baptisé les mois : « *Nivôse, Pluviôse, Ventôse, Germinal, Floréal, Prairial, Messidor, Thermidor, Fructidor, Vendémiaire, Brumaire et Frimaire.* »

Les mois eux-mêmes étaient scindés en *décades*, c'est-à-dire, en trois périodes de dix jours.

Cette adoption du calendrier, dit calendrier républicain, fut, nous l'avons dit, de courte durée, mais il y eut, à cette époque pourtant si troublée, des innovations qui devaient rester et qui prouvent que le gouvernement d'alors songeait, malgré les difficultés de l'heure présente, à créer en France des choses durables et utiles à tous.

C'est de cette époque que date l'adoption du « *système métrique* », ainsi que de beaucoup d'autres mesures, destinées à simplifier les relations de province à province, et à développer l'instruction du peuple. C'est ainsi — pour ne citer que quelques-uns de ces décrets si utiles — qu'on fonda les Écoles Primaires, des Écoles de Droit et de Médecine, l'Institut, le Conservatoire des Arts et Métiers, l'École Polytechnique, et qu'on chercha à réglementer les formes de la justice en commençant le Code civil.

Donc, un soir de messidor, exactement le 11 messidor qui correspondait au 29 juin 1794, Catherine, en dépliant le journal, lut, non sans une vive émotion, la dépêche succincte annonçant la victoire de *Fleurus*, remportée trois jours auparavant, c'est-à-dire le 8 messidor (26 juin 1794) par le général Jourdan sur les Autrichiens.

Or, c'était le général Jourdan qui commandait l'armée de Sambre-et-Meuse, armée dans laquelle se trouvaient justement Bernadieu et Tapin !

Vous pensez, mes enfants, si une émotion intense s'empara de Catherine, de Lison et même de maître et maîtresse Sansonneau. Le gros homme ne put s'empêcher de murmurer :

— Pourvu qu'il ne leur soit pas arrivé malheur !

— Hélas ! soupira Catherine, pendant que Lison pleurait en silence. Puis, au bout d'un instant, la cantinière reprit douloureusement :

— Autrefois, quand j'étais sur ma charrette, auprès d'eux, je « savais » tout de suite. Oh ! comme je donnerais cher pour avoir des nouvelles ! »

Aujourd'hui, avec la poste et le télégraphe, on peut avoir des nouvelles rapides en temps de guerre. Mais alors ce n'était pas commode !

Les courriers, les estafettes apportaient, il est vrai, avec une grande rapidité, les récits officiels des opérations ; par contre, les lettres privées arrivaient des armées avec une extrême lenteur.

Quant au télégraphe, je n'ai pas besoin de vous dire que, s'il venait de naître, l'électricité n'était pour rien dans son fonctionnement ; car il se composait alors de grands bras mobiles, placés sur de hautes tours, et susceptibles de faire des signaux aériens, recueillis de distance en distance. C'est Claude Chappe, dont vous voyez la statue sur le boulevard Saint-Germain, qui l'avait imaginé, et la première dépêche (30 août 1794) que cette invention permit de transmettre à Paris, fut la suivante : « *Condé est restitué à la République : reddition a eu lieu ce matin à six heures.* »

Catherine, donc, désespérait d'apprendre le sort de son petit Tapin et de Bernadieu avant plusieurs semaines peut-être ; et tout le monde se coucha ce soir-là le cœur triste, l'âme remplie d'inquiétude.

Le lendemain matin, comme Sansonneau ouvrait les volets de sa boutique, il fut très surpris de voir un cavalier — un dragon — arrêter son cheval devant le magasin.

— C'est ici que demeure la citoyenne Catherine ?

— Oui, citoyen dragon, lui dit Sansonneau.

— Voilà pour lui remettre.

En même temps, le cavalier tendit un pli à l'épicier et tourna bride.

La lettre portait le cachet de Carnot.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura le marchand d'épices, devenu subitement inquiet, et tournant la missive entre ses gros doigts.

Il rentra, appela Catherine et lui remit la lettre. La cantinière fit sauter le cachet, et, toute pâle, s'écria :

— Une lettre de l'armée !!...

C'était vrai.

Profitant du courrier du général en chef à Carnot, Bernadieu avait obtenu d'y joindre une lettre personnelle. C'était donc Carnot lui-même qui transmettait cette lettre à Catherine.

Un instant plus tard, dans l'arrière-boutique, tout le monde en écoutait la lecture.

C'était Jean Tapin qui écrivait ; et voici ce qu'il disait :

« Ma chère maman Catherine,

« Ma bonne petite Lison,

« Je vous écris ces lignes du village de Lambusart, près de la Sambre, au milieu des murs démolis par les boulets et noircis par l'incendie, car tout ce jour nous nous sommes battus comme des enragés ; mais nous sommes vainqueurs ! Vive la nation !

« J'écris sur le fond d'un tonneau, à la lueur d'une lanterne. Je suis installé dans une écurie démolie, au toit effondré, où mon général a pris son quartier.

« Il est en ce moment en train de donner ses ordres ; c'est pour ça qu'il n'a pas le temps de vous écrire lui-même, et qu'il m'a chargé de le faire. Je vous assure, maman Catherine, que c'est un bien gros plaisir pour moi.

« D'abord soyez sans inquiétude, car le général Bernadieu et moi nous nous portons bien ; nous n'avons pas une égratignure ; mais par exemple ce n'est pas la faute des Autrichiens !

« Premièrement il faut que je vous dise que notre voyage s'est bien passé.

« Nous sommes arrivés au quartier du général Jourdan le 28 prairial, juste le soir d'une bataille malheureuse qui avait forcé l'armée de Sambre-et-Meuse à repasser la Sambre.

« Tout de suite on a donné à mon général le commandement de la brigade légère, dans la division du général Marceau.

« Ah ! le joli et brave général que nous avons là pour nous commander !

« Tout jeune ! Et, malgré ça, courageux, fort et puis si beau dans sa tenue de hussard ! Moi, je l'ai tout de suite aimé ! Et mon général aussi, car il m'a dit en sortant de causer avec Marceau : « Vois-tu, Jean, nous sommes commandés par *un homme* !

« C'est du reste Marceau qui m'a fait donner le plus petit cheval qu'on a pu trouver ; il est tout de même plus grand que Mirliflor, mais je l'aime

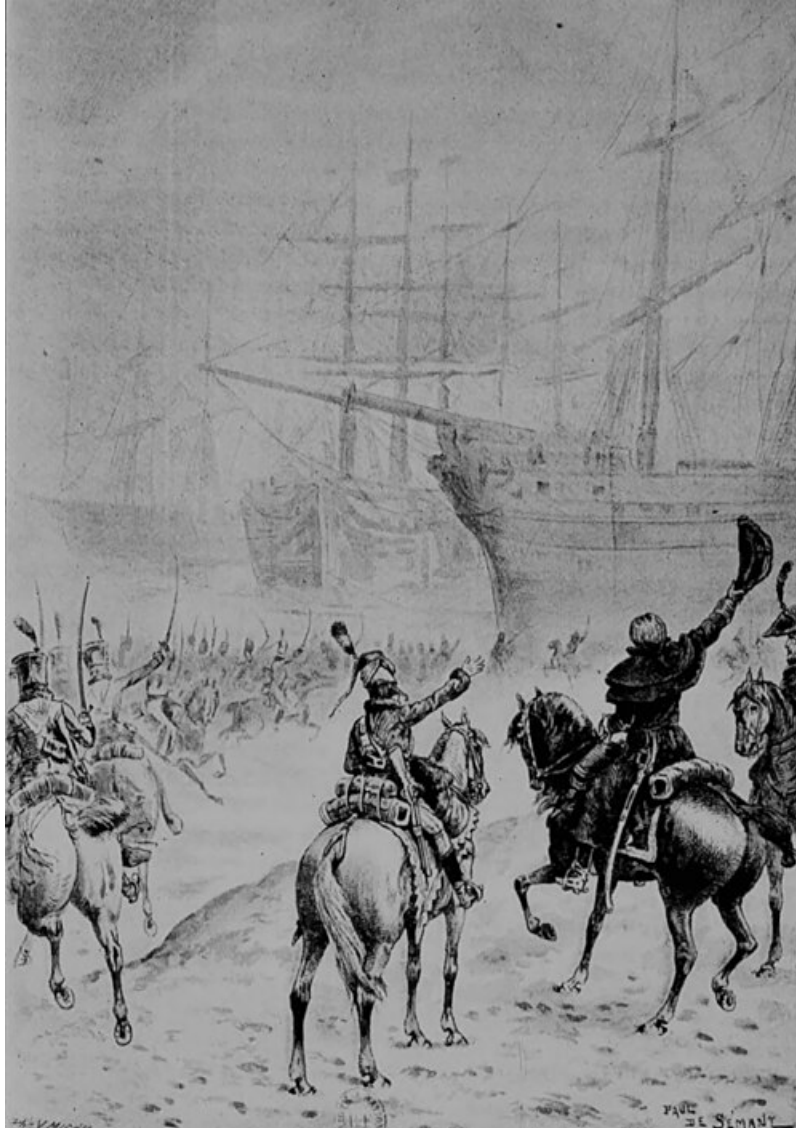
autant parce qu'il est à la fois vif et doux. C'est une belle jument grise qui s'appelle « Aigrette » ; un joli nom, n'est-ce pas, ma Lison ?

« Nous sommes restés plusieurs jours à nous préparer ; pendant ce temps, j'ai eu l'occasion de revoir le général Kléber, qui est revenu de Vendée, et qui a un commandement dans Sambre-et-Meuse.

« Si seulement il avait eu la bonne idée de ramener la 9^e avec lui !

« Kléber m'a embrassé, maman Catherine ! Il m'a dit que j'étais un beau petit hussard !

« Enfin nous avons repris l'offensive, et le 25 juin, c'est-à-dire hier, nous bombardions Charleroi.



Jean Tapin assista à la prise de la flotte hollandaise.

« Ah ! si vous aviez vu ça !... Je me suis rappelé les canonnades de Mayence.

« Les Autrichiens ont rendu la ville, et ce matin nous les attaquions sur toute la ligne.

« C'était une grande bataille, voyez-vous ! et dame ! ça n'a pas été tout seul.

« À un moment, nous avons été tournés par le corps autrichien de Kwasdanovitch. (Quel drôle de nom, hein ?) Et ma foi ! cela a failli mal tourner.

« Nous tenions les deux rives de la Sambre quand une masse d'habits blancs nous arrive dessus.

« Pas moyen de tenir ! Nos troupes reculent. Il fallait voir mon général, comme fou de colère, qui se jetait devant les fuyards. Mais, malgré ses efforts, la débandade commence. J'en aurais pleuré :

« Tout d'un coup, Marceau arrive, ventre à terre, et crie :

« Par ici, Bernadieu ! par ici ! »

« Nous le suivons au galop.

« Marceau, aidé de mon général, rallie quelques bataillons et nous nous installons dans le village de Lambusart d'où je vous écris.

« Quelle bataille !

« On avait mis pied à terre et garé les chevaux. Tout le monde tirait par les fenêtres, par les embrasures, dans les jardins. J'ai pris mon mousqueton et j'ai tiré aussi sur les habits blancs qui nous entouraient et qui essayaient d'enlever Lambusart. Mais va-t'en voir ! On les refoulait à grands coups de baïonnette et la fusillade recommençait.

« Enfin on tirait si fort que le feu a pris dans des gerbes, l'incendie a gagné des maisons, tout flambait ! C'était terrible ! Mais nous tenions quand même !

« Heureusement, le général Lefebvre nous a dégagés. Jourdan est arrivé ! On a fait la conduite aux Impériaux, au cri de : « Vive la nation ! »

« C'est beau tout de même, allez, maman Catherine, c'est bien beau de se battre !

« En fin de compte, nous sommes vainqueurs, et j'ai entendu Marceau dire à mon général :

« Maintenant, vois-tu, Bernadieu, nous n'avons qu'à nous donner la peine d'entrer... la Belgique est à nous ! »

« Voilà la bataille d'aujourd'hui.

« J'aurais bien des choses à vous dire, par exemple que nous avions un ballon, attaché avec des cordes, qui planait en l'air pour examiner les Autrichiens. Mon général m'a expliqué qu'il était gonflé avec de l'air chaud ; la nacelle était montée par le capitaine Coutelle, et il paraît que c'est la première fois qu'on se sert à la guerre d'un engin pareil : il fallait plus de vingt hommes pour le retenir et je vous assure que c'était bien curieux ! Mais le temps me manque, car le courrier va partir.

« J'ai juste le temps de vous embrasser, ma chère maman Catherine, et puis ma Lison aussi, et puis aussi maître et maîtresse Sansonneau.

« Au revoir, et bon courage !

« Mon général vous envoie ses meilleurs souvenirs.

« Votre petit

« Jean CARDIGNAC

« qui vous aime. »

En lisant ce naïf récit, Catherine dut s'interrompre souvent, car elle pleurait. Lison, enfiévrée cependant par le courage de son petit ami, sanglotait aussi. Les larmes avaient gagné jusqu'à Sansonneau qui grommela :

« Samprebleu de samprebleu ! C'est décidément un gaillard que cet enfant-là ! »

Et le gros marchand qui, pourtant, n'était rien moins que belliqueux, s'écria :

« Vive la nation ! Quand un pays a de pareils enfants pour le défendre, que doivent donc être les hommes ! »

.

Dans sa naïveté d'appréciation, la lettre de Jean Tapin décrivait — il faut le reconnaître — avec beaucoup d'exactitude le point capital de cette bataille qu'on nomme dans l'histoire la bataille de Fleurus.

Elle est mal baptisée, en ce sens que le village de Fleurus, compris dans la zone d'action des armées en présence, n'y joua cependant qu'un rôle secondaire.

L'action décisive se livra à Lambusart : elle devrait donc logiquement s'appeler la bataille de Lambusart, mais on préféra lui donner celui de

Fleurus, illustré autrefois par le duc de Luxembourg.

Cette victoire nous donna la Belgique, et les armées des généraux Pichegru et Jourdan se rejoignirent, quelques jours plus tard, à Bruxelles même.

Les troupes de la coalition se repliaient devant nous, reculant vers la mer et le Rhin.

Pichegru continua sa marche, reprit Condé, Valenciennes, Landrecies, Le Quesnoy, et pénétra en Hollande.

En même temps, Jourdan forçait les Autrichiens, commandés par Clerfayt, à se replier sur Aix-la-Chapelle, passait de vive force la rivière de l'Ourthe, et s'emparait de la Roër ; enfin, pendant que Kléber investissait Maëstricht, la ville de Bois-le-Duc tombait en nos mains.

La ligne du Rhin hollandais était au pouvoir de l'armée française. Cette belle conquête venait de s'accomplir en moins de cinq mois, de juin à octobre 1794 !

Et pourtant, mes enfants, la patrie française n'avait pas d'argent. À peine pouvait-on envoyer aux troupes leur solde en assignats, avec une infime quantité de numéraire ; les vivres manquaient souvent ; les officiers mangeaient, comme leurs soldats, ce que l'on trouvait !

Le dénuement était absolu ; lorsque les souliers étaient usés, on marchait nu-pieds ou en sabots, le ventre creux mais l'âme fière ! Et ces héros (on peut leur donner ce titre depuis le général jusqu'au simple soldat) étonnèrent leur monde par leurs vertus militaires, leur discipline et leur stoïcisme.

Le grand poète Victor Hugo l'a dit :

Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui !

Oui, certes, c'est un éblouissement, un fulgurant rayon de gloire que l'histoire de cette conquête ! Cela vous démontre de quel poids est la foi, quelle valeur elle donne à une troupe armée.

Ces braves avaient foi en leur pays, la France ; ils combattaient pour son indépendance et pour la liberté. C'est ainsi qu'ils furent *grands* !

.

Jean Tapin fit la campagne comme un homme, bien qu'il ne fût qu'un enfant. À quatorze ans, on a bon appétit : pourtant il ne se plaignit jamais, et tout le personnel des états-majors le connaissait et l'aimait.



J'ai pris mon mousqueton et j'ai fait
feu.

Il vit prendre Nimègue le 18 brumaire (8 novembre 1794). Il prit part, avec la brigade légère de Bernadieu détachée à l'armée de Pichegru, aux opérations de Hollande ; car l'hiver terriblement rigoureux n'arrêta pas la marche, et le 20 janvier 1795, il entra derrière son chef à Amsterdam. Du reste, Jean resta peu dans cette ville, car Bernadieu fut adjoint, avec sa brigade, à la cavalerie que Pichegru envoya s'emparer de la flotte hollandaise, bloqués par les glaces près du Texel.

Ce fait d'armes, unique dans l'histoire de la guerre, — une flotte capturée par la cavalerie, — transporta notre petit ami ; et ce fut le motif d'une lettre très amusante qu'il écrivit à Catherine.

Rentré à Amsterdam, Jean y passa l'hiver, y vit proclamer la République batave, et ce ne fut qu'après le traité de paix, signé entre la Prusse et la République française à Bâle, le 5 avril 1795, qu'il rejoignit l'armée de Sambre-et-Meuse.

Cette paix donnait à la France sa frontière naturelle, le Rhin : une frontière qu'il nous faudra reconquérir un jour, mes enfants.

Incrustez bien cette idée dans vos jeunes mémoires.

Nous restions en guerre avec les Autrichiens qui n'avaient pas voulu consentir à la paix, et en rejoignant l'armée de Jourdan, Jean Tapin eut une émotion en même temps qu'une grande joie.

Passant sur le flanc d'un cantonnement pour porter un ordre de Bernadieu, il s'entendit appeler :

« Eh ! l'enfant ! Te v'là fier à cette heure, cornebleu ! »

Jean se retourna sur sa selle.

« Belle-Rose ! s'écria-t-il tout pâle, ah ! par exemple !

— Lui-même, dit le géant ; et la neuvième aussi... Pas tout entière, pourtant, car elle en a laissé en Vendée !... »

Déjà le colosse avait enlevé le petit hussard et l'embrassait. Tous les anciens accoururent.

Ce fut un flot de questions, une série d'accolades et de poignées de main.

Belle-Rose avait dit vrai : parmi les anciens « Mayençais » qui avaient connu Tapin, beaucoup étaient restés là-bas, aux batailles de Cholet et de Châtillon ou dans les guérets de Vendée.

La Ramée avait reçu un bisciaïen dans la cuisse et le chirurgien Lapoule s'était empressé de lui couper la jambe : il devait être à cette heure aux Invalides.

Jolibois avait eu plus de chance ! Blessé deux fois gravement, il avait échappé à la mort et maintenant il portait l'épaulette de lieutenant.

Sur les douze tambours de la première formation, il n'en restait qu'un seul, le vieux Caribert, et encore avait-il, à cette heure, le bras en écharpe, ayant reçu d'un chouan un coup de faux terrible : tous les autres étaient des nouveaux.

Le commandant de Lideuil n'était plus au régiment. Il s'était fait tuer, pour ainsi dire exprès, à la bataille de Quiberon, livrée contre les émigrés et les Anglais.

Quant au colonel Dorval, toujours jovial et solide au poste, il commandait encore la neuvième.

Belle-Rose raconta à Jean Cardignac la joie de tout le régiment lorsqu'on l'avait fait rentrer de Vendée pour marcher aux Autrichiens. En passant par Paris, le tambour-maître avait embrassé Catherine et Lison.

« Enfin, conclut-il, bien que tu sois maintenant dans les honneurs, on pourra te voir de temps à autre, cornebleu !... Le bonjour au général Bernadieu !... »

Jean quitta « son régiment » avec de la tristesse plein l'âme.

Il l'aimait en effet et le regrettait, subissant en cela un sentiment commun à tous les vrais soldats, sentiment d'affection bien légitime pour le premier régiment qui les a reçus, pour le premier drapeau autour duquel ils se sont serrés, pour les premiers chefs qui les ont instruits !

Seulement le cœur de l'enfant était tiraillé entre deux affections : la neuvième et Bernadieu.

S'il eût été seul, il eût vite abandonné son spencer à brandebourgs et endossé à nouveau l'habit de grenadier ; mais il adorait Bernadieu doublement, car celui-ci personnifiait justement à ses yeux le premier régiment et le premier chef ; de plus il aimait passionnément l'homme lui-même, dans l'officier auquel il devait tout !

Car le jeune général n'avait cessé de soigner l'instruction de son protégé ; et Jean Cardignac, malgré sa jeunesse, eût pu lutter déjà, en savoir, avec beaucoup d'officiers subalternes de l'armée. Bernadieu avait même exigé qu'il apprît l'allemand.

L'enfant continua donc son service auprès « de son général », heureux seulement de pouvoir parfois aller passer une heure avec ses anciens amis.

C'est à ce moment que, appuyées à la ligne des Vosges, les armées combinées de Pichegru et de Jourdan prirent l'offensive contre les troupes autrichiennes et pénétrèrent en Allemagne.

Malheureusement (cela grâce à des fautes *voulues* de Pichegru qui traitait sous main avec l'ennemi) nous perdîmes du terrain, malgré les efforts héroïques de Jourdan.

Cette campagne de 1795 se termina en décembre par un armistice qui laissait les deux partis sur leurs positions.

Tapin passa l'hiver 1795-1796 à Strasbourg, côte à côte avec la neuvième qui y tenait également garnison.

On attendait en effet les beaux jours, pour reprendre l'action que Carnot voulait, cette fois, décisive.

.

À Paris, Catherine et Lison continuaient leur existence pleine d'inquiétude, que coupaient d'un rayon de joie les lettres de Jean Cardignac.

Lisette grandissait. Toujours jolie avec sa mutine tête blonde, elle prenait du sérieux et devenait une gentille petite femme d'intérieur, sous les conseils intelligents de sa mère.

Maintenant, c'était elle et Catherine qui s'occupaient de tout dans la maison de la rue de la Huchette.

« Vraiment, c'est une chance de vous avoir rencontrées, disait souvent maîtresse Sansonneau, car vous êtes deux perles ; et moi qui n'avais pas d'enfants, j'en ai deux à présent : deux filles !

— Non, maman Sansonneau, interrompait Lison, vous n'en avez qu'une, c'est maman Catherine ; mais vous avez une petite-fille qui s'appelle Lise et un petit-fils qui s'appelle Jean.

— Tu as raison tout de même, reprenait la brave femme. Mais c'est égal, je suis bien contente ! avec deux ménagères comme vous, mon bon Sansonneau et moi, vieux comme nous sommes, nous pouvons nous reposer à présent.

Pourtant les soins de la maison et du commerce n'empêchaient point Catherine de s'occuper passionnément des événements qui se déroulaient, tant à l'extérieur qu'à Paris même.

À force de l'entendre discuter avec autant de logique que de patriotisme, maître Sansonneau, d'abord rebelle aux nouveautés de la Révolution française s'était laissé entraîner par le charme de Catherine ; et maintenant, il n'y avait pas, dans tout le quartier, un plus ferme défenseur des idées nouvelles que le vieux marchand.

Il est juste d'ajouter qu'il les eût abandonnées avec le même empressement, si l'ancien régime était revenu, car, à vrai dire, sauf en matière de commerce, il n'avait pas beaucoup de cervelle.

Cette année 1795 avait vu s'accomplir une transformation dans le gouvernement : la *Convention* avait remis les pouvoirs au *Directoire* ; il y avait eu, à ce sujet, de nouveaux complots et même des troubles dans la rue.

Mais ces émeutes avaient été énergiquement réprimées par un jeune général dont le nom allait bientôt devenir célèbre, et qu'un des membres du Directoire, *Barras*, s'était adjoint.

Déjà on avait parlé, en 1792, de cet officier qui, simple commandant d'artillerie, avait fortement contribué à la reprise de Toulon sur les Anglais. On avait alors raconté sa belle conduite au fort de l'Eguillette, et tout le monde savait qu'à Toulon, il avait manié l'écouvillon comme un simple soldat, dans la « *Batterie des Hommes sans Peur* ».

Cet officier se nommait Bonaparte.

Il avait fait des études à l'École de Brienne. On envoyait à cette École, avant la Révolution, les jeunes gens de noblesse peu fortunés pour en faire des officiers savants.

C'était une des écoles militaire d'alors.

Nommé général pour les faits de guerre de Toulon, Bonaparte avait été mis ensuite en disgrâce pour faits politiques. Ces disgrâces de généraux étaient alors très fréquentes ; tandis qu'aujourd'hui elles ne se représentent plus, pour la bonne raison que les généraux dédaignent la politique et ne s'en occupent pas.

Bonaparte, très pauvre, était donc venu s'installer à Paris, où il végétait dans une situation extrêmement précaire lorsqu'une femme célèbre dans la Révolution, M^{me} Tallien, l'avait distingué et présenté à Barras. Ce dernier se l'était attaché. Catherine, comme tout le monde, s'était intéressée à ce jeune général ; avec une prescience divinatrice, elle le considérait déjà comme devant faire de grandes choses.

Elle en parlait souvent à maître Sansonneau.

— Oh ! disait l'épicier, croyez-vous qu'il soit si remarquable ? Je l'ai vu, l'autre jour : il ne *représente pas*.

— Vraiment ?

Oui. C'est un petit gringalet, tout chétif, maigriot... On voit bien qu'il a dû se serrer le ventre avant d'être le second de Barras... Il ne vient seulement pas à la hauteur de ses hussards d'escorte !...

— Ce n'est pas une raison, répliquait Catherine. Vous verrez !... vous verrez !... On dit qu'il a demandé le commandement de l'armée d'Italie... vous le verrez à l'œuvre si on la lui confie...

On la lui confia !

Et *Bonaparte*, secondé par ses lieutenants qui s'appelaient *Lannes*, *Berthier*, *Augereau*, *Masséna*, *Sérurier* ; par des officiers qui s'appelaient *Murat*, *Lasalle*, *Bessières*, donna à son pays la plus belle gerbe de lauriers qu'un peuple puisse attacher à ses drapeaux.

Bonaparte soumit le Piémont en dix-huit jours (avril 1796) et continua sa marche en avant ; d'avril 1796 à octobre 1797, il gagna dix-huit batailles, triompha dans soixante-sept combats, grava sur nos étendards, en lettres glorieuses, ces noms de victoires : *Montenotte*, *Millesimo*, *Mondovi*, *Lodi*, *Castiglione*, *Roveredo*, *Bassano*, *Borghetto*, *Lonato*, *Saint-Georges*, *Fontaniva*, *Caldiero*, *Arcole*, *Rivoli*, *La Favorite*, *Tagliamento*, *Tarvis*, *Neumarkt*, et imposa enfin, le 17 octobre 1797, le traité de paix de Campo-Formio à l'empereur d'Autriche.

Pendant ce temps, nos armées n'étaient pas restées inactives.

Nous n'avions plus, réellement, que deux ennemis sur le continent : l'Autriche et les États italiens.

Carnot, qui était membre du Directoire, voulut, comme nous l'avons déjà dit, une action décisive.

Nous avions, face au Rhin, deux armées : celle de Rhin-et-Moselle était commandée par Moreau.

Le 31 mai 1796, l'armistice conclu avec les Impériaux prit fin et nos deux armées pénétrèrent en Allemagne, pour tâcher de tourner l'ennemi.

Vous apprendrez, mes enfants, tous les détails de cette campagne dans l'histoire elle-même. Elle fut remarquable, mais ne donna pas tous les résultats qu'on en attendait.

Jourdan devait marcher sur la Bohême, pendant que Moreau opérait sur le Danube, de façon à pouvoir donner la main à l'armée d'Italie par le Tyrol.

Bernadieu avait le commandement d'une brigade sous Moreau, brigade dont la neuvième demi-brigade — sa neuvième comme il le disait — faisait partie.

Jean Tapin marcha donc avec ses amis.

Pendant que Jourdan franchissait le Rhin à Dusseldorf, Moreau le passait à Strasbourg. Ce fut au passage du Rhin que notre petit ami reçut ses

premiers galons.

Il les avait bien gagnés du reste ! Vous allez en juger.

Entre Strasbourg et Kehl (rive allemande) il n'y avait pas de pont. Il fallait donc d'abord enlever Kehl de vive force, et en chasser l'ennemi, de façon à pouvoir être tranquille pour lancer un pont de bateaux sans craindre le feu des Impériaux.

Donc, une nuit (le 23 juin 1796), Moreau fit embarquer sur des chalands 2.600 hommes dont la moitié était commandée par Bernadieu.

Ce dernier voulut empêcher son petit protégé de l'accompagner dans cette expédition hasardeuse. Mais quel ne fut pas son étonnement, en apercevant, sur le chaland même qu'il montait, Jean, en petite tenue et armé de son mousqueton, auquel il avait fait adapter une longue baïonnette.

Bernadieu n'eut pas le courage de le gronder pour sa désobéissance ; il était d'ailleurs trop tard pour le renvoyer à terre, les embarcations glissaient silencieusement vers la rive droite, et il se borna à lui enjoindre de se placer à l'arrière.

Mais Tapin n'entendait pas, ou en tout cas n'eut pas l'air d'entendre, et Bernadieu, absorbé par la surveillance du mouvement, ne prit plus garde à lui. On aborda la rive ennemie dans le plus grand silence, et tous ces soldats étaient tellement aguerris, ils possédaient un tel sang-froid, que pas un n'enfreignit l'ordre de ne pas tirer.

On sauta sur les Autrichiens à la baïonnette et on les « nettoya », selon l'expression de Belle-Rose qui tapait comme un sourd de la main droite à coups de sabre, et de la main gauche avec sa canne de tambour-maître qu'il tenait par le petit bout.

Or, au milieu de cette mêlée, le lieutenant Jolibois se trouva un instant acculé contre un arbre et menacé par trois grands diables d'Autrichiens.

Bravement, il se défendait à coups de sabre ; déjà il avait tué un des assaillants ; mais au moment où il lançait un furieux coup de pointe, son pied glissa et il roula en arrière.

Les deux kaiserlicks se précipitaient sur lui quand soudain le premier, puis le second poussèrent, chacun, à une seconde d'intervalle, un cri de douleur et s'affalèrent en lâchant leurs armes.

— Mâtin ! s'écria Jean en aidant Jolibois à se relever, je crois qu'il était vraiment temps !

C'était, en effet, le petit soldat de seize ans qui venait de sauver l'officier, en tuant les deux « habits blancs » de deux coups de baïonnette.

— Merci, mon petit Jean !...Merci ! lui dit simplement Jolibois. Je m'en souviendrai...

Il s'en souvint ; car le lendemain — Kehl étant en notre pouvoir — Jolibois lit son rapport à Bernadieu qui, lui-même, rendit compte de l'action d'éclat de notre petit ami au général Moreau.



Bravement il se défendait à coups de sabre.

— Ça, c'est superbe ! dit ce dernier. Et tu dis qu'il n'a que seize ans ! C'est superbe !

Il fit venir Tapin, le complimenta devant son état-major, et, séance tenante, lui fit coudre sur la manche ses premiers galons. Jean était maintenant brigadier des hussards !

Vous pensez s'il en fut fier ! Qui de vous ne l'eût été à sa place ?

Songez donc : à seize ans, notre ami avait obtenu déjà deux citations, un sabre d'honneur et son premier grade !

Chaque jour d'ailleurs il prenait davantage conscience de sa dignité d'homme. Il fit toute la campagne d'Allemagne avec la tenue d'un vrai soldat, se battit à Neresheim, et poussa jusqu'à Wurtzbourg où eut lieu encore une grande bataille.

Malheureusement ce fut le point terminus de notre marche en avant. L'archiduc Charles, qui commandait les troupes autrichiennes, était général habile, tenant bon quand même, tant devant Jourdan que devant Moreau ; il les força à rétrograder.

Ce fut un crève-cœur pour nos soldats ; mais toute cette retraite s'exécuta en un ordre parfait, et restera dans l'art militaire comme un modèle du genre.

Un seul moment fut vraiment tragique ; ce fut vers la fin, lorsque l'armée de Moreau dut traverser la Forêt-Noire pour regagner l'Alsace.

Il lui fallut enlever un terrible défilé très encaissé, presque abrupt, au milieu de la forêt.

Ce défilé porte un nom sinistre. Il se nomme le Val d'Enfer.

Le redoutable honneur de le dégager, afin d'assurer le passage de l'armée, était échu à la brigade Bernadieu.

Or, vers la fin de l'action, alors que tout semblait terminé, une compagnie de chasseurs tyroliens revint à la rescousse, nous couvrant d'un feu terrible, car c'étaient tous d'excellents tireurs et tous aussi étaient armés — chose rare à l'époque — de carabines d'Innsbrück à *balle forcée*.

On commençait pourtant à les déloger, et Bernadieu était en train de rassembler son monde, quand un coup de feu vint l'atteindre en pleine poitrine et le renversa !

Jean, qui était à cheval à côté de lui, le reçut dans ses bras.

— Mon Dieu ! s'écria l'enfant, mon général ! mon général !... Vous êtes blessé !

Un peu de sang tachait la fine moustache du jeune officier. Il était affreusement pâle, et, sous le coup, il avait fermé les yeux.

Pourtant il les rouvrit en entendant la voix du petit Jean.

Mais déjà ses prunelles étaient troubles.

Il eut cependant la force de murmurer :



Il fit un effort et redressa le buste de Bernadieu.

— Je suis tué... tué ! oui, mon cher petit !... Écoute !... sois toujours brave... Je meurs pour la France... comme le camarade... Marceau^[1]... Ce n'est rien, vois-tu, de mourir... quand on a fait son devoir...

Il s'arrêta, pris d'un étouffement. Mais, reprenant avec effort :

— Non, ce n'est rien, fit-il tout bas, seulement un peu de souffrance... Relève-moi si tu peux... je ne puis plus respirer !

Jean, incapable d'articuler un mot, sanglotait tout haut.

Il fit un effort et redressa le buste de Bernadieu dont il plaça la tête sur son épaule, joue contre joue.

Autour d'eux la fusillade continuait, crépitante. Des hommes de la neuvième voulurent emporter leur général.

— Non ! murmura Bernadieu, laissez-moi !... occupez-vous de l'ennemi !

Tristes, ils obéirent.

Alors, tournant légèrement la tête vers Jean Tapin, vers ce petit soldat qui était son œuvre à lui, Bernadieu l'embrassa. Et faiblement :

— Adieu, mon petit Jean, adieu !... C'est la fin... rappelle-toi Bernadieu et vis dans l'honneur !

Un frisson le secoua ; ses doigts se crispèrent sur les fontes... l'âme de Bernadieu venait de partir, s'envolant dans la gloire des coups de feu, dans la fumée de la poudre !

Jean eut un cri aigu de désespoir. Il serrait avec force le corps de celui qu'il aimait tant. Indifférent à tout ce qui l'entourait, il se croyait la proie d'un rêve, quand soudain il ressentit une vive douleur à la cuisse.

Son cheval s'abattant s'effondra sous lui.

Jean s'écroula, tenant toujours le corps de son général serré contre sa poitrine, et, son front heurtant un rocher, il s'évanouit.

.
.

Quand il reprit connaissance, il sentit qu'il se trouvait dans une charrette emplie de fougères et secoué par les cahots de la marche.

Le gamin tenta de se relever : il ne le put, à cause d'une vive douleur à la jambe.

Alors il se rappela.

Il avait sans doute été touché à la jambe... et à la tête aussi, car il avait le front bandé d'un mouchoir.

Soudain la pensée de Bernadieu lui revint, et ses larmes jaillirent de nouveau.

Il resta longtemps ainsi, seul, avec son désespoir, pleurant et songeant.

Puis la charrette s'arrêta et Jean vit une tête bien connue apparaître à l'ouverture de la bâche.

C'était Belle-Rose.

Le visage du géant était bouleversé : à ses yeux rougis on pouvait voir que lui, le rude, l'ancien, le dur à cuire, lui aussi avait pleuré.

— Ah ! mon pauvre Jean ! — dit-il d'une voix cassée par l'émotion — tu vas mieux ? Ah ! tant mieux !...

— Merci, Belle-Rose, répondit Jean ; je suis blessé, n'est-ce pas ?

— Bornebleu oui ! Mon pauvre garçon ! Ah ! les canailles de brigands de malédiction de tous les enfers du diable !... s'écria le vieux tambour-maître avec de grands gestes. Ils m'ont tué et blessé ce que j'aimais le mieux avec ma Catherine et ma Lison !...

Il s'arrêta ; puis la voix rageuse et sombre :

— Mais j'en ai tué sept !... Sept ! entends-tu ?... Je vous ai vengés !

Et étendant sa large main noueuse, il gronda :

— Avec ça... et mon sabre au bout ! Tiens ! comme ça !

En même temps il allongeait le bras d'un geste furieux.

Mais comme Jean insistait pour savoir, Belle-Rose raconta :

— Dont auquel que tout en tenant Bernadieu, tu as reçu une balle dans la cuisse que laquelle, bornebleu ! elle a tué ta jument...

— Pauvre Aigrette ! soupira Jean.

— Et pour lorss, tu as tombé en te cassant la tête contre une satanée roche, que dont auquel je t'ai relevé... Et voilà !

— Et le général ?

— Ah ! lui, fit Belle-Rose sourdement, en indiquant une direction vers l'arrière, il est là... dans une voiture, enveloppé dans son manteau... On l'a ramené aussi ! Tu penses, bornebleu ! qu'on ne le leur aurait pas laissé, tonnerre !... Ou bien alors que j'y serais resté aussi !

— Où sommes-nous ?

— En face de Strasbourg. Dans deux heures tu seras dans un lit à l'hôpital.

Effectivement le passage du Rhin s'effectua sans encombre ; le soir même Jean était installé à l'hôpital militaire.

Sa blessure ne mettait pas sa vie en danger ; mais elle l'immobilisait, et la guérison radicale devait être très longue.

Heureusement pour notre petit ami, ce ne fut pas le docteur Lapoule qui le soigna ; sans quoi il eut risqué fort de porter une jambe de bois pour le restant de ses jours, comme La Ramée.

Chaque après-midi il recevait la visite de Belle-Rose, de Jolibois, ou de quelques autres camarades de la neuvième ; et un matin, ce fut Moreau lui-même qui vint le visiter.

— Mon enfant, dit-il, le médecin m'assure que tu vas un peu mieux. Je vais te donner un remède pour achever de te guérir. D'abord je te nomme sergent.

— Oh ! merci, général !

— De plus, j'ai reçu une demande de congé pour toi, d'une certaine dame Catherine qui s'intéresse à ton sort. Je lui fais répondre que, dès que tu seras transportable, elle vienne te chercher. Es-tu content ?

S'il était content, je vous le laisse à penser, mes enfants !

Aussi le petit sergent devint-il d'une impatience extrême, demandant chaque jour au médecin :

— Je vais bientôt pouvoir me lever, n'est-ce pas, citoyen major ?

— Patience ! Patience ! lui répondait invariablement le chirurgien.

Le fait est qu'il lui en fallait, de la patience, au pauvre petit Tapin !

Entré à l'hôpital de Strasbourg le 15 octobre 1796, il dut rester étendu dans son lit jusqu'à la fin de décembre. Et, même à ce moment, il ne fut autorisé à faire que de courtes promenades d'un quart d'heure, appuyé sur des béquilles.

C'est ainsi que Catherine le trouva lorsqu'elle arriva à Strasbourg, un mois plus tard, le 26 janvier 1797. Je renonce à vous dépeindre la scène de joie et de larmes qui eut lieu.

Toujours est-il que, six jours après, Jean, confortablement installé dans une berline louée tout exprès par Sansonneau, partait pour Paris avec Catherine, non sans avoir fait ses adieux à tous ses amis de la neuvième, y compris Belle-Rose. Son dernier mot avait été : « Je reviendrai » et tous les anciens lui avaient répondu :

— C'est ça, Tapin ! lâche les hussards et reviens-nous.

Il avait aussi voulu faire un pieux pèlerinage à la tombe de Bernadieu. Il



l'avait trouvée couverte de couronnes de lauriers, dont une surtout, avec ses feuilles dorées, était fort belle : c'était celle que l'état-major de Sambre-et-Meuse avait apportée.

Jean y déposa la sienne en sanglotant et partit bouleversé.

Quelques jours plus tard, il était à Paris, où la gentille Lison, maîtresse Sansonneau et le vieux marchand le reçurent avec effusion.

Toute cette année 1797, il la passa ainsi en famille, soignant sa blessure qui guérissait avec une extrême lenteur, car, jusqu'en juillet, il ne put marcher qu'avec des béquilles.

Malgré les soins attentifs et délicats qu'on lui prodiguait, le tempérament du petit sergent souffrait beaucoup de cette inaction forcée.

Jusqu'en juillet, il ne put marcher qu'avec des béquilles.

Il trouvait cependant un dérivatif à lire avec enthousiasme les récits des victoires d'Italie, prêtant peu d'attention aux mouvements politiques qui agitaient encore Paris, et ne lisant même que distraitement le récit des opérations reprises en Allemagne, où le général Hoche, une des gloires militaires les plus pures de notre pays, venait d'être pourvu d'un commandement.

Car ce qui, par-dessus tout, enfiévrerait son âme de soldat, c'était le génie de Bonaparte, de ce général de vingt-huit ans qui, chaque jour, s'affirmait avec plus de vigueur comme une grande figure, et prenait déjà dans l'esprit public une place énorme.

Jean ne put réellement sortir seul, à pied, d'une façon régulière et normale, qu'en septembre. Il était guéri, mais pas encore suffisamment pour reprendre du service.

Hoche venait de mourir presque subitement au camp de Wetzlar, au moment de reprendre l'offensive ; empoisonné, dit-on, mais par qui ? on ne l'a jamais su.

Un mois après, le 17 octobre 1797, la guerre était arrêtée par la signature du traité de Campo-Formio.

Jean Cardignac en conçut presque du dépit, car, sentant les forces lui revenir, il songeait à repartir, voulant reprendre son rang à la neuvième, malgré l'affection de ceux qui si tendrement l'entouraient.

Mais à ce moment Bonaparte revenait d'Italie et rentrait à Paris.

Il vint se loger dans une modeste maison, rue Chantereine, et Jean voulut voir ce jeune héros dont le nom emplissait toutes les bouches.

Justement le Directoire préparait une fête triomphale pour célébrer avec pompe les succès de l'armée d'Italie. Bonaparte devait remettre solennellement le traité de Campo-Formio aux Directeurs, dans la cour du Luxembourg, décorée magnifiquement pour la circonstance.

Jean s'y rendit, mais la foule était tellement compacte qu'il ne pût jamais s'approcher de l'estrade où le jeune général, entouré de ses compagnons d'armes, recevait, des mains de Talleyrand, un drapeau couvert de noms de victoires.

Il ne vit que sa silhouette, petite et maigre. Au milieu des généraux chamarrés d'or, et des Directeurs couverts de broderies et la tête empanachée de plumes, le héros d'Arcole tranchait par la simplicité de sa tenue et la dignité de son maintien.

Le regard de Jean ne le quitta plus, et, bien qu'il ne put distinguer ses traits, il lui sembla que, depuis longtemps, son âme l'attendait. Il mêla sa

voix aux milliers de voix qui acclamaient le futur empereur, et tressaillit jusqu'au fond de son être quand le drapeau brodé d'or s'inclina devant lui.

C'en était fait : il était pris et comme enveloppé par cet homme. De ce jour il n'eut plus qu'une ambition : servir sous ses ordres, connaître la guerre, la grande guerre à son école.

Le soir du même jour, il le rencontra sur les quais ; il passait en voiture, vêtu de l'habit vert d'académicien, qu'il portait de préférence, pour ne pas attirer les regards. Sur ses pas des enthousiastes couraient, criant : Vive Bonaparte ! Impassible, il passait. Jean Cardignac courait à son tour ; mais la voiture venait de s'engouffrer dans la cour du palais Mazarin, et l'enfant ne put voir les traits de son dieu.

Rêveur, il rentra rue de la Huchette et causa peu.

Ce ne fut que le lendemain qu'il raconta avec exubérance l'impression profonde qu'il avait ressentie. Catherine en souriant lui répondit :

— Tu ne m'étonnes pas, mon enfant, je suis comme toi, moi aussi, et nous ne sommes pas les seuls !...

Or, un jour de janvier 1798, notre petit sergent était allé faire un tour de promenade vers le Palais-Royal.

Il tournait le coin de la rue de Richelieu, quand il croisa un général qui passait à pied. Il le reconnut, s'arrêta net, et faisant le salut militaire, il dit hardiment :

— Bonjour, général !

C'était Kléber.

— Tiens, fit sans trop d'hésitation le colosse, car Kléber était d'une taille et d'une carrure herculéennes, c'est toi, Tapin !... Je ne te reconnaissais pas tout d'abord... C'est que tu as joliment changé. Tu es grand comme un homme, et gradé encore ! Il est vrai que tu es resté mince comme une anguille et que tu as conservé ta figure de fille. Eh bien ! qu'es-tu devenu depuis Fleurus ?

Jean raconta son odyssée.

— C'est parfait, mon petit brave ! dit alors Kléber. Ah ! ce pauvre Bernadieu !... C'est dommage... c'était un bel et bon officier...

— Oh ! certes.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Repartir.

— Où ça ?

— Ah ! voilà, général ! Je voudrais servir sous Bonaparte.

— Tu n'es pas dégoûté, mon gros !

— Dame ! Je l'ai vu de loin au Luxembourg et je donnerais mes galons pour le suivre.

— Tu y tiens tant que ça !

— De toutes mes forces... Tenez, général, je vais vous parler franchement, comme le général Bernadieu m'a appris à le faire.

— Parle, dit Kléber intéressé.

— Eh bien, on cause en ce moment d'une expédition extraordinaire que prépare Bonaparte.

— Ah ! ah ! tu sais ça aussi ?

— Comme tout le monde. Pas davantage. Eh bien, je voudrais en être. Il y eut un silence. Kléber réfléchissait.

Bonaparte préparait en effet sa fameuse expédition d'Égypte ; mais il en élaborait les plans dans le plus grand secret. Seul, le gouvernement et les généraux que le héros d'Italie comptait s'attacher savaient le but réel des travaux et des préparatifs fiévreux qui avaient lieu à Toulon, où l'on rassemblait toute une escadre.

Kléber était du nombre des lieutenants choisis par Bonaparte : il était donc bien renseigné. Mais le public se livrait aux hypothèses les plus invraisemblables.

Quant à Jean, peu lui importait. Ce qu'il voulait avant tout, c'était faire campagne sous Bonaparte. Que ce fut en Chine ou en Amérique, il s'en occupait fort peu.

— Mon garçon, dit enfin Kléber, tu es un de mes Mayençais, et de plus un petit gars qui n'a pas froid aux yeux. Viens donc me voir le mois prochain, un matin, chez moi, à Chaillot. Tiens, voilà mon adresse. Je m'arrangerai pour satisfaire ton désir.

Et il quitta notre petit ami qui rentra enchanté.

Jean n'eut garde de manquer à la visite autorisée par Kléber, et le 15 février 1798, il sortait de la maison du général, en proie à un véritable enthousiasme.

Il venait d'apprendre que la neuvième demi-brigade, en garnison pour le moment à Colmar, devait faire partie de l'expédition du général Bonaparte.

Aussi, malgré le désespoir de Lison, la tristesse de Catherine et les supplications de Sansonneau et de sa femme, Jean Tapin, d'ailleurs complètement rétabli, se mettait en route huit jours plus tard pour rejoindre son premier régiment.

Il y fut bien reçu, je vous le jure ! et avec quelle effusion le tambour-maître, toujours solide au poste, l'embrassa !

Tout de suite on le plaça, comme sergent, à la compagnie de Jolibois, nommé capitaine, et le 30 mars 1798, la neuvième demi-brigade quittait Colmar, avec son ordre de route pour Toulon.

1. [↑] Marceau avait été tué un mois auparavant, le 10 septembre 1796, dans les mêmes conditions.

CHAPITRE IX

À BORD DE « L'ORIENT »

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, clampin ? tu te trompes de porte, mon garçon !...

Ce fut par cette apostrophe désobligeante qu'un timonier de l'Orient, le vaisseau-amiral de la flotte française, accueillit Jean Tapin, lorsque, sac au dos, sa couverture de campement d'une main, son fusil de l'autre et précédant sa section, il arriva au sommet de l'échelle qui donnait accès sur le pont.

C'est que, en dépit de ses dix-huit ans, de ses campagnes et de la dure vie qu'il avait menée dans les camps, il était resté, quoique grandi, le petit Jean imberbe et svelte qui donnait plutôt l'impression d'un enfant de troupe que d'un soldat véritable.

Mais il avait acquis une bonne dose d'aplomb, et superbement il répondit :

— Je suis Jean Cardignac, sergent à la 9^e demi-brigade, 2^o compagnie.

« Et voilà mes galons, fit-il en allongeant le bras.

Le timonier qui venait de l'interpeller était un solide gaillard trapu, râblé, au cou de taureau ; ses petits yeux gris brillaient au milieu d'une large face couleur de brique, encadrée de favoris d'un roux ardent.

Il haussa les épaules dans un geste de dédain, regardant alternativement les galons d'or et la figure enfantine de celui qui les portait.

— Si tu n'es pas aveugle, camarade, poursuivit Jean qui essayait de se contenir, tu dois voir que je m'embarque parce que c'est mon droit, et que je suis ici parce que c'est ma place.

Mais le marin haussa de nouveau les épaules, en branlant sa grosse tête et grommela entre ses dents :

— Si c'est pas pitié d'encombrer des bateaux de soldats comme ça !

— Pitié ! s'écria Jean, dont les joues s'empourprèrent ; mais je suis soldat comme tu es marin... et j'étais à Valmy, et à Mayence, et à Fleurus. Et toi ? où étais-tu pendant ce temps-là ?

Et comme le timonier continuait à ricaner.

— Tu n'étais toujours pas sur le *Vengeur* puisque nul n'en est revenu... alors de quel droit me parles-tu ainsi ?

— Toi, à Valmy ! fit le marin... en voilà une bl...

Il n'acheva pas le mot : Jean, posant son fusil contre le bordage, avait bondi sur lui le poing fermé.

On les sépara.

— Allons, blanc-bec, fit le timonier : je vois que c'est une correction qu'il te faut : eh bien ! tu l'auras.

— Tout de suite ! s'écria Jean exaspéré.

— Tu dis des bêtises, reprit le matelot tranquillement, en montrant les officiers de marine qui, du haut de la dunette, regardaient curieusement la scène ; mais ajouta-t-il, en baissant la voix, si tu veux, trouve-toi ce soir au pied du mât de misaine et tu seras servi.

— Entendu.

— Quelle est ton arme ?

— Mon arme ? fit Jean que les questions de duel n'avaient guère préoccupé jusque-là...

— Oui, ce n'est pas le canon que je suppose, dit le timonier dans un gros rire.

— Trêve de plaisanterie ! fit Jean les poings serrés, et choisis-la toi-même ; ça m'est égal !

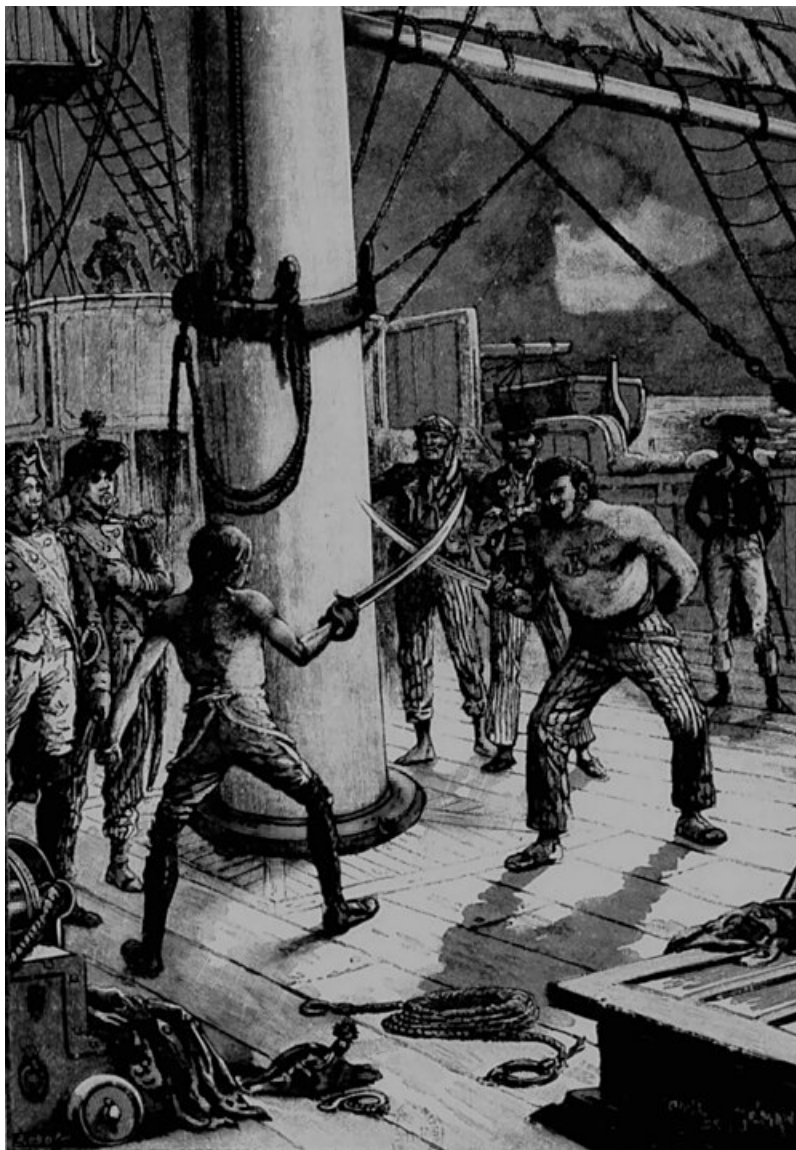
— Veux-tu le sabre d'abordage ?

— Je veux bien.

— Alors à la nuit tombante... avec deux témoins, au pied du mât de misaine.

— J'y serai.

Et Jean, reprenant son fusil, rejoignit sa section, dont plusieurs hommes avaient entendu l'origine de la dispute.



Un cliquetis de sabre se fit entendre et la lutte s'engagea.

— Vous avez joliment bien fait de le moucher, sergent, dit Cancalot, un Parisien de Montmartre, volontaire de l'année précédente.

C'était le type du gamin de Paris, souple comme une anguille, débrouillard et gouailleur.

Jean le prit comme témoin avec Michu, un caporal de sa section. Ce dernier était un paysan d'Auvergne, aussi lourd et massif que l'autre était fluët ; aussi taciturne que le Parisien était bavard.

Il était, de plus, têtu comme plusieurs mulets.

« On y sera, sergent, dit Cancalot ; et vous savez, s'il faut cogner sur les témoins, vous n'aurez qu'à le dire... »

Peut-être vous étonnerez-vous, mes enfants, de voir des soldats de la même armée se quereller ainsi sans raison et mettre flamberge au vent pour des vétilles.

C'est que, de tout temps, l'esprit de corps et l'esprit d'arme ont été l'origine de susceptibilités qui, avivées par notre tempérament naturellement belliqueux, transforment la moindre équivoque en dispute et la moindre dispute en bataille.

Il ne faut pas trop le déplorer, car c'est aussi cet esprit qui, en exaltant l'amour-propre des soldats d'un même régiment, les prédispose à faire de grandes choses pour soutenir l'honneur de leur corps ; c'est lui qui donne la conviction au cavalier qu'il n'y a rien au-dessus de la cavalerie, à l'artilleur que le canon prime les autres armes, au fantassin que l'infanterie est la reine des batailles.

Et c'est avec ces convictions-là que se soutient l'esprit militaire, c'est-à-dire le sentiment, profondément enraciné chez ceux qui portent l'uniforme, de la supériorité de la carrière des armes sur toutes les autres carrières.

Le départ de la flotte vint arracher Jean Tapin aux réflexions que provoquait en lui ce singulier début de campagne, et bientôt le merveilleux spectacle qu'offrait la mer, couverte de vaisseaux, absorba complètement son attention.

C'est que, en effet, la flotte qui quittait Toulon, ce 19 mai 1798, était une des plus belles qu'on eût vue depuis longtemps, au moins par le nombre des bâtiments, car elle en comprenait près de cinq cents, dont quatre cents transports.

Elle s'ébranla, le vaisseau-amiral en tête.

Quarante mille hommes, dix mille marins et un matériel énorme s'entassaient dans ses flancs.

Les vaisseaux de cette époque différaient absolument, mes enfants, de ceux que vous pouvez voir aujourd'hui dans nos ports de guerre ; d'abord, la vapeur étant inconnue, on ne naviguait qu'à la voile ; de plus, les canons n'ayant pas la puissance de ceux d'aujourd'hui, dont les projectiles éclatent à l'intérieur même des bâtiments, on n'avait pas encore songé à revêtir d'une cuirasse d'acier ces monstres flottants.



Tapin fit la connaissance du mal de mer à quelques lieues des côtes.

Mais s'ils ne portaient pas de ces pièces énormes, qui ont aujourd'hui jusqu'à 12 mètres de long et lancent des obus de 1,000 kilogrammes, ils en avaient un plus grand nombre de moyen calibre, et, pour leur faire place, il avait fallu les disposer sur plusieurs étages, ce qui donnait aux vaisseaux un aspect très imposant.

C'est ainsi que l'*Orient*, sur lequel était monté Jean Tapin avec six cents hommes de la 9^e demi-brigade, était un des plus beaux vaisseaux de l'époque, avec ses cent vingt canons formant trois batteries superposées.

Les soldats avaient été répartis partout, sur les gaillards d'avant, dans les faux-ponts, les batteries et jusque dans la cale ; leur installation était très primitive, car on n'avait pu leur donner le hamac qui est, vous le savez, le lit du marin. Ils devaient se contenter de leur havresac pour oreiller et d'une couverture de campement. Mais tous les soldats, choisis pour faire partie de cette mémorable expédition, avaient parcouru les dures étapes des trois dernières campagnes et ne se plaignaient pas pour si peu.

Ce qui leur était le plus pénible, c'était le mal de mer, ce vilain mal que je ne vous souhaite pas de connaître, car, s'il n'est pas dangereux et si on en guérit aussitôt qu'on a remis le pied sur le « plancher des vaches », il est des plus désagréables et annihile toutes les facultés.

Notre pauvre Tapin fit sa connaissance à quelques lieues à peine des côtes, lorsque les courtes lames azurées du golfe du Lion firent danser l'*Orient* comme une simple coquille de noix.

Aussi, lorsqu'arriva l'heure du rendez-vous, notre petit camarade était dans un pitoyable état, et il lui fallut un effort héroïque pour monter de la batterie basse, où était sa compagnie, jusqu'au pied du mât de misaine avec ses deux témoins.

Canalot d'ailleurs ne valait guère mieux que lui ; seul Michu, paysan difficile à émouvoir, tenait bon.

Le timonier avait bien choisi l'endroit à cette heure : soldats et marins, réunis dans les batteries, autour de vastes gamelles, prenaient leur repas du soir et personne ne devait déranger les combattants.

Un des matelots qui accompagnaient le timonier sourit en voyant la figure livide de Jean Tapin et les gouttes de sueur qui perlaient à son front. Il lui tendit d'un air goguenard un sabre court, à lame légèrement recourbée, dont le tranchant scintillait, merveilleusement affilé.

C'était un sabre d'abordage. Une grosse coquille d'acier, recouvrant la poignée dans le but de préserver la main, donnait à cette arme un aspect caractéristique.

Notre petit ami avait bien mal au cœur, mais il remarqua le regard moqueur du marin qui lui tendait l'arme, et soudain, réagissant avec violence contre l'oppression qui l'étreignait, oublieux de son mal, il mit fiévreusement habit bas, enleva sa chemise d'un tour de main, saisit le sabre d'abordage et d'un bond se mit en garde.

Il faut bien le dire, Jean Tapin était tout à fait étranger au maniement de l'arme qu'il avait en main : d'abord elle était bien lourde pour son bras ; ensuite les rares leçons d'escrime qu'il avait prises, à la salle d'armes de la rue Bellechasse, pendant qu'il était secrétaire du colonel Bernadieu, n'avaient porté que sur le maniement de l'épée : il ne savait que pointer et ignorait l'art de *sabrer* ; aussi lorsque le timonier apparut dans sa solide carrure, nu jusqu'à la taille, la peau tatouée d'inscriptions bizarres et exécutant quelques passes rapides avec son arme pour l'avoir bien en main, Cancalot, peu rassuré, murmura à voix basse :

— Méfiez-vous bien, sergent !

Mais Jean avait, à défaut d'expérience, une qualité morale essentielle : il avait de l'amour-propre, un amour-propre indomptable ; pour rien au monde il n'eût voulu paraître avoir peur, et il acquit la preuve, ce jour-là, que le mal de mer est surtout affaire d'imagination ; car, à ce moment psychologique, absorbé par le souci du combat, il n'y pensa plus.

— Quand vous voudrez, fit le quartier-maître qui servait au timonier de premier témoin.

Un cliquetis d'armes se fit entendre : la lutte était engagée, les sabres se heurtèrent et Jean para presque aussitôt un coup, destiné à son épaule. Il essaya d'en porter un à son tour en pointant à la hauteur de poitrine ; mais sa pointe rencontra la coquille du sabre de son adversaire et il n'eut que le temps de se rejeter en arrière pour ne pas être touché par une vigoureuse riposte.

Manifestement le timonier essayait de toucher au bras, pour en finir avec un adversaire inhabile, qui lui apparaissait si jeune avec son torse très blanc et ses membres grêles. Mais Jean compensait en agilité ce qui lui manquait en vigueur ; à la reprise suivante, il bondit de côté, essaya d'un coup de flanc, le manqua, et comme il se redressait, se sentit fouetté à l'avant-bras.

Une zébrure rouge apparut aussitôt.

Cancalot se précipita :

— Touché ! fit-il, ça suffit...

Mais Tapin était emballé, et d'ailleurs il venait de revoir, sur les lèvres du marin qui lui avait tendu le sabre d'abordage, le sourire moqueur du début.

— Continuons, fit-il rageusement ; ça ne compte pas...

Mais soudain un ordre fut donné à quelques pas d'une voix brève ; depuis quelques instants la nuit était venue tout à fait, et dans l'ombre, un officier à la silhouette maigre, les bras croisés derrière le dos, suivait le combat sans être remarqué.

Presque aussitôt deux grenadiers de haute taille, le bonnet de police sur l'oreille, se précipitèrent sur les combattants.

— Par ordre supérieur, dit l'un d'eux, arrêtez !... Et avant que les deux adversaires eussent eu le temps de faire un mouvement, ils étaient appréhendés par d'autres marins et entraînés à fond de cale, pendant que leurs témoins s'esquivaient sans demander leur reste.

Dix minutes après, Jean et le timonier étaient aux fers, à côté l'un de l'autre, c'est-à-dire assis au fond d'un trou noir et humide, les jambes fixées à une barre de fer cadénassée.

Dix autres minutes après, ils étaient les meilleurs amis du monde.

— Sergent, avait déclaré le timonier, je regrette ce que j'ai dit ; car s'il est vrai que vous n'avez pas de poil au menton, il est encore plus vrai que vous êtes un brave... Est-ce oublié ?

— Tout à fait oublié, avait répondu Jean, et tous deux, se penchant l'un vers l'autre autant que le leur permettait la *barre de justice* qui leur immobilisait les jambes, avaient pu se serrer la main.

— J'ai été absurde, reprit encore le timonier : je vous ai cherché une querelle d'Anglais.

— Et moi j'ai été trop vif...

— Mais pas du tout : j'aurais mérité un bon coup de sabre sur la tête : votre estafilade n'est pas sérieuse au moins ?...

— Non ; ça me cuit un peu, mais ça ne sera rien.

— Sergent, voulez-vous que nous soyons amis ?

— Moi je veux bien ; comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Haradec et je suis de Dinan, un joli brin de ville, sur la Rance, un beau brin de rivière, et, foi de Breton ! si je puis vous faire un jour oublier ce qui s'est passé, vous pouvez compter sur moi...

À la vie à la mort, sergent !

— À la vie à la mort », répéta Jean — et la moitié de la nuit ils causèrent, se racontant leurs aventures.

Haradec était pêcheur, et la Révolution l'avait, lui aussi, réquisitionné pour la guerre. Depuis quatre ans, il courait sus à l'Anglais, des Indes aux Antilles ; l'Anglais était pour lui l'ennemi, l'ennemi séculaire.

— C'est leur or, disait le timonier, l'or anglais, qui solde tous ces gredins d'étrangers, allemands et autres, acharnés sur la France. Eux, pendant ce temps, ils s'emparent de nos colonies.

« Si seulement on pouvait les rencontrer, ajouta-t-il, comme une lueur de jour filtra par une écoutille jusqu'au cachot, ça serait une bonne affaire pour nous ; car, au moment du combat, il n'y a plus de fers qui tiennent : on nous libérerait tout de suite.

— Est-ce qu'on va nous laisser longtemps ici ? » fit Jean, qui, malgré lui, avait le cœur gros, car c'était sa première punition.

La réponse ne se fit pas attendre ; quelques instants après, un quartier-maître vint détacher les deux hommes et leur rendit la liberté.

Quand Jean reparut à la compagnie, le capitaine Jolibois, qui connaissait son aventure, prit un air sévère pour l'admonester. Mais on sentait qu'il y avait sous ses reproches plus d'affectueuse indulgence que de mécontentement.

« Ordre de ne plus recommencer, Tapin », conclut-il. Jean, d'ailleurs, n'en avait plus envie.

« C'est entendu, mon capitaine », répondit-il.

Mais la crânerie dont il avait fait preuve vis-à-vis d'un adversaire beaucoup plus fort que lui, augmenta encore la sympathie et l'estime que tout le monde lui portait à la 9^e demi-brigade. C'était un peu comme s'il avait soutenu l'honneur du corps, et le commandant Scévola, un vieux dur à

cuire qui s'y connaissait en hommes, vint lui serrer la main en lui disant :
« C'est bien, ça, petit ! »

Quand on eut dépassé la Corse, la mer s'adoucit et ce fut sans haut-le-cœur que Jean vit défiler les rivages abrupts de la Sardaigne.

Les jours passaient vite d'ailleurs, car Bonaparte s'y entendait pour occuper son monde ; on ne le voyait pas, mais son action se faisait sentir partout. À bord des vaisseaux, on faisait l'exercice, et les tambours répétaient les batteries réglementaires deux fois par jour, comme dans une ville de garnison. De plus, chaque matin, tous les grenadiers étaient exercés à la manœuvre du canon, et Belle-Rose lui-même dut faire connaissance avec l'écouvillon, la gargousse et le boulet ramé ; car il s'agissait, en cas de rencontre avec la flotte anglaise, de savoir prendre rapidement le branle-bas de combat.

Quand on doubla la Sicile, le vent d'ouest s'engouffra dans les voiles et accéléra la vitesse, en donnant aux bâtiments des allures de dauphins bondissant sur les vagues.

Et de nouveau Jean Tapin, de grosses gouttes de sueur au front, alla se réfugier dans un coin où plusieurs s'était déjà mis à l'abri. C'était tout près du bordage, sous la passerelle du commandant. Il y trouvait la solitude relative qui lui était nécessaire pour faire ses confidences aux poissons.

Mais ce jour-là, la place était prise ; le rouleau de cordages sur lequel il s'asseyait d'habitude, la tête dans ses mains, était occupé par un officier qui lisait. Jean, portant instinctivement la main à son bonnet de police, se retirait précipitamment, lorsqu'une voix brève le rappela. Il tressaillit, car il lui semblait reconnaître cette voix.

— Eh ! mais, je ne me trompe pas, reprit l'officier, c'est mon jeune batailleur de l'autre soir. Dis, est-ce bien toi ?

Jean inclina la tête sans répondre.

— On a dû te calmer en te mettant aux fers, reprit l'officier dont la voix s'adoucissait.

— Oui, fit Jean très bas.

— On a bien fait ; les soldats n'ont pas le droit de se battre entre eux quand l'ennemi n'est pas loin : pendant la guerre, tu dois ton sang à la

France, petit, et tu ne peux en disposer ailleurs ; comprends-tu cela au moins ?

Jean fit signe qu'il comprenait ; très intimidé d'ailleurs par le ton autoritaire de son interlocuteur, il leva la tête, rencontra deux grands yeux noirs fixés sur lui, et n'osa regarder l'inconnu qu'il supposa être le commandant du bord.

— Allons, dit l'officier, assieds-toi là auprès de moi et causons.

Jean n'était guère d'humeur à soutenir une conversation ; mais il ne pouvait se soustraire à l'invitation qui lui était faite. Il jeta de nouveau un rapide regard sur l'officier, pour reconnaître son grade, ne vit aucun galon, aucune broderie sur les manches, aucun insigne sur les épaules et, à tout hasard, se rappelant que les marins employaient souvent cette appellation :

— Oui, commandant, répondit-il ; mais je suis... je ne sais, je suis...

— Oui, tu es mal à ton aise : il n'y faut pas penser, ni regarder la mer ; il faut penser à autre chose ; à tes parents, par exemple.

— Je n'ai plus de parents.

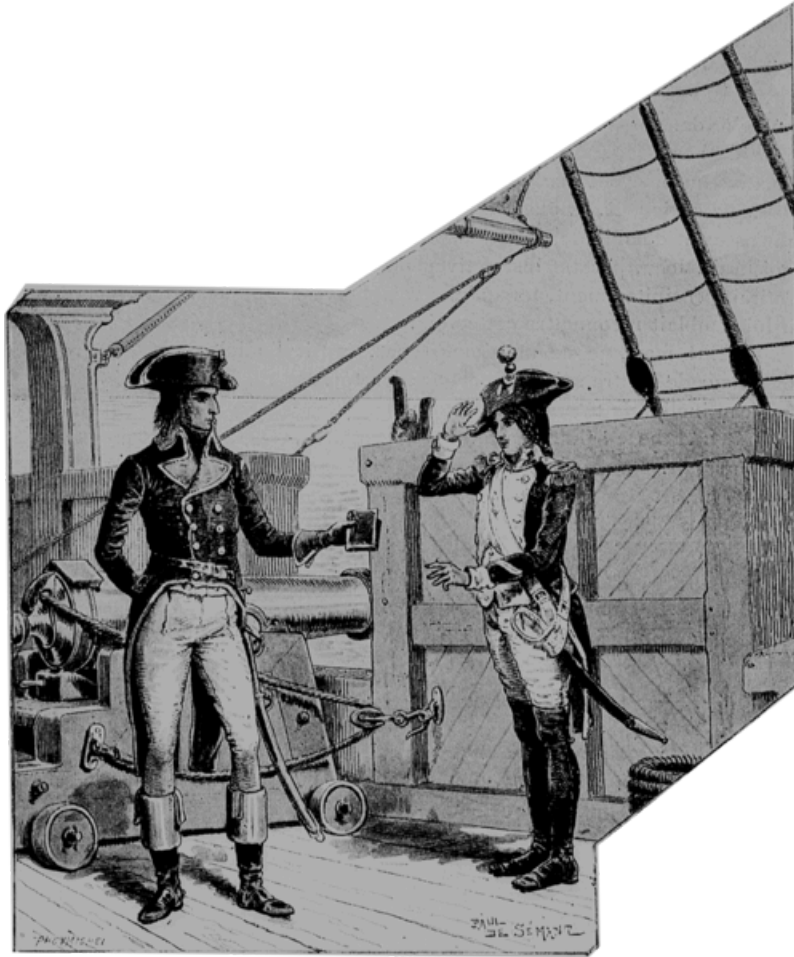
— Comment ? Tu es bien jeune pourtant... tu as une famille au moins ?

— Je n'en ai qu'une : c'est la 9^e demi-brigade.

Et en quelques mots, Tapin mit son interlocuteur au courant des principaux événements de sa vie, sans oublier le récit de son premier combat et la balle qu'il avait reçue dans son chapeau.

— Si je l'avais là, je vous la montrerais, dit-il.

— Je te crois, mon enfant, dit l'officier subitement intéressé ; alors tu as dix-huit ans et tu as déjà cinq ans de services.



L'officier tendit à Jean Tapin le volume qu'il était occupé à lire.

— Cinq ans, neuf mois et seize jours, commandant.

— Diable ! tu tiens tes comptes comme un officier payeur. Et, dis-moi, es-tu content de faire cette nouvelle campagne ?

— Oh ! oui, s'il n'y avait pas ce vilain mal de mer. Il s'interrompt, courut au bordage, se pencha, et revint très pâle.

— Il faut continuer à causer, petit... le mal t'oubliera. Réponds à mes questions : sais-tu où nous allons ?

— Pour cela, non, commandant.

— On n'en parle pas à la 9^e demi-brigade ?

— Oh ! si : il y en a qui disent qu'on va en Grèce, les autres à Constantinople, pour faire alliance avec le grand Turc ; mais ça nous est bien égal d'aller ici ou là ; avec le général Buonaparte, nous irions au bout du monde.

— Tu le connais, le général ?

— Non, et pourtant il est sur ce bateau : mais depuis que nous sommes partis, je ne l'ai vu que de loin, un jour où il est monté sur la passerelle avec l'amiral, et encore il me tournait le dos. Je voudrais bien le voir de près ; je serais si content !

— Tu l'aimes donc bien ?

— Oh ! oui, et surtout je l'admire ; oh ! je l'admire tant ! Songez donc à tout ce qu'il a fait déjà : à Arcole, à Castiglione, à Rivoli ; et tous ces drapeaux que j'ai été voir aux Invalides et qu'il a envoyés d'Italie !... Et puis le commandant disait l'autre jour qu'il comptait bien sur lui pour nous débarrasser de tous ces bavards du Directoire...

L'officier sourit.

— Ah ! il a dit cela, ton commandant ?

— Oui ; et songez que le général Buonaparte n'a que trente ans.

— Vingt-neuf même, je crois...

— Alors vous comprenez, poursuivit Jean qui s'enhardissait, il peut bien nous mener aux Grandes-Indes ; on le suivrait les yeux fermés.

— Aux Grandes-Indes ? mais pourquoi ? demanda l'officier dont l'œil noir s'alluma soudain.

— Mais pour attaquer les Anglais, donc !...

— Les Anglais aux Grandes-Indes ! Pourquoi irions-nous les chercher si loin quand l'Angleterre est si près ?

— Ah ! parce que leurs flottes empêchent de débarquer en Angleterre ; mais là-bas, en Asie, ils ne se méfient pas !... Et quel coup si on leur reprenait tout ce qu'il nous ont volé, tout coque La Bourdonnais et Dupleix avaient conquis sous les ci-devant rois.

— Dupleix, La Bourdonnais ! tu connais donc ton histoire de France ? Sais-tu <pic je te trouve bien avance pour un petit sergent de ton âge ? Où

as-tu appris tout cela ?

— Dans les livres que M^{me} Catherine et aussi le capitaine Jolibois me prêtent.

— Ah ! tu aimes à lire.

— Beaucoup, beaucoup !

— Eh bien, je vais te prêter ce livre-là.

Et l'officier tendit à Tapin le volume qu'il était occupé à lire.

C'est le plus beau des livres que je connaisse, reprit-il, surtout pour un soldat. Je te donne deux jours pour le lire ; dans deux jours, à pareille heure, tu me le rapporteras ici toi-même.

— Merci, commandant, fit Jean tout joyeux ; justement les journées me semblaient longues et vous pensez, bien que nous n'avons pas pu emporter de livres dans nos sacs.

Quand notre petit ami se retrouva dans l'entrepont avec Belle-Rose et qu'il eut narré sa rencontre, il se hâta d'ouvrir le livre. Il portait pour titre :

VIE DES HOMMES ILLUSTRÉS DE LA GRÈCE ET DE ROME
RACONTÉE PAR L'HISTORIEN
PLUTARQUE

Et tout à coup, jetant les yeux sur la page suivante, il poussa un cri étouffé.

— Oh ! maître ! fit-il.

— Quoi donc ? dit le géant.

— voyez !...

Le géant, on s'en souvient, ne savait pas lire.

— Lis donc vite, petit, dit-il ; tu m'impates.

— Voilà ce qui est écrit :

*Ce livre appartient
à Napoleone di Buonaparte
Élève à l'École militaire de Brienne, 1788.*

— Vingt mille sabords ! hurla le tambour-maître, et tu ne l'as pas reconnu tout de suite !

Jean était devenu d'une pâleur de cire.

— Je n'ai pas osé seulement le regarder, balbutia-t-il ; et puis je ne l'avais jamais vu.

— Mais tu sais bien qu'il est maigre comme un clou ; très brun, des yeux noirs immenses ; des cheveux plats couleur de suie ; une mèche tombant sur le front, menton carré, teint mat, tout le monde sait ça depuis que le citoyen David l'a portraituré.

— Je le regarderai mieux en allant lui reporter son livre, ou plutôt, non, fit-il ; je n'oserai jamais le regarder.

— Il t'a dit de revenir ?

— Oui, après-demain.

— Alors tu vas l'approcher, lui parler, le toucher peut-être, fit Belle-Rose impressionné. Il a toutes les chances, ce Tapin ! conclut-il. Que tu es né coiffé, mon garçon !

Le lendemain, pendant toute la journée, Jean Cardignac dévora le précieux livre et tous ces récits d'actions héroïques l'enfièvreèrent d'autant plus qu'il se dit :

« C'est à cette source que puise ses modèles l'homme dont tout le monde parle en Europe. »

Longtemps avant l'heure, il était au rendez-vous, et quand le général en chef de l'armée d'Égypte arriva dans son uniforme très simple, avec son chapeau en bataille, ses mains derrière le dos dans l'attitude qui lui était familière, Jean fit le salut militaire aussi raide que s'il eût avalé un sabre de cavalerie.

— Ah ! je vois que tu me connais maintenant, fit Bonaparte en lui caressant le menton ; eh bien, mon livre t'a-t-il intéressé ?

— Oh, oui !

— Et quel est l'homme de Plutarque qui t'a le plus séduit ? voyons...

Jean réfléchit un instant.

— C'est Régulus, fit-il.

— Ah ! et pourquoi ?

— Parce qu'il lui a fallu un courage plus grand que celui qu'il faut sur les champs de bataille pour ne pas violer sa parole, et revenir à Carthage, sachant quels supplices l'y attendaient.

— C'est très bien, très bien vraiment... Dis-moi ton vrai nom, mon enfant.

— Jean Cardignac : mais mes camarades m'appellent Jean Tapin depuis Valmy... Alors, c'est ce nom-là que je préfère...

— Écris-le toi-même sur la première page de ce livre ; comme il ne me quitte jamais, tu es sûr que je n'oublierai pas. Et retiens bien ceci, poursuivit Bonaparte : si tu le veux, à la fin de la campagne qui commence, tu seras officier. Le veux-tu ?

— Oh ! général ! c'est impossible...

— Impossible ! Sache, mon enfant, que le mot impossible n'est pas français. Si tu le veux, et si ta bonne étoile te sauve du yatagan des Arabes, des fièvres et du soleil, tu seras officier, je te le répète, car, *avec de la volonté*, il n'y a pas d'obstacle.

Bonaparte avait disparu depuis quelques minutes, et Jean Tapin était encore à la même place, les yeux troubles, tremblant d'émotion.

— Quand je te disais que tu es né coiffé, s'écria le géant, lorsque son petit-fils adoptif, d'une voix frémissante, lui conta son entrevue avec le héros de Rivoli.

Ce qui est certain, c'est que, de ce jour, l'enthousiasme du petit volontaire de 92 pour la carrière des armes se doubla d'un fanatisme profond pour l'homme qui, à ses yeux, personnifiait la guerre.

Ce contact de quelques instants l'avait littéralement galvanisé.

Un invincible besoin d'activité le prit ; ne pouvant tenir en place, il consacra toutes ses heures de loisir à circuler dans les parties accessibles du vaisseau, à interroger les marins, à se rendre compte de tout ce qu'il voyait autour de lui. Il pénétra dans les magasins, prit part, lui aussi, à la manœuvre du canon, se glissa dans la cale, et jusque dans la soute aux poudres, apprit le maniement des voiles et le jeu du gouvernail.

Il lui arriva bien, pendant les premiers temps, de se perdre dans ce dédale des batteries hautes et basses, de buter dans des cordages et d'aller heurter des matelots moqueurs, lorsqu'un coup de roulis jetait le bâtiment de côté ; mais il était leste et agile, grimpait comme un chat aux échelles de corde, et était toujours prêt à rendre service.

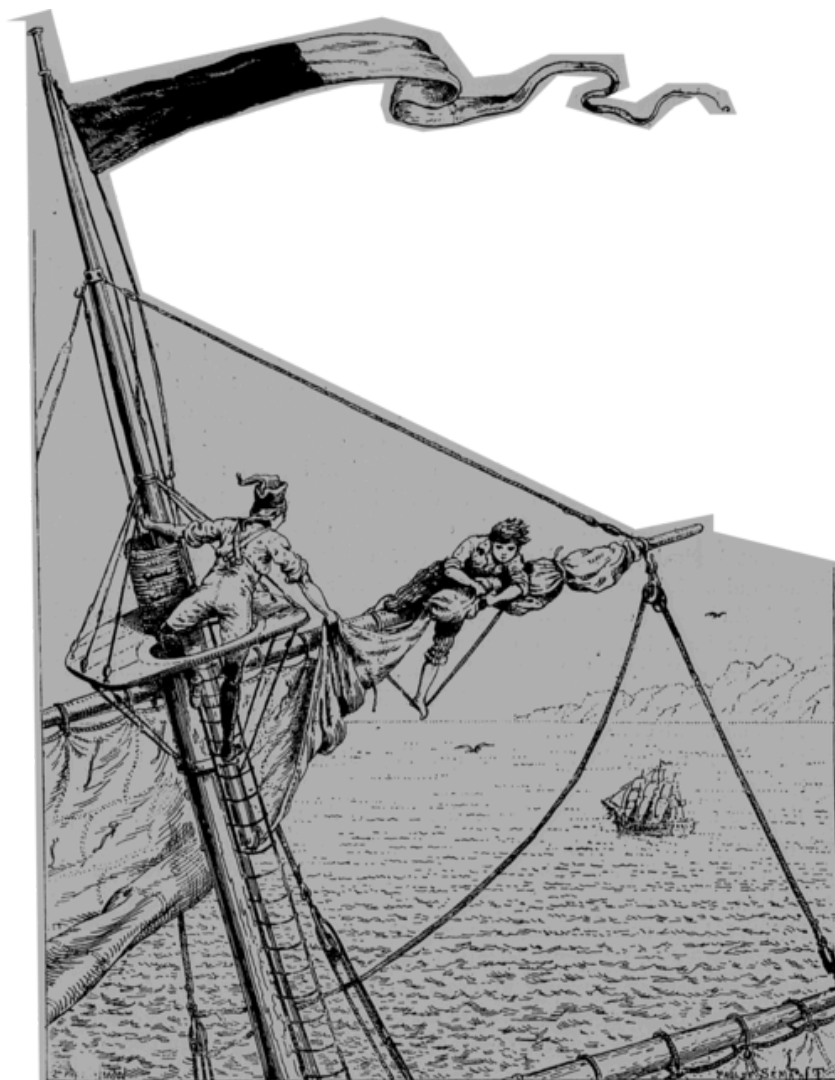
Un jour, par une forte brise qui faisait tanguer fortement l'*Orient*, il monta au mât de grand perroquet pour aider un mousse à carguer une voile.

Quand il en descendit, il fut grondé par Belle-Rose pour sa témérité ; mais Haradec, son nouvel ami, le reçut dans ses bras et l'embrassa.

— Tu es un rude petit gars, dit-il ; tu mériterais d'être Breton.

— Et toi tu serais digne d'être Parisien, riposta Jean riant.

Cependant on était parti de Toulon depuis vingt jours et personne ne connaissait encore le but de l'expédition. On savait seulement, par le mot de Bonaparte, parlant du *yatagan des Arabes*,



Tapin grimpait comme un chat aux échelles de corde et était toujours prêt à rendre service.

qu'on allait débarquer en pays musulman ; mais était-ce en Syrie, en Égypte,

ou en Asie-Mineure ?

Le secret avait été si bien gardé que Nelson, qui commandait les forces navales anglaises, arriva devant Toulon vingt-cinq jours après que Bonaparte en était parti.

Le 9 juin, une terre apparut à l'horizon.

C'était l'île de Malte, appartenant à cette époque aux chevaliers de Malte, ordre religieux remontant aux croisades, et toute la flotte française se déploya devant La Valette, la capitale imprenable de l'île.

Imprenable, elle l'eût été avec d'autres défenseurs que les chevaliers de cette époque, abâtardis par une longue paix, et surtout avec d'autres assaillants que les Français de Bonaparte, habitués à ne plus douter de rien.

Trois mille soldats furent débarqués, et, en quelques heures, s'emparèrent des tours et des batteries qui défendaient la rade : le lendemain, la ville capitulait ; les soldats de la 9^e demi-brigade avaient dû se contenter de contempler le spectacle de la canonnade et de l'assaut du haut des hunes, et Belle-Rose ne s'était pas privé de fulminer contre la mauvaise chance qui ne lui permettait pas de se dégourdir les jambes à terre.

Mais il changea de ton, lorsque, laissant 4,000 hommes dans l'île avec le général Vaubois, Bonaparte ordonna de remettre à la voile, en continuant à se diriger vers l'est. Si la 9^e eut débarqué, nul doute qu'elle n'eût fait partie de cette garnison, ainsi abandonnée à elle-même en pleine Méditerranée.

Mais où allait-on, enfin ?

Ce fut Haradec, le timonier, qui l'apprit aux soldats, le matin du 1^{er} juillet.

Il était monté de bonne heure à la hune de misaine, et quand il en redescendit :

— Voici la terre, dit-il ; je reconnais la plage d'Alexandrie et le phare du Marabout ; nous arrivons en Égypte.

L'Égypte ! ce nom aussitôt circula et Jean se remémora toutes ses lectures d'autrefois. L'Égypte, c'était la terre des Pharaons ; la région antique qui avait vu l'exode des Juifs et avait abrité la sainte Famille contre les persécutions d'Hérode ; c'était le pays du Sphinx et des Pyramides, l'ancien royaume de Cléopâtre, devenu province romaine, puis tombé au pouvoir de l'Islam... et, à partir de là, Jean ne savait plus.

Qui régnait sur ce riche pays, fertilisé par le Nil, et qu'y venaient faire 40,000 Français ? Comment étaient-ils faits, ces musulmans dont on ne parlait en France qu'avec une secrète terreur, car ils occupaient les côtes barbaresques d'Alger, de Tunis et de Tripoli, où, chaque année se vendaient,

des centaines d'esclaves chrétiens, et d'où leurs tartanes s'élançaient pour infester la Méditerranée.

Jean Tapin n'allait pas tarder à voir de près, de trop près même, comment ils étaient faits.

La flotte avait à peine mouillé en rade d'Aboukir que les opérations du débarquement commencèrent, malgré le mauvais état de la mer, déferlant sur les rochers.

À minuit, la silhouette de Bonaparte apparaissait sur le sable du rivage, au clair de lune. Aussitôt on battait au ralliement, et, sans même attendre ses chevaux, le général en chef prenait la tête des bataillons débarqués et se mettait en route pour Alexandrie, distante de cinq à six lieues.

À huit heures du matin, sur le piédestal de la colonne de Pompée, il ordonnait l'assaut de la ville sur trois colonnes.

Un seul bataillon de la 9^e demi-brigade, celui du commandant Scévola, débarqué de l'*Orient*, faisait partie de la colonne de Kléber.

Quand on ne fut plus qu'à deux cents mètres des hautes murailles crénelées, une fusillade se mit à crépiter au sommet du mur, et, sous l'impulsion des officiers, les compagnies s'élancèrent.

Il eût fallu des pièces de vingt-quatre pour abattre des murs de cette épaisseur, et aucun canon n'avait été débarqué ; mais une large brèche s'ouvrait sur la droite, dans une haute tour carrée, et, au milieu de la fumée, Jean entendit une voix puissante qu'il connaissait bien : c'était celle de Kléber.

— Par ici, les enfants !

Il se précipita ; déjà la haute stature du général se dressait au milieu d'une échelle, et une grappe humaine semblait accrochée à ses basques brodées d'or. En même temps que le capitaine Fix, Jean Tapin arriva au sommet de la brèche.

Mais ce fut pour voir Kléber tomber comme une masse, frappé d'une balle au front.

Il n'était pas mort pourtant, car la balle qui l'avait frappé n'avait plus assez de force pour pénétrer ; mais ses soldats qui l'adoraient le crurent tué, et un immense cri de rage et de vengeance se répercuta parmi les grenadiers

qui montaient à l'assaut. Jean avait vu confusément, au sommet de la muraille, des figures étranges : des hommes coiffés de turbans verts et blancs, des nègres aux cheveux crépus, des mulâtres portant des fez, de longs burnous blancs flottant comme des ailes d'oiseau ; mais, à la vue des baïonnettes, toutes ces apparitions fantastiques avaient disparu, et bientôt les grenadiers, parvenus au sommet du mur, s'écoulèrent à droite et à gauche, le long du chemin de ronde intérieur, pour faire place aux assaillants qui suivaient.



Kléber tomba, frappé d'une balle au front.



Sous son poids, un trou venait de s'ouvrir.

Des cris retentirent à quelque distance, et les chapeaux des voltigeurs de la 32^e demi-brigade apparurent au sommet d'une brèche voisine.

C'était la colonne du général Menou qui débouchait à son tour.

De tous côtés les défenseurs d'Alexandrie s'enfuyaient.

Par où les suivre ?

Aux pieds des soldats, une ville énorme s'étalait, coupée de rues étroites, uniformément formées de cubes blancs juxtaposés. Dans ces pays d'Orient,

en effet, les maisons n'ont pas de toit ; mais des terrasses blanchies à la chaux, sur lesquelles les femmes, condamnées pendant le jour à la réclusion perpétuelle dans l'intérieur des appartements, peuvent venir le soir prendre le frais à l'abri des regards curieux.

Des minarets aux formes gracieuses et élancées, des coupoles d'albâtre, des koubas cuirassées d'écailles vertes, se profilaient au-dessus de cette mer de maisons, et, à leur sommet, pointait vers le ciel le croissant d'or, emblème de l'Islam.

Jean venait d'atteindre une grosse tour ronde, face à l'entrée du port, cherchant une issue, un escalier pour descendre dans l'intérieur de la ville. Une douzaine d'hommes de sa section marchaient sur ses traces.

— Attends, dit-il à Cancalot qui le suivait comme son ombre ; voilà une maison adossée à la muraille... je vais sauter : ça n'est pas trop haut. Tu me suivras.

Une terrasse s'étalait en effet au pied de la tour, à quatre mètres environ au-dessous des créneaux.

Quatre mètres ! ce n'était qu'un jeu pour Jean Tapin.

Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que rien n'est moins solide que ces terrasses arabes construites en pierres sèches et en mauvais mortier.

Il s'élança, son fusil dans la main droite, le fourreau de son sabre dans la main gauche, suivant les plus purs principes de la gymnastique appliquée, prêt à se recevoir sur les jarrets.

Il n'en eut pas besoin ; sous son poids, un trou venait de s'ouvrir, au travers duquel il passa comme un boulet, et, dans un grand éboulis de pierres et de gravats, il se trouva tout d'un coup étalé sur de moelleux coussins, au milieu d'une vaste pièce entourée de colonnes de marbre.

En même temps, des cris perçants retentissaient autour de lui, et une douzaine de femmes, vêtues de riches étoffes aux couleurs chatoyantes, s'enfuyaient affolées, et s'entassaient dans un angle de la pièce.

Puis un nouveau craquement se produisit dans la terrasse ; une paire de jambes chaussées de longues guêtres noires apparut suspendue au milieu des stalactites dorées du plafond, et Jean n'eut que le temps de s'écarter

pour ne pas recevoir sur le dos cet aérolithe d'un nouveau genre ; c'était Cancalot qui n'avait pas voulu lâcher son chef de file.

Tous deux venaient d'échouer dans le harem d'un riche musulman.

CHAPITRE X

UNE CAMPAGNE QUI FINIT MAL

Jean Cardignac eut à peine le temps d'échanger avec le Parisien un regard d'étonnement : un grand diable de nègre, vêtu d'une courte tunique blanche serrée à la taille par une large ceinture rouge, s'élança d'un renforcement obscur où il se tenait accroupi, brandissant un large cimeterre.

Cancalot fit un bond de côté et le coup qui lui était destiné s'amortit sur le divan.

Mais, au même moment, la baïonnette de Jean pénétrait, rapide comme l'éclair, dans le flanc du noir gardien du harem, qui s'abattit comme une masse, pendant que les femmes, tombées à genou, poussaient des cris de terreur.

Jean fit rapidement le tour de la pièce ; des réduits sombres s'ouvraient, tapissés de nattes. Au milieu de l'un d'eux, il distingua une vasque de marbre blanc, dans laquelle tombait en murmurant un mince filet d'eau ; d'étroites ouvertures grillagées laissaient filtrer la lumière, et des tentures aux dessins bizarres, représentant des chameaux, des palmiers et des fleurs, la tamisaient, laissant voir derrière elles des lits de repos couverts de brocart.

Mais nulle part le petit sergent ne discerna d'issue.

Une seule était là, bien apparente, celle par laquelle il était arrivé ; mais la pièce était très haute et il ne fallait pas songer à en atteindre le plafond.

— Nous sommes pris ! déclara Jean.

— Une vraie souricière ! fit Cancalot.

— Les camarades ont dû nous voir disparaître pourtant...

— Ça n'est pas sûr ; nous étions pas mal en avant d'eux, sergent... Mais, voyons ! mille caronades ! ces belles personnes qui nous regardent doivent

savoir où est la porte... Si on les obligeait à parler ?

Il fit quelques pas vers les Mauresques dont les cris d'effroi redoublèrent, et, au même moment, par une ouverture étroite comme une meurtrière, apparut le canon d'un fusil damasquiné d'argent.



Jean s'élança furieux et releva le fusil de l'Auvergnat.

— Attention !... Baisse-toi ! s'écria Jean.

Il était temps : une balle siffla au-dessus de la tête de Cancalot, lui effleurant les cheveux.

Mais en même temps, des coups furieux ébranlèrent un vaste panneau de cèdre, voisin de la meurtrière d'où le coup était parti. Des cris, des jurons parmi lesquels nos deux prisonniers reconnurent des vocables familiers, pénétrèrent jusqu'à eux ; et, une minute après, par une brèche ouverte à l'aide d'un gros madrier, apparaissaient les figures connues des grenadiers de la section de Jean Tapin.

— Le voilà ! s'écria Michu.

Et la baïonnette haute, les gaillards envahirent la salle en poussant devant eux un Maure, au turban vert, à la longue robe jaune, à la figure bronzée, aux traits énergiques, à la barbe toute blanche.

L'émotion pour Jean et son compagnon avait été courte mais vive, et vous devinez, mes enfants, quel soupir ils durent pousser en se voyant à l'air libre, dans un superbe patio — on appelle ainsi la cour intérieure des maisons arabes — autour duquel courait une colonnade de porphyre.

Car ils étaient tombés dans un véritable palais ; rien à l'extérieur, suivant l'usage oriental, ne le distinguait des maisons voisines, sauf la hauteur de ses terrasses ; mais l'intérieur en était d'une richesse inouïe.

Il était facile de voir que le maître en était le fier Arabe dont les grenadiers venaient de s'emparer, car, dès qu'elles le virent, les femmes s'élancèrent au-devant de lui éplorées, baisant le bas de son cafetan et redoublant leur mimique expressive, panachée d'un gazouillis d'interjections suppliantes.

Déjà Jean Tapin, tout au bruit du canon et de la fusillade qu'il percevait de nouveau, s'élançait vers la porte principale qui donnait sur une petite place, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas suivi. Tous ses hommes, et Cancalot lui-même, étaient rentrés à l'intérieur du palais ; les uns commençaient à piller, les autres entraînaient les femmes et les dépouillaient de leurs colliers de perles et d'ambre, pendant que, froidement, Michu attachait le vieil Arabe à une colonne avec une bretelle de fusil, et, reculant de quelques pas, s'appêtait à le fusiller dans toutes les règles.

Jean s'élança furieux, et, d'un geste brusque, releva le fusil de l'Auvergnat.

— Défense de tuer cet homme ! Tu ne vois donc pas qu'il est désarmé ! clama-t-il d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

Il courut aussitôt vers ses grenadiers, et, admonestant celui-ci, invectivant celui-là, jetant à pleins poumons les ordres les plus énergiques, il parvint, non sans peine, à les rassembler et les dirigea vers la sortie.

Là, il trouva le colonel Dorval, suivi du commandant Scévola et de plusieurs officiers. À côté de lui marchait un civil que Jean Tapin sut plus tard être un Français nommé Magallon, ancien consul de France au Caire. Amené de Toulon par Bonaparte, il devait lui servir d'interprète et de guide dans les principales villes égyptiennes qu'il connaissait bien.

— C'est ici, dit-il, qu'est la demeure du cheick El Messiri. Et justement, ajouta-t-il en pénétrant dans le palais, le voici.

Ce disant, il désignait le vieil Arabe que Jean Tapin venait, si opportunément, d'arracher à la froide cruauté de Michu.

Une conversation en arabe s'engagea aussitôt entre lui et l'interprète de Bonaparte, et Jean, que la curiosité avait amené près du colonel Dorval, entendit pour la première fois ce parler guttural si différent du nôtre. Il remarqua que, pendant toute la première partie de la conversation, le vieil Arabe l'avait désigné à l'interprète. Quand elle fut terminée, ce dernier en traduisit le sens au colonel :

« Le cheik El-Messiri, dit-il, est reconnaissant à ce jeune Franc — et ce disant il montrait notre ami Tapin — qui vient de l'arracher à la mort et de sauver ses femmes de la brutalité des soldats. Par considération pour lui, il consent à user de son influence auprès de Kaoraïm, le commandant turc d'Alexandrie, pour l'engager à rendre la citadelle. De plus, il va conseiller aux habitants de déposer les armes et de procurer des vivres à l'armée. »

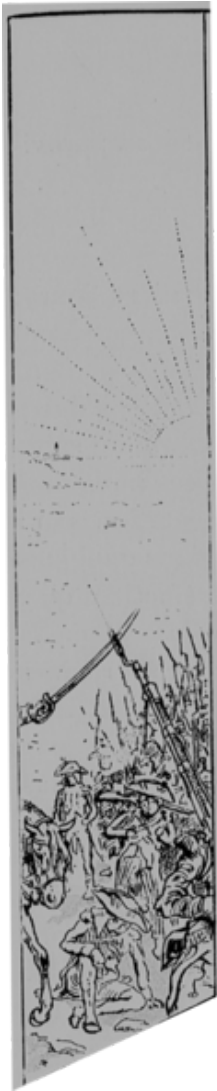
Le colonel Dorval prit la main du petit sergent.

« Eh bien ! Tapin, mon ami, lui dit-il, tu peux te vanter d'avoir eu une heureuse inspiration en protégeant la vie de ces gaillards-là, et en te montrant galant vis-à-vis de ces dames... Il paraît que c'est un uléma, un chérif, comme qui dirait l'archevêque musulman d'Alexandrie. Grâce à lui,

tout va rentrer dans l'ordre... Je rendrai compte à Kléber. Bon début de campagne, bon début !... »

Jean Cardignac, enchanté, s'élança au dehors pour prendre sa part de la lutte finale ; mais déjà la cité bâtie par Alexandre le Grand était au pouvoir des Français.

Le général Bonaparte y fit, à midi, une entrée triomphale. Comme il tournait une rue, une balle, partie d'une fenêtre, rasa la botte de sa jambe gauche ; les chasseurs de sa garde montèrent sur la terrasse, entrèrent dans la maison et trouvèrent un Turc seul, barricadé dans sa chambre, ayant autour de lui, six fusils chargés ; il fut tué sur place.



Près du vieux port, Jean eut la joie de retrouver, quelques heures après, son nouvel ami Haradec.

« L'amiral nous a envoyé sonder le passage pour entrer dans le port vieux d'Alexandrie, dit le quartier-maître : toute la flotte de guerre peut y tenir ; quand elle y sera, nous nous moquerons joliment des Anglais.

— Sont-ils en vue ?

— Non, pas encore ; ils doivent nous chercher du côté de Constantinople. C'est égal, j'aurais préféré une bonne bataille avec eux.

— Et si vous la perdiez ?

— Oh ! alors, plus de bateaux pour retourner en France ! Nous serions en Égypte pour le restant de nos jours.

— Alors il vaut mieux l'éviter, dit Jean, qui pensa aussitôt à Lison.

— C'est sûrement ce va faire ; aussi je vais me débrouiller pour faire partie de la flottille qui va suivre l'armée.

— Quelle flottille ?



— Les petits bateaux qui peuvent remonter le Nil et qui vont vous suivre, en portant les approvisionnements.

Nous allons donc longer le Nil ?

— On le dit. »

Non, on ne devait pas le longer, du moins pendant les premiers jours ; car les cinq divisions de Bonaparte, espacées à un jour d'intervalle, entrèrent dans le désert de Damanhour.

Jamais troupe ne souffrit autant que l'armée française pendant ces dures étapes. Elle parcourait en effet un terrain aride, crevassé, parsemé de sable mouvant, sous un soleil torride qui chauffait les cerveaux. Dans ces immenses solitudes qui confinent au terrible désert de Lybie, nulle végétation pour reposer la vue ; le Nil était loin, l'eau était rare et saumâtre, et, dans quelques puits, les soldats trouvèrent des cadavres d'animaux en putréfaction qu'y avaient jetés les Fellahs pour empoisonner l'eau. On évita le danger en la faisant bouillir ; mais le bois lui-même était rare ; quelques maigres racines seules surgissaient du sable, et il fallut se servir, comme combustible, de la fiente desséchée des chameaux.

Joignez à ces souffrances, l'incessante poursuite des Arabes-Bédouins qui, suivant les divisions comme des chacals, surprenaient les traînards et leur coupaient la tête.

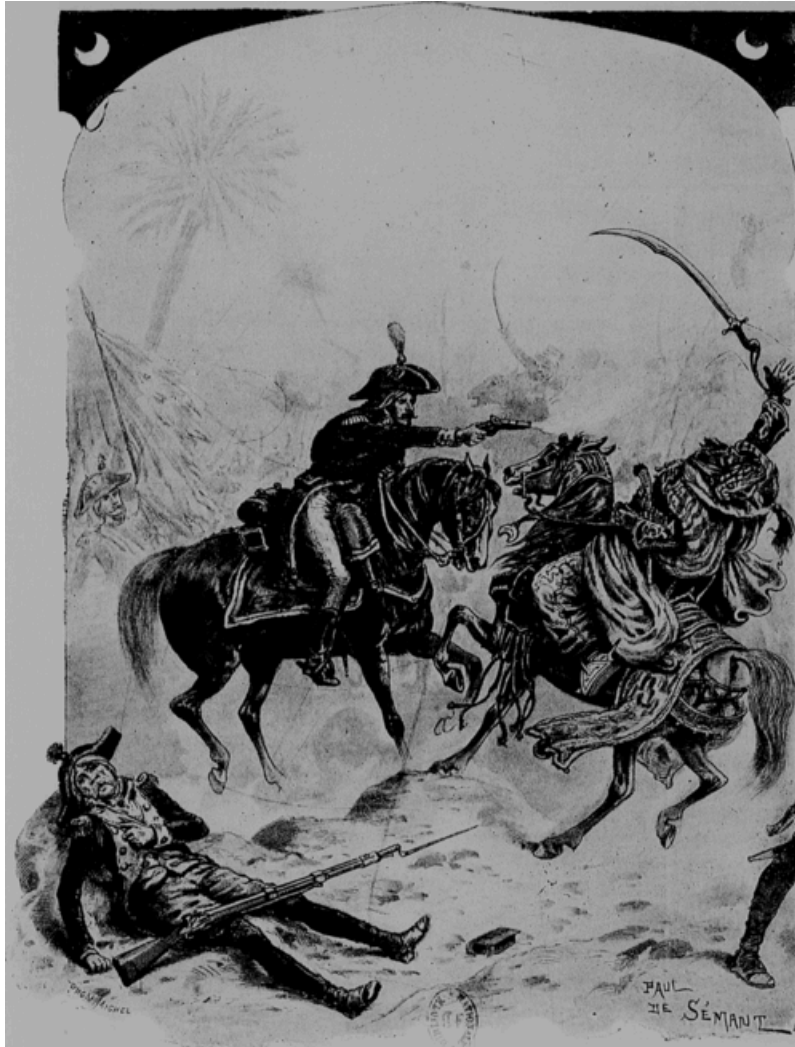
Jean Cardignac, les tempes battantes, le palais desséché, la tête cerclée comme d'un carcan de fer, crut qu'il n'arriverait jamais à la troisième étape ; des soldats jetaient leur sac et leur fusil, d'autres s'asseyaient dans le sable, la tête dans les mains et les yeux hagards : il fallut que les officiers les obligeassent à avancer à grands coups de plat de sabre ; mais les officiers eux-mêmes commençaient à murmurer.

« Que sommes-nous venus faire dans ce pays maudit ! » s'écriaient-ils.

Ils se taisaient en voyant Bonaparte au milieu d'eux ; il avait renvoyé ses chevaux, et marchait à pied comme un simple soldat.

Le quatrième jour, de merveilleux paysages se dessinèrent à l'horizon : des forêts de palmiers baignaient leurs pieds dans une eau lointaine et bleuâtre ; la Neuvième qui formait l'avant-garde, poussa des cris de joie, et les plus fatigués retrouvèrent des forces.

Mais, à mesure qu'on s'avanceit, la séduisante apparition s'éloignait ou se fondait dans la buée tremblotante qui montait du sol échauffé : les soldats



Le lieutenant-colonel Letureau lui brûla la cervelle à bout portant.

étaient victimes du mirage, phénomène optique que nul ne connaissait et que

Monge expliqua en l'attribuant à la réfraction des rayons obliques dans un air surchauffé.

Ce jour-là, Jean Tapin éprouva de quel prix est l'affection des soldats pour le chef qui a su la gagner, car le placide Michu, le voyant accablé, prit

son havre-sac, l'attacha au sien, et fit ainsi la route sans dire mot, pendant que Jean, allégé, redoublait d'efforts pour arriver.

Le soir enfin on atteignit le Nil, et la vue de ce fleuve béni transporta l'armée : soldats, officiers, généraux, tous s'y précipitèrent, buvant à longs traits. Des imprudents s'y noyèrent ; d'autres moururent dans d'atroces coliques, quelques heures après, pour avoir ingurgité une trop grande quantité d'eau.

Enfin, près du village de Chébreïs, apparurent des groupes de plus en plus importants de cavaliers, galopant au milieu de la poussière, et, de tous côtés, les aides de camps de Bonaparte coururent vers les divisions qui marchaient en échelons dans la plaine.

Le général Kléber ayant été, en raison de sa blessure, laissé à Alexandrie, la 9^e demi-brigade avait été rattachée à la division du général Desaix.

« Formez le carré ! » commanda-t-il.

À peine ce mouvement qui consiste, comme vous le comprenez, à faire face de quatre côtés à la fois, était-il terminé, que l'une des masses de cavalerie ennemie arriva sur la division avec la rapidité de l'éclair.

Jean était au premier rang, auprès d'un canon qui occupait l'un des angles du carré-car, à cette époque, il y avait dans chaque bataillon un canon servi par les grenadiers. — Notre petit ami avait déjà vu, à Fleurus, des charges de cavalerie ; il en avait toujours été très impressionné, car il semble que rien ne doit résister au choc de ces masses, arrivant à pleine vitesse ; mais l'effet produit par les Mameluks, ainsi nommait-on ces hardis cavaliers qu'il voyait pour la première fois, était vraiment terrifiant.

Ils étaient magnifiquement vêtus : casques d'acier, cottes de mailles éblouissantes, larges ceintures d'argent, manteaux de soie voltigeant derrière eux ; leurs chevaux, caparaçonnés de velours et d'or, bondissaient, merveilleux de souplesse, jetant du feu par les naseaux.

Ils arrivaient dans un désordre fantastique, les mieux montés précédant les autres, brandissant leurs larges cimenterres, et convaincus, tant était grand leur dédain pour l'homme à pied, qu'ils allaient fouler, sous les sabots de leurs chevaux, ces carrés hérissés de baïonnettes.

— Attention, mes gars, dit le général Desaix, à cheval au centre du carré, et surtout ne tirons pas trop tôt.

Et quand ils ne furent plus qu'à cent mètres, les colonels commandèrent :
« Feu de deux rangs ! »

Ardente, la fusillade crépita, pendant que les canons, placés aux angles et dans les intervalles, tiraient à mitraille.

Les hardis cavaliers tourbillonnèrent : beaucoup s'abattirent, mais quelques-uns arrivèrent sur les baïonnettes. L'un d'eux même, enlevant son cheval d'un bond gigantesque, pénétra dans l'intérieur du carré, bien que chaque face fut épaisse de six rangs, et le lieutenant-colonel Leturcau qui commandait le 2^e bataillon, lui brida la cervelle à bout portant.

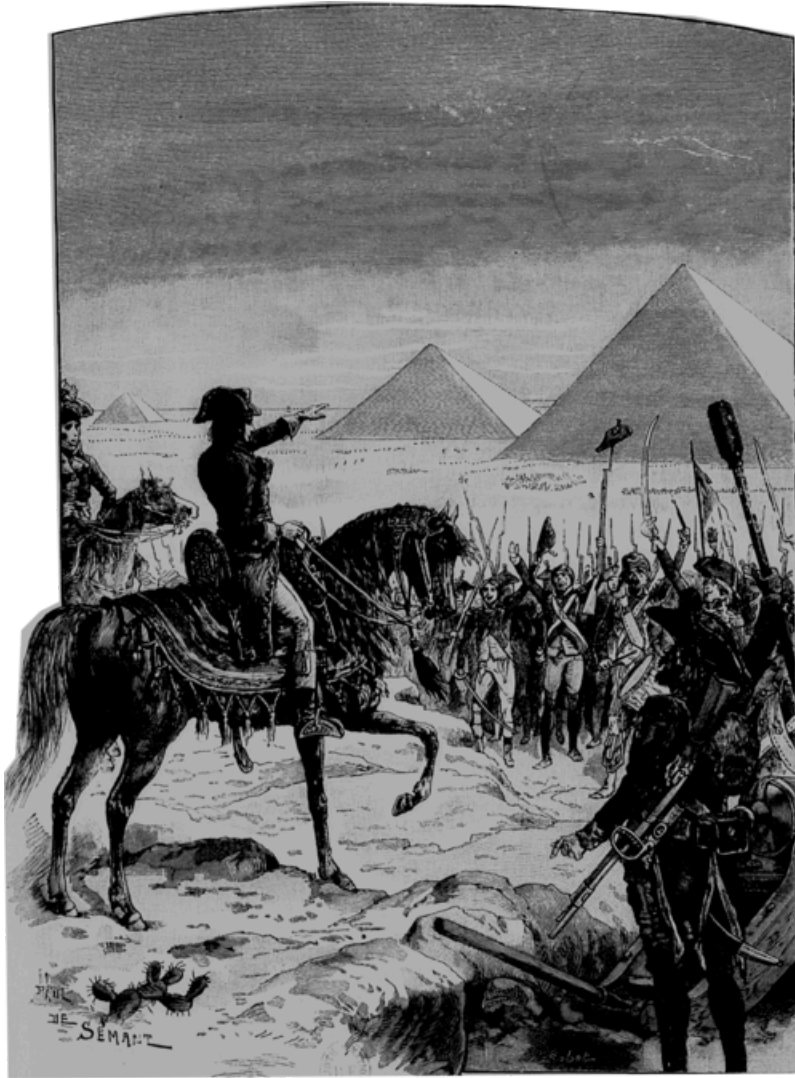
— A-t-il du tou... tou... du tou... pet, ce sau... sau... vage-là !

La fin du mot, qu'il acheva à grand'peine car il était affreusement bègue, se perdit dans son coup de pistolet. C'était un brave soldat et un vaillant officier ; mais son infirmité faisait la joie de la 9^e demi-brigade, depuis dix mois qu'il y avait été nommé, car il lui arrivait souvent de commander : « Par le flanc... » ou « conversion... » sans pouvoir dire gauche ou droite. Les grenadiers l'appelaient Coco, parce qu'il ne manquait jamais, en parlant au colonel Dorval, de lui dire : « mon co... co... co... » plusieurs fois, avant d'arriver à expectorer les deux dernières syllabes.

En une heure, l'avant-garde mameluk, envoyée du Caire au-devant des Français, et qui devait n'en faire qu'une bouchée, était dispersée. Quand les lignes de faisceaux furent formées, les soldats firent cercle autour des cadavres amoncelés devant les faces des carrés, et les examinèrent curieusement.

Bientôt, et suivant les coutumes de l'époque, coutumes abandonnées aujourd'hui, car il est interdit aux soldats de détrousser les morts, voltigeurs et grenadiers eurent dépouillé les Mameluks de ce qu'ils portaient de précieux ; or, l'habitude de ces guerriers orientaux étant de porter sur eux toute leur fortune, en pièces d'or et en pierres précieuses, bon nombre de soldats trouvèrent des ceintures richement garnies. Parmi les plus heureux fut Belle-Rose qui, ayant mis la main sur un boy de haute marque,

s'appropriâ une lourde sacoche remplie d'or, et un poignard dont le manche était constellé de pierreries.



Soldats, s'écria-t-il, souvenez-vous que du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent.

— Voilà qui est superlatif ! déclara-t-il en enfouissant sa fortune dans son havresac.

Quant à Jean, il se borna à prendre, sur la selle d'un riche cavalier, une étoffe de soie merveilleusement brodée, qu'il plia soigneusement au fond de

sa giberne.

— Lison s'en fera un joli corsage, se dit-il.

Neuf jours après, l'armée de Bonaparte arrivait devant le Caire, où l'armée tout entière de Mourad-Bey allait tenter de l'arrêter dans une lutte suprême. C'est la bataille qui porte, dans l'histoire, le nom de Bataille des Pyramides. Elle se livra en effet à quelque distance de ces énormes monuments, bâtis vingt siècles auparavant par les esclaves hébreux.

À huit heures du matin, un immense hurra retentit dans l'armée française : elle venait d'apercevoir les quatre cents minarets du Caire, la fameuse capitale qui avait succédé à Thèbes, à Memphis et à Alexandrie.

Au sortir des sables arides, la vue de cette ville splendide ranimait tous les courages, et, lorsque apparut, en avant des jardins, l'immense armée des Beys, rangée en bataille, les acclamations des soldats redoublèrent.

— Qu'une bonne goutte de ma Catherine nous ferait du bien avant de commencer la danse ! s'écria le tambour-maître.

— Tu as raison, Marcellus, observa le capitaine Jolibois ; mais nous pouvons commencer la danse sans ça, et ce soir, après la bataille, nous boirons un fameux coup de vin dans cette bonne ville du Caire.

— Vous plaisantez, fit le colonel Dorval qui avait entendu.

— Mais, mon colonel, je suppose bien que...

— Vous ne savez donc pas que les Musulmans ne boivent pas de vin ? Le prophète leur a interdit le vin et les liqueurs fortes.

— Les malheureux ! s'écria le tambour-maître en faisant pirouetter sa canne : ils ne connaissent pas ce qu'il y a de plus superlatif, et je regrette encore plus ma pauvre Catherine et son tonneau !

Catherine, Lison ! Ces deux noms arrachèrent Jean Cardignac à la contemplation du merveilleux panorama que dorait le soleil levant : le premier coup de canon venait de retentir, et son imagination évoqua la figure douce et les yeux bleus de sa petite amie.

Si vraiment, comme le lui avait prédit le général Bonaparte, il pouvait devenir officier, quelle surprise pour elle au retour !

Il allait bien faire de son mieux, dans cette bataille qui se préparait, pour franchir au moins un échelon vers l'épaulette ; car il n'espérait plus rien des promesses que lui avait faites le colonel Dorval à Alexandrie : il avait été oublié dans la distribution des récompenses. Peut-être, cette fois, allait-il être plus heureux.

Au moment où cette pensée traversait son esprit, le général en chef pénétra dans le carré dont la 9^e demi-brigade faisait partie : il maintenait avec peine un magnifique cheval syrien dont la queue flottante balayait le sable.

Il frémissait et ses yeux lançaient des éclairs.

« Soldats, s'écria-t-il, en montrant du doigt les pyramides, souvenez-vous que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent ! »

Tout, dans cet homme, empoignait le soldat. Il avait le mot, le geste, la gravité sereine. Jean, électrisé, eut voulu rencontrer son regard ; mais déjà le héros d'Arcole, sorti du carré de Desaix, galopait vers celui de Reynier, suivi de Murat et d'un escadron de chasseurs.

Quelques instants après, les charges des Mameluks arrivaient, rapides comme la foudre. Ces merveilleux cavaliers ne faisaient qu'un avec leur monture : ils bondissaient sur le front et les flancs des carrés, le sabre pendant au poignet, tiraient leur carabine, leur tromblon, leurs quatre pistolets ; puis, mettant le cimeterre à la main, se précipitaient sur le rempart hérissé de baïonnettes.

Mais, comme à Chébréïs, leur audace et leur élan se brisèrent contre ces citadelles mouvantes ; en vain les attaquèrent-ils de front, de flanc et d'arrière : elles crachaient la mort par leurs quatre faces.

Pendant deux heures, ils s'acharnèrent dans cette lutte inégale, passant dans les intervalles des divisions pour foncer sur la réserve, retranchée dans deux villages en arrière ; sentant que, s'ils étaient vaincus, c'en était fait de leur domination sur l'Égypte, de leurs trésors, de leurs palais et de leurs femmes ; combattant avec la rage du désespoir.

Enfin Mourad-Bey, sentant son impuissance, prit le parti de fuir avec les cavaliers qui lui restaient. Il faillit être coupé du désert, et s'échappa avec

quelques centaines d'hommes seulement : les autres durent se rabattre sur le Nil et plusieurs milliers s'y noyèrent.

Détail curieux : ce furent leurs cadavres qui, charriés par le fleuve, portèrent les premiers, aux villages de la Basse-Égypte, à Damiette et à Rosette, la nouvelle de la victoire de l'armée française.

À midi, la charge battit, et les divisions, débarrassées des Mameluks qui étaient pour elles les seuls ennemis dangereux, abordèrent les remparts de terre élevés par l'infanterie turque. Celle-ci lâcha pied sans combattre ; les canons qui s'y trouvaient en grand nombre firent la joie des Français, car ils offraient cette particularité que, encadrés dans des affûts de bois, ils ne pouvaient tirer que dans une seule direction : quelques-uns même avaient éclaté au premier coup, tuant tous leurs servants.

Dans le camp abandonné par les Beys, les soldats trouvèrent des cantines pleines de confitures et de sucreries ; des tapis, des porcelaines, de l'argenterie, des étoffes, des parfums, des richesses de toutes sortes.

Mais ce qui émerveilla le plus notre petit ami, ce fut l'entrée au Caire, le soir, à la lueur de l'incendie de la flottille turque ; trois cents bâtiments brûlaient sur le Nil, jetant vers le ciel des tourbillons de flammes. On y voyait comme en plein jour ; les minarets élancés, les dômes imposants de la mosquée d'El-Azhar prenaient des apparences fantastiques, et, dans les rues étroites et désertes, derrière les grillages de leurs fenêtres, les Arabes, délivrés du joug des Mameluks, regardaient passer, au son d'une marche triomphale, ces soldats de l'Occident qui leur apportaient la liberté.

Comme l'armée, ils n'avaient d'yeux que pour le chef qui les conduisait, et de ce jour, ils l'appelèrent le sultan *Kébir*, c'est-à-dire le *Grand Sultan*.

Mais au milieu des réjouissances qui marquèrent l'entrée des Français dans la capitale de l'Égypte, la funèbre nouvelle du désastre d'Aboukir tomba comme une douche d'eau glacée.

L'amiral Brueys s'était obstiné à ne pas mettre la flotte à l'abri dans le vieux port d'Alexandrie, malgré les pressantes recommandations de Bonaparte ; de plus, il ne s'était pas fait éclairer et l'amiral anglais Nelson était tombé sur son escadre à l'improviste, au moment où la moitié de ses équipages étaient à terre. Après une bataille de dix-huit heures, il avait

détruit la flotte française presque entière, en subissant lui-même des pertes énormes.

Le lendemain, on eut des détails par un courrier du contre-amiral Gantheaume : l'*Orient* avait sauté et sa perte avait été, en grande partie, cause du désastre.

Jean éprouva un véritable chagrin en apprenant la perte de ce beau bâtiment, et de suite il se demanda ce qu'était devenu son ami Haradec : il ne faisait pas partie de la flottille du Nil, car elle était à l'ancre au Caire ; et si Haradec eut été au Caire, Jean l'eût déjà rencontré ; il avait dû sauter avec l'*Orient*, et Tapin en fut mortellement attristé.

Mais bientôt les nouveautés de toutes sortes auxquelles il assista accaparèrent son attention. La première fut la solennité par laquelle les Égyptiens fêtent chaque année l'inondation du Nil. Elle fut célébrée en grande pompe au mois d'août.

L'armée entière y prit part, rangée en bataille, en grande tenue, sur les bords du fleuve, et Jean, placé sur la digue du canal du Prince des Fidèles, vit rompre, par le Cadi, le barrage qui retenait les eaux du Nil.

Bonaparte avait auprès de lui El-Bekry, descendant du Prophète. Des salves d'artillerie se mêlèrent aux cris d'allégresse des deux cent mille spectateurs qui les entouraient ; les places du Caire devinrent des lacs, certaines rues, des canaux, et le limon qui fait la richesse de l'Égypte, se répandit au loin dans la vallée.

En décembre, le fleuve rentra dans son lit : des milliers de fellahs couvrirent la terre de semences, et, en quelques semaines, des plaines fleuries, de riches moissons, des tapis verdoyants, offrirent un coup d'œil enchanteur.

Puis, ce fut la fête du Prophète ou *Hégire* : ce mot, mes enfants, signifie *fuite*. Il est destiné à rappeler la fuite de Mahomet, chassé de la Mecque par ses ennemis au début de ses prédications, et se réfugiant à Médine. C'est de ce jour que les musulmans font partir le commencement de leur année, qui est de douze jours plus courte que la nôtre, et Bonaparte qui, avec une suprême adresse, respectait les croyances et les traditions du peuple qu'il venait de soumettre, associa de nouveau l'armée à cette fête.

Les mois se passèrent : le Caire se francisait de jour en jour davantage. Un jour vint où la ville se révolta ; mais Bonaparte fit tout rentrer dans l'ordre à coups de canon, et la vie reprit tranquille et indolente pour le corps d'occupation de la Basse-Égypte, pendant que Desaix, poursuivant Mourad-Bey dans la Haute-Égypte, portait le drapeau français jusqu'aux ruines de Thèbes et à la cataracte de Syène. Jean avait eu une grosse déception : la prise d'Alexandrie, malgré les promesses de son colonel, ne lui avait apporté aucun grade nouveau ; la bataille des Pyramides où il n'avait eu aucune occasion de se distinguer, pas davantage : il ne prenait guère le chemin de devenir officier. Pourtant, autour de lui, on avançait : Michu venait d'être sergent.



On retirait des tombeaux des cadavres momifiés.

Jean profita de ses loisirs pour escalader les Pyramides et grimper sur les épaules du Sphinx qui les avoisine ; il s'attacha aux pas des savants qui accompagnaient l'expédition : Monge, Berthollet, Larrey, Geoffroy-Saint-Hilaire. Chaque jour, ils exécutaient des fouilles aux environs, et la surprise de notre petit ami fut extrême lorsqu'il vit extraire, des tombeaux souterrains des anciens rois d'Égypte, des cadavres momifiés entourés de bandelettes et datant de vingt-deux siècles.

La 9^e demi-brigade était casernée dans le vieux Caire, mais la compagnie de Jean Tapin occupait l'un des forts que le général Caffarelli avait élevés pour tenir la ville en respect. Un jour que le petit sergent rêvait sur le rempart, se demandant quand arriveraient les nouvelles de France, et commençant, comme beaucoup d'autres, à sentir la tristesse de l'exil, il se sentit frapper sur l'épaule : il se retourna et d'un bond fut sur pied : il avait reconnu Bonaparte.

« Eh bien ! petit, tu es donc toujours sergent ? »

À grand'peine Jean put articuler un « oui » étranglé : il était médusé.

— Alors tu ne prends guère le chemin de devenir officier... c'était promis pourtant.

Tapin fit un effort, et d'une voix plus assurée :

— Ce n'est pas ma faute, fit-il.

— Tu as assisté aux deux batailles ?

— Aux deux.

— Et tu as vu les Mameluks de près ?

— Pour ça, oui, général, et j'ai monté à l'assaut d'Alexandrie, et j'ai même... »

Il s'arrêta, craignant, s'il parlait, d'attirer des reproches au colonel Dorval, qui en effet avait promis de faire connaître sa belle conduite à Alexandrie et n'en avait rien fait.

Mais Bonaparte, devinant une arrière-pensée chez son jeune protégé, le poussa, et. Jean raconta simplement les faits que nous connaissons.

Le général réfléchit un instant.

« J'ignorais cela, dit-il... eh bien, écoute-moi : je vais te donner une occasion de te distinguer ; le veux-tu ?

— Oh ! oui, général, je serais si content ! On est trop bien ici.

— Tu as raison, on s'y endort dans le bien-être, et c'est un mauvais oreiller pour le soldat. Je vais donc te changer ton lit de plume contre un lit de camp. Sais-tu ce que c'est qu'un dromadaire ?

— Oui, j'en vois tous les jours, répondit Jean étonné, et se demandant où le général voulait en venir.

— Oui, tu vois ceux qui portent des fardeaux, c'est-à-dire des chameaux ordinaires, marchant au pas ; mais je te parle, moi, des dromadaires qui portent des cavaliers et qui trottent ferme et longtemps.



— J'en ai vu aussi, quand la grande caravane est partie avec le tapis que les Musulmans envoient à la mosquée de la Mecque.

— Saurais-tu te tenir en équilibre sur la bosse de cet animal-là ?

— Je le crois, puisque je sais monter à cheval.

— C'est quelque chose, mais ce n'est pas la même chose. Et dis-moi aussi, crains-tu le soleil ?

— Pour ça, non ; mais il faut bien vous dire général, que notre chapeau n'est guère une coiffure commode pour ce pays-ci, fit Jean qui

s'enhardissait.

— Je le sais bien, mais crois-tu donc que je puisse vous faire faire des coiffures ici, comme à Paris ? D'un autre côté, je ne peux pourtant pas vous donner le fez turc ou le turban arabe : donc tu garderas ton chapeau.

— Mais oui, mais oui, se hâta de dire le petit sergent.

— Et je te nomme maréchal-des-logis avec double solde dans l'escadron des dromadaires qui sera formé ces jours-ci.

Maréchal-des-logis ! ce n'était pas de l'avancement cela, puisque, dans la cavalerie, c'est le grade qui correspond à celui de sergent dans l'infanterie.

Jean eut envie de dire : « Je voudrais bien rester à la Neuvième », mais il n'osa :

Qu'eût pensé le Maître ?

— D'ailleurs, poursuivit ce dernier, puisque je vais te faire courir quelques dangers, il est juste que tu aies une compensation : tu as laissé des affections en France, m'as-tu dit ?

— Oh oui ! ma mère et ma sœur adoptives.

— Prépare une lettre que tu enverras à Berthier : elle leur parviendra, je te le promets. »

Jean, très ému, ne trouva rien à répondre. Que de fois déjà, il avait songé à leur écrire ; mais toutes les routes étaient fermées, du moins il le croyait.

Il prit la main du général et la porta vivement à ses lèvres.

Un sourire passa sur la face pâle du futur empereur : cette preuve d'affection passionnée le touchait plus qu'il ne voulait le laisser paraître, et il y répondit par une petite tape amicale sur la joue de Jean Tapin.

Le lendemain même, notre héros était mis en présence d'un dromadaire, et un Bédouin, uniquement servi par une mimique expressive, lui apprenait l'art difficile de l'équitation sur le « vaisseau du désert », ainsi que l'appellent les Arabes nomades. Il lui montra comment on force l'animal à s'agenouiller ; comment on s'installe au sommet de la bosse couverte de longs poils, sur une selle appropriée ; comment on croise ses pieds sur l'encolure ; comment enfin on dirige l'animal par le jeu simultané des pieds et de la bride.

En moins de quinze jours, Jean Tapin arriva à trotter sur sa nouvelle monture, et même à trotter à une belle allure, car sachez qu'un cheval au galop suit difficilement un méhari de course — c'est le nom que ce genre de chameau porte aujourd'hui. — Dans tous les cas, il ne le suit pas longtemps, puisque le méhari arrive à faire cent et même cent cinquante kilomètres par jour, et cela pendant plusieurs jours de suite.

En un mois, le nouvel escadron fut formé : il comprenait cent soixante dromadaires. Murat vint l'inspecter et adressa des compliments au capitaine Dupuy qui le commandait. Jean vit donc de près, pour la première fois, celui qui devait être plus tard le grand maître de la cavalerie française. Amoureux du panache et des tenues extraordinaires, Murat portait ce jour-là un costume oriental : turban avec aigrette, pantalon large et grandes bottes de cuir rouge à glands d'or : sa selle était étincelante de broderies, et le cimenterre damasquiné à poignée d'argent qui y était suspendu, provenait d'un bey qu'il avait tué en combat singulier.

Sa revue passée, il caracola autour des nouveaux cavaliers, les plaisanta sur leur attitude et leur position, et, quelques jours après, l'escadron de dromadaires s'enfonçait dans le désert, pour préparer l'expédition de Syrie.

— Je reviendrai à la Neuvième, avait dit Jean à ses amis de la demi-brigade.

Et toutes les mains avaient pressé la sienne ; les vieux qui l'aimaient comme leur enfant, les jeunes gens qui l'admiraient comme un ancien lui souhaitèrent bonne chance.

Canalot aurait voulu se faire admettre dans l'escadron nouvellement créé pour suivre son sergent ; mais le dromadaire qu'il avait enfourché pour éprouver ses aptitudes, l'avait plusieurs fois déposé piteusement sur le sable, et il avait dû se résigner à reprendre ses jambes comme moyen de locomotion — le train 11 diraient les cyclistes d'aujourd'hui.

La 9^e demi-brigade ne devait pas faire partie d'ailleurs de l'expédition de

Syrie : elle restait au Caire, ne se doutait et Jean guère, en embrassant Belle-Bose, qu'il ne devait le revoir que quatre ans plus tard.



Jean ne faisait plus qu'un avec sa monture.

Ce fut certes une des plus dures époques de la vie militaire de notre petit camarade celle des chevauchées sans repos à travers les sables qui séparent l'Égypte de la Judée ; songez, mes enfants que, quand le thermomètre centigrade marque en France trente ou trente-deux degrés, vous souffrez déjà beaucoup de la chaleur ; or, dans le désert, il marque jusqu'à cinquante-deux, cinquante-six et même soixante degrés à l'ombre.

« Les poules y pondent des œufs durs », disent les Arabes.

De plus, pas un arbre, pas un point d'ombre : quelquefois pas de puits ; le plus souvent il faut se contenter d'une eau saumâtre que seuls, les chameaux trouvent bonne, et dont ils font provision ; ils en emplissent, en effet, une poche spéciale, dans laquelle ils la conservent sans qu'elle se corrompe, puis la font remonter dans leur gorge par une simple contraction des muscles ; grâce à ce réservoir naturel, ils peuvent rester plusieurs jours sans boire, et maints Arabes, prêts à mourir de soif, ont sacrifié leur chameau pour trouver dans son estomac la gorgée d'eau qui les rappelait à la vie.

La première ville où entra Jean fut Suez ; je n'ai pas besoin de vous apprendre, mes enfants, que l'isthme de ce nom n'était pas percé, puisqu'il ne fut inauguré qu'en 1869 : les vaisseaux ne pouvaient alors, comme aujourd'hui, passer directement de la Méditerranée dans la mer Rouge.

De là, l'escadron de dromadaires visita les fontaines de Moïse, puis le mont Sinaï où les Français furent accueillis chaleureusement par les moines chrétiens qui en occupaient le couvent. Le supérieur montra au capitaine Dupuy le livre sur lequel figuraient les signatures de Mahomet et de Saladin. Bonaparte devait, quelques jours après, y ajouter la sienne. Ces

signatures servaient aux moines de sauvegardes, et jamais, en effet, ils n'avaient été molestés par les musulmans.

De là, les intrépides cavaliers reconnurent la citadelle d'El-Arisch, que devait prendre quelques jours après le général Reynier ; et, la laissant derrière eux, ils se dirigèrent à travers les sables vers la Palestine, où se rassemblaient deux armées turques, envoyées contre les Français par le sultan de Constantinople.

Pendant ces longues courses, où il fallait se garder au moins autant contre le climat que contre les Bédouins pillards et rusés, Jean Cardignac acquit une endurance qui se traduisit par un changement profond dans sa physionomie : son teint rosé se hâla, sa figure douce revêtit une expression énergique, et le léger duvet qui ombrageait sa lèvre et qu'il fallait regarder de près pour y voir un embryon de moustache, s'allongea, s'épaissit et se teinta de brun. Déjà homme par le cœur et le caractère, il allait bientôt le devenir tout à fait par la force et le développement physique.

Maintenant, il ne faisait plus qu'un avec sa monture ; il avait appelé son chameau « Pitt » du nom d'un ancien ministre anglais, bien connu en France pour son hostilité acharnée contre notre pays. Il lui faisait faire des courses fantastiques, et poussait fréquemment, avec quelques hommes, des reconnaissances éloignées en avant du gros de l'escadron, très impressionné par les souvenirs qu'il rencontrait à chaque pas, dans ce pays témoin de l'enfance et de la passion de Jésus-Christ.

Un jour, il poussa jusqu'à Hébron, et les Druses catholiques qui habitaient ce pauvre village lui montrèrent le tombeau d'Abraham. Toutes ses croyances d'enfant lui revenaient à la mémoire, et son cœur battit bien fort à la pensée qu'il allait voir Jérusalem.

Un soir après une marche pénible à travers des collines pierreuses, il arriva dans un hameau assez misérable, bâti sur un éperon isolé ; son guide arabe le nommait Beit-Lahm ; mais un religieux vêtu de blanc sortit d'un ermitage en reconnaissant l'uniforme français, et lui apprit qu'il était à Bethléem.

Là, était né le sauveur du monde. À quelques kilomètres dans le Nord, Jean Cardignac, pénétré d'une émotion religieuse indéfinissable, chercha les murs de Jérusalem. Il était arrivé au bord d'un étroit ravin, au fond

duquel coulait le torrent du Cédron ; au loin, dans l'est, la mer Morte miroitait semblable à un lac de mercure ; le Jourdain déroulait dans la plaine son mince ruban d'argent ; il allait atteindre le Mont des Oliviers, la ville sainte... une estafette le rappela, et l'escadron tout entier dut obliquer vers l'Ouest : car Bonaparte, après la prise de Jaffa, continuait sa marche au Nord sur Saint-Jean-d'Acre, afin d'y attaquer sans retard le Pacha turc Djezzar qui s'y était réfugié.

Cette place prise, la ville sainte tomberait d'elle-même, et après elle, Damas, qui devait servir de premier point d'appui à Bonaparte dans sa marche sur l'Inde. Mais Saint-Jean-d'Acre ne fut pas pris et l'armée française ne prit pas Jérusalem.

Rattaché au corps du général Junot, l'escadron d'éclaireurs quitta donc la Judée pour entrer en Galilée : il traversa Sichem, Samarie, fit une pointe vers le lac de Tibériade et entra à Nazareth, précédant Bonaparte de quelques heures seulement. Grand fut l'étonnement des Français en pénétrant dans le couvent de cette humble bourgade, où s'était passée l'enfance de Jésus, d'y trouver une église magnifique, illuminée par des milliers de cierges entourant le Saint-Sacrement.

Un prêtre français y officiait, et pendant que, à cette heure, en France, les prêtres étaient poursuivis et les églises fermées, l'armée d'Égypte, ses officiers en tête, assista à un *Te Deum* solennel. Les vieux soldats d'Italie, cherchant au fond de leurs souvenirs les airs liturgiques qui avaient bercé leur enfance, chantèrent des cantiques, et nombre de curieux visitèrent la grotte de l'Annonciation où la Vierge avait reçu la visite de l'ange Gabriel.

Saint-Jean-d'Acre, que Bonaparte allait assiéger en vain pendant soixante-deux jours, était défendu, non seulement par les Turcs du Pacha Djezzar, mais encore par le commodore anglais Sydney-Smith qui était entré dans le port avec deux vaisseaux de 80.

Malheureusement les petits bâtiments français qui amenaient d'Égypte les canons de gros calibre, destinés au siège d'Acre, furent pris en mer par les Anglais, et tous les efforts de l'héroïque armée d'Égypte se brisèrent contre les épais remparts de la ville. En vain, Kléber battit au Mont-Thabor une armée turque, envoyée de Damas au secours du Pacha ; Bonaparte ne

put entrer dans la ville, que d'ailleurs la peste ravageait comme elle avait ravagé Jaffa.

Manquant de canons, le général en chef eut recours à la mine.

La clef de Saint-Jean-d'Acre était le palais même de Djézzar ; il dominait les remparts. Le pacha, sentant qu'il pouvait être enlevé d'un moment à l'autre, avait fait transporter sur les vaisseaux anglais ses trésors et ses femmes et s'y était réfugié lui-même.

Le point le plus haut de ce palais était une tour énorme, d'où les Turcs faisaient pleuvoir, nuit et jour, un feu d'enfer sur les tranchées françaises ; à tout prix il fallait les déloger de ce point culminant, et comme les pièces de huit ne pouvaient mordre sur ces épaisses murailles, le général du génie Caffarelli, qui conduisait les opérations du siège, résolut de la faire sauter.

C'était une tentative difficile et périlleuse.

Il s'agissait de pénétrer à l'intérieur de cette tour par une poterne qui s'ouvrait à quatre mètres au-dessus du fond du fossé, d'y déposer, en un point convenablement choisi, quelques centaines de kilogrammes de poudre, et d'y mettre le feu sans attirer l'attention des défenseurs. Bonaparte demanda par la voie de l'ordre, soixante hommes de bonne volonté. Quand cet ordre fut lu dans le camp, Jean Cardignac revenait d'une longue reconnaissance de l'autre côté du Jourdain, et l'escadron de dromadaires venait de recevoir l'ordre de reprendre du service à pied dans le corps du siège.

Toute cette dure campagne qu'il venait de faire ne lui avait pas rapporté un seul grade, parce que, toujours éloigné de Bonaparte, il n'avait pas eu l'occasion de faire citer son nom devant lui.

Cette occasion qui le fuyait depuis longtemps se présentait peut-être : il donna son nom, et, le soir même, il était appelé à la tente du général en chef. Ce dernier était en conférence avec le général Caffarelli.



Bonaparte le considéra quelques instants en silence.

Comme l'aide de camp de service empêchait le petit sergent d'entrer, une voix que Jean connaissait bien lui cria de l'intérieur :

— Faites-le vite entrer, Delcroix, ce petit bonhomme.

Quand Jean fut devant lui, toujours correct dans son attitude et le regard droit :

— Je suis content de te revoir, petit, car voilà deux mois que je n'ai entendu parler de toi, dit Bonaparte. Alors c'est entendu, tu veux prendre ta part du coup de main de cette nuit.

— J'ai donné mon nom, dit Jean.

— Je l'ai vu : pour soixante hommes que j'ai demandés, il s'en est présenté huit cents. J'ai choisi et je me suis souvenu de ton nom, tu vois. J'ai même songé à te donner le commandement de l'expédition ; c'est te dire que j'ai bonne opinion de toi.

— Oh ! merci, général !

— Ne me remercie pas trop, car tu as neuf chances sur dix de ne pas revenir ; tu penses bien que les Turcs ne vont pas te laisser faire comme cela.

— Je reviendrai, dit Jean d'une voix ferme.

— J'aime à t'entendre parler ainsi : il faut toujours avoir confiance dans son étoile. Si tu reviens, c'est pour toi l'épaulette de sous-lieutenant, je te le promets. D'ailleurs, tiens, prends ceci ; quand tu me représenteras cet objet, je te donnerai ton brevet en échange.

Ce disant, Bonaparte tendit à notre petit ami, une tabatière en or, sur le couvercle de laquelle était enchâssée une miniature, représentant une femme jeune encore et de grande beauté.

Si vous vous étonnez de voir le futur empereur faire un cadeau pareil à un simple sergent, je vous rappellerai, mes enfants, que Napoléon prisait beaucoup et que, à ce titre, il avait toujours une véritable collection de tabatières.

Le général Caffarelli expliqua ensuite à Jean ce qu'on attendait de lui. Il s'agissait de prendre la tête des soixante hommes réunis dans la tranchée, de se munir d'une mèche, d'un morceau d'amadou et d'un briquet. Chacun des hommes serait porteur d'un sac de vingt kilos de poudre ; l'ensemble des charges représenterait donc une mine de 1,200 kilogrammes, suffisante pour jeter bas la grande tour. Quand la poudre serait convenablement disposée pour produire tout son effet, Jean n'aurait plus qu'à allumer la mèche et à s'enfuir aussitôt, pour n'être pas surpris par l'explosion.

— Tu as bien compris, petit ? demanda Bonaparte.

— J'ai bien compris, et je ferai tout ce qu'il faut. Il dit ces mots simplement, et Bonaparte le considéra quelques instants en silence.

Peut-être, pendant cette courte minute, eut-il l'idée de l'arracher à cette périlleuse expédition. En voyant sa jeunesse, il se dit sans doute qu'il était

dommage d'envoyer à la mort un jeune soldat de cette trempe ; mais il était fataliste comme les musulmans eux-mêmes et croyait au destin.

— Va, mon enfant, dit-il.

— Un mot seulement, général, dit Jean, avant de franchir la porte ; me permettez-vous de vous donner une autre lettre pour...

— Pour M^{me} Catherine, je me rappelle, dit Bonaparte qui avait une mémoire extraordinaire des noms ; oui ; envoie ta lettre avant de partir.

Jean sortit de la tente très ému : il glissa la tabatière dans une ceinture de cuir qu'il portait sur la peau, et dans laquelle était pliée la pièce de soie brodée destinée à Lison. Cette ceinture contenait aussi les soixante pièces d'or qui composaient sa fortune, et qu'il avait récoltées sur un mameluk, tué de sa main à Gaza.

Puis il écrivit à sa mère adoptive une lettre très courte, l'assurant que, à cette heure où il jouait sa vie, sa dernière pensée était pour elle et pour Lison.

À minuit, Jean trouva son détachement formé dans l'une des places d'armes du corps de siège, toucha, au dépôt du génie, les sacs de poudre préparés d'avance, et divisa son détachement en deux groupes, commandés par des caporaux. Il retrouva dans l'un d'eux un Marseillais, nommé Trophime, qu'il avait connu au Caire.

— Marche derrière moi, lui dit-il.

La nuit était très noire : une échelle avait été appliquée par un sapeur du génie contre le rempart.

Jean, muni seulement d'une hache et d'un poignard turc, car il était absolument interdit de tirer, monta le premier.

La porte de fer de la poterne avait été enfoncée tout exprès dans la journée à coups de canon ; mais les boulets n'y avaient fait que de larges déchirures, sans l'ouvrir entièrement. Fluet comme il l'était, Jean se faufila par une des ouvertures, et, une fois à l'intérieur, parvint à l'ouvrir aux grenadiers qui suivaient.

Il portait sous son habit une lanterne sourde, qu'il alluma une fois la porte franchie, il se trouvait dans un couloir assez long et très étroit, au bout duquel s'ouvrait une grande pièce, très haute de plafond ; des boulets y

avaient pénétré, faisant voler en éclats les carreaux de faïence peinte qui garnissaient les murs.

Ce n'était pas là qu'il fallait disposer la mine, car vous n'ignorez pas, mes enfants, que les gaz, dégagés par la poudre, ne produisent tout leur effet que s'ils trouvent une résistance à vaincre, une paroi à briser. À l'air libre ou dans une pièce trop grande, ils fument et n'explosent pas. Du moins, l'effet produit dans cette vaste pièce eut été insuffisant pour faire sauter une masse énorme comme la tour de Djeddar.

Jean savait cela, et le général Caffarelli le lui avait d'ailleurs expliqué. Il fallait trouver un coin, un réduit quelconque, dont les parois formeraient ce qu'on appelle *le bourrage* de la mine.

Une porte en fer se dessinait dans l'épaisseur du mur ; Jean fit signe à deux grenadiers de taille herculéenne ; tous deux s'arc-boutèrent, mais en vain : la porte résista.

« Attendez sergent, fit l'un d'eux ; voilà une serrure ; ça me connaît. »

Il introduisit son poignard dans le trou de la serrure, le tourna dans tous les sens, prit appui sur un ressort intérieur qui joua sans bruit, et la porte s'entr'ouvrit.

Mais qu'y avait-il derrière ?

« N'ouvrez pas, dit Jean à voix basse, au serrurier improvisé, et attendons... »

Les soixante hommes étaient montés, portant leurs sacs de poudre. Le petit sergent jugea que quarante d'entre eux au moins devenaient inutiles, et que c'était risquer leur vie en pure perte que de les conserver plus longtemps. Il leur fit déposer leur charge dans la grande salle, et leur donna l'ordre de repartir sans bruit par où ils étaient venus ; les vingt hommes restant transporteraient sans peine les sacs à l'endroit choisi.

Quand les derniers eurent disparu dans l'ombre du fossé, Jean revint vers la porte : Trophime le suivait.

« Reste là, dit-il à ce dernier : Je vais reconnaître seul. Si je siffle doucement, viens rejoindre avec les hommes apportant la poudre ; si je t'appelle par ton nom, accours vite ; c'est que j'aurai besoin d'aide. »

De l'autre côté de la porte, Jean se trouva dans un couloir très bas et qui paraissait sans issue, car, en arrivant au fond, il sentit la maçonnerie sous sa main. Par précaution, il n'avait pas rallumé sa lanterne ; mais, en revenant sur ses pas, il découvrit un boyau qui s'ouvrait sur la gauche, le suivit pendant une dizaine de pas, tourna à droite et aperçut des étoiles dans un coin du ciel...

Il allait siffler : soudain une ombre s'interposa entre le ciel et lui, une ombre coiffée d'un fez et portant un mousquet sur l'épaule. Pas de doute : c'était un soldat turc en sentinelle.

Jean revint sur ses pas et mit Trophime au courant.

« Nous allons disposer la mine dans cet angle du couloir, dit-il : fais apporter les sacs, mets-les en tas ; moi je vais surveiller... Quand ce sera fini, tu renverras tout le monde.

— Mais moi, je resterai ? dit le Marseillais.

— Oui, et tu garderas avec toi un grenadier solide, car ce factionnaire turc n'est peut-être pas seul... Quand tout sera prêt, préviens-moi et j'irai placer la mèche.

— Entendu, bagasse ! »

Jean Cardignac se dirigea vers la sortie du couloir et se tapit contre la muraille, non loin de la sentinelle qui ne pouvait l'apercevoir dans cette ombre épaisse et qui était à cent lieues de soupçonner ce dangereux voisinage. Serrant nerveusement sa hache d'abordage, Jean attendit et les quelques minutes nécessaires à l'opération du transport des poudres, lui parurent des siècles.

À quelques mètres derrière lui, silencieux comme des ombres et pieds nus, les soldats se passaient les sacs comme les travailleurs se passent des seaux d'eau pendant un incendie.

Tout à coup, le Turc se retourna : sans doute il avait entendu quelque bruit.

Il fit deux pas dans la direction du petit sergent ; puis, se ravisant, revint prendre sa place.

Jean avait été sur le point de bondir sur lui ; mais il avait senti à sa ceinture le cordeau de pulvérin qu'il devait disposer dans les sacs de

poudre. S'il manquait son coup, le factionnaire donnait l'éveil, et le temps lui ferait défaut pour disposer la mèche et l'allumer.

— Ça y est ! vint dire Trophime d'une voix qui ressemblait à un souffle.

À reculons, Jean se dirigea vers l'amas de sacs ; ils formaient une pyramide qui attaquait le mur de la voûte. De la lame de son poignard, sans avoir besoin d'y voir clair, il éventra l'un d'eux, et y plongea le cordeau de pulvérin auquel avait été fixé préalablement l'amadou.

Maintenant il s'agissait d'allumer cet amadou. Or, on n'avait pas alors les moyens perfectionnés d'aujourd'hui : piles portatives dont il suffit de dérouler les fils pour aller mettre le feu à la mine dans la tranchée même ; *cordeau détonant* qui brûle avec la rapidité de l'éclair et qu'on déroule comme un fil électrique, etc.

Les allumettes au phosphore elles-mêmes n'étaient pas connues. Jean Cardignac n'avait donc à sa disposition qu'un briquet.

— Tiens, dit-il à Trophime en le lui remettant, allume l'amadou et sauve-toi avec ton grenadier dès qu'il aura pris ; je te suivrai de près.

Et il revint à son premier poste de surveillance.

Mais ce qui était à craindre se produisit ; le bruit de l'acier, frappant le silex, fit tourner la tête au soldat turc qui, cette fois, résolument s'avança.

Il n'alla pas loin ; d'un vigoureux coup de hache, Jean l'étendit sur le sol, le crâne fendu jusqu'au milieu du nez.

Et tout eut été pour le mieux, si, dans sa chute, le musulman n'eut abandonné son fusil dont le chien, au cran de l'armé, heurta le sol et s'abattit.

Une détonation retentit.

Aussitôt une rumeur se fit entendre à quelque distance, et deux autres silhouettes apparurent à l'entrée du couloir.

Jean eut pu se sauver comme Trophime : il en eut un instant l'idée ; mais il se rappela que, étant donnée la longueur de la mèche et la lenteur de combustion du pulvérin, il fallait plus d'une minute pour que le feu arrivât jusqu'à la poudre.

Si donc les soldats turcs pénétraient dans le couloir, ils verraient la mèche fuser, auraient le temps de l'arracher ou de l'éteindre, et, si près de réussir, le plan échouerait.

Cette minute, il voulut la gagner.

Et si je vous conte en détail, cet épisode de la vie de notre petit héros, mes enfants, c'est pour vous le montrer donnant sa vie pour accomplir un



Serrant nerveusement sa hache d'abordage, Jean attendit...

devoir ; non pas au milieu du fracas de la bataille, qui emporte souvent les

timides, ou de la fumée de la poudre qui grise les cerveaux ; mais dans le calme de la nuit et la plénitude de sa conscience.

Son sacrifice était raisonné : il était voulu et c'est pourquoi il est digne de toute notre admiration.

Laissant sa hachette, il ramassa prestement le fusil du soldat mort, estimant avec raison que la lutte eût été inégale entre lui et un adversaire armé d'un fusil à baïonnette ; puis l'arme haute, il se jeta sur le premier des deux Turcs qui lui tomba sous la main : •

Il sentit sa baïonnette enfoncer dans un corps mou — il avait atteint le soldat au ventre ; — mais quand il voulut la retirer il ne le put ; le Turc, en mourant, avait saisi le canon de ses mains crispées. Alors se ramassant pour éviter le coup que lui destinait le suivant, Jean s'élança sur ce dernier, le saisit à bras-le-corps et l'entraîna.

Ses forces étaient décuplées à la pensée du volcan qui allait s'allumer derrière lui ; il gagna ainsi une petite plate-forme en bois, à l'air libre ; c'était le poste-vigie, où le factionnaire était posté tout à l'heure. De là, on dominait la ville entière.

Au-dessous s'étagaient les terrasses du palais de Djezzar. Plus loin les maisons, toutes uniformément blanches, descendaient vers la mer comme les marches d'un gigantesque escalier de marbre ; au fond enfin, dans le port, scintillaient les feux des vaisseaux anglais. À l'horizon de la mer, la lune montait, très rouge.

Un garde-fou en bois faisait le tour de l'étroite plate-forme qui aboutissait à un escalier, accroché le long des parois de la tour. Avec la rage du désespoir, Jean accula son adversaire contre le garde-fou.

— Ya ! Ya ! clamait le Turc.

Jean voulut l'empêcher de crier, mais, en essayant de lui fermer la bouche, il se sentit mordu cruellement et ne put retenir un cri de douleur.

Pendant ce temps la mèche brûlait.

Mais des bruits de pas se firent entendre ; des baïonnettes brillèrent dans l'ombre, un mot anglais traversa la nuit : Alarm ! Alarm ;

La mèche brûlait toujours.

L'escalier gémit sous le poids des soldats qui montaient : Jean se sentit irrévocablement perdu.

Soudain, un grondement de tonnerre ébranla la tour, un jet de flamme jaillit par l'ouverture, l'énorme masse oscilla sur sa base et une large crevasse s'ouvrit sur la paroi qui regardait la ville.

Jean recommanda son âme à Dieu, jeta au vent du soir le nom de Lisette, et, serrant son adversaire avec force, comme si un instinct secret lui eut suggéré de s'en faire un plastron, il se sentit soulevé, emporté dans l'espace.

CHAPITRE XI

PRISONNIER DES ANGLAIS

En revenant à lui, Jean crut rêver.

Il était étendu sur le pont d'un navire ; les vergues et les cordages s'entrelaçaient au-dessus de sa tête, sur le fond gris des voiles gonflées ; une caronade de 32 dormait auprès de lui sur son affût, et un balancement dont le rythme lui était bien connu lui apprit que le vaisseau marchait.

Était-il donc sur un navire français, en route pour la France ?

Il fut bientôt détrompé ; les marins qui, devant ses yeux demi-clos, passaient avec leurs favoris roux, leur chapeau de toile cirée blanche, leur veste bleue et leur ceinture de cuir, n'avait rien de français, et bientôt, à quelques paroles qu'il ne comprit pas, mais dont la dure consonance le frappa, il reconnut des marins anglais.

L'un d'eux, en le voyant ouvrir les yeux, poussa une exclamation gutturale, et bientôt un officier, que Jean reconnut plus tard être un chirurgien, lui mit entre les lèvres le goulot d'une petite bouteille.

Le cordial ainsi administré était énergique ; il tira presque aussitôt le petit sergent de sa longue torpeur. Jean voulut se dresser sur son séant, mais il se sentit les jambes immobilisées.

Il les crut d'abord cassées toutes deux.

Pourtant, comme il ne ressentait qu'une affreuse courbature dans tout le corps, et aucune douleur dans les jambes, il fit un nouvel effort, se souleva pour regarder, et comprit tout.

On lui avait attaché aux pieds une bombe de 24, et le brancard sur lequel il était étendu était déjà suspendu à une vergue.

Une sueur froide lui perla sur tout le corps, car il le connaissait bien, ce dispositif funèbre. Quelques soldats étaient morts à bord de l'*Orient*,

pendant la traversée de Toulon à Alexandrie ; il les avait vu enlever ainsi à l'aide d'un palan, puis basculer dès qu'ils étaient au-dessus de la mer, et disparaître entre deux vagues, avec le boulet destiné à les entraîner à fond.

Donc on le croyait mort, et le cérémonial se préparait pour lui ! Il se réveillait à temps et revenait de loin !...

Un marin le débarrassa de son boulet, et un autre, arrivant avec un registre, lui posa des questions auxquelles il ne répondit pas, pour la bonne raison qu'il ne les comprenait point.

Le marin fut remplacé par un autre qui parlait français, mais quel français !

— Aoh ! le votre nom, jeune créature ?

— Jean Cardignac.

— Et lequel quality vô avez ?

Heureusement le marin montrait à Jean son galon d'or :

— Sergent.

— Sergent ! dans lequel corps ?

— Dromadaires, répondit Tapin sans hésiter.

Ce nom suffoqua l'interprète ; assurément, il ne l'avait jamais entendu : il tira de sa poche un petit livre, le feuilleta un instant les sourcils froncés et soudain s'épanouit ; ce fut la bouche fendue jusqu'aux oreilles qu'il s'écria :

— Oh yes, camel, camel, oh ! very curious !...

Et se tournant vers les marins qui s'étaient approchés :

— Oh ! curious ! répéta-t-il. Ce Buonaparte, lequel n'a plus de cheval pour les soldats de loui, il être obligé remunter son cavallerie sur les camel !...

— Idiot ! pensa Jean tout à fait revenu à lui.

Et vous penserez comme Jean, mes enfants, quand vous saurez que les Anglais, dont le talent principal est de tirer parti des idées d'autrui, ont imité Napoléon dans leur récente expédition d'Égypte. Ils ont constitué un Camel-Corps — c'est le nom qu'ils lui ont donné — calqué sur celui du

capitaine Dupuy, et ce corps de dromadaires leur a rendu de grands services, dans leur traversée du désert de Nubie et leur marche sur Khartoum.

Les soins tout à fait remarquables dont Jean Tapin fut entouré en revenant de son long évanouissement, le remirent promptement sur pied.

Il apprit ainsi qu'il avait été trouvé dans le palais même de Djezzar, fort heureusement, par un marin anglais du *Tiger* (le Tigre), car un Turc lui eût coupé la tête immédiatement. Il était sans connaissance quand on le ramassa au milieu des débris de la tour effondrée ; mais on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher le soldat musulman qu'il serrait encore contre lui. Ce dernier était mort, écrasé par un pan de mur dont il avait préservé le petit sergent.



Voyant qu'il respirait encore et surtout remarquant des galons sur ses manches, les Anglais l'avaient fait transporter à bord du *Tiger*. car ils n'avaient, jusqu'alors, fait d'autres prisonniers que des marins, et ils comptaient sur ce fantassin pour avoir des renseignements précieux sur la force des Français, leur organisation en Égypte et la situation de l'armée de Syrie.

C'est ce que Jean comprit bientôt, aux multiples questions que lui posa le singulier interprète qui lui avait parlé.

Mais il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que son devoir était de ne pas parler. Il était prisonnier, c'est vrai ; mais nul ne pouvait l'obliger à fournir à l'ennemi des renseignements précieux pour lui, dangereux pour les Français ; Jean s'enferma donc dans un mutisme presque absolu. Il n'en sortit que pour faire à son interlocuteur des plaisanteries à froid, comme celle qu'il lui servit certain jour où il était question de Bonaparte.

— Il va marcher sur Constantinople avec cent mille nègres du Soudan, affirma-t-il sérieusement.

Et master Putloch, c'était le nom de l'interprète, inscrivit religieusement cette grave indication sur ses tablettes.

Mais, une autre fois, Jean eut tort d'aller trop loin. Renseignant l'interprète sur Bonaparte, dont les Anglais s'occupaient surtout, ne s'avisa-t-il pas de vouloir lui faire croire que le général en chef de l'armée d'Égypte allait jeter un pont sur la Mer Rouge.

Les connaissances de Jean en géographie étaient, vous le savez, fort limitées ; pour la Mer Rouge en particulier, il en était encore à ses souvenirs d'Histoire sainte et, en se rappelant le passage de cette mer par les Hébreux devant le Pharaon, il la croyait à peine de la largeur d'un grand fleuve.

Or, elle a une largeur moyenne de 150 kilomètres, et en entendant parler d'un pont de cette taille, master Putloch comprit que le jeune sergent se moquait de lui.

Le lendemain même, Jean Tapin eut la preuve que les soins dont il avait été entouré jusque-là, à l'infirmerie du bord, avaient un but intéressé, et que les Anglais, avant tout gens pratiques, ne l'avaient remis sur pied que dans l'espoir d'en tirer des renseignements. Du moment qu'il n'était bon à rien comme indicateur, il allait servir comme travailleur, et, huit jours après son embarquement à bord du Tiger, notre pauvre petit ami, dépouillé de son uniforme, fut obligé d'endosser une affreuse tenue de corvée, vareuse et pantalon en grosse toile grise avec bonnet plat ; puis on l'invita brutalement à laver le pont et à pomper dans la cale.

De ce jour devait dater, pour Jean, une existence des plus dures ; les besognes les plus pénibles, les corvées les plus répugnantes lui étaient réservées, et cela sous la menace incessante des coups de garcette. Cependant il supporta tout cela mille fois mieux qu'il ne l'eut cru, et vous allez en connaître la raison.

La première nuit qui suivit son expulsion de l'infirmerie du bord, il fut envoyé à fond de cale pour y dormir sur un mauvais grabat, et, dans l'obscurité, il heurta un corps étendu. Un grognement s'ensuivit, accompagné d'un juron de saveur bretonne qui fit sursauter notre ami. Il avait donc là un compatriote, et aussitôt, se penchant vers le dormeur, il lui dit à mi-voix ces mots, les seuls qui lui vinssent à l'esprit en pareil cas :

— France, ami ; vous êtes Français, n'est-ce pas ? Cette fois, ce ne fut plus un grognement mais un cri de joie, une indicible exclamation de bonheur qui lui répondit, et avant que l'inconnu, ainsi découvert dans les profondeurs d'un vaisseau anglais, eut le temps d'aligner deux phrases, Jean, lui aussi, l'avait reconnu.

— Haradec !... C'est toi ?

— Jean, mon ami Jean !...

Le quartier-maître étreignit le petit soldat comme s'il eût été son enfant, et Jean qui s'était cru perdu, isolé au milieu d'ennemis, fut inondé d'une félicité inexprimable en sentant un cœur ami à ses côtés.

Tant il est vrai, mes enfants, que le bonheur est chose bien relative, puisqu'on peut le rencontrer au milieu des pires tristesses, et que, en revanche, ceux-là souvent ne le connaissent pas, qui semblent posséder toutes les jouissances de la vie matérielle.

Le premier élan passé, Haradec fit un chut ! caractéristique.

— Parlons bas, dit-il, car c'est surtout ici que les murs ont des oreilles ; et si ces marauds d'English savaient que nous nous connaissons, ils t'enverraient au gaillard d'avant, et m'expédieraient près du gouvernail.

— Depuis quand es-tu ici, mon pauvre Haradec ?

— Depuis la bataille d'Aboukir, parbleu !

— Depuis dix mois, déjà !

— Exactement depuis deux cent quatre-vingt-quatorze jours ; je les compte en faisant une encoche sur ce madrier, là, au-dessus de ma tête... C'est long va, mon petit Jean.

— Pauvre Haradec !... je me doutais bien que tu étais à cette bataille, en n'entendant plus parler de toi ; car tu devais venir sur la flottille du Nil ?

— C'est vrai ; j'étais désigné pour le deuxième échelon de felouques, et on nous avait déjà débarqués à Alexandrie. Mais quand nous avons entendu le canon vers le soir, nous nous sommes dit : « Ça y est : voilà la flotte anglaise ! Il faut revenir à bord, l'amiral n'aura pas trop de tout son monde. » Nous étions cinq ou six de l'*Orient* : nous sommes arrivés encore à temps pour le branle-bas. Ah ! mon petit Jean, quelle bataille !... Les boulets arrivaient par bordées, les mâts s'abattaient, la coque tremblait, on

ne s'entendait plus à deux pas. Voilà que, à neuf heures du soir, je vois une flamme qui sort d'une écoutille, près de la soute aux poudres... Je cours au commandant Casablanca. Il avait vu le danger avant moi, et il était en train d'attacher son enfant, un pauvre bambin de dix ans, après un morceau du mât de hune pour le sauver. Il me dit : « Je vois bien... Continuez le feu... l'amiral est mort, nous allons sauter ensemble. » Et il prit le grand pavillon dans la main droite ! C'était un homme !

— Le petit garçon a été sauvé ? demanda Jean, tout haletant pendant ce récit.

— Non ; le pauvre petit n'a pas surnagé... Moi, j'attendais le coup... C'est un drôle de moment, va, petit Jean, de sentir qu'on va partir pour les étoiles avec un volcan sous les pieds.

— Je connais ça, dit Jean.

Le quartier-maître ne s'arrêta pas à cette réponse, ne sachant pas combien elle était vraie, et continua :

— Tout d'un coup, je vois le contre-amiral Gantheaume, le chef d'état-major, qui crie : « Sautez tous à l'eau ! » Et les camarades sautent de partout ; des hublots, des batteries, on aurait dit des rats... le feu sortait de toutes les ouvertures. Il était temps : je n'avais pas fait cinquante brasses quand l'explosion a eu lieu... Ah ! mon petit Jean, tu ne peux pas te douter de l'effet que ça fait.

— Mais si, mais si, dit Jean.

— J'ai été soulevé hors de l'eau, jeté à quinze pieds en l'air, et heureusement que c'est dans l'eau que je suis retombé... Seulement, il y avait, à deux longueurs d'aviron, un canot anglais ; je n'ai pas eu le temps de me couler entre deux eaux ; ils m'ont amarré. J'étais abruti... et voilà, oui, deux cent quatre-vingt-quatorze jours, mon pauvre petit, que je trime avec ces gueux-là... Et toi ? comment diable as-tu pu tomber entre leurs pattes ? Ça ne marche donc plus avec le petit caporal ? Il n'a pas pu prendre cette ville où nous sommes depuis deux mois ?

Jean mit son ami au courant de tout ce qui s'était passé en Égypte depuis la bataille d'Aboukir, et lui raconta comment lui-même avait sauté en allumant une mine dans la grande tour de Saint-Jean-d'Acre. Son récit plongea Haradec dans un étonnement admiratif.

Toute la nuit les deux amis causèrent à voix basse, et lorsque, tombant de fatigue, ils s'étendirent l'un près de l'autre pour dormir, le jour filtrait à travers les écoutilles et la diane sonnait à bord. Un appel brutal les fit monter sur le pont, et pendant toute la journée ils n'eurent pas un instant de répit.

Quand le soir revint, le premier mot de Jean fut celui-ci : « Il faut essayer de nous sauver : comment, toi, n'as-tu pas déjà essayé ? Mais Haradec secoua la tête :

— J'ai cru la chose possible, moi aussi, dit-il : j'ai essayé deux fois en me jetant à l'eau : c'était à Smyrne et à Naples. Je n'y ai gagné que deux mois de fers, au biscuit et à l'eau, car j'ai été repêché par les autorités anglaises ou turques, en abordant. Il faudrait, pour réussir, aborder dans un port espagnol, un port ami. À la prochaine occasion, si tu veux nous recommencerons : à deux on a plus de chances.

— Hélas ! fit Jean tout songeur, je ne sais pas nager. »

Comme il regretta alors de n'avoir pas appris ! Déjà, au siège de Mayence, il n'avait pu suivre Belle-Rose et La Ramée dans le Rhin, quand ils avaient amarré un ponton autrichien et fait prisonniers les artilleurs ennemis. Ce jour-là il s'était bien promis d'apprendre pourtant...

Ils passèrent en revue tous les moyens, mais la surveillance était excessive : jamais les prisonniers ne quittaient le bord et les jours commencèrent à se suivre, monotones et terriblement durs pour Jean Tapin.

Ils étaient seuls prisonniers à bord du *Tiger* et toutes les corvées qui rebutaient l'équipage leur revenaient de droit.

Et cette vie atroce allait durer près de trois années...

Ah ! mes enfants, bien souvent Jean Tapin pleura et se désespéra ; ils étaient loin ses rêves de jeune gloire ! Mais ce qui le torturait le plus, c'était la pensée que Catherine et Lison, que Belle-Rose et tous ses amis le croyaient mort. Assurément, après l'explosion de la tour, tout le monde avait dû le supposer perdu, et si jamais la Neuvième rentrait en France, le tambour-maître confirmerait sa mort aux deux pauvres femmes en leur racontant son dernier exploit.

Il ne fallait pas plus songer à leur donner des nouvelles par lettre qu'à s'enfuir. La poste existait bien en France, d'ailleurs très rudimentaire ; mais d'un pays à l'autre, la correspondance ne circulait qu'avec de grandes difficultés et une extrême lenteur. Plusieurs fois Jean demanda du papier et de l'encre à un timonier anglais qui lui avait paru moins brutal que les autres matelots, mais cet homme ne lui avait répondu que par un seul mot :

« Interdicted ! » (c'est défendu).

Pourtant un jour, il put écrire quelques lignes sur un morceau de parchemin qu'il trouva dans le poste du timonier, avec une plume hors de service qu'il ramassa dans les ordures du carré des officiers. Il essaya de faire de l'encre avec du goudron, mais sans résultat. Il se rappela alors que des prisonniers dont il avait lu l'histoire, Latude en particulier, avaient écrit avec leur sang sur des lambeaux de toile. Il n'avait pas même un couteau pour se faire une coupure à la main et y suppléa en s'enfonçant un clou dans le bras. Ce fut avec des difficultés inouïes qu'il traça sur le parchemin les quelques phrases suivantes :

« Je suis prisonnier des Anglais, à bord du *Tiger*, depuis le 20 floréal. Je pense à vous toujours et je reviendrai ; mais si Carnot pouvait me faire échanger, ce serait moins long : je vous aime... »

« JEAN CARDIGNAC. »

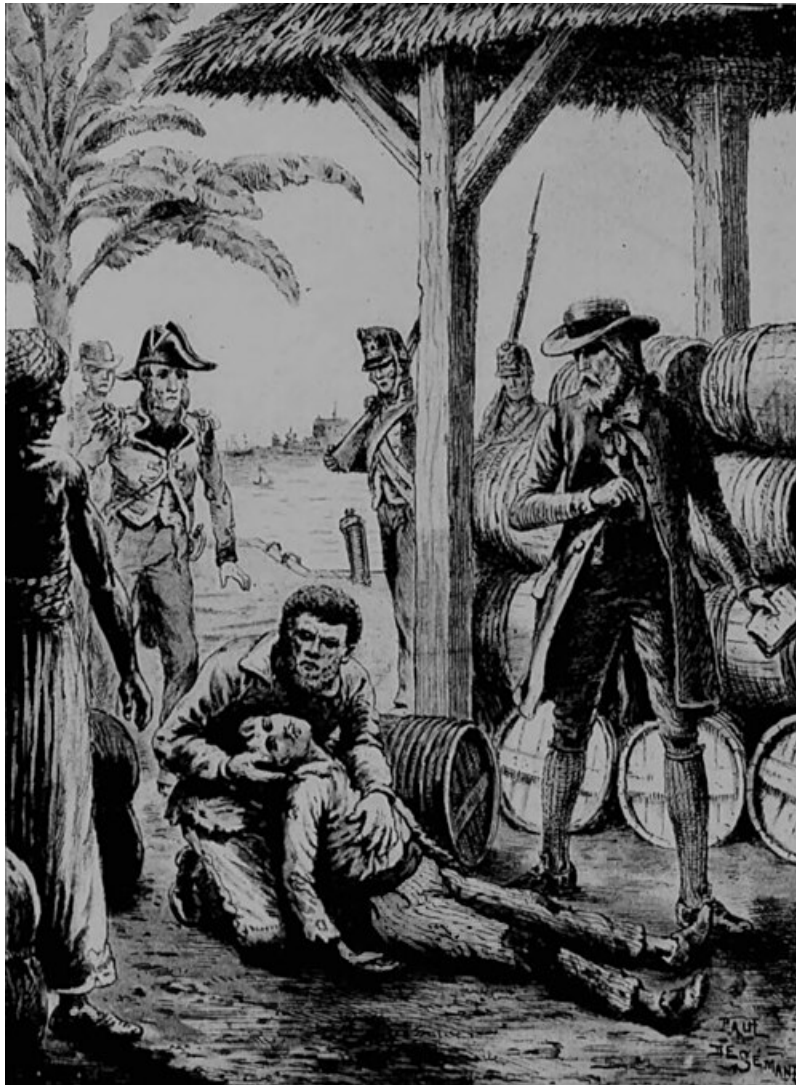
Il plia le papier et le cacha dans sa ceinture, attendant une seconde occasion pour lui faire une enveloppe, et une troisième pour l'expédier.

Pour tuer le temps, il se mit à l'étude de l'anglais ; ce fut sa seule distraction pendant ces longs mois passés entre le ciel et l'eau : Haradec était familiarisé avec cette langue ; il apprit à son petit ami tout ce qu'il en savait et comme les mots anglais se prononcent autrement qu'ils ne s'écrivent, il arriva que Jean parvint à parler couramment l'anglais et ne sut jamais le lire.

Sa satisfaction fut grande, lorsqu'il commença à comprendre les propos tenus autour de lui par les matelots ; le croyant toujours ignorant de leur langue, ils ne se gênaient pas devant lui.

Ce fut ainsi qu'il apprit la deuxième bataille d'Aboukir, une victoire celle-là, puisque Bonaparte avait jeté à la mer l'armée turque, débarquée en Égypte par la flotte anglaise ; puis, arriva la nouvelle du retour en France du général en chef, au mois d'octobre de cette même année 1799.

Il fut témoin de la colère de sir Sidney Smith en apprenant cette



« Jean, mon petit jean ! » dit-il, se penchant sur l'enfant.

nouvelle. Le commodore anglais, qui avait fait échouer Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre,

avait bien espéré l'enfermer pour longtemps en Égypte, et sa rage fut extrême en apprenant que les croisières anglaises l'avaient laissé passer.

Il eut été bien plus irrité encore s'il eût pu prévoir quel avenir attendait le jeune général, et quel rôle il allait jouer en Europe.

Deux mois après, Haradec apprenait à Jean ce qu'il venait de surprendre de la conversation de deux officiers du *Tiger*.

Le général Bonaparte avait renversé le Directoire et pris le pouvoir avec le titre de premier consul.

« Ah ! dit Jean tristement, ... quel dommage que nous ne puissions rentrer en France, je lui reporterais sa tabatière et il me nommerait sous-lieutenant tout de suite. »

Car il avait pu conserver le précieux souvenir, grâce à la ceinture qu'il avait sur la peau et qui ne lui avait pas été enlevée.

Il vous intéresserait peu, mes enfants, de connaître l'énumération de toutes les villes et de tous les rivages où aborda Jean Tapin pendant sa captivité. Qu'il me suffise de vous dire que, si les voyages forment la jeunesse, comme on le dit, Jean, dont la jeunesse avait déjà été si accidentée pourtant, compléta, à cette dure école d'une longue croisière sur mer, ses connaissances en géographie.

Souvent, il s'absorba sur une grande carte de l'Europe qui se trouvait dans le carré des Cadets, — ainsi appelle-t-on en Angleterre, les aspirants de marine, — lorsque le matin, de bonne heure, il en frottait les panneaux et les hublots, et bientôt, avec l'aide d'Haradec, il connut à fond les principales puissances de l'Europe et surtout la Méditerranée.

Constantinople, où Sidney Smith intriguait contre la France, et Naples, où l'escadre de Nelson stationna longtemps, pour défendre la cour de la reine Caroline^[1], furent les deux villes où il séjourna le plus longtemps ; mais jamais les vaisseaux n'abordèrent à quai, et jamais l'occasion de s'évader, à laquelle Jean ne cessait de penser jour et nuit, ne s'offrit.

L'année 1800 se passa, et, en juillet, arrivèrent, à bord du *Tiger* croisant dans la mer Égée, les nouvelles de la victoire de Marengo, remportée sur les

Autrichiens par le premier consul. Mais presque aussitôt, nos deux amis apprirent l'assassinat de Kléber, au Caire, par un fanatique musulman, après sa victoire d'Héliopolis sur les Turcs ; la joie qu'en montra l'équipage anglais leur prouva que l'Angleterre comptait sur l'anéantissement prochain de l'armée française d'Égypte.

Ils ne se trompaient guère, car Kléber était le seul général capable de succéder à Bonaparte, dans ce pays conquis à mille lieues de France, et le général Menou, qui prit après lui le commandement de l'armée, n'avait pas la confiance des soldats au même degré.

Il s'était d'ailleurs rendu ridicule à leurs yeux en embrassant la religion musulmane, en épousant une Mauresque et en suivant toutes les pratiques du Coran ; or, si les vieux soldats de l'armée d'Égypte étaient détachés de toute pratique religieuse, ils ne comprenaient pas qu'on put quitter la religion dans laquelle on était né : ce qui est une preuve, mes enfants, qu'un renégat, — c'est ainsi qu'on appelle ces déserteurs de leurs croyances, — ne sont estimés nulle part.

Il y avait vingt-deux mois que Jean était sur le *Tiger* lorsque, sans crier gare, on l'embarqua sur le *Bellérophon*, qui faisait voile pour les Indes. Le nom de ce vaisseau doit vous frapper, car c'est à son bord que Napoléon 1^{er}, vaincu, chercha plus tard un refuge, comptant à tort sur la générosité de l'Angleterre.

Chercher la générosité là où domine l'égoïsme, c'est commettre une grave erreur, et vous savez que le grand Empereur la paya de six ans de captivité.

Par bonheur pour Jean, son ami Haradec fut transféré avec lui sur le *Bellérophon*, et tous deux eurent la joie de trouver sur ce bâtiment un autre matelot français, fait prisonnier à Alexandrie avant la reddition de cette ville. C'était un Marseillais dont Jean ne connut jamais que le prénom.

Il se nommait Marius, était orné d'un collier de barbe noire qui lui donnait l'aspect d'un Auvergnat, et chantait toute la journée.

Souvent des officiers anglais lui intimèrent l'ordre de se taire.

« Té ! faisait-il en montrant toutes ses dents dans un gros rire ; ça vous gêne, hommes des brouillards !... »

Et quelques instants après il reprenait sa chanson ; aussi était-il souvent aux fers, ce qui n'altérerait en rien sa bonne humeur.

Il fut bientôt lié avec nos deux amis et leur fit trouver le temps moins long par ses saillies et ses bavardages. Il faisait l'étonnement d'Haradec qui était un silencieux et le Breton avait dit à Jean :

« Si jamais nous complotons de nous évader, il ne faudra pas lui en faire part d'avance, car il ne pourrait s'empêcher d'en parler tout haut. »

Mais les projets d'évasion reculaient de plus en plus ; car, bien que Jean eût appris à nager à sec, en s'exerçant à faire les mouvements du nageur, le soir, dans le réduit de la cale, sous la direction d'Haradec, et bien qu'il fut prêt à se jeter à l'eau, si besoin était, pour gagner un bâtiment français ou une terre amie, l'occasion ne s'en était pas encore offerte.

Le *Bellérophon* reçut l'ordre de gagner les Indes ; il traversa le détroit de Gibraltar, toucha aux îles du Cap-Vert et de Sainte-Hélène, doubla le cap de Bonne-Espérance et s'arrêta quelques jours à l'île Maurice. C'était pendant l'été de 1801, et la chaleur était torride au passage de l'Équateur ; mais Jean était endurci : l'Égypte l'avait accoutumé à ces températures tropicales, et sa santé ne se ressentit pas trop des fatigues de ce dur voyage.

Mais, en arrivant en vue des rivages de l'Inde, il retrouva la guerre entre la France et l'Angleterre ; car, à la hauteur de Madras, le *Bellérophon* rencontra une corvette française, à laquelle il donna aussitôt la chasse.

Haradec et Jean Tapin éprouvèrent une émotion intense lorsque partit le premier coup de canon anglais, à l'adresse du pavillon aux trois couleurs, et ils échangèrent un regard qui en disait long. Si le vaisseau français pouvait avoir le dessus, c'était pour eux la délivrance, et, instinctivement, ils cherchèrent autour d'eux une arme quelconque, pour prendre leur part du combat, quand les deux bâtiments en arriveraient à l'abordage.

Mais ils avaient compté sans la méfiance des Anglais, méfiance bien naturelle il faut en convenir, puisque, sans s'être dit un seul mot, les deux prisonniers étaient décidés à tout tenter pour rejoindre leurs compatriotes et combattre avec eux.

La corvette avait mis toutes voiles dehors, et, tout en répondant aux coups de canons tirés par le vaisseau anglais, auquel elle était manifestement inférieure, elle forçait de vitesse pour s'échapper et se

rapprocher de la côte, où le *Bellérophon* n'eut pu la suivre à cause de son tirant d'eau.

« Si tu me vois sauter à l'eau, petit, dit Haradec à mi-voix, saute derrière moi, je te soutiendrai. »

Mais Jean n'eut pas le temps de répondre ; une main brutale venait de s'abattre sur son épaule, et un marin anglais, une espèce de géant à barbe blonde, qui semblait l'avoir pris en aversion, le poussa vers l'écouille avec force jurons...

En un clin d'œil, les trois Français furent enfermés dans leur réduit dont le couvercle grillé s'abattit aussitôt sur eux.

Ils se turent, prêtant l'oreille aux bruits d'en haut :

Bientôt le canon tonna par bordées, ébranlant toute la carène ; des bruits de pas leur apprirent que les matelots couraient à leurs postes de combat ; puis la fusillade s'engagea, mêlée de cris, de commandements et de coups de sifflet.

Et ils restèrent là, désespérés de leur impuissance, ne sachant rien, à la merci de l'inconnu, silencieux et frémissants, chaque fois qu'un boulet, s'enfonçant dans la coque du vaisseau anglais, faisait vibrer les parois de leur prison.

Comment vous peindre, mes enfants, les émotions de toute sorte qui les assaillirent pendant ce combat naval, dans ce puits obscur où, d'un moment à l'autre, la mer pouvait s'engouffrer si le *Bellérophon* coulait.

Vous imaginez-vous mort plus affreuse que celle dont étaient menacés ces trois êtres humains, impuissants à se débattre contre le flot qui pouvait les envahir d'un moment à l'autre ?

Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! mes enfants, sachez que cette mort, cette mort terrible, est acceptée par devoir, et volontairement, par les marins d'aujourd'hui, que leur poste de combat appelle dans les parties basses d'un cuirassé.

Avez-vous déjà réfléchi à l'héroïsme qui doit soutenir l'obscur matelot, enfermé dans les chaufferies, dans les soutes ou près de la machine spéciale qui met en mouvement le gouvernail, pendant qu'on se bat au-dessus de sa tête.

Savez-vous, jeunes amis inconnus qui me lisez, que dans certains compartiments étanches des vaisseaux de guerre modernes, compartiments qui sont séparés les uns des autres, pendant la bataille, par des portes en fer fermant hermétiquement, il y a des hommes chargés de la surveillance d'un organe de marche ou de combat.

Savez-vous que ces hommes peuvent ne pas se douter que le navire sombre, qu'ils peuvent se trouver au fond de la mer toujours en vie dans leur prison close, et devinez-vous quelle mort les attend ?

Quel autre mobile que le patriotisme, je vous le demande, pourrait provoquer de pareils sacrifices et d'aussi redoutables soumissions ?

Le combat naval dura deux heures ; puis le bruit du canon s'éteignit ; la corvette française *La Sémillante*, armée seulement de huit canons, avait été coulée par le *Bellérophon* qui en portait plus de cinquante.

Quand Jean Tapin put remonter sur le pont où apparaissaient partout des traces du combat, vergues coupées, mâts brisés, canons démontés, son cœur se serra en voyant émerger au-dessus de l'eau deux mâts portant la flamme tricolore ; des canots anglais recueillaient les nageurs épars autour de l'épave, et des blessés encombraient le gaillard d'avant.

Au moins nos deux amis avaient-ils espéré que ce terrible malheur leur amènerait quelques compagnons d'infortune ; il n'en fut rien : les prisonniers faits sur *la Sémillante*, au nombre de soixante-cinq, furent enfermés dans la batterie basse, et toute communication avec eux fut interdite par des factionnaires armés de piques.

Quant aux blessés, ils furent descendus dans l'entrepont, et bientôt invités à travailler aux réparations les plus urgentes, Haradec, Jean Tapin et Marius durent renoncer à entendre parler par d'autres la douce langue de leur patrie.

Le lendemain, le *Bellérophon* mouillait à Yanaon, port français dont l'escadre anglaise des Indes s'était emparée dès le début des hostilités, y débarquait ses prisonniers, et revenait sur Bombay pour y réparer ses avaries.

C'était là que Jean Tapin devait éprouver une des impressions les plus saisissantes de sa vie.

Les idées d'évasion l'avaient repris comme il arrivait d'ailleurs chaque fois que la terre était proche : deux fois déjà, il avait été débarqué pour aller, avec des corvées, chercher du matériel de guerre, et il se flattait de l'espoir qu'un jour il pourrait déjouer la surveillance des marins anglais et s'enfuir dans la ville. Ce qu'il deviendrait ensuite, il ne voulait pas y penser ; au besoin, il gagnerait l'intérieur ou un autre point de la côte et y attendrait une occasion de regagner la France.

Or, le deuxième jour, il débarqua de nouveau avec Haradec, pour transporter des vivres ; mais, au lieu d'aller les chercher à l'arsenal, il fut conduit dans un entrepôt particulier, situé à l'entrée de la ville. Il allait repartir, chargé d'un baril de lard salé sous lequel il pliait littéralement, lorsque la chaleur, le manque d'air et surtout la fatigue déterminèrent chez lui un commencement de syncope. Il lâcha son fardeau et s'abattit, les deux bras en avant, aux pieds du comptable civil, qui venait de faire au commissaire anglais la livraison des denrées d'embarquement.

Ce comptable était un homme de quarante ans environ, à la figure régulière, aux yeux sombres, enfermés sous d'épais sourcils ; mais la particularité qui frappait le plus dans sa physionomie, c'est que, avec une figure encore jeune, il avait la barbe et les cheveux tout blancs. En voyant tomber l'enfant, il se précipita vers lui. Mais déjà Haradec avait jeté à terre son fardeau et avait pris dans ses bras le corps de son ami.

« Jean, mon petit Jean », fit-il en se penchant sur l'enfant.

En entendant ces quelques mots prononcés en français, l'homme aux cheveux blancs tressaillit.

« Vous êtes des prisonniers Français ? demanda-t-il aussitôt dans la même langue.

— Oui, fit Haradec, et si vous êtes Français vous-même, Monsieur, je vous en conjure, aidez-moi à le faire revenir à lui. »

Mais le Breton ne put en dire plus : deux matelots anglais l'avaient saisi avec leur brutalité habituelle et obligé à se relever, pendant que deux autres lui remplaçaient sur les épaules le fardeau dont il s'était débarrassé.

Haradec allait se livrer à des actes de violence, se débattre, s'exposer à un mois de fers ; mais son regard croisa celui du compatriote si providentiellement rencontré.

— « Soyez tranquille... je m'en charge, fit ce dernier.

Et appelant une espèce d'hercule hindou qui semblait le gardien de l'entrepôt.

— « Miloud, fit-il, porte-le dans ma chambre et dépose-le sur mon lit. »

Puis il se dirigea vers le commissaire anglais et lui parla à voix basse :

« Vous m'en répondez, dit le commissaire britannique ; il faut qu'il soit à bord avant la nuit.

— J'en réponds, il y sera.

— Sur votre parole ?

— Sur ma parole. »

Les Anglais se retireront et, un instant après, Jean, sortant de son évanouissement sous les frictions énergiques qui lui étaient administrées, murmura comme sortant d'un rêve :

« Maman Catherine, Lison... Oh ! Lison !... »

Ces deux noms produisirent sur l'inconnu l'effet d'une décharge électrique ; il devint d'une pâleur mortelle, et serrant nerveusement la main du petit soldat.

« Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? répéta-t-il plusieurs fois d'une voix tremblante.

— Je suis Jean Cardignac, répondit l'enfant quand il fut revenu tout à fait à lui.

— Jean Cardignac ! murmura l'inconnu, comme s'il cherchait dans le lointain de ses souvenirs.

Mais ce nom ne lui rappelait rien, et à voix basse il reprit :

— Vous avez tout à l'heure prononcé deux noms... Catherine !... Lison !... Quels sont-ils ? oh ! je vous en prie, parlez ? Si vous saviez quelle émotion vous soulevez au plus profond de moi-même !

— Catherine et Lison, dit Jean Tapin ; mais ce sont les deux êtres que j'aime le plus au monde. Catherine est ma maman, et Lison, ma petite sœur...

— Votre sœur... quel âge a-t-elle ?

— Elle aura dix-huit ans aux vendanges.

— C'est bien cela, murmura l'inconnu. Et vous, quel âge avez-vous donc ?

— Moi, j'ai eu vingt ans en Nivôse.

— Vingt ans ? »

L'homme aux cheveux blancs se tut après cette exclamation qui décelait une mystérieuse angoisse ; un pli barrait son front, et sa poitrine se soulevait avec force.

— Vingt ans, reprit-il avec un silence et comme se parlant à lui-même... alors il est plus âgé que sa sœur ; donc ce n'est pas elle... Quel singulier hasard que le rapprochement de ces deux noms, pourtant !... »

Mais Jean Tapin avait recouvert sa tête et s'était soulevé sur son séant. Cette rencontre inattendue d'un Français lui avait rappelé le projet enraciné dans son esprit depuis de longs mois : son projet de fuite.

Et rompant la conversation, il en parla aussitôt à l'inconnu. Celui-ci l'arrêta dès les premiers mots :

« C'est impossible, fit-il ; j'ai donné ma parole et je dois vous ramener à bord avant ce soir. »

Jean n'insista pas ; il connaissait la valeur d'une parole donnée : mais tout à coup, il songea à sa lettre restée inachevée et la tirant de sa ceinture :

« Au moins, dit-il, vous ne me refuserez pas de faire parvenir cette lettre en France. Veuillez seulement me faire donner une enveloppe, une plume et de l'encre. »

Et ne trouvant rien à ajouter aux quelques mots qu'il avait écrits avec son sang à bord du *Tiger*, sur un vieux morceau de parchemin, il traça d'une grande écriture ces mots sur l'enveloppe.

« Au tambour-maître Belle-Rose, de la 9^e brigade, ou, en son absence, à la citoyenne Catherine, chez M. Sansonneau, rue de la Huchette, Paris. »

Puis il tendit le pli à l'inconnu.

Mais à peine celui-ci eût-il jeté les yeux sur la suscription qu'un cri lui échappa, et donnant les signes d'une émotion extraordinaire :

« Cette fois, s'écria-t-il tout frémissant, il n'y a plus de doute ! Vous connaissez le tambour-maître Belle-Rose, du régiment des gardes-françaises :

— Vous voulez dire de la 9^e demi-brigade, car il n'y a plus de gardes françaises.

— Je crois bien, que je le connais, le tambour-maître Marcellus !

— Marcellus !

— Oui, Belle-Rose, dit Marcellus ; vous ne lui connaissez peut-être pas ce surnom, car il ne le porte que depuis la prise de la Bastille... et vous semblez avoir quitté la France avant cette époque.

— Je l'ai quittée il y a quatorze ans...

— Oh ! alors, vous trouverez bien des changements si vous y retournez... mais j'y songe, si vous connaissez Belle-Rose, citoyen, vous connaissez Catherine et Lison. C'est donc ça que vous me demandiez, tout à l'heure » pourquoi j'avais prononcé ces deux noms ?

— Si je les connais !... fit l'inconnu d'une voix étranglée...

Et serrant les deux mains de Jean à les briser.

— Catherine est votre mère, m'avez-vous dit tout à l'heure ?

— Ma mère adoptive, oui ; car j'ai perdu ma vraie maman tout petit.

— Oh ! alors, je comprends... Et Louise aussi est votre sœur adoptive ?

— Oui, et je vois que vous la connaissez bien, puisque vous lui donnez son vrai nom de Louise.

— Son vrai nom ! mais... mais c'est moi qui le lui ai choisi, il y a dix-huit ans.

— Vous seriez son parrain ?

— Je suis son père, dit l'inconnu d'une voix grave ; et deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Son père ! vous ! répéta Jean très ému : car jamais on n'avait parlé devant lui de Jacques Bailly, de ses écarts de conduite et de son départ pour les Indes. Il croyait Catherine veuve depuis longtemps, et ce fut avec un doute involontaire dans la voix qu'il répéta :

— Vous, le père de Lison !

— Oui, mon enfant, et presque le vôtre puisque Catherine, ma chère Catherine vous a adopté... Oh ! je vous en prie, dites-moi ce que sont devenues les deux chères créatures ; que font-elles ?... où sont-elles ?...

Il avait pris dans ses deux mains la tête du petit sergent et mis un long baiser sur son front.

— Parlez ! fit-il haletant ; parlez-moi d'elles ! »

Alors Jean raconta tout ce qu'était sa vie depuis qu'il était entré par affection dans la famille de Belle-Rose, et quand il eut terminé, Jacques Bailly, car c'était bien lui, narra la sienne sans en oublier un seul fait, même les plus défavorables. Il avait racheté bien durement ses erreurs de jeunesse, car pendant huit ans, à Pondichéry, sans argent, sans appui, il avait connu toutes les misères et toutes les souffrances ; puis un jour, il avait rencontré à Bombay un Écossais, Thomas Barclay, propriétaire à Yanaon d'une importante maison de denrées alimentaires. Entré à son service, il avait gagné sa confiance et avait été choisi par lui comme intendant. Depuis deux ans sa situation était devenue très prospère ; mais tout son bonheur était empoisonné par le souvenir du passé, et il n'avait jamais cessé d'espérer revoir la France et celles qu'il aimait toujours.

« Seulement, conclut-il, comment me recevraient-elles, si je les revoyais ?

— Oh ! à bras ouverts, s'écria Jean avec une chaleur communicative... Oh ! oui, j'en suis sur ! Et Lison donc ! Oh ! que ma petite Lison sera heureuse de retrouver son père !... Maintenant je ne regrette plus ma captivité, puisqu'elle m'a amené ici... Oh ! que Lison va être heureuse, répéta-t-il, les yeux brillants d'émotion, car vous allez vite la retrouver, n'est-ce pas ? »

Jacques Bailly maintenant ne pleurait plus ; les yeux fixes, il réfléchissait, car le temps avait marché ; le soir tombait et l'heure de reconduire Jean à bord du *Bellérophon* approchait.

Quand il releva la tête, sa résolution était prise.

« Écoute, mon enfant, dit-il, je ne vais plus avoir qu'un but : retourner en France, retrouver les miens, puis te délivrer. Je veux consacrer à Catherine

et à Lison le reste de ma vie, et leur faire oublier les pleurs qu'elles ont versés à cause de moi. Grâce à Dieu, je possède aujourd'hui une petite fortune : je vais réaliser et quitter Yanaon. Dans six mois je serai à Paris, et préoccuperais de te faire échanger contre un prisonnier anglais. »

— Oh ! oui, s'écria Jean ; allez trouver le Premier Consul ; il se souviendra bien du petit sergent qui a allumé la mine de Saint-Jean-d'Acre et il me fera revenir : il est le maître là-bas. Et puis il faudra en même temps obtenir la liberté de mon ami Haradec.

— Sois tranquille ; je tenterai l'impossible pour vous tirer tous deux de cette dure captivité. Que ne puis-je te faire évader ! Mais c'est impossible ; je ne ferais que me perdre avec toi.

— Et moi je ne le voudrais pas, se hâta de dire Jean, car la pensée que vous allez les revoir, leur parler de moi, les consoler, cette pensée-là me soutiendra et j'attendrai aussi longtemps qu'il faudra... Mais j'ai une grâce à vous demander ?

— Laquelle ? je te réponds oui à l'avance.

— Vous êtes le père de Lison et vous allez la retrouver ; voulez-vous lui dire !...

Et Jean s'arrêta ne pouvant continuer...

Jacques Bailly sourit, et voyant la rougeur qui couvrait les joues du petit sergent.

— Je ne sais si je te comprends bien, mon enfant, dit-il ; mais Lison est bien jeune... et toi aussi...

La rougeur de Jean redoubla.

— Dites-lui seulement de m'attendre, fit-il à voix basse.

— Je le lui dirai, répondit Jacques Bailly ; je ne te connais que depuis



L'aspect des prisonniers entassés dans la batterie épouvanta Jean.

quelques heures, mon enfant, mais je suis sûr de ne pas me tromper. Si

Louise t'aime, elle ne trouvera jamais un bras plus vaillant que le tien pour la soutenir dans la vie.

— Oh ! merci ! fit Jean, les yeux brillants de bonheur.

Quand il réintégra sa prison, une joie immense inondait son cœur ; et la cale sombre et noire lui parut toute remplie de clarté ; il avait emporté tout ce qu'il fallait pour écrire, avait changé son linge usé contre du linge neuf,

et caché sous sa veste deux livres trouvés chez celui qu'il considérait maintenant comme son père adoptif ; l'un était *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, l'autre *le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de Barthélemy.

Enfin, il était muni de quelques objets de première nécessité dont la privation lui avait été très sensible depuis de longs mois, entr'autres un couteau et une lime. On ne l'avait pas fouillé et le « master » avait même eu, en le voyant entrer, un mot presque aimable à son adresse.

Rien ne peut peindre la joie d'Haradec en retrouvant son petit ami, et quand, la nuit venue, ils se retrouvèrent seuls dans leur étroit réduit, vous pouvez aisément vous imaginer ce que fut leur conversation et quels espoirs germèrent dans leur âmes.

— Six mois, répéta Jean, dans six mois nous serons libres ! Hélas ! leur détention allait devenir autrement dure que pendant les vingt-huit mois qui les avaient précédés. Les faits que nous venons de raconter se passaient en septembre 1801 ; le *Bellérophon* reprit le chemin d'Europe et doubla de nouveau le Cap de Bonne-Espérance.

À Lisbonne, les deux prisonniers apprirent que, à la suite de la capitulation d'Alexandrie, toute l'armée d'Égypte avait été rapatriée en France sur des vaisseaux anglais ; donc belle-Rose était rentré à Paris et devait avoir reçu la lettre de Jean.

Le 20 janvier 1802, après avoir croisé pendant quelques semaines sur la côte d'Espagne, le *Bellérophon* entra dans la rade de Portsmouth, et le jour même, Haradec, Marius et Jean Tapin furent transportés sur le ponton le *Protée*.

Un ponton, mes enfants, est un vieux vaisseau démâté, à deux ou trois ponts, transformé en prison flottante. Ne pouvant plus naviguer, il est retenu non loin du rivage par des amarres, et présente l'immobilité d'un édifice de pierre.

Six cents prisonniers français étaient entassés dans les batteries de ce ponton et leur aspect épouvanta Jean ; car c'était, suivant le témoignage d'un témoin oculaire « comme une génération de morts sortant de leurs tombes » les yeux caves, le teint terreux, le dos voûté, la barbe inculte, à

peine recouverts de haillons jaunes en lambeaux, et le corps d'une maigreur effrayante.

À peine arrivés, les nouveaux prisonniers durent revêtir une livrée qui, les signalant de loin à tous les regards, devait rendre les évasions difficiles, pour ne pas dire impossibles ; c'était une chemise, un pantalon et un gilet couleur jaune-orange : ces deux dernières pièces étaient timbrées en noir d'un T et d'un O d'une dimension colossale ; ces lettres représentaient les initiales de Transports-Offices, nom d'un des principaux services de l'Amirauté anglaise.

Que vous dirai-je, mes enfants, sur cette terrible période de la vie de notre petit ami ? Rien ne pourra jamais vous donner une idée de la cruauté des Anglais à bord de ces pontons, et pourtant il est admis, par tous les peuples civilisés, qu'un prisonnier de guerre est sacré et doit être traité avec humanité.

Parqués dans le faux-pont, respirant un air méphitique, brutalisés à tout propos, affreusement nourris, il ne se passait pas de jour qu'un de ces malheureux ne succombât, soit d'asphyxie, soit d'inanition.

Aussi les tentatives d'évasions étaient nombreuses ; mais elles réussissaient rarement, car huit pontons, semblables au *Protée*, s'alignaient les uns près des autres, se surveillant mutuellement, et la rade était constamment sillonnée par des barques anglaises.

Le Marseillais fut le premier qui se lassa de cette vie atroce ; au moins, sur le *Bellérophon*, on avait à manger ; sur le *Protée* sa bonne humeur céda devant la faim, et sa chanson s'éteignit.

Puis un beau soir, sans crier gare, sans se confier à personne, lui si bavard et si expansif pourtant, il sauta à l'eau et disparut dans la nuit noire. Des coups de feu furent tirés par les sentinelles, des chaloupes partirent à sa recherche mais ne le ramenèrent point.

Les prisonniers eurent l'espoir qu'il avait pu gagner la terre et s'enfuir dans la campagne.

Trois jours après, un capitaine nommé Thonin, car les officiers étaient confondus avec les soldats, parvint à s'échapper à son tour, en s'enfermant dans une barrique vide que ses camarades descendirent à bord du chaland qui amenait l'eau potable au ponton.

Mais pour quelques rares élus qui, grâce à la complicité des contrebandiers et surtout à l'or qu'ils avaient pu garder, arrivèrent à traverser la Manche et à revoir leur patrie, combien furent repris, fusillés ou périrent de fatigue et de froid.

Car le froid était venu ; la neige tombait à lourds flocons, et les malheureux déguenillés n'arrivaient à se protéger des rigueurs de l'hiver qu'en se serrant les uns contre les autres. Ils étaient sur le tillac de la batterie, étendus sur le même côté, et, — détail rigoureusement historique, — quand celui qui se trouvait en tête d'un rang était, la nuit, fatigué de sa position, il criait *pare à virer*, et tout le monde devait se retourner à son commandement.

Joignez à cela les froides cruautés des soldats anglais qui menaçaient de faire feu à tout propos, l'insolence hautaine des officiers qui ne traitaient les Français que du nom de *rascal*, mot intraduisible dans notre langue, mais qui exprime tout ce que peut inspirer le mépris le plus profond : joignez-y enfin l'absence complète de nouvelles de France, et vous ne serez pas étonnés, mes enfants, que, un beau matin, Haradec et Jean s'abordassent avec la même pensée :

— Sauvons-nous !

C'était le 1^{er} décembre 1802 : il y avait près de sept mois que Jean avait quitté Bombay et il commençait à ne plus compter sur l'intervention de Jacques Bailly. Il n'avait même plus la ressource de lire pour tuer le temps et tromper l'attente, car il avait lu plusieurs fois déjà les deux livres qu'il avait apportés de Yanaon et eût pu réciter par cœur des pages entières de *Paul et Virginie*.

Par bonheur, il avait de l'argent, et sans le montrer, ce qui eût été dangereux au milieu des affamés qui l'entouraient, il avait pu acheter aux juifs qui avaient l'autorisation de vendre des denrées aux prisonniers, de quoi parer aux révoltes de son estomac. Je n'ai pas besoin d'ajouter, n'est-ce pas, qu'il en avait fait bénéficier son ami.

Ce jour-là, ses yeux brillaient étrangement.

— Tu sais, Haradec, j'aurai demain soir un ciseau tranchant, une scie et un tiers-point.

— Qui te procurera ces outils ?

— Abraham Curtil, ce juif qui nous vend des harengs et de la chandelle.

— Tu as confiance en lui ?

— Non, mais je lui ai promis quatre louis d'or s'il se taisait.

— Il prendra tes quatre louis d'or et ira te vendre, dit Haradec. Ne sais-tu pas que les Anglais donnent une livre (vingt-cinq francs) par prisonnier rattrapé ; pour les toucher, Abraham n'hésitera pas... Tu sais bien que ces gens-là sont de la tribu de Judas.

— Je le sais bien ; mais comme il en aura plus du triple s'il se tait, il se taira. De plus, il ne touchera les quatre louis qu'après notre fuite.

— Et qui les lui remettra ?...

— Berthaud, cet enseigne de vaisseau avec qui tu me vois souvent sur le gaillard.

— Oui. celui-là est un brave homme : mais je n'ai pas confiance dans ton Abraham.

— Je n'avais pas le choix. Maintenant, écoute ; nous allons percer un trou à peu près au niveau de l'eau, près du sabord contre lequel tu couches : ce trou débouchera près du canot que le *master* ramène chaque soir à neuf heures, et qu'on ne remonte pas, le plus souvent. Je ne sais pas encore comment il est amarré ; mais si c'est par une chaîne, le tiers-point en viendra à bout.

— Fort bien, et après ?

— Après, nous partirons pour un point quelconque de la côte française : Cherbourg, par exemple.

— Par quels moyens ?

— À la rame ; il y en a une paire au fond de la barque : je l'ai vue.

— Sais-tu quelle distance il y a d'ici à Cherbourg ?

— Non !

— Eh bien, il doit y avoir au moins soixante-quinze mille marins^[2] ; il nous faudra donc, au bas mot, en ramant pendant dix heures par jour, près

de trois jours pour faire la traversée ; encore ne faudrait-il pas avoir le vent debout.

— Ça t’effraye, Haradec ? toi, un matelot !

— Non certes ; mais il faut compter aussi avec l’obscurité.

— Elle nous protégera.

— Avec le manque de boussole !

— Nous aurons le soleil le jour et les étoiles la nuit ; la direction étant droit au sud, nous ne pouvons manquer d’arriver.

— Avec les croiseurs anglais !

— Pour cela, à la grâce de Dieu !

— Tu as raison, Jean. À la grâce de Dieu, et au travail !

Ils mirent onze jours à faire, dans la paroi du bâtiment, épaisse de deux pieds, un trou de soixante centimètres de diamètre, suffisant pour laisser passer le corps d’un homme. Ne travaillant que la nuit et à tour de rôle, ils cachaient avec soin, chaque matin, les débris de bois qui les eussent trahis, et plaçaient contre la paroi excavée un morceau de toile goudronnée qui dissimulait l’ouverture.

Quand il n’y eut plus qu’un centimètre d’épaisseur de bois à enlever pour arriver à l’extérieur, ils s’arrêtèrent, attendant l’occasion, c’est-à-dire une nuit sans lune, et l’amarrage du canot à portée de leur trou.

Ils furent servis à souhait trois nuits après : le *Master* rentra, et, par le hublot grillagé qui donnait dans la batterie, Jean aperçut les marins anglais amarrant le canot à la galerie qui faisait le tour du bâtiment.

De plus, non seulement le temps était très sombre, mais la neige tombait en abondance et les sentinelles, calfeutrées dans leurs abris, avaient cessé leur promenade nocturne.

Les deux amis avaient, aussitôt la rentrée du canot, abattu la mince paroi qui les séparait de l’extérieur. Ce premier travail était à peine terminé qu’une ronde passa sur la galerie à jour qui dominait leur trou de cinquante centimètres à peine, et la lumière du falot glissa jusqu’à la batterie.

Jean et Haradec attendaient, blottis dans leurs couchettes ; ils s’étaient enduits tout le corps d’huile et de graisse pour que la sensation du froid leur

fut moins cruelle, dans le cas où ils seraient obligés de se mettre à l'eau, et ils s'étaient confectionnés deux sacs où ils avaient entassé des vivres pour quatre jours.

Leurs cœurs battaient avec violence, mais la ronde du « cadet » passa, le cri monotone de *all is well* (tout va bien), poussé par chaque sentinelle au passage de l'officier s'éloigna, et Jean se disposa à s'engager le premier dans l'ouverture.

Mais Haradec le retint par le bras.

— Laisse-moi passer, fit-il.

— Non, dit Jean ; je suis le plus mince, je passerai plus aisément et ferai moins de bruit.

— Tu as raison, mais embrassons-nous ; qui sait ce qui va arriver.

Les deux amis s'étreignirent longuement.

— Ce n'est pas tout, dit Haradec ; fais avec moi la prière à sainte Anne d'Auray.

— Je veux bien, dit Jean.

— Vois-tu, petit, sainte Anne est la patronne des Bretons ; mais je la connais : elle voudra bien faire quelque chose tout de même pour un Parisien comme toi.

Tous deux s'agenouillèrent, et, à voix basse, Jean répéta mot par mot la naïve et fervente prière de son compagnon. Dans ce moment terrible, il sentit que ce recours à une assistance divine décuplait sa confiance et ses forces, et, faisant le signe de croix, il se glissa dans l'ouverture.

Par bonheur, le canot sauveur était à portée de sa main, et il n'eut pas besoin de se mouiller pour l'atteindre : il saisit le bordage, l'attira à lui, et, par un vigoureux effort des poignets, réussit à s'y hisser sans bruit.

Une minute après, Haradec l'avait rejoint.

Son premier soin fut de constater la grosseur de la chaîne qui retenait le canot. Les maillons en étaient d'épaisseur moyenne et leur limage demanda une heure de travail, pendant laquelle une nouvelle ronde passa. Heureusement signalée de loin par son falot, elle permit aux deux évadés de se coucher à plat ventre sous les bancs et de rester inaperçus.

Jean ne s'était pas trompé : une paire de rames était au fond de la barque, Haradec les ajusta sans bruit, les plongea dans l'eau et avec une douceur infinie se mit à ramer.

Semblable à la barque fantôme des légendes Scandinaves, le canot quitta le bord. Allait-il échapper à la vue des sept sentinelles réparties sur le ponton ?

— Couche-toi au fond, dit Haradec d'une voix semblable à un souffle.

— Pourquoi ?

— S'ils tirent... ce n'est pas la peine d'être exposés tous deux.



Une frégate, battant pavillon anglais, arrivait sur eux, venant du sud...

— Je reste, fit Jean ; il le faut pour t'indiquer la route... Gare au ponton d'à côté !

Il était temps en effet ; sans cet avertissement, le canot allait donner du nez contre *La Vengeance*, amarrée parallèlement au *Protée*.

D'un coup de rames, Haradec le redressa et le canot, filant silencieusement entre les deux bâtiments, fut bientôt au milieu du port.

Là, il s'agissait de s'orienter. Par bonheur, les lumières de la ville de Portsmouth donnaient à cet égard une indication certaine. De plus, un feu rouge, situé à quelque distance, semblait marquer la ligne à suivre pour sortir du port.

Haradec ne se trompait pas en faisant cette supposition ; car, en arrivant à ce feu, ils en aperçurent un autre, puis un troisième, et, après trois heures d'anxiété, pendant lesquelles ils ramèrent avec rage à tour de rôle, ils sentirent, au mouvement des vagues, qu'ils étaient hors de la rade et atteignaient la haute mer.

Le plus fort était fait. Abandonnant un instant les rames, ils absorbèrent quelques gouttes de rhum et chacun un hareng salé pour restaurer leurs forces.

Fatale imprudence, car lorsqu'ils voulurent reprendre les rames, au milieu de la nuit profonde, ils se regardèrent avec angoisse ; la barque immobile avait tourné sur elle-même, et rien ne leur indiquait plus la direction à suivre.

Aucune étoile n'était visible au ciel ; les feux du port avaient disparu, et ils risquaient, en ramant, de revenir sur leurs pas.

Mieux valait attendre le jour qui leur montrerait la côte, et très anxieux, les yeux dans le noir, sous la rafale de neige qui redoublait de violence, ils s'accroupirent serrés l'un contre l'autre pour résister au froid.

Soudain, un coup de canon lointain, suivi de deux autres à très court intervalle, les fit sursauter. Ils le connaissaient bien ce signal : c'était celui qui répandait au loin la nouvelle d'une évasion, et les bâtiments à l'ancre

dans le port étaient tenus, en l'entendant, de mettre une chaloupe à l'eau et d'explorer la rade et le rivage.

À tout prix donc, il fallait être hors de vue quand se lèverait le jour.

Par bonheur, ce canon qui semblait devoir leur être fatal, venait de leur montrer de quel côté était la côte anglaise, et, reprenant les rames, ils firent voler sur les vagues leur frêle esquif. Puis, le vent du Nord s'étant levé, Haradec se dépouilla de sa chemise, malgré l'âpreté du froid, la fendit et en fit une voile fixée aux rames, qu'il maintint verticalement contre l'un des bancs.

La vitesse de marche en fut sérieusement accrue, et quand le jour se leva, ils devaient avoir fait, à l'estimation du Breton, plus de quarante kilomètres.

Le cœur de Jean se gonflait de joie. C'était le quart du chemin.

Un épais brouillard avait succédé à la neige, et la mer était redevenue relativement calme. Vers sept heures, le vent tomba et Haradec se remit à ramer.

Quand le brouillard se leva subitement, une heure après, tous deux, tournés vers le nord, y cherchèrent des yeux les falaises de la côte britannique.

Bien n'apparaissait à l'horizon de ce côté, mais en se retournant, Jean poussa un cri, cri de stupeur et d'angoisse et se laissa tomber sur un banc. À quelques encablures, une frégate sur la nationalité de laquelle il n'était pas possible de se méprendre, arrivait sur eux toutes voiles dehors.

Elle battait pavillon anglais et venait du sud. Déjà, du haut du gaillard d'avant, un porte-voix à la main, un marin les hélait et une embarcation, se détachant du bord, se dirigeait vers eux.

Toute résistance était impossible ; et quand la chaloupe les aborda, ils se turent, anéantis, et simplement résolus à ne répondre à aucune question.

Mais leurs vêtements jaune-orange, marqués T O, parlaient suffisamment pour eux, et quand le commandant de la frégate, devant qui ils furent conduits leur dit :

« Vous êtes évadés des pontons ? »

Une grosse larme jaillit des yeux de Jean Tapin. Il était transi de froid, à bout de force et d'énergie. L'espoir de revoir la France l'avait seul soutenu

depuis plusieurs jours.

Cette douleur muette, la jeunesse du petit sergent touchèrent visiblement l'officier anglais ; sa voix s'adoucit et un sourire éclaira sa figure couleur de brique.

« Smith ! fit-il, s'adressant au premier-maître qui lui avait amené les deux Français, vous allez leur faire donner de bons vêtements de laine et prendre du thé très chaud. Quand ils seront bien restaurés vous leur demanderez s'ils veulent que je les débarque à quai. »

Haradec leva la tête, le sourcil froncé, croyant à une mystification cruelle. Mais déjà le commandant s'était retourné vers eux.

« Il y a un Dieu pour vous, dit-il ; bénissez-le comme il convient. La paix a été signée à Amiens avec la France il y a trois jours, et vous êtes libres ! »

Vous dépeindre la stupeur joyeuse de nos deux amis serait chose impossible : en cette seule minute, ils oublièrent trois ans des plus dures souffrances, et, remués jusqu'au fond de l'âme, bégayant des paroles inintelligibles, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant comme des enfants.

« Eh ! bien, fit le Breton à Jean Tapin, quand il eut recouvré la parole, y croiras-tu maintenant à notre bonne Dame d'Auray ?

1. [↑] Il y a eu deux reines de Naples du nom de Caroline : L'une, fille de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Ferdinand IV, roi de Naples ; l'autre, Caroline Bonaparte, femme de Murat, fait roi de Naples par Napoléon. C'est de la première, cela va sans dire, qu'il est question ici.
2. [↑] Environ 140 kilomètres, le mille marin valant 1,852 mètres.

CHAPITRE XII

OÙ LOUISON DEVIENT MADAME CARDIGNAC

Une semaine plus tard — le jour de Noël — comme le soir tombait, Jean Tapin, juché sur l'impériale de la malle-poste de Normandie, apercevait, à travers les flocons blancs de la neige qui tombait depuis le matin, la silhouette grise et fumeuse de Paris, et une émotion poignante lui serra le cœur.

Son regard, troublé par des larmes qui coulaient malgré lui, chercha dans le massif sombre de la grande ville la place où devaient se trouver Lison, Catherine, ces êtres chers, qui sans doute ne l'attendaient plus, le croyaient mort peut-être !

Mais la nuit arrivait vite, et bientôt notre ami ne distingua plus rien que de l'ombre, avec des points de lumière qui scintillaient au loin ; et, l'âme remplie d'impatience et d'angoisse, il se mit à compter les minutes, les secondes, trouvant que chaque tour de roue durait un siècle !

Son anxiété du reste était compréhensible !

Songez, mes enfants, que, depuis 1799, Jean n'avait pu recevoir aucune nouvelle de ceux qu'il nommait à bon droit ses parents ! On était en décembre 1802 : c'est donc trois années pleines pendant lesquelles le jeune sergent était resté complètement isolé de ses plus chères affections...

« Vais-je seulement les retrouver ! songeait-il... Mon Dieu ! S'ils étaient morts !... »

Cette désolante pensée l'accompagnait depuis Cherbourg, où le commodore anglais les avait débarqués, Haradec et lui.

« En tous cas, se disait-il, si Jacques Bailly avait tenu sa promesse, s'il avait regagné la France, remis ma lettre et fait des démarches pour mon échange, je l'aurais su à Portsmouth. On ne m'a rien appris en Angleterre ;

c'est donc que le père de ma Lison n'a pas voulu ou n'a pas pu revenir au pays. »

Ah ! si à cette époque le public eût pu correspondre comme aujourd'hui par les moyens rapides, Jean Cardignac eut télégraphié rue de la Huchette, et, dès le lendemain de son retour, il eût été renseigné.

Le télégraphe l'eût avisé que Catherine et Lison étaient vivantes, bien anxieuses il est vrai, bien tristes, mais qu'elles n'avaient jamais désespéré de le revoir !

Il aurait également appris, le pauvre Jean, que sa commission était faite, que Jacques Bailly était à Paris, que Lisette avait retrouvé son père, Catherine son mari, et que le triste passé avait été oublié, Belle-Rose ayant pardonné sans hésitation.

Malheureusement ce moyen de communication, d'un usage si courant aujourd'hui qu'il est à la portée des plus pauvres, n'était pas à la disposition des particuliers, surtout des pauvres diables, qui, comme Jean, revenaient des prisons de l'ennemi, les joues creuses, à peine vêtus, grelottant sous la bise.

Car c'est dans cet état que Jean et son ami avaient été débarqués, par un canot anglais, sur le quai de l'Arsenal de Cherbourg.

Il est juste de dire qu'on les avait reçus à bras ouverts.

Ils étaient en effet les deux premiers prisonniers que la paix rendait à la France !

Et lorsque, devant le capitaine du port, ils racontèrent leur évasion, la pitié fit place chez l'officier à une admiration sincère : il les fit reconforter, leur envoya chercher, aux magasins, des habillements de leur arme, et leur remit un billet de logement.

Le brave homme qui eut à les loger — un gros bonnetier de la ville — était un vrai Français. Il se prit instantanément, pour les deux évadés, d'une amitié nuancée de respect, à cause de leur courage.

Il les fêta, les soigna comme ses enfants, et, le lendemain matin, comme les deux amis revenaient de la Place où on leur avait donné leurs feuilles de route :

— Mes enfants, dit le bonnetier, vous me quittez déjà ?

— Certes, dit Jean ; songez donc quelle impatience nous avons de retrouver ceux que nous aimons.

— Et moi de porter à sainte Anne le gros cierge de cinq livres que je lui ai promis, ajouta le Breton.

— Je le comprends ; mais voilà... je ne sais comment vous dire... car, à des militaires comme vous, c'est bien difficile d'offrir... de l'argent : pourtant vous ne pouvez pas songer à partir comme ça, à pied, sans ?...

— Tranquillisez-vous, dit Jean en tirant de sa ceinture une poignée de pièces d'or ; voilà plus qu'il n'en faut pour gagner Paris d'un côté et Auray de l'autre ; car c'est entendu, mon vieux camarade, tu ne veux pas venir avec moi ?

— Oh ! non. J'ai mon vœu.

— Entendu, mais on se reverra. Donc, citoyen, voilà de l'or que je conserve précieusement depuis trois ans et qui vient de loin. Vous aurez seulement l'obligeance de m'échanger ces livres anglaises et ces soltanis turcs pour de la monnaie française ou des assignats.

— Des assignats ! s'écria le bonnetier ; mais il n'y en a plus, Dieu merci ! Le Premier Consul les a fait disparaître ; les écus ont reparu et même les louis d'or. C'est égal, je vous aurais payé la malle avec un réel plaisir, car on ne voit pas souvent de braves soldats comme vous. En avez-vous enduré avec ces maudites Écrevisses !^[1]

— Oui, c'est un gros compte que nous avons là avec eux ; nous allons tâcher de le régler, capital et intérêts ; pas vrai, Haradec ?

— Ah ! vingt mille sabords ! bien sûr que, aussitôt les embrassades finies à Auray et mon cierge brûlé, je me rembarque, dit le rude marin.

— Bonne chance donc, mes braves ! conclut le bonnetier, et heureux voyage !...

C'est ainsi que, pendant que le quartier-maître roulait vers la Bretagne, le jeune sergent arrivait à la poste aux chevaux de Paris, rue du Bouloi.

Je vous prie de croire, mes enfants, que notre sergent ne fut pas long à parcourir la distance qui sépare la Poste du Pont-au-Change, lequel donne, comme vous savez, juste au coin de la rue de la Huchette Mais arrivé là, une émotion nouvelle saisit Jean Cardignac !

En mettant le pied sur le sol parisien, ses idées noires s'étaient subitement envolées.

— Non ! avait-il pensé ; c'est stupide de se laisser aller à une pareille tristesse que rien ne justifie !... Elles sont là... tout près... j'en suis sur maintenant, et je vais les embrasser !

Et il était parti joyeux.

Mais une autre idée venait de traverser son esprit :

— Elles ne m'attendent pas : elles auront peur si j'entre brusquement !... Lisette serait capable d'en être malade ! Comment faire pour les prévenir ?...

Ralentissant le pas, Jean Cardignac réfléchissait, tout en pénétrant dans la rue de la Huchette.

Soudain son visage se rembrunit et une anxiété passa dans son regard. La boutique de M. Sansonneau était changée !

Oui ! La maison avec sa tourelle en encorbellement était bien la même, mais l'écusson doré... disparu ! le cercle où pendaient les chandelles de bois, peintes en jaune... enlevé !

La façade elle-même, la vieille façade aux ouvertures étroites comme des créneaux, était transformée en une belle boiserie régulière, éclairée de grandes fenêtres à petits carreaux, maillés en plomb.

Enfin, ô stupeur ! à la lueur du réverbère, Jean, navré, put lire, sur le panneau d'enseigne, ces mots qui lui donnèrent la fièvre :

MAISON CI-DEVANT TENUE PAR
SANSONNEAU
Denrées coloniales — Café des Indes

Le petit sergent faillit se trouver mal ; ses jambes fléchissaient.

— Ils ne sont plus là... murmura-t-il. Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais il se raidit.

« N'importe ! dit-il. Je veux savoir. »

Et, domptant son émotion, il s'avança.

Puis lorsqu'il fut tout près, lorsqu'il put, à travers les vitres, apercevoir l'intérieur du magasin qu'éclairait une grosse lampe, Jean Tapin devint tout pâle, et pourtant un sourire doux, très doux passa sur ses lèvres... en même



« Tien ! » s'écria l'autre, en faisant un saut de côté.

temps que deux larmes (ô bien douces aussi, mes enfants !) roulèrent de ses cils sur ses joues et tombèrent sur la neige.

Enfin après une longue minute de contemplation, il dit presque à voix haute :

« Merci ! Mon Dieu ! Oh ! je suis bien heureux...

« ... Elles sont là !... Oh ! comme elle est jolie ma petite Lisette ! »

C'étaient bien, en effet, Catherine et Lison que notre ami venait d'apercevoir.

L'ancienne cantinière de la 9^e demi-brigade était peu changée ; mais Lise, par exemple, l'était beaucoup !

C'était maintenant une jeune fille de vingt et un ans, grande, très élégante dans sa longue robe « à la Joséphine ». Sa taille mince était serrée dans un large ruban de soie moiré.

La lueur de la lampe éclairait en plein sa jolie tête aux beaux cheveux bouclés, toujours animée de la même expression mutine et gaie, mais avec une nuance de sérieux, de reposé qui lui donnait un charme de plus.

Elle travaillait, la belle petite Lison, avec sa maman Catherine.

Assise devant un bureau, penchée sur un gros livre à dos de parchemin, à coins ferrés, elle écrivait ce que lui dictait sa mère ; et tout au fond du magasin, rempli maintenant de ballots, de caisses et de tonnelets, un grand garçon d'une vingtaine d'années, porteur d'une tignasse d'un roux ardent, au nez retroussé, en tablier gris, maniait les paquets en appelant à haute voix.

Cela dura plusieurs minutes.

Jean regardait avidement, retenant presque son souffle, et insensible aux morsures de la bise qui lui soufflait au visage des tourbillons de neige.

Enfin le contrôle des marchandises fut terminé, et le jeune sergent entendit, à travers le vitrage, Catherine disant à l'employé :

— Grimbalet ! mon ami, vous veillerez à l'expédition dès la première heure. Et vous irez porter de suite la petite balle de café aux Tuileries. Vous la remettrez aux cuisines, au chef cuisinier du Premier Consul !

— Bien, madame.

— Surtout, ne vous arrêtez pas en route ! Ne causez à personne. Vous savez qu'en ce qui concerne le Premier Consul, on ne saurait être trop

prudent par ce temps de conspirations.

— Ayez pas d’crainte, madame Catherine.

Et pendant que Grimbalet s’apprêtait à exécuter l’ordre, Catherine et Lison pénétrèrent dans l’arrière-boutique.

— Ce grand coquecigrue de Grimbalet va me servir d’éclaireur, pensa Jean. C’est lui qui va les prévenir de mon arrivée.

Le jeune sergent s’éloigna de quelques pas, se rencogna dans l’angle d’une porte et attendit.

Quelques instants plus tard, la porte de la boutique s’ouvrait, donnant passage au commis, qui, portant le ballot de café en sautoir, se mit en devoir d’ouvrir, pour se préserver de la neige, un extraordinaire parapluie rouge qui eût pu abriter à lui seul une escouade de grenadiers. Cela fait, Grimbalet se mit en marche.

Il n’avait pas fait dix pas que Tapin l’accostait, et lui prenant le bras :

— Bonsoir, Grimbalet ! dit-il.

— Tiens ! s’écria l’autre interloqué et faisant un saut de côté... vous me connaissez donc, vous ?

— Sans doute que je te connais, dit Tapin, et, si je m’adresse à toi, c’est que je désire que tu me rendes un petit service.

Mais déjà Grimbalet soupçonneux prenait le large.

— De quoi ! grommela-t-il. Un service !... En v’la un drôle de particulier !

Et tout bas :

— Ça doit être un chouan, déguisé en sergent de grenadiers.

Mais Jean lui emboîtait le pas.

Alors le commis fut saisi d’une frayeur irraisonnée ; il voulut rentrer à la maison et se mit à courir.

Jean, agacé, le rejoignit juste devant la boutique et l’empoigna par le collet en lui criant :

— Attends donc au moins qu’on s’explique, imbécile !

Mais Grimbalet ne voulait rien entendre.

Se débattant avec une énergie que décuplait sa frayeur très réelle, le commis se rejeta en arrière, et, laissant son foulard dans le poing serré de Cardignac, il glissa sur la neige et s'étala sur son parapluie rouge qu'il creva.

Tout en tombant, il hurlait :

— À la garde !... Au secours ! À la garde !...

La rue était heureusement déserte. Par ce temps de neige et de gelée, et surtout à cette heure tardive, les bourgeois et les commerçants du quartier préféraient rester chez eux. De plus, comme l'avait dit tout à l'heure Catherine, les conspirations et les coups de main étaient fréquents à cette époque. Or, c'étaient choses peu attrayantes, pour de paisibles marchands, surtout après les années qu'on avait traversées.

Aussi, peu de fenêtres s'ouvrirent-elles à l'appel de Grimbalet, et toutes se refermèrent instantanément avec une précipitation qui dénotait au moins, chez les habitants de la rue, une extrême prudence à défaut de bravoure.

Cependant Grimbalet hurlait toujours, cherchant à se dépêtrer des baleines de son parapluie, et Jean Tapin, amusé malgré lui, ne pouvait s'empêcher de rire de la mine déconfite et terrifiée du commis, lorsque soudain, la porte de l'épicerie Sansonneau s'ouvrit toute grande, et sur le seuil, en pleine lumière, Lisette apparut !...

Entraîné par une force irrésistible, notre ami Jean s'élança vers elle ; mais la jeune fille, qui n'avait pas tout d'abord distingué les traits du jeune sergent, poussa un cri terrible. Puis elle pâlit, et portant les deux mains à son cœur :

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est lui !... c'est mon petit Jean !... mon Jean !

Une défaillance l'envahit ; ses genoux fléchirent et Lison, sous le coup d'une joie intense et d'une indicible surprise, se renversa en arrière, évanouie.

Jean était déjà près d'elle et la reçut dans ses bras.

Alors, fou de douleur en la voyant inanimée, ne songeant plus qu'à elle, le jeune sergent l'enleva comme il eut enlevé une fleur, et, l'emportant dans ses bras robustes, il se précipita vers l'arrière-boutique, tandis que

Grimbalet, dépêtré enfin et traînant derrière lui les débris de son parapluie, le suivait, l'air profondément ahuri !

Je vous laisse, mes enfants, juges de la stupeur énorme que produisit sur Catherine, sur maîtresse Sansonneau, cette entrée si imprévue, et je n'ai pas besoin de vous raconter l'effusion de tendresse qui suivit le premier moment de stupéfaction épouvantée.

Ce furent à la fois de la joie et des larmes !

Grimbalet lui-même, qui avait si souvent entendu parler de Jean Tapin, pleurait comme une grande bête avec une grimace comique.

— Faut-il que je sois sot ! disait-il. Faut-il que je sois un âne véritable de ne pas l'avoir reconnu !

— Tu ne pouvais pas le reconnaître, dit alors Lison, remise de son évanouissement passager, puisque tu ne l'avais jamais vu.

— C'est vrai ! Mamzelle ! mais c'est égal, j'aurais dû tout de même le reconnaître... vous en parlez si souvent !

Et ce fut bien une autre affaire lorsque la sonnette de la rue retentit, et qu'on vit, un instant après, entrer, dans la pièce du fond, Jacques Bailly et le vieux Belle-Rose !

Le géant, vous le savez, mes enfants, n'était pas précisément une femmelette ! Eh bien ! il faillit se trouver mal. Son répertoire habituel n'avait pas varié.

— Cornebleu ! de cornebleu de mille milliards de cornebleu ! ! ! s'écria-t-il. C'est superlativement superlatif que dont auquel subséquemment que c'est bien lui en personne naturelle... Ah ! cornebleu de clampin ! viens que je t'embrasse !

Saisissant le petit sergent de son unique main (le bras gauche du vieux tambour-maître était en effet resté en Égypte) Belle-Rose enleva Jean Tapin, et, le serrant sur sa vaste poitrine, il se mit à l'embrasser follement, tandis que de grosses larmes formaient comme un ruisseau dans la cicatrice de son visage ; la parole lui faisait défaut... à peine pouvait-il prononcer de sa voix de basse taille :

— Cornebleu !... cornebleu ! mille millions de milliards de millions de cornebleu !

Et pendant cette scène d'une si étrange et rude tendresse, la vieille maman Sansonneau qui avait attiré Lison vers elle, lui murmurait :

— Hein ! Ma petite fille, crois-tu que c'est un beau Noël que le petit Jésus t'envoie !

Enfin, la première émotion passée, Grimbalet intervint :

— Patron, dit-il à Jacques Bailly, c'est pas le tout, mais notre sergent doit avoir faim, si qu'on mettait le couvert ?

— C'est juste, mon garçon ; tu as le sens pratique. Cours à la cave.

Quelques instants plus tard, devant la nappe bien blanche, Belle-Rose attaquait le potage. Il buvait ensuite un coup de vieux Bourgogne 1782, à la santé de son conscrit si heureusement échappé à tant de dangers, et les causeries commencèrent.

Jean, placé entre Catherine et Lison, dut raconter par le menu tous les épisodes de sa longue captivité.

Puis ce fut à son tour de questionner.

Il apprit ainsi que le pauvre Sansonneau était mort l'année précédente, en lui léguant toute sa fortune, à charge, pour Jean, de faire à M^{me} Sansonneau une rente, sa vie durant.

On pleura le brave épicier.

Ensuite Jacques Bailly raconta que, malgré son vif désir, il n'avait pu rentrer en France que depuis deux mois. La demande d'échange avait été faite aussitôt au Premier Consul qui l'avait favorablement accueillie ; mais les contrôles anglais, concernant les prisonniers de guerre, étaient fort mal tenus. Il en était résulté des retards, car on avait dû rechercher Jean sur le *Tiger*, alors en croisière dans les mers lointaines ; et, même après la signature de la paix d'Amiens, on ne savait rien des recherches faites par les autorités anglaises.

— Vous ne m'avez pas cru mort ? demanda Jean.

— Si ! Parfois nous en avons une peur superlative, dit Belle-Rose.

— Oh ! s'écria Lison dans un élan, moi j'ai toujours espéré... Je savais bien que tu nous reviendrais.

Enfin Belle-Rose raconta la fin de la campagne d'Égypte, la perte de son bras, son rapatriement.

« Et puis, tu sais, clampin ! ajouta-t-il, malgré que je n'avais plus qu'un bras, si j'ai laissé tes nippes aux Arabes, du moins j'ai rapporté ton sabre de Mayence, ton sabre d'honneur... Tiens, le voilà, cornebleu ! »

Il désignait l'arme pendue au-dessus de la cheminée, et sa vue remua Jean Cardignac jusqu'au fond du cœur. Il se leva, tout ému, décrocha son trophée de gloire et le reboucla à son côté.

— Enfin ! conclut Belle-Rose, me voilà pensionné, plus bon à rien à ce qu'ils prétendent ; on m'a collé aux Invalides, côte à côte avec mon vieux La Ramée. Nous causons du vieux temps... Tu viendras nous voir, petit !

— Oh ! pour sûr !

— Mais n'importe ! affirma le vieux soldat. On aurait tout de même bien pu me laisser dans l'active ! Cornebleu ! je n'ai pas encore soixante-six ans !

J'ai encore bon pied, bon œil ; et puis... tu sais, je leur montre encore mes talents, aux bourgeois ! Jamais je ne sors sans ma canne de tambour, et, rien qu'avec ma seule patte, je te leur colle des moulinets qui sont superlatifs !

Il ne lâcha ce sujet, qui lui tenait fort à cœur, que pour faire l'éloge de Lison, et malgré tous les signes d'impatience que donna la jeune fille, il fallut que Jean connut par le menu toutes les perfections nouvelles, acquises pendant ces trois années par sa petite amie.

— Voyons, est-ce un beau brin de fille, clamait le géant en agitant son unique bras : tu dois la trouver superlativement élégante ; eh bien, apprends qu'elle fabrique elle-même, de ses doigts de fée, tout ce que dont elle porte. Tu la verras dans ses atours, le dimanche qu'elle va à l'église, depuis que le Consul a rouvert tout ça avec son Concordat et qu'il a bien fait, cornebleu, puisqu'il en faut pour tous les goûts. Tu la verras avec sa robe Piché (le géant n'avait jamais pu retenir le mot, barbare pour lui, de Psyché), avec son mantelet de tarlatane, sa ceinture à la romaine et son chapeau d'organdi.

Tout ça est son ouvrage, cornebleu ; par exemple, elle n'a pas voulu couper ses cheveux et se coiffer à la Titus, comme les belles dames d'aujourd'hui, avec un cache-folies^[2] ; mais ça n'empêche que tout le monde se retourne dans le quartier quand elle sort... Dame aussi, Catherine en a fait une vraie demoiselle : leçons de style, de maintien, de danse, de clavecin, s'il vous plaît. Ah ! je te donne mon billet, Tapin, que celui qui l'aura...

— Grand-père, s'écria Lisette qui tournait au coquelicot, grand-père, taisez-vous ; vous n'êtes qu'un vieux bavard !...

Le petit Jésus qui — comme on sait — passe à minuit le jour de Noël, pour faire des heureux, n'eut pas besoin d'en écouter bien long, là-haut, sur le toit, près de la cheminée, pour être satisfait.

— Ça va bien dans la maison de ce pauvre Sansonneau ! murmura-t-il. Je lui raconterai ça demain matin en rentrant.

Et vivement — car ce jour-là il est très pressé — le petit Jésus continua sa tournée.

Le lendemain, Jean se leva tard. Le bonheur et l'émotion l'avaient longtemps tenu éveillé. De plus, comme depuis des années il couchait sur la dure, son douillet lit de plume, au lieu de l'inciter au repos, l'avait tout d'abord fortement énervé.

Il s'était rattrapé en faisant la grasse matinée ; — une fois n'est pas coutume, n'est-il pas vrai ? — et lorsqu'il descendit, il trouva tout son monde en pleine activité.

Dans la cour du fond, transformée en un vaste hangar, Grimbalet faisait, sous la surveillance de Jacques Bailly, charger des ballots sur des voitures.

— Ah ! te voilà mon petit Jean ! s'écria le père de Lison ; je t'attendais justement... Tu vas m'accompagner : j'ai des courses à faire. — Grimbalet ! ordonna-t-il, va nous chercher une « citadine ».

C'est ainsi qu'on nommait les « fiacres » de l'époque qui, pour la plupart, étaient des cabriolets à capote.

Grimbalet obéit et, un quart d'heure plus tard, Jacques Bailly et Jean Cardignac (celui-ci ayant au préalable embrassé tout son monde et surtout

sa Lison) roulaient ensemble à travers Paris.

— Mon petit Jean, dit alors Jacques Bailly, j'ai à te fournir des explications.

— Comment cela, Monsieur Bailly ?

— Appelle-moi mon père !... Du reste, j'espère que ce sera bientôt la vérité.

Jean rougit jusqu'aux oreilles, mais ne répondit pas.

— Oui ! continua le négociant, j'ai à te donner des explications au sujet de la maison de commerce. Tu as vu l'enseigne ?

— Oui.

— Eh bien, je n'ai pas fait mettre ton nom parce que j'ignorais quelle serait ta décision.

— Ma décision ?

— Sans doute. L'immeuble et la maison de vente t'appartiennent. M. Sansonneau te les a légués, ainsi que cinq mille écus de rente.

— Oh ! le brave, l'excellent homme !

— M. Bazon-Varaine, le tabellion, te donnera tous les détails. Au demeurant, voici les principales dispositions :

« Tu dois verser à Maîtresse Sansonneau 1,500 écus de rente viagère et lui donner le logement. De plus, tu dois partager le complément avec Lisette. »

— Je lui donne tout ! s'écria Jean, avec un emportement qui fit sourire Jacques Bailly.

— Ce n'est pas la peine, mon Jean ! Il y a un moyen bien plus simple. Et comme Jean se taisait, anxieux :

— Tu ne trouves pas ce moyen-là ? C'est étonnant ! ... Eh bien, moi, je vais te le dire : c'est de devenir le mari de Lisette.

— Oh ! monsieur !... Mon père !

— Dame ! je me rappelle ce que tu m'as dit aux Indes... Aurais-tu changé d'avis ?

— Oh ! non !

Le brave petit sergent n'en put dire davantage, tant il était heureux.

— Seulement, poursuivit Jacques Bailly, sans avoir l'air de remarquer l'émotion de Tapin, je tiens à savoir si tu veux quitter le service ou bien...

— Quitter le service !... Jamais de la vie !

— Bon ! me voilà renseigné. Dans ces conditions, tu ne peux cumuler les fonctions de négociant et de soldat... Ça n'a aucun rapport.

— Sans doute !

— En attendant ton retour, j'ai — à tout hasard et dans ton intérêt — organisé la maison sur un nouveau pied. Je l'ai transformée en maison de gros et j'ai, grâce à tes capitaux et aussi à l'aide des miens, traité des marchés importants. Je fournis à l'armée des riz d'Italie, des cafés... Il faut donc que tu cèdes cette maison à quelqu'un.

— Mais vous la garderez, mon père ! Je vous la donne !

— Pas à moi ; à Lisette, à... ta femme !

— Lisette... ma femme !

— Oui, ta femme. Allons ! c'est entendu !

Et Jacques Bailly embrassa tendrement son futur gendre.

Lorsqu'ils rentrèrent rue de la Huchette, Lison, assise auprès de Catherine, prenait sa leçon de clavecin avec le maître de chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois ; elle se leva souriante.

— Ma chérie, lui dit son père, je vais, sans préambule, t'apprendre une nouvelle qui va te causer, je le sais, une grosse joie.

Lise devint toute pâle, et Catherine sourit doucement.

Alors, prenant les mains des deux jeunes gens : — Jean, dit Jacques Bailly, voici ta femme. Et toi, ma Lise, voilà ton mari. Vous êtes fiancés.

Éperdus de joie, Jean et Lisette tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent en sanglotant.

Huit jours plus tard, Jean qui s'était fait faire une belle tenue neuve de sergent aux grenadiers, se rendait d'un pas alerte aux Tuileries.

Il voulait mettre à exécution un projet dont il ne s'était ouvert à personne, afin que ce fut pour tous une surprise, si son plan réussissait.

La première partie de ce projet consistait à obtenir une audience de Bonaparte, qu'on ne désignait plus maintenant que par son titre de Premier Consul.

Le petit élève de Brienne, l'ancien lieutenant d'Auxonne, le chef de bataillon de Toulon, le commandant de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte, avait, comme vous le voyez, fait son chemin.

Il était maintenant le chef élu, reconnu et acclamé par toute la France !

Son vaste génie, ses victoires et aussi l'ascendant naturel qu'il exerçait sur les hommes en général, l'avaient porté à la première magistrature du pays, et il faut reconnaître que, dans cette période de sa vie, Bonaparte conquiert une place sans égale dans l'Histoire.

Lorsqu'il prit en mains la direction des destinées de la France, la nation, épuisée plus encore par les luttes intestines que par les guerres étrangères, était à bout de ressources financières ; toute l'Europe nous était hostile, l'administration était dans un désordre profond.

De tout cela, grâce au choix judicieux des hommes d'État qu'il prit pour le seconder dans sa tâche, Bonaparte fit une France prospère et confiante.

C'est à cette époque qu'il jeta les premières bases d'une organisation intérieure si forte que la plupart des institutions et des rouages qu'il créa existent encore aujourd'hui.

Tout, chez ce grand homme, enthousiasmait les masses.



Si tu as une lettre d'audience, fais-la voir.

Lorsqu'il passait, calme et grave, sur son cheval splendidement harnaché, toujours suivi de son Mamcluck — souvenir d'Égypte — la foule, sans distinction de classe, acclamait en lui un Sauveur. Sa femme, Joséphine de Beauharnais, simple, bonne et belle, était également aimée de tous, non seulement pour ses qualités personnelles, mais parce qu'elle était l'épouse du Héros et que la gloire de Bonaparte rejaillissait sur elle.

Seuls les mécontents des partis extrêmes continuaient à conspirer, et, dans leur désir de supprimer le Premier Consul, ils en arrivaient jusqu'à l'attentat criminel.

C'est ainsi que, le 24 décembre 1800, ils avaient placé, rue Saint-Nicaise, une machine infernale, juste sur le passage de la voiture de Bonaparte, et ce fut un miraculeux hasard s'il ne fut pas emporté par l'épouvantable explosion qui se produisit.

C'est vous dire, mes enfants, qu'une surveillance active et incessante avait dû être organisée pour préserver la vie de cet homme qu'on considérait alors, à bon droit, comme si précieuse pour le pays.

Jean Cardignac ne l'ignorait pas.

Depuis qu'il était rentré à Paris, il avait appris tous ces détails par Jacques Bailly et par Catherine.

Mais, habitué par la vie des camps à pouvoir aborder assez facilement ses chefs, il ne se doutait pas des difficultés qui surgiraient devant lui lorsque, sans lettre d'audience, il se présenterait aux Tuileries pour demander à parler à son ancien général.

Bien au contraire, fort de la promesse de Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre, notre camarade marchait plein de confiance, le nez au vent, la démarche assurée, admiré des passants pour sa belle allure, ses galons d'or et son jeune visage hélé par les vents de la mer.

Tout en marchant, il tournait et retournait dans sa poche la tabatière en or qu'il avait reçue de Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre, et dont il avait si souvent admiré en cachette, pendant sa captivité, la délicieuse miniature ornant le couvercle.

Arrivé devant le guichet Saint-Honoré, Jean s'arrêta devant un grand grenadier de la garde consulaire qui, l'arme à pied, montait sa faction.

— Camarade, dit-il, où peut-on s'adresser pour parler au Premier Consul ?

Mais l'autre sursauta :

— Tu n'as pas de toupet, sergent, dit-il en riant, tu crois donc qu'on entre chez lui comme dans un moulin.

— Non ! mais...

— Il n'y a pas de *mais*... Si tu as une lettre d'audience, fais la voir... j'appelle l'officier. Sinon, rien à faire.

— C'est si difficile que ça d'entrer, fit Jean un peu vexé.

— C'est la consigne.

Mais à cet instant le caporal du poste apparut et Jean poussa un cri de joie.

— Cancalot !

— Tapin ! Ah ! c't'aventure ! Et d'où que tu sors ? T'es donc pas reste en Syrie ?

— Dame ! Tu vois !

Et tous deux, enchantés de la rencontre, se racontèrent leur odyssée respective.

Cancalot avait été, en 1799, après le départ de Jean pour la Syrie, affecté au service de Monge en qualité d'ordonnance. De la sorte il s'était trouvé rapatrié, avec Bonaparte, sur le vaisseau le *Muiron*, lorsque, avec Lannes, Berthier, Murat, Andréossy, Berthollet et Monge, le général avait, le 22 août 1799, regagné la France.

Versé ensuite dans le corps de Masséna, le Parisien avait fait la campagne de Suisse, s'était battu à Zurich ; puis, rentré à Paris, il avait été sous Desaix à Marengo.

Finalement il avait, sans blessure, gagné les galons d'or, lui aussi.

Puis, à la formation de la Garde consulaire, le brave Cancalot y avait été admis en rendant ses galons. Il n'était plus que caporal, mais, comme il disait :

— C'est un honneur d'être caporal dans la garde du *petit Caporal*, Y a pas d'erreur !

Bref, quand il sut le but de la visite de Jean Tapin :

— Écoute ! dit-il après réflexion, tu connais bien Murat ?

— Oui, j'ai servi aux *Dromadaires*.

— C'est juste. Eh bien, il est dans la cour à inspecter les chevaux du Premier Consul. Je vais te faire infiltrer dans la place par la porte de service. Une fois là, débrouille-toi ; tâche de lui parler ; mais pas de blague, ne dis pas que c'est moi qui...

— C'est compris !

Cinq minutes plus tard, Jean Tapin abordait carrément Murat.

Il fut d'abord assez mal reçu, car le grand général de cavalerie était brusque d'allures ; mais, au fond, l'audacieuse démarche du sergent lui plut justement à cause de son audace.

— Tu as un fier toupet, mon garçon ! Enfin ! ça réussit parfois, arrive ! Si le premier Consul est bien disposé, tant mieux pour toi.

Murat emmena le petit sergent jusqu'à un bureau du premier étage où un jeune homme vêtu de noir écrivait.

C'était le secrétaire particulier de Bonaparte.

— Monsieur Menneval, dit Murat, voici un de mes braves de l'armée d'Égypte qui voudrait être reçu par le Premier Consul.

« Oui, monsieur, ajouta vivement notre ami, voudriez-vous lui dire que c'est le petit sergent Cardignac — Jean Tapin — de la tour de Djezzar, celui-là même qui a écrit son nom sur la vie des hommes illustres, de Plutarque, que le général Bonaparte lui a prêté à bord de l'*Orient*...

« Il se souviendra de moi. »

L'extrême volubilité avec laquelle le petit sergent débita cette longue phrase fit sourire le secrétaire.

— Et que veux-tu lui demander ?

— L'épaulette de sous-lieutenant qu'il m'a promise.

— Ah !... Eh bien, écris-lui.

— Non, je voudrais lui parler.

— Impossible, s'il fallait qu'il reçoive tous ses anciens d'Italie et d'Égypte, les journées ne seraient pas assez longues.

— Même si vous lui remettiez cela ? dit Jean.

— Qu'est-ce que cette tabatière ? où l'as-tu trouvée ?

— Je ne l'ai pas trouvée : c'est mon général qui me l'a donnée.

— Avec le portrait qui est là ?

— Bien sûr.

— Sais-tu quelle est cette personne ?

Non ; mais tout ce que je sais, c'est qu'elle est joliment belle.

— Tu as bon goût, mon brave, car c'est M^{me} Bonaparte elle-même, et tu peux te vanter d'avoir reçu là un fameux cadeau. Attends-moi là : du moment que le Premier Consul t'a dit de lui rapporter cela, tu as quelque chance de forcer la consigne.

L'absence du secrétaire fut courte.

— Viens, dit-il simplement.

Et, très ému cette fois, Jean Tapin pénétra dans le bureau particulier de Bonaparte, une grande pièce à rideaux verts, tapissée de cartes. Dans un angle, un immense tableau représentait le passage du Pont de Lodi.

Le Premier Consul n'eut même pas l'air d'avoir remarqué sa présence. Il écrivait, compulsait des notes. Menneval s'était de suite retiré.

Jean resta là immobile, dans l'attitude militaire, contemplant le héros. Il était trop ému pour remarquer qu'il était moins maigre qu'en Égypte ; un tremblement lui descendait dans les jambes et ses tempes battaient la générale.

Cela dura dix longues minutes, sans une parole, sans un bruit autre que le froissement des papiers que remuait fébrilement Bonaparte. Jean commençait à trouver l'épreuve terriblement longue, lorsque celui qu'on nommait déjà le *Grand homme* se retourna brusquement sur son fauteuil à têtes de sphinx dorées et lui dit à brûle-pourpoint :

— Alors, mon brave, tu n'es pas resté là-bas sous les blocs de pierre ?

— Non, mon général.

— Si tu ne m'avais pas rapporté ma tabatière, sais-tu que je douterais de ton identité ; tu es rudement pâle, mon brave.

— C'est que c'est dur les pontons anglais, général, et puis ça me fait un tel effet de vous revoir...

Bonaparte sourit, satisfait :

— Dis-moi ton histoire, fit-il.

Rapidement, Jean Tapin conta ses aventures.

Bonaparte s'était levé. Les mains derrière le dos il circulait, tout en jetant, de temps à autre, le feu de ses yeux noirs sur le regard du jeune soldat.

Le récit terminé, il vint se planter devant le petit sergent ; et d'une voix singulièrement douce :

— Tu as bien fait de forcer ma porte : j'aime les hommes de ta trempe !... Et qu'est-ce que tu as à me demander ?

Cette fois, Jean, la gorge serrée, fut incapable d'articuler un mot.

— Je le sais, moi, ce que tu veux, reprit Bonaparte en souriant. Tu veux ton épaulette.

— Oh ! mon général !...

— Tu vois que j'ai bonne mémoire... Eh bien, tu l'as !

— Oh ! merci !

— Je vais même te donner plus que cela.

— Oh !

— Tu comptes, à partir d'aujourd'hui, dans ma garde. Tu peux en faire partie, puisque tu as bien plus à ton actif de guerre, que les quatre campagnes obligatoires.

Jean ne dit rien. Il en était bien incapable, allez, mes enfants ! Mais son visage, ses yeux parlaient pour lui.

— Allons ! dit enfin Bonaparte, tu es libre ; tu recevras ton brevet sous peu. Et comme Jean ne bougeait pas, le Consul fronça légèrement le sourcil.

— Eh bien, dit-il presque durement ; car telle était sa nature, qu'il passait instantanément de la douceur à la brusquerie.

— J'ai encore quelque chose à vous demander, mon général.

— Ah !... Et c'est !

— La permission de me marier.

— Ah ! par exemple... à ton âge... tu es trop jeune.

— Mais non, mon général ! je vous assure !

Jean Tapin avait retrouvé sa langue.

Très vite, le sang au visage, il raconta la partie familiale de son histoire et il eut l'éloquence vraiment convaincante, car lorsqu'il eut fini :

— Eh bien, puisque tu as trouvé une perle pareille, marie-toi, mon garçon, et arrange-toi pour avoir beaucoup d'enfants ; des garçons surtout : la France a besoin de soldats.

— Oh ! mon général, si j'en ai quinze, ils seront soldats tous les quinze, s'écria-t-il.

Le premier Consul sourit.

— Donne-m'en seulement deux pour Fontainebleau^[3], dit-il, et je me charge d'en faire des officiers comme toi.

Quand Jean sortit, Menneval lui demanda en souriant :

— Eh bien, mon brave, es-tu content ?

— Ah ! monsieur Menneval, vous pouvez le croire ;... mais il y a une chose que je n'ai pas osé demander à mon général.

— Quoi donc ?

— Je voudrais faire une surprise à ma famille avec mon brevet d'officier et mon autorisation de mariage.

— C'est facile. Je t'adresserai tout cela par exprès, sous pli cacheté à ton adresse... ou mieux, viens les chercher ici.

Oh ! merci, s'écria Jean.

En sortant du Palais, il s'en fut d'abord raconter à Cancalot l'heureux résultat de sa démarche ; puis entra chez un tailleur auquel il commanda de suite ses tenues d'officier.

Cinq jours après, notre camarade sortit de très bon matin.

Il revenait au bout d'une heure rue de la Huchette, serré dans un habit à la française, coiffé du petit bonnet à poil, et sur son épaule scintillait l'épaulette d'or.

Ce fut dans toute la maison un éblouissement, une joie sans pareille, mais le plus saisi fut Belle-Rose lorsqu'il arriva pour déjeuner.

Médusé, le vieux guerrier prit instinctivement la position de parade, et sans dire un mot, tout pâle, il fit le salut militaire et resta là, immobile.

Il fallut que Jean lui sautât au cou en criant :

— Eh bien, grand-papa Belle-Rose. Es-tu content ?

— Tu peux le dire, clampin !

— Alors embrasse ton conscrit.

Mais ce fut bien autre chose quand le jeune sous-lieutenant alla, en grande tenue rendre, pour la première fois, visite à la Ramée, car il avait été entendu avec Belle-Rose que celui-ci ne lui dirait rien, pour permettre à Jean de lui faire la surprise.

Le vieil invalide qui montait la garde près de la grande couleuvrine de l'entrée, lui porta les armes, et au milieu du jardin, Jean Cardignac aperçut, du premier coup d'œil, son vieil ami, chauffant au pâle soleil de janvier sa béquille soigneusement astiquée.

Il avait bien vieilli, le pauvre La Ramée.

Jean alla droit à lui et le vieil amputé, sans le reconnaître, se leva avec effort à la vue de l'épaulette d'or, ajusta son bonnet de police et fit le salut militaire.

Et comme il restait là, immobile :

— Comment, s'écria Jean, tu ne reconnais plus le petit tambour de Valmy ?

— De Valmy ? répéta le vieux comme un écho.



Jean Tapin, sous-lieutenant

— Oui, tu as oublié ton bain dans le Rhin, à Mayence, quand tu es allé, avec Belle-Rose, couper le câble du radeau des Autrichiens... Tu ne te souviens donc plus que je vous attendais sur la rive, parce que je ne savais pas nager ?

— Oh ! fit soudain le vieux, c'est toi, Jean Tapin !

— Lui-même qui vient t'embrasser, mon ancien.

Et le dur La Ramée, le soldat féroce au feu, qui embrochait un Autrichien sans sourciller et le clouait contre une porte comme il eut fait d'un oiseau de nuit, La Ramée y alla de sa petite larme, en serrant sur son cœur le jeune officier ; encore le serrait-il avec une nuance de respect, car l'épaulette d'or avait, à cette glorieuse époque, un prestige fascinateur. Aux yeux de tous ces braves, fanatiques de Bonaparte, tout officier apparaissait comme une émanation du héros.

— Ah ! mille millions de...

Telle était l'émotion du vieil invalide qu'il ne put jamais dire de quels millions il s'agissait. Mais il devint tout à fait aphone quand le jeune officier lui glissa dans la main un rouleau de deux cents écus.

— Prends et ne fais pas de façons avec moi dit Jean ; le temps n'est plus où nous mangions du chat ensemble. C'est pour t'offrir des douceurs et améliorer le menu de l'Hôtel ; je suis riche maintenant et tu me ferais de la peine en n'acceptant pas.

Jean était parti depuis une heure que La Ramée se mouchait encore, avec des sonorités de trombone, pour déguiser son émotion.

Le même soir, il vint dîner rue de la Huchette, et l'on décida en famille la date du mariage de Jean et de Lison.

Il eut lieu le 15 mars 1803, en la vieille église Saint-Séverin.

Jean était superbe dans sa tenue de ville, avec le chapeau à claque, la culotte et les bas de soie blancs.

Quant à Lisette, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle était ravissante dans sa robe blanche brodée, qui s'harmonisait si bien avec son joli visage et ses cheveux blonds.

Beaucoup d'officiers de la Garde Consulaire assistaient à la cérémonie, car il faut vous dire que Jean avait déjà pris son service.

Son chef de bataillon, le commandant Merle, était son premier témoin ; son second était le vieux Belle-Rose qui planta, d'un trait de plume énergique, une grande croix, en guise de signature, sur le registre paroissial.

La Ramée était là, bien entendu, donnant le bras à maîtresse Sansonneau, et faisant résonner les dalles de l'église sous sa jambe de bois. Grimbalet suivait la noce en bel habit bleu barbeau, ainsi que Cancalot qui semblait immense sous son bonnet à poil.

Tous les amis enfin étaient présents et, dans le quartier, la population entière fit cortège aux jeunes époux, si gentils et si gracieux.

À dater de ce jour, Lisette, devenue M^{me} Cardignac, cessa d'habiter la rue de la Huchette.

Le bataillon de son mari était en effet en garnison à Courbevoie, dans la grande caserne qui existe encore aujourd'hui, et qui était à cette époque l'une des plus belles de France.

En raison de l'éloignement, Jean Cardignac avait loué une petite maison, sur les coteaux qui dominent la Seine et qui n'étaient pas alors, comme aujourd'hui, couverts de constructions.

Ils s'offraient au contraire sous l'apparence de pentes agrestes, d'aspect frais et coquet, comme on en rencontre encore du côté de Meudon.

C'est dans cette petite habitation que notre jeune officier passait les rares loisirs que lui laissait le service.

En effet, mes enfants ; il ne faudrait pas croire, parce qu'on traversait une période de calme, de paix complète, que les soldats restaient inoccupés.

Il est un proverbe latin qu'on ne saurait trop méditer et surtout mettre en pratique. Ce proverbe : *Si vis pacem, para bellum*, veut dire, vous le savez : « Si tu veux conserver la paix, sois toujours prêt à la guerre. »

C'est profondément vrai ! Les peuples qui s'amollissent et s'endorment dans la quiétude de la paix ont souvent de terribles réveils ; n'en savons-nous pas quelque chose ?

Mais le grand homme de guerre qu'était Bonaparte ne s'endormait pas et ne laissait pas s'endormir son armée.

Ses soldats étaient l'objet de toute sa sollicitude. Paternel avec eux, aucun détail les concernant ne le laissait indifférent ; il voulait que ces hommes, qu'il se plaisait à nommer ses enfants, fussent bien traités, ne manquassent de rien ; mais, en revanche, il exigeait d'eux un entraînement constant, une énergie de toutes les minutes, une discipline absolue.

Le futur conquérant de l'Europe voulait une armée forte, et, pour la rendre invincible, il ne ménageait rien.

Pour son organisation, il prévoyait tout, ne laissait rien au hasard.

C'est vous dire que la Garde — troupe d'élite entre toutes — devait donner l'exemple.

Souvent Bonaparte arrivait inopinément, faisait sonner l'assemblée, même en pleine nuit, et alors... en route !

On manœuvrait dur, comme en guerre, et gare aux fautes commises !

Autant le Premier Consul aimait à adresser des félicitations lorsqu'elles étaient méritées, autant il savait, d'un mot sec et tranchant, faire monter le rouge de la confusion au visage de celui qui s'était trompé.

Aussi chacun mettait-il toute sa volonté, tout son amour-propre à ne mériter que des éloges, et les reproches étaient bien rares. Cet amour-propre se faisait sentir, non seulement chez les soldats et les officiers, pris individuellement, mais chez les corps de troupe pris dans leur ensemble ; c'est ce qu'on nommait, c'est ce qu'on nomme encore aujourd'hui « l'esprit de corps » ; force considérable entre les mains de qui sait l'utiliser.

Bonaparte aimait à surexciter ce sentiment, à l'aide duquel il obtint des merveilles !

Au demeurant, pour toute l'armée et même pour la population civile, il était l'objet d'un enthousiasme sans exemple dans l'histoire.

Chacun l'aurait suivi au bout du monde ; chacun, sur un signe de lui, se serait fait tuer sans broncher.

Vers la fin d'avril 1803, des bruits de guerre commencèrent à circuler dans Paris.

L'Angleterre, disait-on, se refusait à exécuter les clauses du traité d'Amiens. Avec sa duplicité habituelle elle procédait, vis-à-vis de Malte, comme elle procède aujourd'hui à l'égard de l'Égypte, trouvant des raisons

dilatoires pour ne pas l'évacuer, malgré des engagements formels, si bien que, à une réception diplomatique solennelle, Bonaparte avait adressé à ce sujet, à l'ambassadeur d'Angleterre, des paroles très acerbes, presque violentes.

— Ça va se gâter ! disait-on.

Et les officiers, il faut le dire, ne cachaient pas leur joie.

— Le four chauffe ! dit un jour le commandant Merle à ses officiers. Le Premier Consul a « saboulé » l'ambassadeur. Nous allons avoir du nouveau.

— Tant mieux ! mon commandant, s'écria le capitaine Berteuil qui commandait la compagnie de Jean Tapin. Aussi bien, on s'amollit à Courbevoie. Je crois que les grenadiers ne seraient pas fâchés de dérouiller leurs baïonnettes.

— Ça va venir !... Tranquillisez-vous... Ce n'est pas pour rien que, paraît-il, le premier Consul a déjà dirigé des troupes sur Boulogne, avec de nombreux détachements du génie.

— Et que croyez-vous qu'il veuille faire à Boulogne, mon commandant ?

— Eh ! dame !... je n'en sais rien... C'est évidemment l'Angleterre qu'il vise ; car on m'a dit aussi qu'il faisait construire une flottille considérable... Mais au fond, ça ne nous regarde pas, n'est-ce pas ?... Qu'il nous emmène, c'est tout ce que nous demandons.

Or, le 17 mai 1803, comme Jean et Lisette étaient en train de dîner. Jacques Bailly arriva en cabriolet, accompagné de Catherine. À peine entré, il s'écria :

— Mes enfants... la paix est rompue ! Jean, les yeux brillants, s'était levé, et jetant sa serviette :

— Vraiment, père ? questionna-t-il.

— Oui, mon enfant, reprit tristement Catherine ; la paix d'Amiens est définitivement rompue.

Il y eut un silence.

Puis Jean, se penchant vers sa femme, l'embrassa.

— Cela t'attriste, ma Lisette ?

— Oh ! oui ! car... tu vas me quitter...

— Oui !... sans doute ! Mais enfin, c'est la vie du soldat, ma Lise aimée... Et puis, n'es-tu pas fière de penser que je te reviendrai avec un grade de plus et de la gloire !

Pensive, elle dit après un instant :

— Oui ! mon Jean, oui !... Quand on est la femme d'un brave, on doit être brave soi-même... Mais n'importe ! j'ai peur pour toi. De la gloire, dis-tu, n'en as-tu pas assez ?

— On n'en a jamais trop, s'écria Jean avec feu ; puis, la serrant doucement contre lui :

— Chasse ces pensées, ma Lise ! dit-il avec une infinie tendresse ; je te reviendrai, sois-en sûre : j'en ai vu bien d'autres, et je suis cuirassé contre le danger.

Cet enthousiasme exubérant ramena le sourire sur les lèvres de Lise et de Catherine ; mais au fond, elles avaient le cœur serré.

Du reste, au bout de quelques jours, elles se rassurèrent.

Contrairement aux prévisions, la guerre ne commença pas dès la rupture avec l'Angleterre, et aucun ordre de marche n'arriva à la caserne de Courbevoie.

Les soldats s'impatientaient.

— Pour qui nous prend-il, le Petit Caporal ? disaient-ils. Est-ce que nous sommes des Invalides pour qu'il nous laisse ici, quand les trois quarts des régiments de lignes sont déjà là-bas avec lui !

« Il se moque de ses grenadiers, le Petit Caporal ! »

Non, Bonaparte ne négligeait pas sa Garde ! Il savait bien, au contraire, qu'il avait là une valeur inouïe en réserve, et il comptait l'employer en son temps.

Mais, pour le moment, il était absorbé par la préparation du plan le plus gigantesque, le plus génial peut-être qui soit jamais sorti de ce puissant cerveau.

L'Angleterre, l'ennemi d'alors comme d'aujourd'hui, l'Angleterre se croyait invulnérable, parce que, enfermée, calfeutrée dans son île, elle espérait pouvoir narguer les puissances continentales. Il était en effet très

difficile de débarquer sur son soi une armée suffisante pour la conquérir, et cela d'autant plus que, puissance maritime de premier ordre, elle possédait et possède encore une flotte des plus puissantes, à défaut d'une nombreuse armée de terre.

Eh bien, le Premier Consul résolut de tenter d'abattre l'Angleterre, en la frappant dans son île même, et déjà son projet était en cours d'exécution depuis plusieurs semaines.

Il avait fait construire partout des bateaux spéciaux pour transporter son armée sur le sol anglais, et tous les jours il en arrivait à Boulogne. Il voulait réunir ainsi 1,500 à 2,000 embarcations qui, sous la protection de notre flotte de guerre, pussent jeter en Angleterre 150,000 fantassins, 400 canons et 10,000 cavaliers.

Les soldats ne lui manquaient pas, car, grâce à la conscription qui venait d'être instituée, il avait levé en France 300,000 conscrits, qu'il faisait diriger par étapes vers le camp de Boulogne. Leur instruction, commencée en route, était complétée à leur arrivée au camp.

Et ces soldats de nouvelle levée, Bonaparte avait pour les encadrer ses vétérans des dernières guerres, commandés par des officiers hors de pair.

Pour amener ce plan à son organisation parfaite, il fallait, vous le comprendrez, beaucoup de temps, car en dehors de l'armée et de la flottille de débarquement qu'il devait d'abord instruire à fond, il était indispensable, pour mener à bien le transport en Angleterre, que cette flottille fut protégée par une flotte de guerre considérable.

Bonaparte avait donc donné des ordres pour que nos meilleurs navires, disséminés un peu partout sur le globe, se réunissent à Boulogne. Cela demandait de longs mois, car on ne naviguait alors qu'à la voile.

C'est ce qui vous expliquera pourquoi le Premier Consul ne se pressait pas d'amener toute sa Garde au camp, où il venait pourtant fréquemment lui-même.

De plus, son vaste esprit ne s'absorbait pas uniquement dans la préparation de la guerre ; l'administration intérieure de la France avait également tous ses coins. Aussi rentrait-il souvent à Paris ou au château de Saint-Cloud, qu'il avait choisi comme résidence d'été, ainsi que la Malmaison.

Pendant un de ces séjours de Bonaparte à Saint-Cloud, le général Dorsenne, qui commandait la Garde du Premier Consul, lui fit part de l'impatience de ses grenadiers.

— Ils sont désolés de ne pas partir, ils grognent, ils grognent ferme...

— Ah ! Voyez-vous ces *grognards* ! dit en riant Bonaparte. Qu'ils se tranquillisent... Je pense à eux : tout vient à son heure et ils auront bientôt de la besogne.

Ce surnom de *grognards* devait faire fortune : car c'est de ce nom pittoresque qu'on désigna dorénavant les grenadiers de la Garde Consulaire, qui allaient bientôt devenir les grenadiers de la Garde Impériale de l'empereur Napoléon I^{er}.

L'année 1803 et le commencement de 1804 se passèrent en préparatifs de tous genres, non seulement au camp de Boulogne, mais sur toutes les frontières.

Vous devez bien penser, mes enfants, que les Anglais n'étaient pas sans inquiétude, de voir se former et s'organiser contre eux une expédition aussi menaçante ; aussi firent-ils tous leurs efforts pour en empêcher l'exécution.

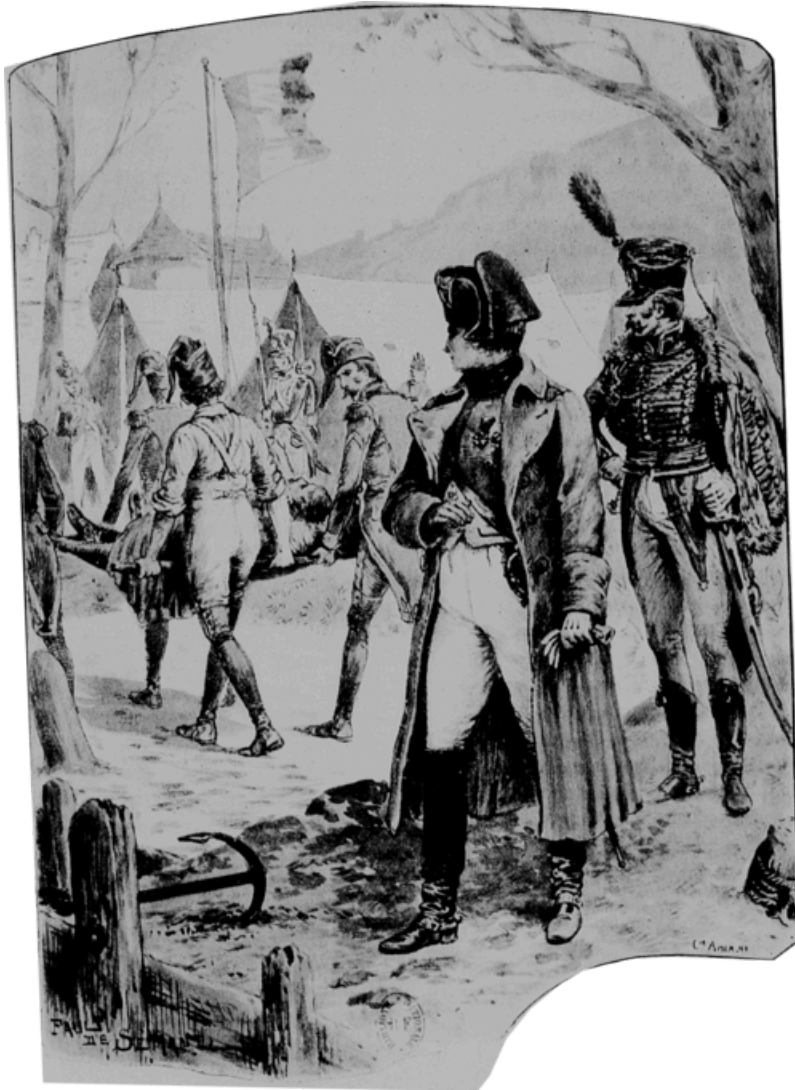
À Boulogne même, leurs vaisseaux de guerre tentèrent maintes fois de détruire la flottille ; ils eurent même l'audace de débarquer des troupes afin de s'emparer du camp, et des combats eurent lieu jusque sur la plage.

Mais toujours l'ennemi fut repoussé, et ces escarmouches servirent, au contraire, à donner confiance à nos soldats et à nos marins, qui complétaient ainsi leur instruction militaire.

Pendant que, sur nos frontières, se poursuivaient tous ces préparatifs, d'autres incidents qui avaient lieu à Paris même, allaient changer la face des choses et ouvrir à Bonaparte une nouvelle destinée.

Une conspiration contre le Premier Consul avait été organisée, en 1803, par un royaliste du nom de Georges Cadoudal, de concert avec deux généraux, jaloux de la gloire du Premier Consul : Moreau et Pichegru.

Cette conspiration fut découverte, et en mars 1804, Georges Cadoudal et Moreau étaient arrêtés.



Napoléon regarda, pensif, le triste convoi.

Cadoudal fut condamné à mort et exécuté. Pichegru se suicida. Moreau fut seulement exilé, par égards pour ses anciens services.

Ce dernier devait, hélas ! continuer à ternir sa gloire : c'est dans les rangs ennemis qu'il devait plus tard trouver la mort, tué par un boulet français.

Paris était tout entier sous le coup de l'émotion que ce dernier attentat contre le chef de l'État avait provoqué indistinctement dans toutes les classes, lorsqu'un soir, Belle-Rose et La Ramée, invités à dîner par Jean Cardignac, arrivèrent bras-dessus bras-dessous, en criant à tue-tête.

— Mon Dieu ! fit Lisette qui ne les avait jamais vus en cet état, grand-père, si sobre pourtant... Qu'ont-ils bu ?

Sur le seuil du jardinet, le géant lança en l'air son bonnet de police et La Ramée, prenant sa jambe de bois à pleines mains, se mit à danser sur un pied.

Tous deux étaient écarlates.

Jean Cardignac accourut et comme il ouvrait la bouche :

— Vive l'Empereur ! eh ! conscrit !... s'écria l'ancien tambour-maître.

— Empereur, *lui* !... dit le jeune officier qui comprit aussitôt.

— Oui, Em-pe-reur, répéta le géant en enflant ce mot magique. Empereur comme... comme...

Il cherchait, ne voulant pas comparer son Dieu à tous ces empereurs d'Autriche et de Russie, qu'il regardait comme de la poussière de souverains à côté du Grand Homme, et soudain, dans ses souvenirs clairsemés, le nom qu'il cherchait se précisa...

— Empereur comme... Charlemagne ! rugit-il, en faisant danser, d'un coup de poing sur la table, verres, assiettes et bouteilles.

Ce fut ainsi que Cardignac apprit l'un des plus grands événements de ce siècle qui commençait. Le Tribunat qui représentait alors à peu près ce qu'est chez nous la Chambre des Députés, avait pris, d'accord avec le Sénat, la détermination de rétablir la monarchie héréditaire, dans le but d'assurer la stabilité et d'augmenter la force du gouvernement de la France.

Le premier Consul Bonaparte venait d'être proclamé Empereur des Français sous le nom de

NAPOLÉON I^{er}

et ce fut le 18 mai 1804 qu'eut lieu, au château de Saint-Cloud, l'imposante cérémonie de la proclamation officielle.

Le sous-lieutenant Jean Cardignac y assista, car son bataillon était justement de service. C'est avec une émotion indescriptible qu'il vit, dans un rayonnement de gloire, le nouvel Empereur, maintenant maître absolu des destinées de la France, passer devant lui, entouré de ses maréchaux :

Kellermann, Lefebvre, Perignon, Serurier, Jourdan, Berthier qui était en même temps ministre de la Guerre, Masséna, Lannes, Ney, Augereau, Brune, Murat, Bessieres, Moncey, Mortier, Soult, Davoust, Bernadotte.

Napoléon venait ainsi de gravir la plus haute cime que son imagination eut jamais pu rêver.

De suite, il voulut s'occuper de la descente en Angleterre.

Assurant les dispositions utiles pour le bon fonctionnement intérieur de l'Empire, il fixa son départ pour Boulogne en juillet 1804, et la Garde entière l'y devança.

Jean Tapin dut donc, pour tout de bon, faire ses adieux à ceux qu'il aimait.

Avant de partir, Napoléon avait voulu distribuer lui-même à ceux qui avaient bien servi la France, les croix de la Légion d'honneur. Cette sublime institution datait bien de 1802, mais l'organisation en avait été lente, et quelques croix seulement avaient été distribuées.

Cette grandiose cérémonie eut lieu le 14 juillet 1804, aux Invalides, et ce ne furent pas seulement des grands dignitaires, des généraux, des savants que décora Napoléon. Les humbles ne furent pas oubliés, et nos amis Belle-Rose et La Ramée montèrent aussi sur l'estrade pompeuse, pour y recevoir « l'Étoile des braves », avec l'accolade de l'Empereur. Du reste, Jean Tapin allait, lui aussi, être, au camp de Boulogne, l'objet de cette même distinction.

L'Empereur arriva en effet au camp le 26 juillet (vous voyez qu'il ne perdait pas son temps en route !) et dès le lendemain il se mettait à inspecter les divers campements, répartis depuis Étaples jusqu'à Ambleteuse.

C'est à cette époque que la Garde fut définitivement constituée, et que l'Empereur apporta de notables modifications dans l'équipement de son armée. Il supprima notamment l'ancien chapeau républicain à cornes, lequel fut remplacé, pour l'infanterie et divers corps, par le haut shako à pompon ou à plumet.

Les cuirassiers, dont plusieurs régiments portaient encore le chapeau bicorné, reçurent tous une tenue uniforme, avec le casque en acier.

C'est de cette époque également que Napoléon interdit aux troupes la perruque et la queue ancien régime embarrassantes et difficiles à tenir propres. Lui-même avait déjà donné l'exemple en coupant ses longs cheveux noirs ; de là le surnom que lui donnèrent ses grenadiers, en l'appelant « le Petit Tondou ».

Déjà aussi Napoléon avait adopté pour lui-même cette tenue si simple, dans laquelle il est et demeurera légendaire : le petit chapeau et la redingote grise, sous laquelle il portait, de préférence, l'habit vert sombre des chasseurs de sa garde, avec le grand cordon de la Légion d'honneur.

Enfin, content de voir son armée si belle, il voulut distribuer lui-même à ses braves les croix, méritées par leurs services, à la place des armes d'honneur reçues jusqu'alors pour faits de guerre.

Cette splendide fête militaire eut lieu le 16 août 1804, devant le grandiose décor de la mer, et si vous allez quelque jour à Boulogne, on vous y montrera, entouré d'une grille, le tertre où s'élevait ce jour-là le trône impérial.

Tous les élus montaient les degrés de l'estrade devant l'armée entière rassemblée, et, une fois décorés, ils juraient de mourir pour l'Honneur et pour la Patrie française.

Notre ami, qui se trouvait être sur les contrôles le plus jeune des officiers de la garde, fut appelé le premier.

Le 9^e régiment de ligne (l'ancienne 9^e demi-brigade) placé non loin de là, poussa des hurrahs frénétiques : dans Jean Tapin, en effet, le 9^e se sentait lui-même honoré.

Ce fut un spectacle inoubliable ! Thiers, le superbe historien du Premier Empire, décrit ainsi la fin de cette journée [\[4\]](#) :

« Ce spectacle magnifique remua tous les cœurs, et une circonstance imprévue vint le rendre profondément sérieux. Une division de la flottille, récemment partie du Havre, entra à ce moment à Boulogne, par un gros temps, échangeant une vive canonnade avec les Anglais. De temps en temps, Napoléon quittait le trône pour s'armer de sa lunette, et voir de ses yeux comment se comportaient, en présence de l'ennemi, ses soldats de terre et de mer. »

On peut dire, vous le voyez, mes enfants, que ce fut une vraie « fête de guerre ».

Mais Napoléon resta peu de temps au camp de Boulogne, et, quelques jours plus tard, il se dirigea vers la frontière du Rhin pour l'inspecter.

Jean était naturellement resté au camp avec son bataillon, et Lison vint l'y rejoindre.

Elle habitait, dans Boulogne même, un logement loué pour elle par son mari, et de la sorte les deux jeunes mariés purent passer ensemble les instants que le service laissait libres.

C'est là qu'ils apprirent, par des lettres de Jacques Bailly et par le *Moniteur*, tous les détails du sacre de Napoléon, qui eut lieu le 2 décembre 1804, à Notre-Dame de Paris.

Le pape Pie VII était venu de Borne, tout exprès pour sacrer l'Empereur. Mais après avoir reçu la bénédiction papale, Napoléon avait *saisi lui-même la couronne de Charlemagne*, sans attendre que le Saint-Père la prit pour le couronner, et *se l'était lui-même placée sur la tête* ; puis il avait couronné de même Joséphine, Impératrice des Français.

Napoléon I^{er} était maintenant aux yeux de tous l'égal des anciens rois.

L'hiver de 1805 suspendit en partie les opérations de guerre, et Napoléon en profita pour s'occuper de compléter l'organisation de l'Empire.

C'est à cette époque qu'il fit de l'Italie un royaume, vassal de la France, dont le fils de l'impératrice, Eugène de Beauharnais, fut nommé vice-roi.

Puis le printemps revint et avec lui l'espérance, pour les troupes dont l'enthousiasme ne s'abattait point

— Allons ! pensait-on, voici les beaux jours ; le Petit Tondu va nous faire marcher.

Mais les flottes de guerre n'étaient pas encore rassemblées ; il fallait attendre encore !

Et le temps sembla long à tous ces braves, car l'été vint sans que l'Empereur eut pris une détermination définitive.

Seule, Lisette, heureuse de garder son mari, ne se plaignait pas : les deux jeunes gens s'aimaient davantage de jour en jour.

Enfin, le 3 août 1805, Napoléon revint à Boulogne, et, pour tous, il apparut clairement que le moment décisif approchait, car la maison militaire de l'Empereur l'accompagnait, ainsi que ses voitures de campagne.

Du reste Napoléon ne s'en cachait point ; car, le 10 août, Jean qui commandait le piquet d'honneur auprès de son héros, l'entendit qui disait au général Junot :

— Ça marche !... Ils ont beau s'entendre en Europe pour former une troisième coalition, cela ne me gêne pas. Je vais frapper l'Angleterre à la tête et je signerai la paix à Londres. Les autres se tairont. Que l'amiral Villeneuve débloque seulement, conformément à mes ordres, la flotte de l'amiral Gantheaume ! Quand j'aurai mes vaisseaux, tout ira bien.

Et Napoléon sortit avec Junot de la tente du quartier-général

— Tiens ! te voilà, mon ami Tapin ! fit-il en pinçant l'oreille de notre camarade.

— Oui, Sire, pour vous servir !

— Eh bien, passe le commandement du poste à ton adjudant et va de suite commander qu'on m'arme un canot. Je veux aller inspecter la flottille au large... Tu m'accompagneras.

— Bien, Sire !

Trois quarts d'heure plus tard, le canot volait vers la haute mer, poussé en avant par huit paires de bras vigoureux. Napoléon, Junot, un capitaine d'état-major de l'Empereur, Jean et l'enseigne de vaisseau commandant l'embarcation se trouvaient à l'arrière. Le pavillon impérial flottait dans le vent, déployant la soie de ses trois couleurs, brodée d'un N couronné, et semée d'abeilles.

Soudain, comme on avait dépassé la ligne française, une corvette anglaise qui croisait au large aperçut le canot. Reconnut-on de son bord le pavillon de l'Empereur ? le Commodore vit-il dans sa lorgnette la silhouette déjà bien connue de Napoléon ?... Toujours est-il que la corvette vira brusquement, et, prenant le vent, se dirigea, toutes voiles dehors, vers le canot.

L'enseigne avait bondi de son banc.

— La barre à bâbord ! commanda-t-il. Pare à virer... sur Boulogne !

— Mais pourquoi, mon ami ? demanda Napoléon : ils ne nous atteindront pas : nous avons trop d'avance.

— Sire ! répondit l'officier, permettez-moi de ne pas vous obéir. J'ai charge de votre personne, et si la corvette ne peut nous gagner, ses canons de chasse sont forts capables de nous couler. Nous, ce ne serait rien... mais vous êtes là !

L'enseigne avait à peine terminé cette phrase que, du bateau anglais, une bombe arriva en ronflant. Elle n'atteignit pas la chaloupe ; mais c'était une bombe à mèche, et le projectile éclata juste au-dessus et à quelques mètres de la tête de Napoléon.

L'Empereur ne fut pas touché. Deux matelots furent renversés avec des blessures légères et Jean Cardignac, atteint grièvement à l'épaule par l'un des éclats, s'abattit en avant, évanoui et couvert de sang.

Ce fut Napoléon lui-même qui le reçut dans ses bras et le coucha doucement sur le plancher en murmurant :

— Pauvre enfant ! C'est une fatalité que je l'aie emmené avec moi !

La blessure de Tapin était si effrayante que l'Empereur le crut perdu.

Cependant les rameurs n'avaient pas bronché, et forçant de rames, ils avaient gagné de l'avance.

De plus, des coups de canon, partis de nos forts, avaient arrêté la marche de la corvette anglaise.

Aussi l'Empereur put-il aborder sain et sauf.

Il donna de suite des ordres pour que Jean fut transporté chez lui, à Boulogne.

Junot partit en avant pour prévenir Lisette du malheur qui la frappait, et le petit sous-lieutenant fut emporté sur un brancard par ses grenadiers.

Soucieux, les grognards contemplaient tristement leur officier, dont le visage mince et pâle gardait, malgré la petite moustache, l'aspect si jeune, si enfant.

Napoléon, lui aussi, regarda, pensif, disparaître le triste convoi derrière la rangée des tentes, puis se tournant vers un aide de camp :

— Capitaine, allez dire à Larrey^[5] qu’il fasse tout au monde pour me conserver ce jeune brave... et si Jean Cardignac revient à lui — *même s’il ne devait pas guérir* — qu’il sache au moins que si la bombe anglaise lui a enlevé son épaulette droite, c’était sans doute pour que je la lui remplace en la changeant de côté... Je le nomme lieutenant !

1. ↑. Sobriquet donné alors aux Anglais à cause de leurs habits rouges.
2. ↑. Postiche remplaçant la perruque.
3. ↑. L’École spéciale militaire était, à cette époque, et depuis 1802, à Fontainebleau. Ce ne fut qu’en 1808 qu’elle fut transférée à Saint-Cyr, pour laisser à la disposition de l’Empereur le palais de Fontainebleau restauré.
4. ↑. *Histoire de l’Empire*, tome 1^{er}, page 59. Librairie Furne.
5. ↑. Larrey était le chirurgien en chef de l’Empereur.

CHAPITRE XIII

CHANCE ET MALCHANCE

Trois jours plus tard, comme le chirurgien Larrey pénétrait dans le quartier impérial pour faire sa visite journalière à l'Empereur, il trouva Napoléon en train de dicter des ordres.

Des officiers, plume en main, écrivaient rapidement, les uns appuyés sur leur genou, d'autres sur le coin de la table, et autour du grand chef, Monge, le savant qu'il affectionnait, M. Daru, commis principal à la Guerre, et le fidèle Menneval, étaient debout, immobiles.

Le silence absolu régnait, rompu seulement par la voix brève de Napoléon, nuancée d'un très léger accent corse.

Avec sa faculté d'assimilation prodigieuse, l'Empereur dictait, sans difficulté apparente, des ordres embrassant les opérations les plus compliquées ; il expédiait des dépêches à Paris, à Toulon, en Hollande, à Strasbourg, en Italie, pour l'organisation définitive de ses armées.

Sa pensée claire, génialement lumineuse, ne laissait rien échapper ; c'était pour son entourage (comme ce sera éternellement pour tous ceux qui liront son histoire), un émerveillement et une stupeur que la puissance inouïe du cerveau de cet homme !

On eut dit que, devant l'infini de son regard, le globe entier s'étalait, classé en tableaux méthodiquement synoptiques, tant il passait avec facilité d'un sujet à un autre sans négliger les plus petits détails.

Au moment où Larrey entrait en s'inclinant, Napoléon dictait un ordre enjoignant au général Marmont, commandant au Texel, de préparer son matériel et ses attelages pour mettre son corps d'armée en marche.

Mais, en apercevant son chirurgien, il s'arrêta :

— Eh bien, Larrey, interrogea-t-il ; et mon petit lieutenant, que devient-il ?

— Il va mieux, sire !

— Ah ! bah ! Je ne l'aurais pas cru. Il m'avait semblé perdu.

— Sire, je le pensais aussi ; mais c'est une nature.

— Oui ! la guerre l'a rendu robuste... il m'en faudrait cent mille comme lui !... Et il guérira ?

Larrey eut un geste vague :

— Je ne puis en répondre, sire ? Mais aujourd'hui il ne m'est pas défendu d'espérer.

— Bien ! il faudra lui dire que l'Empereur pense à lui.

— Je n'y manquerai pas, sire !... Dès que le délire aura disparu.

— Ah ! il a le délire ?

— Oui, sire ! sans cesse il crie : « Aux armes ! Vive l'Empereur ! »

Napoléon eut un sourire attristé.

— Pauvre petit ! murmura-t-il.

— Puis, revenant brusquement à sa pensée première, il reprit l'ordre à Marmont au mot même où il l'avait laissé, et de nouveau le silence retomba, les plumes grincèrent.

Larrey avait dit vrai. La robuste constitution de Jean Tapin semblait devoir triompher du mal.

Pourtant la blessure était effroyable : l'éclat de bombe lui avait brisé la clavicule et le haut du bras, l'épaule était pour ainsi dire fracassée. Vous avez déjà dû vous imaginer, mes enfants, l'immense désespoir de la pauvre Lisette lorsqu'elle avait vu apporter son malheureux Jean dans cet état !

Bouleversée déjà par l'arrivée de Junot, ce fut bien pis encore quand elle vit, de ses yeux, son mari ensanglanté... presque mourant ! Pourtant la crise de larmes fut courte chez la jeune femme.

Sous un aspect frêle et gracieux, vous le savez déjà, Lise cachait une âme énergique.

Ce n'est pas pour rien qu'elle avait vu le feu, elle aussi, et que son enfance s'était passée au milieu des inquiétudes de la guerre.

Elle était, comme Jean Tapin, une enfant de Valmy, et la période qui se déroulait depuis 1792 était une bonne école pour tremper fortement les âmes.



Grimbalet l'entendit murmurer : Vive l'Empereur !

Elle sécha donc ses larmes, et, tout en conservant au fond d'elle-même une inquiétude mortelle, elle se mit en devoir de donner les premiers soins à son mari.

Aidée par deux grenadiers, Lise coupa les vêtements du blessé, étancha le sang qui coulait encore en abondance, et Jean venait d'être installé sur son

lit quand Larrey était arrivé au galop de son cheval et avait mis pied à terre devant la porte.

L'examen de la blessure n'avait pas été rassurant pour le médecin ; pourtant, après un premier pansement, Jean, à l'aide de soins énergiques, était revenu un instant à lui.

Ses yeux avaient erré, hagards, mais il n'avait pas prononcé une parole ; puis la fièvre l'avait envahi, sans toutefois provoquer le délire.

Notre pauvre ami était resté étendu dans son lit, en proie à un coma prolongé, qui n'était pas sans inquiéter Larrey et surtout Lison, qui voyait passer dans les yeux du chirurgien l'anxiété la plus vive.

Enfin, le soir du deuxième jour, la fièvre avait pris une autre allure, car le délire s'était déclaré.

Il fallut même que Cancalot et un des grenadiers que le commandant Merle avait envoyés pour avoir des nouvelles, maintinssent leur officier qui inconscient, voulait à toutes forces se lever pour marcher aux Anglais.

Les yeux brillants, Jean Cardignac ne reconnaissait personne ; mais, de sa gorge oppressée, un flux de paroles ardentes jaillissait :

— ... Lison ! gare !., voilà un boulet !... Belle-Rose, à moi !... Venez par ici, maman Catherine !... Par le flanc droit !... À gauche en bataille !... Nous les tenons ! les brigands d'Anglais !... À vous, mon capitaine !... Vive l'Empereur !... Vive l'Empereur !... Vive l'Empereur !!...

Ce fut une nuit terrible, car le blessé ne se calma un peu que vers le matin. Encore proférait-il souvent des commandements, des cris de : Vive l'Empereur ! auxquels il mêlait le doux nom de Lisette.

C'est ainsi que Larrey l'avait trouvé et comme on l'a vu, il en avait rendu compte à l'Empereur.

Le délire persista pendant plusieurs jours, mais en diminuant graduellement d'intensité. Au bout d'une semaine, qui parut mortellement longue à la jeune femme, notre ami Jean put être considéré comme définitivement sauvé.

Il n'eut pourtant pas la possibilité de remercier son sauveur, le chirurgien Larrey. Car, la veille même du jour où Jean Cardignac reprit connaissance,

le 29 août 1805, l'armée avait quitté Boulogne pour se diriger sur l'Allemagne. Napoléon lui-même n'était plus là.

Abandonnant définitivement et à regret son plan de descente en Angleterre, plan que le retard de la flotte de l'amiral Villeneuve rendait impraticable, l'Empereur avait pris la résolution de frapper la coalition sur le continent et d'anéantir d'un seul coup deux de nos ennemis coalisés : l'Autriche et la Russie.

Jean restait donc à Boulogne, soigné maintenant par le chirurgien-major d'un des régiments laissés au camp.

Lorsqu'il reprit contact avec la vie extérieure, notre camarade était, vous le comprendrez, fort affaibli. Mais autour de lui des dévouements veillaient, car, indépendamment de Lisette, Catherine était arrivée, elle aussi, auprès du blessé.

La première impression de Tapin fut même gaie, en apercevant au pied de son lit Grimbalet, en tenue de conscrit. Oui, mes enfants, le commis n'avait pas attendu la conscription pour partir. Il s'était engagé, et justement à l'ancien régiment de Jean Tapin : au 9^e de ligne.

Grimbalet était vraiment comique avec sa grande culotte, sa petite veste, son haut bonnet de police carré qui tranchait sur le roux de sa tignasse, coupée maintenant tout ras à l'ordonnance ; et son visage glabre, ahuri, marqué de taches de rousseur, lui donnait un air tout à fait drôle.

À parler franc, il n'était pas beau.

— Tiens ! tu es soldat, mon garçon ? demanda le blessé.

— Pour sûr, mon lieutenant. Plus souvent que j'aurais resté à Paris quand le Grand Homme part pour la guerre. Ravi de voir le sourire que sa phrase amenait sur les lèvres de Jean Tapin, Grimbalet se mit à chanter d'une voix abominablement fausse, le refrain populaire d'alors :

Ran plan plan ! Tirelire !
Mon Dieu ! qu'on nous allons rire !
On va leur percer les flancs.
Et ran ! et ran ! et ran tan plan !

— Allons ! dit Jean ; je vois que tu as des instincts belliqueux, et je ne m'en serais jamais douté... Pourvu qu'une bombe maladroite ne t'arrange pas comme moi, ça marchera.

— Brr ! fit Grimbalet avec une grimace. M'en parlez pas, mon officier ! ça ne serait pas rigolo.

— Bah ! on en revient... Regarde-moi ! Le docteur me promet que je ne suis pas hors de service.

— Bien sûr ! Mais c'est égal, j'aimerais mieux autre chose, les galons de caporal, par exemple.

— Sapristi ! tu y penses déjà ! attends donc d'avoir été simple soldat et d'avoir vu deux ou trois batailles.

— J'attendrai, mon officier ; j'attendrai ; puis après tout, si je trinque, nous verrons bien ! Ousqu'y n'y a pas d'risque, n'y a pas d'gloire ! Et vive l'Empereur !

— Bien parlé, Grimbalet.

Puis s'adressant à Catherine :

— Alors, continua Jean, le docteur dit que j'en ai pour longtemps ?

— Hélas ! oui, mon enfant ! six mois au moins. Le visage du blessé s'assombrit. Puis, après un silence :

— Alors, questionna-t-il, je ne ferai pas la campagne ?... je ne...

— Non ! interrompit nettement Lisette. Non !... tu ne peux pas.

— Quelle malchance ! murmura Jean.

Et une larme perla sur ses cils.

— Mais, poursuivit Catherine, tu n'y perds rien.

— Comment cela ?

— Oui ! l'Empereur a pris de tes nouvelles... il a pensé à toi, l'Empereur !

Jean, le cou tendu, l'œil étincelant, buvait les paroles de Catherine ; et lorsqu'il l'entendit ajouter :

— Il t'a nommé lieutenant.

Le blessé se redressa d'un effort, il voulut crier sa reconnaissance mais il ne le put, car sa faiblesse était trop grande pour tant d'émotion.

Il retomba presque évanoui, et Grimbalet qui s'était élancé pour le soutenir, l'entendit murmurer :

— Vive l'Empereur !

— Mon Dieu, fit Catherine, nous qui avons tardé à lui apprendre cela pour éviter une émotion trop vive... J'ai parlé trop tôt.

Mais la joie ne fait point mourir. Jean revint bientôt à lui et demanda des détails qu'on lui raconta par le menu.

— C'est égal, dit-il, quand le récit fut terminé, tout le monde n'a pas ma chance ! Avoir été blessé devant l'Empereur... avoir été soutenu par Lui ! Beaucoup m'envieront... Je ne me plains pas ! Si seulement j'avais pu faire la campagne.

— Faut pas être trop exigeant, mon lieutenant, dit gravement Grimbalet.

À partir de ce moment, Jean n'eut plus qu'une idée : suivre l'Empereur par la pensée puisqu'il ne pouvait le suivre réellement.

Il se faisait lire par Catherine ou par Lisette tous les bulletins de la guerre. Et vous savez que l'Empereur envoyait très régulièrement en France le récit de ses opérations.

Jean avait exigé qu'on plaçât sur son lit une carte du théâtre de la guerre, et, fiévreusement, il l'étudiait constamment, cherchant à deviner le plan de Napoléon, la marche du lendemain. Lorsqu'il avait réussi, lorsque l'évènement confirmait ses prévisions, le blessé avait des accès de joie triomphante, des emballements qui n'étaient pas sans inquiéter sa femme ; car on craignait que la blessure, encore insuffisamment cicatrisée, ne se rouvrît brusquement et ne provoquât des complications.

Heureusement il n'en fut rien.

Bien au contraire, il semblait que l'illusion de la guerre que se donnait Jean Tapin lui fut plutôt favorable, car les couleurs revenaient à ses joues pâlies. Le blessé apprit ainsi la marche de concentration de l'armée française, baptisée par Napoléon du nom de *Grande Armée*, marche tellement imprévue, si bien organisée, que ce fut dans toute l'Europe une immense stupeur, lorsqu'on apprit qu'en vingt jours Napoléon avait réussi à rassembler toutes ses troupes sur le Rhin, le Mein et le Neckar, sans qu'on soupçonnât seulement cette manœuvre hardie.

Puis le 26 septembre, ce fut l'entrée en Allemagne, le Rhin passé à Strasbourg et ensuite la marche en avant pour séparer les Autrichiens des

Russes.

Enfin, le 15 octobre, la bataille gagnée par le maréchal Ney et qui devait lui donner le titre de Duc d'*Elchingen*, suivie le 20 octobre de la reddition d'Ulm, qui livrait à Napoléon l'armée autrichienne toute entière, avec son commandant, le général Mack.

— Ainsi ! s'écria Jean, en apprenant cette nouvelle, en vingt jours l'Empereur a détruit une armée de quatre-vingt mille hommes ! Ah ! si j'y avais été, moi aussi... si je pouvais y être maintenant... car ce n'est pas fini ! Sûrement, il ne s'arrêtera qu'à Vienne. Du coup, je veux me lever !... Je suis fort maintenant.

Il se leva, en effet — malgré les supplications de sa femme — incapable qu'il était de rester plus longtemps immobilisé.

Les premiers jours, ce fut dur, fatigant pour lui ; mais il reprit vite ses forces.

Il en avait besoin du reste, car, presque en même temps, une triste nouvelle arriva, qui atténua chez Jean la joie de la victoire de son Empereur.

L'amiral Villeneuve s'était fait battre par les Anglais à Trafalgar. Sa flotte, après une lutte héroïque, était entièrement détruite.

Elle avait, il est vrai, fortement endommagé la flotte anglaise ; l'amiral anglais, Nelson, avait été tué. Mais cela c'était de la gloire négative, puisque nous perdions notre meilleure force navale.

Heureusement Napoléon allait par une inoubliable victoire, réparer l'effet moral de ce désastre, car le jour approchait où devait briller le soleil d'Austerlitz.

À la mi-novembre, Jean fut autorisé par le médecin à quitter Boulogne, pour aller terminer sa convalescence à Paris.

Il partit donc avec Lise et Catherine. Quant à Grimbalet, il avait déjà quitté le camp, son régiment ayant été désigné, vers la fin d'octobre, pour renforcer, avec plusieurs autres, les effectifs de la Grande-Armée.

L'ex-commis épicier avait promis de donner de ses nouvelles et il tint parole, car Jean reçut, rue de la Huchette, une lettre datée d'Austerlitz.

Déjà les courriers de l'Empereur avait annoncé la nouvelle de cette grande victoire au peuple parisien enthousiasmé.

Ce n'était donc pas une nouvelle que la lettre de Grimbalet apportait à Jean Cardignac ; pourtant, il en fut tout heureux.

— C'est une lettre qui vient de là-bas, dit-il ; elle sent la poudre !

Je vous dirai, mes enfants, que Grimbalet n'était ferré ni sur l'écriture, ni sur l'orthographe. Aussi ai-je pris soin, tout en conservant la naïveté du style, de corriger les fautes dont la lettre pullulait, et qui la rendaient presque indéchiffrable, à première lecture, pour son destinataire. La voici :

« Mon lieutenant et tout le monde, je me porte bien et je souhaite que la présente vous trouve de même, et que le lieutenant il soit guéri tout à fait.

« Que c'est dommage qu'il n'ait pas été là, qu'il aurait été rudement content !

« Que donc maintenant je peux dire que je suis soldat pour de bon, mon lieutenant ; que je m'ai battu comme un lion, à ce que dit le caporal de la 8^e escouade dont j'en suis ; et qu'il a fait comme vous la campagne de l'Égypte ; que par conséquent, il s'y connaît.

« Qu'il faut vous dire que, jusqu'à Austerlitz, j'avais été tout le temps par derrière en réserve et que ça m'ennuyait tout en me faisant plaisir, rapport que les camarades chevronnés ils s'amusaient à raconter aux conscrits qu'on peut pas voir une bataille sans être haché menu en mille millions de petits morceaux. Pour lors, comme ça, lorsque j'entendais le canon au loin, ça me faisait un drôle d'effet que ça me résonnait jusque dans le ventre. Pourtant que je m'habituais petit à petit. Quand voilà que, le 30 novembre, on nous met avec le général Caffarelli.

« — Que ça va vraisemblablement chauffer pour nous, conscrit ! que me dit le caporal de la 8^e escouade dont j'en suis.

« Moi, je ne dis rien ; mais, dans le fond, je n'en pense guère plus.

« — Alors, que je me dis, Grimbalet mon garçon, va falloir tirer ta peau de là, si tu peux !

« Et nous v'là partis.

« Il ne faisait pas chaud, bon sang !

« De la neige et de la glace sur les chemins, que le froid ça vous collait la peau des doigts sur le canon du fusil.

« N'importe, nous arrivons et nous faisons le bivouac en arrière de la Garde, juste auprès de votre régiment, mon lieutenant !

« D'où que j'étais, on voyait bien, sur un coteau, la tente de l'Empereur. C'était le 1^{er} décembre au soir, et v'là la nuit qui tombe comme j'étais en faction.

« Tout d'un coup, v'là que je vois dans le bivouac de la Garde, comme si qu'y avait le feu. On y voyait clair comme en plein jour et qu'est-ce que je distingue ?... Le petit Tondu qui se promenait au milieu des grenadiers, et tout du long qu'ils allumaient des torches de paille pour l'éclairer, en criant comme des enragés :

« — Vive l'Empereur !

« Pour lors, moi que ça m'a fait quelque chose, et comme si que le Tondu il aurait pu m'entendre, v'là que je cric aussi : Vive l'Empereur !

« — Cré nom de nom ! Mille millions de pétards ! C'qui t'a permis de parler en faction ? »

« Je me retourne !

« V'lan ! C'était l'adjudant Michebol qui faisait sa ronde et qu'il me colle quatre jours de garde au camp, pour « m'apprendre à respecter la consigne » qu'il a dit.

« — Eh bien, mon vieux, que je m'dis, t'as bien réussi, tu peux t'en flatter ! Une autre fois, ça t'apprendra à fermer ta boîte en faction.

« N'importe, je n'en mourrai pas !

« Et v'là que, sur le coup de quatre heures du matin, on sonne la diane. Tout le monde debout, sac au dos, on nous passe l'inspection des cartouches, et nous v'là l'arme au pied dans la gelée. C'qu'il faisait froid, mon lieutenant ! Ah ! mes pauvres pieds... ! je ne les sentais plus...

« Et puis on n'y voyait pas, rapport au brouillard.

« — Si faut s'battre avec un brouillard pareil, que je m'dis, j'veux être pendu si que j'distingue un Russe à cent pas !

« Mais tout d'un coup, v'là l'soleil qui s'lève, et, en une minute, le brouillard s'enlève comme si qu'on aurait soufflé dessus. Et je vois sur un mamelon, l'Empereur avec son état-major, des officiers qui partent au

galop, et tout partout, des troupes et puis des canons ; et puis, dans le fond, on distinguait les Russes, des lignes noires, épaisses, épaisses jusqu'à perte de vue.

« C'est ça qui m'a fait le plus d'effet. Mais tout d'même, on est soldat ! que je m'dis !

« Mon commandant, le chef de bataillon Jolibois qu'il vous doit une chandelle, qu'il m'a dit, était près de moi.

« — Eh bien, conscrit, qu'il m'adresse ces mots, veux-tu boire un coup à la santé de Jean Tapin ?

« — Pas de refus, mon commandant ! que j'y dis.

« Alors, j'ai bu un coup de rhum à son « sauve-la-vie »^[1] ; et on nous met en marche ; et puis v'là les canons qui commencent la pétarade.

« Jamais je ne les avais entendus d'aussi près, et c'est pas pour dire, mais ça vous fait quèque chose. J'en avais comme des gargouillements dans tout l'estomac et un tic-tac du diable un peu plus haut !

« Et puis c'est le tour de la fusillade ! Ah ! ça ronflait ! Ah ! mon lieutenant, si que vous auriez été là !

« Et puis un méli-mélo, de la cavalerie, de l'infanterie ; tout ça qui s'empoigne que c'était vraiment effrayant.

« Nous étions devant un village qu'ils appellent à ce qu'on m'a dit

Pratzen ; mais je n'en suis pas sûr, rapport qu'ils ont par ici des noms à coucher dehors. Paraît aussi qu'il y avait dans ce village les deux empereurs Russes et des Autrichiens.



Je saute dessus et l'étourdit d'un coup de crosse.

« — Bon ! que j'pense, ça va être notre tour, Grimbalet, mon vieux ; gare à toi !

« Ça ne manque pas. Le général Morand il passe devant nous avec le 10^e léger ; puis c'est le général Thiébault avec le 14^e et le 36^e de ligne. Nous suivons le mouvement et nous v'là, je ne sais pas comment, à nous flanquer des coups de fusils avec les Russes qui avaient l'air de vrais sauvages avec leurs chapeaux pointus !

« Et, tout d'un coup, v'là qu'on nous recevons des coups de fusil dans le dos.

« Ces coquins-là nous avaient tournés !

« Une balle traverse mon shako. Ah ! pour le coup que je me fâche !

« — Cré nom d'une pipe ! que je crie. En avant ! Vive l'empereur.

« Et v'là l'tic tac de mon intérieur qui s'arrête subito. J'allonge mes guiboles, nous fonçons dessus, on empoigne le village, et je vous assure, mon lieutenant, que le canon, les balles, et tout le fourbi, ça m'était bien égal à ce moment-là !

« Comme j'entrais dans un jardin, pan ! un coup de pistolet me part dans la figure. Il m'a pas touché, heureusement ! Il m'a seulement brûlé ma belle moustache rouge. C'était un officier russe. Alors je lui saute dessus, je l'étourdis et je le ramène au commandant Jolibois.

« Pour le restant, je ne sais pas ce qui s'est passé. On s'est battu comme des loups, et, sur la fin, l'Empereur a fait tirer sur des étangs qu'étaient gelés. Turellement ça a crevé la glace et les Russes sont tombés dedans. Quel bain froid, mon Empereur !

« Voilà, mon lieutenant, la bataille d'*Austerlick* que dont à laquelle je suis fier d'y avoir été, car le soir même que j'ai été nommé caporal, rapport à mon Russe qu'était à ce qu'il paraît, un colonel, et que je m'ai battu comme un lion qu'a dit le caporal de la 8^e.

« Faut aussi que vous sachiez que l'adjudant Michebol, il m'a levé mes quatre jours de garde au camp. Il a bien fait puisque je ne pouvais plus les faire, attendu qu'un caporal, ça ne monte plus la garde. Bonne affaire ça, mon lieutenant, parce que la faction, par des froids pareils, c'est bon pour les autres.

« Et voilà !

« Que l'Empereur était si content qu'il nous l'a écrit dans un ordre où qu'il dit : Soldats ! je suis content de vous !

« Et moi aussi que je suis content d'avoir pas eu peur et puis d'avoir des galons que ça vous fera plaisir aussi, pas vrai, mon lieutenant ? et puis à M^{me} Lise, à M^{me} Catherine, à mon patron M. Bailly, et puis aussi à mon ancien M. Belle-Rose, que je suis toujours votre bien respectueux et que la présente vous trouve de même.

« ATHANASE GRIMBALET,

Le ton de bravoure naïve qui s'exhalait de l'épître enchantait Jean Cardignac.

— Allons ! dit-il après l'avoir lue à haute voix à toute la famille assemblée, il y a encore de beaux jours pour la France, du moment que les conscrits se mettent à devenir d'un seul coup des soldats accomplis. L'Empereur peut avoir confiance : la nation est riche en courages, et nous n'avons pas périclité sous ce rapport depuis Valmy !

Certes, mes enfants, Napoléon pouvait être fier de son armée ! Et jamais le proverbe : « Tel chef, tels soldats » ne fut plus justifié ; car si l'armée était aussi forte, aussi belle, c'est que Napoléon l'avait faite avec son génie.

Il est vrai néanmoins que son génie avait trouvé dans la nation française, une race incomparable de guerriers.

Cette foi dans ses soldats devait surexciter l'ambition du héros jusqu'à lui faire oublier, dans la suite, que l'effort et la volonté de l'homme, même de l'homme de génie, ont une limite qu'il est dangereux de vouloir dépasser. Mais, pour le moment, il était le triomphateur universel.

Vivant, il entrait déjà dans la légende. Le peuple entier ne se contentait pas de l'acclamer, mais l'adorait comme un demi-dieu.

Jean Tapin, soldat dans l'âme, devait subir plus violemment qu'un autre ce sentiment d'extrême enthousiasme.

Aussi, à présent que sa blessure, en voie de guérison complète, lui permettait de sortir, vous pensez bien qu'il s'intéressait à tout ce qui touchait à la gloire de son Empereur.

Et le 1^{er} janvier 1806, il tint à assister au passage des drapeaux pris sur l'ennemi.

Napoléon les avait envoyés à Paris, par une délégation des corps de la Grande Armée, et avait ordonné qu'ils seraient répartis entre la ville de Paris, le Sénat, le Tribunat et Notre-Dame.

Il y en avait cent-vingt ! Et ces trophées arrivèrent à destination au milieu d'une foule en délire, qui acclamait les vainqueurs d'Austerlitz.

Puis, le 26 janvier 1806, Napoléon revint à Paris, après avoir imposé aux vaincus le traité de Schoenbrün, et organisé dans son esprit la Confédération du Rhin, qui donnait le trône de Naples à son frère Joseph et celui de Hollande à son frère Louis.

Arrivé dans le rayonnement de sa gloire, l'Empereur reprit de suite en main la direction du gouvernement. Voulant exalter encore le respect et l'admiration pour l'armée dans l'âme du peuple, il ordonna que la Grande Armée, rentrant à Paris, y serait reçue au milieu d'une fête grandiose par les autorités parisiennes.

Ainsi Paris, représentant la France entière, devait fêter et remercier la nation elle-même dans sa plus noble et sa plus glorieuse incarnation : l'*Armée*.

Puis, profitant de la paix, l'Empereur, sans négliger ni ses soldats, ni les relations extérieures, tint à s'occuper des réformes pacifiques : il prescrivit dans Paris de grands travaux qui devaient commencer à modifier l'aspect de la grande ville.

Il fit continuer les quais sur la Seine ; il donna au pont du Jardin des Plantes le nom d'Austerlitz, et ce fut par son ordre qu'on commença celui qui devait porter et porte toujours le nom de Pont d'*Iéna*.

C'est à cette époque qu'on entreprit les travaux des canaux du Rhône, de l'Ourcq, de Saint-Quentin, de Bourgogne.

On perça des voies nouvelles, entre autres la célèbre route de la Corniche, allant de Nice à Gênes.

À Anvers (qui nous appartenait alors), on créa un arsenal.

À Paris même, *avec les canons pris à l'ennemi*, on commença la fonte de cette colonne fameuse que des générations ont saluée et salueront : la colonne de la Place *Vendôme*.

Puis Napoléon arrêta les projets des deux arcs de triomphe du Carrousel et de l'Étoile. Il désirait relier ce dernier monument à la place de l'Hôtel-de-Ville par une voie triomphale qui porterait le nom de *Rue Impériale*, et ce plan grandiose est, à l'heure actuelle, en partie réalisé par les Champs-Élysées, les jardins du Carrousel et le square du Louvre.

C'est de cette grande année 1806 que datent aussi pour nous la fondation de l'Université, du Conseil d'État, la réglementation de la Banque de France, l'achèvement des Codes français.

Cette prodigieuse activité de Napoléon stupéfiait l'Europe, jalouse de nous voir si forts, si puissants, gouvernés par un chef unique dans l'histoire.

La Russie et l'Autriche, récemment vaincues, n'osaient encore relever la tête ; mais notre éternelle ennemie, la Prusse, commençait sournoisement des armements contre nous.

Napoléon le savait bien, et ne se laissait pas prendre au dépourvu ; pourtant, il voulait temporiser, tout en se faisant tenir au courant des menées qui se tramaient contre la France.

Or, en juillet 1806, il se produisit des incidents diplomatiques d'une certaine gravité, et immédiatement le contre-coup s'en fit sentir à Berlin. Des manifestations de haine violente contre la France eurent lieu dans cette ville, et, ostensiblement cette fois, le roi de Prusse commença à préparer son armée.

Jean Cardignac, complètement guéri, venait de reprendre son service au 1^{er} grenadiers de la Garde.

— Ah ! pour le coup, dit-il à Jacques Bailly, il n'y a pas d'Anglais à Paris pour me casser l'épaule, et cette fois je crois bien que je ne resterai pas inactif.

Le jeune officier ne se trompait pas,

Dans les derniers jours de septembre, Napoléon vint inspecter le 1^{er} grenadiers.

Il le fit avec minutie ; tout lui passa sous le regard, depuis le bonnet à poil, jusqu'aux clous des souliers.

— C'est bien, dit-il enfin, vous partez demain. Vous avez l'après-midi pour faire vos adieux et vous préparer.

Il remonta en selle et partit au galop pour inspecter le reste de la Garde, et le lendemain, Jean, ayant embrassé tendrement tout son monde, quittait Paris avec son régiment.

Belle-Rose et La Ramée avaient voulu voir partir leur ancien conscrit. Ils attendaient au passage le 1^{er} grenadiers ; et, lorsque le jeune lieutenant, marchant en serre-files, passa devant eux :

— Attention ! mon Tapin ! s'écria Belle-Rose. Bonne chance ! Et souviens-toi de la 9^e et de Bernadieu !

— Vive l'Empereur ! souligna La Ramée.

Jean les salua d'un sourire en inclinant légèrement son épée.

Et pendant que les hauts bonnets à poil défilaient dans un ordre admirable, les deux vétérans restèrent là, immobiles, contemplant avec des yeux étincelants, où brillait une pointe d'envie, cette belle troupe qui, un mois plus tard, devait faire, derrière Napoléon, son entrée triomphale à Berlin.

1. [↑](#) Ainsi appelait-on la gourde dans les armées du Premier Empire.

CHAPITRE XIV

À L'ÉTAT-MAJOR DE L'EMPEREUR

— Saberlibobette ! C'êdre tu d'meme une pien ponne idée qu'il afre là, le bédit Tontu, té nous faire foilliacher en foiture !

Le grenadier Zimmermann — un Alsacien haut de deux mètres (sans son bonnet à poil) — ponctua cette appréciation d'un :

— Fife l'Embreur !

énergique. Puis, battant le briquet, il se mit en devoir d'allumer sa pipe.

— Après toi, s'il en reste ! dit le caporal Cancalot.

— Foilà, gaporal ! a fot'serfice !

— Troun de l'air ! intervint alors un grenadier plus petit, maigre et sec, qui répondait au nom de Campistol (Marius) et qui avait vu le jour à Marseille — Troun de l'air ! ze ne trouve pas qu'il ait une si bonne idée, té ! l'Empéror !... z'ai les reins cassés par les cahots, bagasse ! Te ! ça ressemble pas à la malle de cé nous !

— Ça prouve que t'es difficile, mon garçon, riposta Cancalot. Si c'était pas les ridelles de la guimbarde qui te talent les côtes, ça serait les bretelles de ton sac ! C'est du pareil au même ! D'ailleurs, y n'faut pas te plaindre ! Ça n'est pas bien vu aux grenadiers ! Et puis, songe un peu : ça économise joliment ta chaussure.

Les dix grenadiers qui composaient le chargement du véhicule, éclatèrent de rire aux dépens du Marseillais, et Jean qui, assis à l'avant sur une botte de paille, avait écouté ce colloque, riant aussi :

— Cancalot a raison, dit-il. Vous avez touché chacun trois paires de souliers ! Il s'agit de les réserver pour les marches en Prusse, mon garçon ! et l'Empereur a raison, comme toujours. Au surplus, si ça te gêne d'être véhiculé comme un ambassadeur, je t'autorise à descendre... tu peux suivre

à pied, au pas gymnastique... Mais ne lâche pas la voiture, parce que sans ça... je te porte manquant !

Et une nouvelle bordée de rires, accompagnés de lazzi à l'adresse de Campistol, accueillit cette boutade du lieutenant.

La file des chars à bancs roulait en effet avec fracas, au train moyen de trois lieues et demie à l'heure, soulevant sur la route poudreuse un nuage épais de poussière. Chaque voiture était attelée de quatre vigoureux chevaux ; les paysans en blouse, qui conduisaient, activaient sans cesse l'allure, en faisant retentir de sonores claquements de fouet qui pétaradaient tout le long du convoi, comme une vraie fusillade.

Oui, mes enfants, la garde impériale, comprenant trois mille grenadiers et chasseurs à pied, voyageait en poste ! C'était une idée de Napoléon.

Il estimait que, gagner du temps à la guerre, c'est — presque toujours — gagner la partie ; et, avec sa décision habituelle, il avait réquisitionné toutes les voitures nécessaires et transportait ainsi l'élite de son armée.

On n'avait pas, comme aujourd'hui, le chemin de fer ! Il est vrai qu'on reproche à Napoléon de n'avoir pas eu foi en Fulton qui, ayant trouvé l'application de la vapeur, l'avait récemment proposée à l'Empereur.

Mais ce reproche est immérité. Quand on songe aux essais nombreux qu'il a fallu faire, aux modifications successives qui ont été apportées à cette application de la vapeur comme force motrice, on peut douter que Napoléon eût eu un bénéfice à employer cette découverte encore en enfance.

Ah ! s'il eût connu ces deux merveilles d'aujourd'hui qui sont l'automobile et la bicyclette, s'il les eût trouvées dans l'arsenal de découvertes de son époque, soyez persuadé qu'il les eût utilisées, et largement.

Sous prétexte que ces deux modes de transport sont encore susceptibles d'améliorations, il n'eût pas, comme on le fait aujourd'hui, remis sans cesse au lendemain leur application à l'art de guerre.

Des *cyclistes* il eût fait des éclaireurs incomparables, capables de fournir des courses de 150 kilomètres par jour, et de porter la terreur sur les derrières et dans les convois de l'ennemi.

Des automobiles, il se fut servi pour traîner derrière lui ses parcs de corps d'armée, les lourds canons de siège jadis attelés de bœufs, ou pour transporter en poste, à raison de 300 kilomètres par jour, les troupes d'élite à l'aide desquelles, sur le point choisi, il frappait le coup décisif.

Pour l'instant, il s'en tenait à ce qui lui semblait le plus pratique, le plus sûr, en même temps le plus rapide : la voiture et les chevaux. Et cela constituait une innovation pour l'époque ! Tout le long du parcours, les paysans ébahis arrêtaient leur charrue, ou sortaient sur le seuil des portes, en voyant arriver, grand train, ce long convoi chargé de fantassins, qui riaient de leur mine ahurie et leur lançaient au passage des plaisanteries ou des propos saugrenus :

— Allons ! toi, l'gros père, embarque ! On va s'serrer pour te faire de la place !...

— Hé ! là ! la commère au bonnet blanc, nous n'avons plus de cantinière ! faut venir avec nous ! L'postillon va vous mettre en croupe car il n'y a plus d'place dans l'carrosse !

Mais à peine les interpellés avaient-ils le temps de s'étonner ou de lancer un vivat aux soldats, que déjà le convoi était loin.

On faisait ainsi vingt lieues par jour ; les chevaux des officiers montés étaient restés au premier gîte d'étape, car ils n'auraient pu suivre à pareille allure, et tout le monde — depuis les colonels jusqu'au simple soldat — avait pris place dans les chars à bancs.

C'est ainsi que, en six jours, la garde impériale était sur le Rhin. Les officiers se remontèrent alors dans les dépôts de cavalerie.

Et l'on pénétra en Allemagne.

Napoléon avait préparé cette nouvelle campagne avec le soin qu'il apportait à toutes choses.

Avant de quitter Paris, il avait organisé la défense de toutes nos frontières.

Prévoyant une intervention possible de l'Autriche, il avait chargé Masséna, commandant l'armée d'Italie, ainsi que le général Marmont de veiller de ce côté.

Kellermann, le roi Louis de Hollande, frère de Napoléon, le maréchal Mortier et le maréchal Brune couvraient le Rhin — de Mayence au Helder — et la côte, du Helder à Boulogne.

Junot commandait l'armée du centre. Huit mille hommes, avec la Garde Municipale, restaient à Paris.

Pour tout préparer ainsi, l'Empereur avait passé *deux jours à dicter, presque sans s'arrêter*, des ordres.

Il avait envoyé près de *deux cents lettres* qui sont restées dans nos archives, et qui constituent le plus parfait modèle, dans l'art de commander et d'administrer les armées.

Rien n'avait été oublié par lui pour l'habillement et l'armement. Il avait voulu que chaque soldat eût trois paires de souliers, une aux pieds, deux dans le sac. Il avait préparé d'énormes approvisionnements de vivres, de munitions et de matériel de toute espèce ; les services de l'intendance avaient mis, à remplir leur devoir et à exécuter ses ordres, une ponctualité et une rapidité remarquables.

L'Empereur était donc libre de ses mouvements.

Le 4 octobre 1806, il avait sous la main, rassemblés à la frontière saxonne, six corps d'armée superbes, commandés par les maréchaux Bernadotte, Davout, Soult, Lannes, Ney, Augereau. De plus, Murat, le chef de sa cavalerie, avait à sa disposition vingt-huit mille cavaliers pleins d'ardeur, aguerris et bien montés.

L'armée prussienne et l'armée française étaient sensiblement égales comme nombre ; chacune comprenait environ 165,000 hommes.

Du côté des Prussiens, il y avait d'excellents soldats, élevés à l'école du Grand Frédéric.

Mais de notre côté, l'armée était rompue à la grande guerre par quinze ans de luttes ininterrompues, et sa valeur morale se décuplait du souvenir de trente victoires, et surtout du génie de Napoléon.

Une gaieté, une confiance extrêmes régnaient dans tous nos campements. Aussi, lorsque, le 8 octobre, l'ordre arriva de marcher en avant, la seule peine qu'eurent les officiers fut de modérer l'élan des troupes.

Le 9 octobre, Murat entamait l'armée prussienne et mettait en retraite le corps du général prussien Tauenzien.

Le lendemain, 10 octobre, nous attaquions à Saalfeld, le corps du prince Louis de Prusse. Le prince se comporta très bravement et fut tué, dans un engagement de cavalerie, par un maréchal des logis du 10^e hussards. Ses troupes plièrent aussitôt devant nous et s'enfuirent en désordre, laissant vingt canons entre nos mains. Leur retraite fut tellement désordonnée qu'elle alla porter la panique jusque dans la ville même d'*Iéna*, où se tenait le corps principal de l'armée prussienne.

Le 12, Napoléon avance et dirige Davout sur Naumbourg. Davout s'empare de cette ville, située à six lieues d'Iéna et du pont de la Saale.

Pendant ce temps, le maréchal Lannes se porte sur Iéna et Murat sur Leipzig.

Alors le duc de Brunswick, qui commandait en chef, sentant qu'il allait être tourné, prit peur. Laissant le prince de Hohenlohe sur les hauteurs d'Iéna, il se dirigea, accompagné du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, vers Naumbourg pour tâcher d'en déloger Davout.

L'émoi et l'inquiétude étaient extrêmes au quartier général prussien.

Il faut vous dire, mes enfants, que, dès le début de la guerre, on s'y vantait de ne faire de nous qu'une bouchée ; on escomptait la réputation de solidité qu'avait conquise en Europe l'armée prussienne, réputation qui datait de la victoire remportée sur nous à Rosbach, au temps de Frédéric 1^{er}.

Cette victoire était déjà vieille, puisqu'elle remontait à 1757, et la leçon de Valmy, beaucoup plus récente, eût dû rendre les Prussiens moins arrogants.

Mais on était emballé : la reine Louise de Prusse (qui avait poussé à déclarer la guerre) voulait assister en personne aux opérations militaires. On la voyait souvent au camp prussien passer à cheval, avec le roi son mari, devant les troupes.

En un mot on considérait cette guerre comme une manœuvre brillante, à laquelle une femme peut être heureuse d'assister.

Et voilà que « ces Français » dont on parlait si dédaigneusement, arrivaient à l'improviste et défonçaient du premier coup les avant-gardes

d'une armée réputée invincible.

Les Prussiens étaient donc, en 1809, vis-à-vis de nous, dans les dispositions où nous nous trouvâmes vis-à-vis d'eux soixante-quatre ans plus tôt, c'est-à-dire endormis par leurs succès d'autrefois dans une sécurité trompeuse.

Et remarquez-le bien, mes enfants, en lisant le récit de cette campagne d'Iéna, la plus rapide et la plus foudroyante des campagnes napoléoniennes : ce fut la leçon, reçue par les Prussiens du grand Maître d'alors, qui fut exploitée contre nous par leurs descendants. Oui, la même science de la conduite des grandes armées, la supériorité de l'attaque sur la défense, l'art de diriger l'effort d'une bataille sur le point décisif, tout cela, ce fut Napoléon qui l'enseigna aux Allemands, et, en 1870, nous appliquant avec succès les principes napoléoniens, ils nous *vainquirent avec nos propres armes*.

Quand donc vous entendrez vanter la tactique allemande et les officiers prussiens, répondez hardiment qu'il nous suffira de leur reprendre notre bien pour être de nouveau en état de les vaincre ; car nous pourrons toujours apporter dans la lutte un appoint qu'ils n'auront jamais : c'est la *furie française*, connue de tous les peuples, et le mépris du danger que notre race a dans le sang.

Les premiers coups portés par Napoléon causèrent donc en Prusse une véritable stupeur, surtout lorsqu'on apprit qu'il s'avancait en personne sur Iéna avec la Garde.

En effet, le 13 octobre au matin, le 1^{er} grenadiers s'arrêtait sur un coteau qui domine la vallée de la Saale.

À travers le brouillard qui montait des bois et des prés, on distinguait vaguement au loin la ville d'Iéna, dominée par des hauteurs presque à pic qu'on nomme : le *Landgrafenberg*.

À gauche et en arrière des grenadiers, on voyait s'estomper, dans la buée matinale, les troupes du maréchal Lannes.

À quelques mètres en avant de la Garde, l'Empereur causait avec le maréchal.

Napoléon avait mis pied à terre ; son cheval blanc, sellé de rouge et d'or, hennissait et piaffait, tenu en main par un chasseur de l'escorte ; plus loin, se dessinait, haute et droite sur un cheval noir, la silhouette bien connue de Roustan, le fidèle mameluck qui suivait partout l'Empereur, aussi bien aux Tuileries, dans ses appartements privés, qu'en campagne.

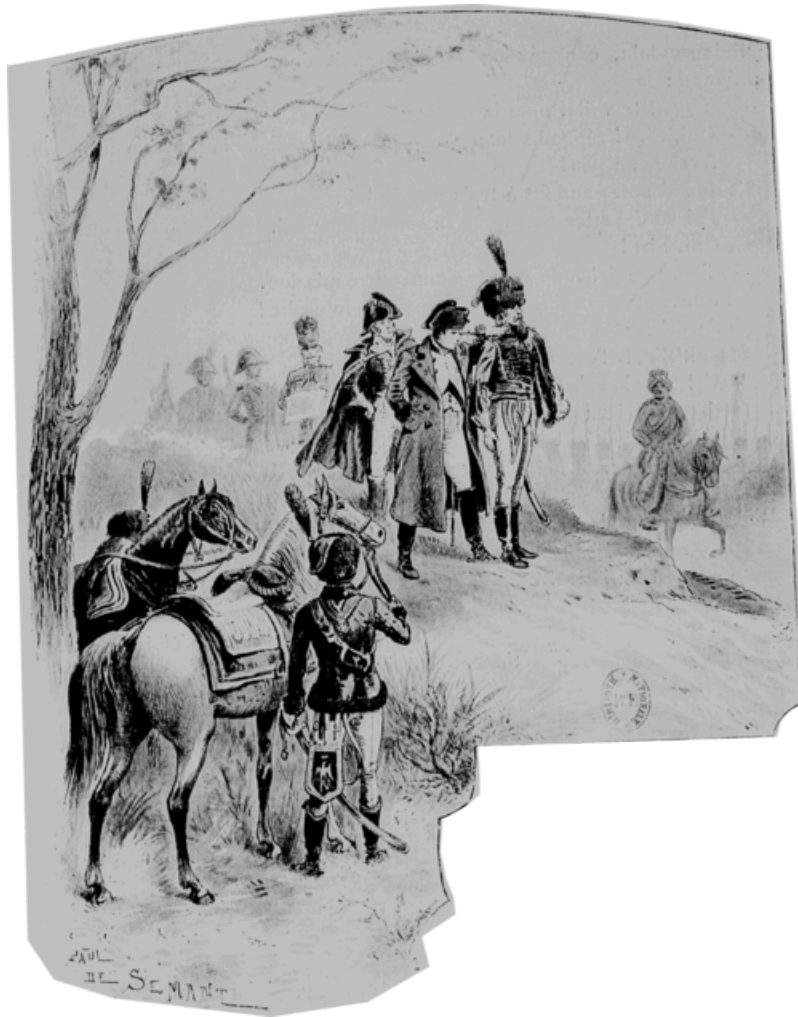
Napoléon parlait avec animation, s'interrompant pour consulter sa carte qu'un officier tenait déployée sur son bras.

Parfois il appuyait sa lorgnette à l'épaule d'un chasseur de la garde, et sondait le brouillard dans la direction d'Iéna.

Comme il se rapprochait, Jean Tapin qui se trouvait à droite de la 1^{re} compagnie, l'entendit prononcer ces mots avec impatience :

— Je voudrais bien savoir si le Landgrafenberg est occupé solidement.

— Sire, je vais le faire reconnaître, répondit Lannes.



L'Empereur appuyait sa lorgnette...

— Non ! Je veux d'abord être fixé avant d'engager du monde... Selon la façon dont cette position est gardée, j'agirai... Nous sommes en contre-bas, et, s'ils ont de l'artillerie, cela modifierait mon plan d'attaque...

Puis soudain, comme son regard venait de rencontrer celui de Jean Cardignac :

— Tiens ! te voilà, mon brave de Boulogne et d'Égypte !

— Avance un peu !

Et quand notre ami fut à trois pas de lui :

— J'ai vu dans tes notes que tu sais l'allemand.

— Oui, Sire !

— C'est parfait !... Je vais te donner une mission. Jean ouvrait les oreilles, je vous prie de le croire !

— Tu vois cette hauteur ?

— Oui, Sire ! C'est le Landgrafenberg.

— Ah ! tu sais cela !

— Sire, je l'ai vu sur ma carte

— Eh bien, je tiens à savoir ce qui s'y passe, si la position est fortement gardée, et surtout si elle est garnie d'artillerie.

— Bien, Sire !

— Tu comprends ce que je désire : ce n'est pas un coup d'emballement, c'est une reconnaissance réfléchie, faite sans bruit, avec méthode. Je compte sur ton initiative... Pars, et sois ici dans une heure !

— Bien, Sire !

Pivotant sur les talons — par principes — Jean Tapin s'éloigna après avoir jeté à Cancalot son bonnet à poil qui eut pu le gêner dans son expédition.

Une minute plus tard, on le voyait disparaître dans un bouquet d'arbustes.

Jean fit environ deux kilomètres à travers les prés sans rencontrer personne.

— Ça me rappelle la mission dont j'ai été chargé par le général Chazot pour Dumouriez. Dieu que c'est loin déjà ! pensait-il tout en observant et en prenant soin de se défiler derrière les haies ou dans les plis de terrain.

Il franchit un ruisseau, sur une poutrelle jetée en travers et aperçut le toit d'une ferme.

— Attention ! murmura-t-il.

Cette ferme, en effet, pouvait être occupée par l'ennemi.

Jean se glissa donc avec précaution dans les hautes herbes et bientôt il vit, à travers la clôture disjointe, un paysan encore jeune qui donnait la provende à ses bestiaux.

Sur le seuil de la porte ouverte, une femme assez jolie, quoiqu'un peu lourde, tenait un enfant de deux ans sur le bras et l'agaçait en souriant.

— À voir cette tranquillité, on ne croirait jamais que ces gens-là sont entre deux armées prêtes à en venir aux mains ! songea le jeune lieutenant. S'en doutent-ils seulement ?

Alors, prenant un parti, Jean se redressa.

En voyant émerger au-dessus de la claie d'entourage un buste de soldat, la femme jeta un cri strident, et, tout en poussant cet appel, rentra précipitamment dans la maison.

Quant à l'homme, il avait pâli ; puis, lâchant sa fourche, il avait voulu crier, lui aussi. Mais déjà Tapin, sautant par-dessus la clôture, était sur lui, pistolet en main.

— Still !... ordonna-t-il, still doch ! ^[1]

Le paysan ne se le fit pas répéter deux fois ; mais dans l'habitation on entendait toujours les cris de la femme qui se lamentait.

— Allons, mon brave ! — continua Jean en allemand — marche devant moi. Ne bronche pas, si tu tiens à ta tête, et d'abord fais-moi taire ta femme !

Poussant devant lui l'homme terrifié, il pénétra dans la maison et s'adressant en allemand à la femme :

— Madame, lui dit-il poliment, veuillez vous taire et ne pas attirer l'attention par vos cris. Nous autres Français, nous ne sommes pas des ogres, nous savons respecter les gens. En tout cas, nous n'avons pas l'habitude de brutaliser les femmes et les enfants. Soyez donc sans inquiétude. Je n'en veux ni à votre vie, ni à votre bien.

Cette phrase suffit à calmer la terreur de la paysanne, qui, tremblante encore pourtant, s'assit sur une chaise et se mit à calmer son bébé.

— À nous deux maintenant ! dit Jean à son prisonnier. Tu es du pays, tu vas me servir de guide... Service de l'Empereur !

— L'Empereur !... Napoléon ? murmura l'homme avec un regard effaré.

— Lui-même, mon garçon... et si tu es raisonnable... Jean tira une bourse en soie que lui avait brodée Lison et fit tinter l'or qu'elle renfermait.

— ... deux napoléons pour toi ! sinon, une balle dans la tête. Il n'y a pas de milieu...

Tu connais le Landgrafenberg ?

— Oui, monsieur l'officier.

— Eh bien, dis-moi s'il est occupé par l'ennemi.

— Oui.

— Il y a beaucoup de monde ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ! fit Jean en fronçant le sourcil. Non, monsieur l'officier. Vrai !... Je ne peux pas vous dire s'il y a beaucoup de monde.

L'homme était sincère, on pouvait en être convaincu rien qu'au son de sa voix.

— Allons ! dit Jean, je vais vérifier ça moi-même. Tu vas me conduire...

Mais l'autre eut un geste d'effroi.

— Si l'on nous tire dessus ?

— Eh bien ? Ça te gêne !... Ne sais-tu pas qu'il faut le poids d'un homme, en plomb, pour le tuer ? Allons ! en route, et par les petits sentiers détournés ; tu dois les connaître... Deux napoléons pour toi si tu marches droit.

Force fut à l'Allemand d'obéir.

Par prudence, Jean enferma d'abord la paysanne à clef, puis il partit avec son guide qui eut, de beaucoup, préféré être ailleurs.

Mais, d'une part, il avait la certitude d'être tué s'il bronchait ; d'autre part, il avait la chance de revenir avec deux napoléons...

Il n'hésita plus et gagna, correctement son argent.

En une heure, Jean Cardignac eut exploré sans être vu toute la ligne des sentinelles. Il constata qu'il s'agissait d'avant-postes composés uniquement d'infanterie.

Du reste, étant donnée la nature abrupte et rocheuse du sol, il y aurait eu impossibilité matérielle à y faire monter de l'artillerie.

Enchanté du résultat de sa mission, Jean prit rapidement quelques notes sur son carnet, grava dans son esprit les moindres détails de la conformation du terrain et donna l'ordre de la retraite.

Il était temps, car le brouillard, qui l'avait jusqu'alors protégé, se levait maintenant ; le soleil montait, et de la ligne des factionnaires prussiens, on aurait pu facilement distinguer son uniforme.

Il se hâta donc. Piquant à travers bois, il se dirigea vers la ferme. « Mon garçon, — dit-il tout en cheminant à son guide, — tu as gagné ton argent, mais je ne te donnerai tes napoléons qu'au quartier de l'Empereur où tu vas m'accompagner, de peur qu'il ne te vienne la mauvaise inspiration d'aller prévenir l'ennemi de notre arrivée. »

L'homme fit la grimace, mais ne répondit pas.

Or, comme ils arrivaient en vue de la ferme, une surprise les attendait.

Deux soldats prussiens (un sergent et un simple soldat) étaient dans la cour et se livraient à une chasse en règle vis-à-vis de la volaille effarée. C'étaient deux maraudeurs qui, ayant réussi à franchir la ligne des avant-postes, se disposaient à faire main-basse sur les poules du fermier, car le respect de la propriété, alors comme aujourd'hui, n'était pas précisément en honneur chez les soldats du roi de Prusse.

À l'aspect des deux voleurs, le paysan qui servait de guide à Jean Tapin n'avait pu retenir un juron.

— Ah ! les brigands ! s'était-il écrié, les voilà qui pillent mon bien ! Si ce n'est pas une misère d'être obligé de supporter ça !

Il serrait les poings, et, sans la peur des coups, il se serait élancé pour disputer ses poules aux deux malandrins.

L'angoisse de se voir volé le rendait presque brave !

Jean Cardignac sourit.

— Tranquillise-toi, mon garçon, dit-il. J'en fais mon affaire. Contente-toi de me suivre à dix pas.

— Merci, monsieur l'officier, répondit l'autre d'un air convaincu. J'avais bien entendu dire que l'Empereur et ses Français étaient de braves gens.

— C’est vrai, mon garçon ? dit alors le lieutenant. L’Empereur n’a jamais que des idées justes, et, s’il vient chez vous, c’est pour y faire régner la liberté et la justice comme en France ; tu peux le dire à tes amis et connaissances.

Et sur cette déclaration, assez originale en un pareil moment, Jean arma son pistolet.

Ils arrivaient à ce moment derrière les bâtiments, et Jean put apercevoir, à une fenêtre du premier étage, le visage terrifié de la femme enfermée.

Avec de grands gestes, elle indiquait à son mari le coin du bâtiment et cria

— Hütet euch ! [\[2\]](#)

Jean, souriant, fit signe qu’il savait ce qui se passait, et continua d’avancer, suivi par le campagnard qui, maintenant très pâle, sentait un frisson de peur lui parcourir les reins.

Mais, arrivé au coin de la grange, Jean s’élança tout à coup en avant et déboucha dans la cour. Dans sa main droite il tenait son épée ; de la gauche, son pistolet armé.

Je ne vous dépeindrai pas, mes enfants, la stupeur des deux Prussiens.

Le simple soldat était justement en train d’égorger un coq superbe ; mais il lâcha prise en apercevant le Français, puis resta immobile, les bras ballants, bouche bée.

Le sous-officier, stupéfait, lui aussi, s’était remis plus vite.

— Forwartz ! [\[3\]](#) hurla-t-il en tirant son sabre ; et empoignant par le bras son subordonné, il l’entraîna vers Jean Tapin.

L’homme, dompté par la discipline et le respect du grade, tira à son tour son sabre, et deux contre un, ils s’avancèrent vers l’officier français.

Le sourire aux lèvres, Jean les laissa venir, pendant qu’au coin du mur se profilait, terrifiée, la figure blême du paysan.

Mais quand les deux Prussiens furent à trois pas de lui, Jean Tapin dit simplement :

— Pforten weg !... oder ich schiesse ! [\[4\]](#)

Poussé par son sergent qui vociférait, le soldat s'élança, la pointe en avant... Mais un coup de pistolet éclata et le Prussien s'abattit comme une masse.

— Ah ! c'est comme ça ! s'écria Jean. On veut faire les malins ! Attendez un peu !...

Bondissant par dessus le corps de son ennemi tué, le jeune lieutenant arriva sur le sergent, l'épée haute.

Le choc des lames d'acier tinta dans l'air matinal.

Mais ce fut court.

Serré contre la porte de l'écurie, le sergent ne pouvait plus reculer.

Alors, d'un coup sec, notre camarade fit sauter en l'air le sabre court de son adversaire, et lui mettant la pointe à la gorge :

— Ergib dich... oder du bist töt !^[5] dit-il.

Le sergent laissa retomber les bras dans une attitude d'impuissance.

— Verzeihen Sie, Herr Lieutenant !... Sie sind der Meister... ich ergebe mich !^[6] cria-t-il.

— C'est bien ! dit Jean Tapin sans baisser son arme.

Et au paysan :

— Und du... bring mer eine Leinc, ein Strick, irgend ein Riemen, du wirst dann diesem Kere die beiden Füsse zusammenbinden !^[7]

Le campagnard obéit.

Un quart d'heure plus tard, Jean Cardignac arrivait devant l'Empereur avec ses deux prisonniers.

Ce fut, dans les rangs de la garde, un succès d'hilarité dont le sergent prussien fit les frais : en effet, avec une corde assez lâche pour lui permettre de marcher à petits pas, Jean lui avait fait attacher les chevilles, et tenait dans sa main l'extrémité de la longe ; de sorte que le malheureux sergent ne pouvait même pas essayer de fuir, car une simple secousse l'eut jeté à terre.

De plus, pour l'empêcher d'utiliser ses mains, Jean lui avait fait couper les boutons de la ceinture de sa culotte. Le prisonnier devait donc, tout en

marchant, retenir à deux mains cette partie de son accoutrement, et cela lui donnait, vous le comprendrez, un air tout à fait risible.

Je vous recommande ce moyen-là, mes enfants, si plus tard vous avez des prisonniers à escorter.

Le paysan et le prisonnier furent confiés à deux chasseurs à cheval qui les attachèrent à leur selle, et Jean Cardignac rendit compte à l'Empereur du résultat de sa mission.

Il déchira la page de son carnet où il avait pris des notes et la remit à Napoléon, qui, l'ayant examinée :

— C'est fort intelligemment travaillé, mon ami ! dit-il. Je suis content de toi !... Et tu connais, dis-tu, le meilleur passage ?

— Oui, Sire ! Du reste, j'ai tenu à amener ces deux hommes pour guider votre Majesté. J'ai pensé que ce pourrait être utile.

— Bien ! dit l'Empereur. Je vais te faire donner un cheval ; tu restes avec moi pour nous guider. Les chasseurs suivront avec ta capture. Nous allons enlever le Landgrafenberg.

Trois quarts d'heure plus tard, les voltigeurs de Lannes avaient forcé les Prussiens à se replier. C'est sur le point même indiqué par notre ami Jean que l'attaque avait été dirigée. Elle avait pleinement réussi.

Un sourire de satisfaction passa sur la physionomie de l'Empereur.

Lorsque, sur cette position formidable (dont la possession devait décider de la bataille du lendemain) Napoléon eut fait installer la division Lannes et la garde impériale avec sa tente personnelle au milieu du plateau, il fit venir Jean Cardignac.

— Mon enfant, lui dit-il, tu m'as rendu un signalé service ; en récompense je t'attache à mon État-Major. Tu te procureras un chapeau d'ordonnance pour remplacer ton bonnet de grenadier. Quant à l'uniforme, tu garderas ton habit jusqu'à Berlin. Arrivé là, tu te feras faire une tenue d'État-Major. Es-tu content ?

— Oh ! Sire, comment pourrais-je vous l'exprimer !

C'est ainsi, mes enfants, que le petit apprenti luthier, le petit fondeur de chandelles, le petit tambour de Bernadieu, devint, par son seul mérite, par

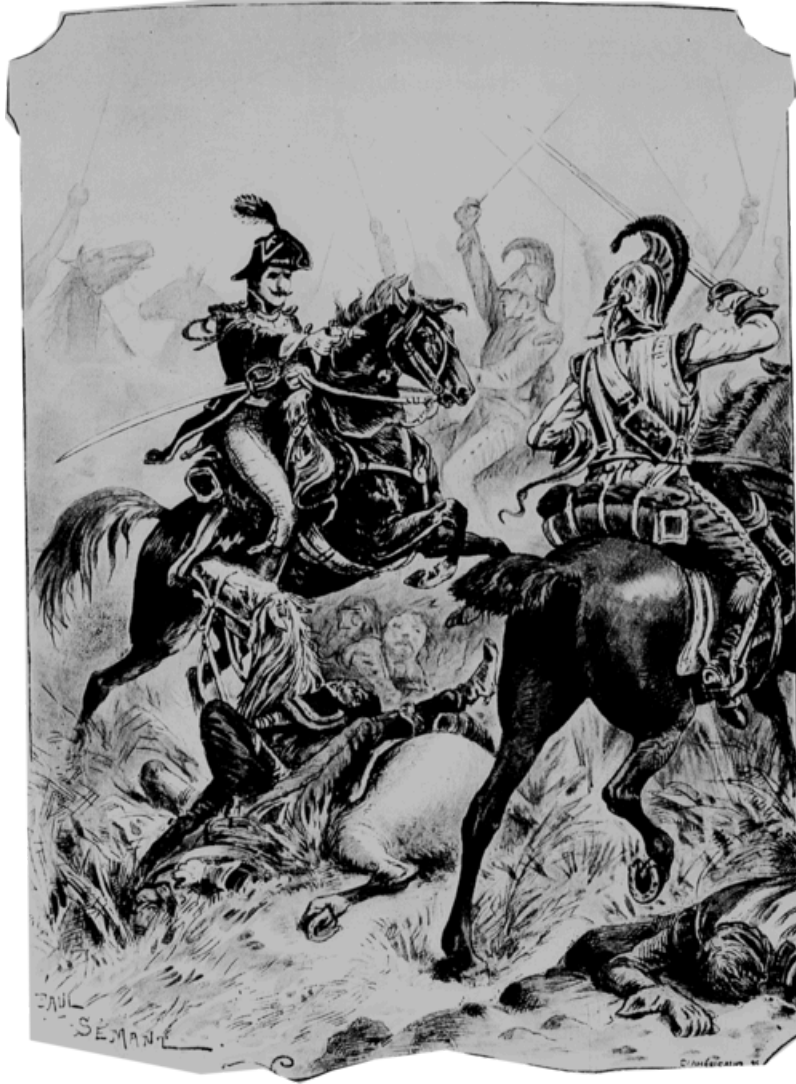
son intelligence et sa bravoure, officier de l'État-Major de Napoléon I^{er}.

Toute la nuit du 13 au 14 octobre 1806, il fut sur pied ou à cheval, escortant partout l'Empereur ; car cette nuit-là fut employée par Napoléon à amener sur le plateau de Landgrafenberg des pièces de canon. Or, il n'avait, pour y accéder, que des coteaux abrupts.

Il fallut que le génie taillât en plein roc une route étroite et rapide pour hisser l'artillerie.

Encore est-il que ce ne fut pas commode, car on dut atteler douze chevaux pour hisser chaque canon.

Napoléon, impatient, enfiévré, guidait les travailleurs, et comme il faisait une nuit très noire, on le vit saisir un falot et éclairer lui-même les soldats qui maniaient la pioche.



Enlevant sa monture, Jean disparut dans la mêlée.

Il ne prit du repos que lorsque son artillerie fut en place, et depuis cette mémorable veillée, les habitants du pays, qui étaient pourtant nos ennemis, ont débaptisé le Landgrafenberg. Dans l'admiration que leur causait cet Empereur au génie prodigieux, ils nommèrent le plateau où il avait couché le *Napoléonsberg*. c'est-à-dire la « montagne de Napoléon ».

Ils marquèrent — dit M. Thiers dans son Histoire de l'Empire : « *d'un amas de pierres brutes, l'endroit où Napoléon, populaire partout, même dans les lieux où il ne s'est montré que terrible, passa cette nuit mémorable.* »

Le lendemain, 14 octobre 1806, Napoléon passa avant le jour la revue de ses troupes.

Sa marche était éclairée par des cavaliers portant des torches.

Partout on l'accueillit, suivant la coutume, aux cris de « Vive l'Empereur ! » et, comme le jour pointait, l'ordre d'attaque fut donné, malgré le brouillard épais qui s'étendait sur la campagne. À neuf heures du matin, le général prussien Tauenzien était débordé par les généraux Gazan et Suchet, en même temps que le maréchal Ney pénétrait dans Iéna. Mais dans cette manœuvre, il y eut pour le brave maréchal un moment critique.

Ses grenadiers et ses voltigeurs furent obligés de former le carré pour résister aux charges de la cavalerie prussienne.

Placé au milieu de ses hommes, à côté des drapeaux, Ney, qu'on a surnommé à juste titre « le Brave des braves », soutint héroïquement le choc.

Mais Napoléon, prévenu de ce qui se passait, craignit que l'effort des Prussiens ne brisât quand même cette partie de sa ligne de bataille. De suite il envoya à Lannes l'ordre de se porter au secours de Ney avec de l'infanterie ; au général Bertrand un ordre identique, lui prescrivant de lancer sur les Prussiens deux régiments de cavalerie légère ; puis, ayant de sa lorgnette sondé l'emplacement où Ney se trouvait en péril :

— Il faut qu'il tienne à tout prix ! s'écria-t-il. Un officier pour aller trouver Ney !

Jean Cardignac, la main au chapeau, s'avança :

— Pars au galop !... ordonna Napoléon. Tâche de percer la ligne ennemie, d'arriver jusqu'au carré du maréchal. Tu lui diras que je veux qu'il tienne jusqu'à ce que je l'envoie dégager... Tu as bien compris ?

— Oui, Sire !

Et notre ami, éperonnant son cheval, partit à toute allure.

En passant au fond de la vallée, il essuya quelques coups de feu d'un groupe de Prussiens réfugiés sous bois. Il ne tourna même pas la tête ; du reste il ne fut pas touché.

Devant lui, grandissant à chaque foulée de son cheval, un spectacle inoubliable surgissait !

Dans un repli de terrain s'élevait un nuage de poudre et de fumée, au milieu duquel, comme dans une chevauchée de rêve, s'agitait frénétiquement la masse des cuirassiers prussiens. Des cris, des hurlements, des hennissements de chevaux, des chocs d'armes, des heurts de cuirasses, des coups de feu, des commandements, formaient, dans cette confusion, comme un bruit de tempête !

En silhouette grise, Jean apercevait, par les échappées, les grands chapeaux de nos généraux, immobiles et calmes au milieu de ce tourbillon de fer ; puis, plus haut encore, les aigles d'or semblaient planer, au-dessus du frisson qui passait avec les balles dans les plis des drapeaux.

Les chevaux prussiens se dressaient tout debout devant les baïonnettes des grenadiers.

Des gestes désordonnés se produisaient ; des écroulements d'hommes et de bêtes ; des échappées de chevaux qui fuyaient à travers champs, crins au vent, naseaux ouverts, sanglants, couverts d'écume, la selle chavirée avec, au bout de l'étrier, le corps pantelant d'un cavalier dont le cadavre labourait les herbes, traînait dans les flaques d'eau, ou laissait aux roches et aux épines des morceaux d'équipement... ou de chair !

Le spectacle était terrible et bien fait pour émouvoir le plus brave !

Mais Jean Tapin, penché sur l'encolure de son cheval, le visage fouetté par la crinière, semblait hypnotisé !

La peur ! ah ! qu'il n'y songeait guère !

L'Empereur lui avait donné un ordre, il devait l'exécuter ! Hors de là, rien n'existait pour lui. Il ne songeait même pas qu'il pouvait mourir ; Napoléon lui avait dit : « Va trouver le maréchal ! » Il fallait qu'il le trouvât !

Pourtant, par instinct de soldat, Jean avait passé son poignet dans la dragonne de son sabre et saisi son pistolet.

En arrivant en pleine tourmente, il choisit un point où la ligne des cavaliers ennemis paraissait moins dense, et, enlevant sa monture, il disparut dans la mêlée !

Que se passa-t-il ?... Notre ami Tapin ne put jamais le raconter que confusément.

Aucun souvenir précis ne lui resta de ces quelques secondes terribles, pendant lesquelles il se trouva emporté au milieu de croupes bondissantes, dans une chevauchée traversée d'éclairs.

Ce fut une vision rapide, heurtée, faite de sensations impossibles à noter.

Jean se rappela avoir jeté son coup de pistolet dans un groupe d'habits bleus et de cuirasses, puis d'avoir sabré, presque sans voir, avec une frénésie que dominait cette idée :

« Il faut que je passe quand même ! Il faut que je passe ! L'Empereur le veut ! »

Enfin son cheval s'était écroulé sur les baïonnettes françaises, et Jean Cardignac, projeté en avant, était tombé au milieu des rangs d'un carré de voltigeurs. Un sergent placé en serre-file l'avait relevé, sans blessure.

Encore étourdi, tant par sa chute que par la surexcitation du combat, le jeune officier s'était précipité vers Ney, placé au centre.

— Fichtre ! mon brave lieutenant, lui dit le Maréchal, c'est affaire à vous ! Je vous ai vu arriver, et, ma foi ! je ne comptais guère faire votre connaissance ! Vous venez de la part de l'Empereur ?

— Oui, monsieur le Maréchal, pour vous dire de tenir quand même ; on vient vous dégager.

— L'Empereur peut être tranquille... Vous voyez, pas un carré ne bronche !

Bien, monsieur le Maréchal. Je vais reporter votre assurance à l'Empereur.

— Jamais de la vie, mon brave ! Vous ne pourriez plus recommencer un pareil tour de force... et puis vous êtes démonté.

— Oh ! un cheval, ce n'est pas difficile à trouver. Tenez, monsieur le Maréchal, voici la monture de votre dragon d'escorte, autorisez-moi à la prendre... Service de l'Empereur !

Ney sourit, et tendant la main à Jean Tapin :

— Le service de l'Empereur, lieutenant, c'est de ne pas se faire tuer inutilement et de conserver son courage et sa vie pour lui être utile. Je vous ordonne de rester ici. Aussi bien, ça ne va pas traîner ; j'aperçois les hussards de Bertrand qui arrivent !

Forcé d'obéir, Jean assista, dans le carré de Ney, au choc de notre cavalerie contre les cuirassiers prussiens.

Puis Lannes survint, et, un quart d'heure plus tard, le maréchal Ney, d'attaqué qu'il était, devint assaillant.

Libre alors, Jean Cardignac avisa un cheval resté debout au milieu d'un groupe de cadavres.

L'animal était immobile ; son maître, un officier prussien tué et tombé à terre, tenait encore les rênes dans sa main crispée. Jean les dégagea, sauta en selle et rejoignit au galop l'État-Major de Napoléon.

— Merci ! dit simplement ce dernier en l'apercevant ; merci ! J'ai tout vu.

Et notre ami, saluant, reprit sa place en arrière.

Ce que valait un merci dans la bouche de l'Empereur, il faut lire les mémoires des soldats de cette époque pour s'en faire une idée.

Jean n'eut plus à donner de toute la journée et dut assister, en spectateur, à toute la bataille qui se localisa d'abord devant Vierzhen-Heilingen.

Le prince de Hohenlohe opposa une résistance énergique, mais en vain. Sous la poussée de toute la ligne française, l'armée prussienne céda et se mit à fuir en désordre.

Un retour offensif sur le Landgrafenberg fut également repoussé. Le général prussien Veschwitz y fut tué.

À ce moment, au-delà d'Iéna que les fuyards avaient traversé en désordre, on aperçut un carrosse tout doré, que quatre chevaux blancs entraînaient dans un galop vertigineux.

C'était la reine de Prusse — instigatrice de la guerre — qui fuyait devant le désastre de son armée.

Son fils était avec elle. C'était alors un tout jeune enfant, que cette fuite éperdue terrifiait.

Pendant que le petit prince (qui devait plus tard porter le titre de Roi de Prusse et d'Empereur d'Allemagne) fuyait ainsi devant Napoléon, on raconte qu'il fut pris d'une soif ardente.

Or, dans la précipitation de ce départ, on n'avait rien emporté ; on n'avait songé qu'à mettre à l'abri la reine et sa famille.

Et le petit prince pleurait.

On fit arrêter la voiture, et dans l'écuelle grossière d'un paysan, l'enfant royal but un peu d'eau, tout en versant des larmes.

Il s'en est souvenu, et, plus tard, il s'est vengé, aidé qu'il fut par la fatalité et la trahison.

Ce petit prince, devenu l'Empereur Guillaume I^{er}, est entré à son tour en France en 1870.

Et de même que le petit Wilhelm s'est rappelé 1806, vous, enfants de la France et toi mon petit Georges, souvenez-vous de 1870, l'année maudite que vous n'avez pas connue, mais dont vos pères eurent la funèbre vision, et dont ils portent encore le deuil à l'heure où j'écris.

À la fin de la journée, les derniers carrés prussiens, défoncés par la charge des cuirassiers du général d'Hautpoul, se replièrent dans un désordre indescriptible.

Iéna flambait !

Murat et ses cavaliers poursuivaient les fuyards jusque dans Weimar ; les routes étaient jonchées de sacs, de fusils, de shakos ; on voyait des convois entiers abandonnés sur les routes ; les conducteurs coupaient les traits à coups de sabre et s'enfuyaient devant nos dragons et nos hussards.

Nous avons fait quinze mille prisonniers et conquis deux cents pièces de canon.

Mais l'Empereur ne connaissait pas encore toute l'étendue de son succès.

Pendant qu'il battait ainsi à Iéna l'une des armées prussiennes, l'autre, commandée par le roi lui-même, était, après un sanglant combat, défaite à Auerstaedt, à quelques lieues de là, par le général Davout.

Donc, en cette journée du 14 octobre 1806, l'Empereur avait détruit cette fameuse armée prussienne, si remplie de morgue et de vanité ; et le soir, quand il visita le champ de bataille, l'enthousiasme était tel que les blessés, les mourants se redressaient sur son passage, pour l'acclamer encore et crier : « Vive l'empereur ! »

À partir de ce moment, ce fut une poursuite sans trêve pour les vaincus, et l'histoire la cite à l'égal des plus brillantes conceptions tactiques. En passant à Kosbach, Napoléon fit démolir le monument commémoratif élevé par les Prussiens en souvenir de la victoire autrefois remportée sur nous ; puis à Potsdam, sur le tombeau du Grand-Frédéric, il prit l'épée du fondateur de la dynastie prussienne ; enfin le 27 octobre 1806, l'Empereur, à la tête de son armée, entouré de ses maréchaux et de sa Garde, fit à Berlin son entrée triomphale.

Pendant ce temps, ses lieutenants poursuivaient les débris de l'armée prussienne.

Ney et Soult prenaient Magdebourg.

Murat forçait le prince de Hohenlohe à capituler.

Le général Lasalle, à la tête de quelques hussards, sommait la place forte de Stettin de se rendre et la ville se rendait.

Murat et Lannes continuaient leur marche en avant vers le Mecklembourjx.

Bientôt il ne resta, de toute l'armée ennemie, que la division de Blücher, de ce Blücher qui, lui aussi, devait prendre sa revanche à Waterloo. Mais, le 7 novembre, Murat la força à capituler.

Ainsi donc, en trente jours, Napoléon avait conquis la Prusse et détruit entièrement son armée.

Eh bien ! mes enfants, souvenez-vous encore de ceci : pour vaincre les armées françaises en 1870, prendre Paris et occuper le tiers seulement du territoire français, les Prussiens durent mettre *six mois*.

Le service de Jean Tapin l'avait retenu à Berlin auprès de l'Empereur.

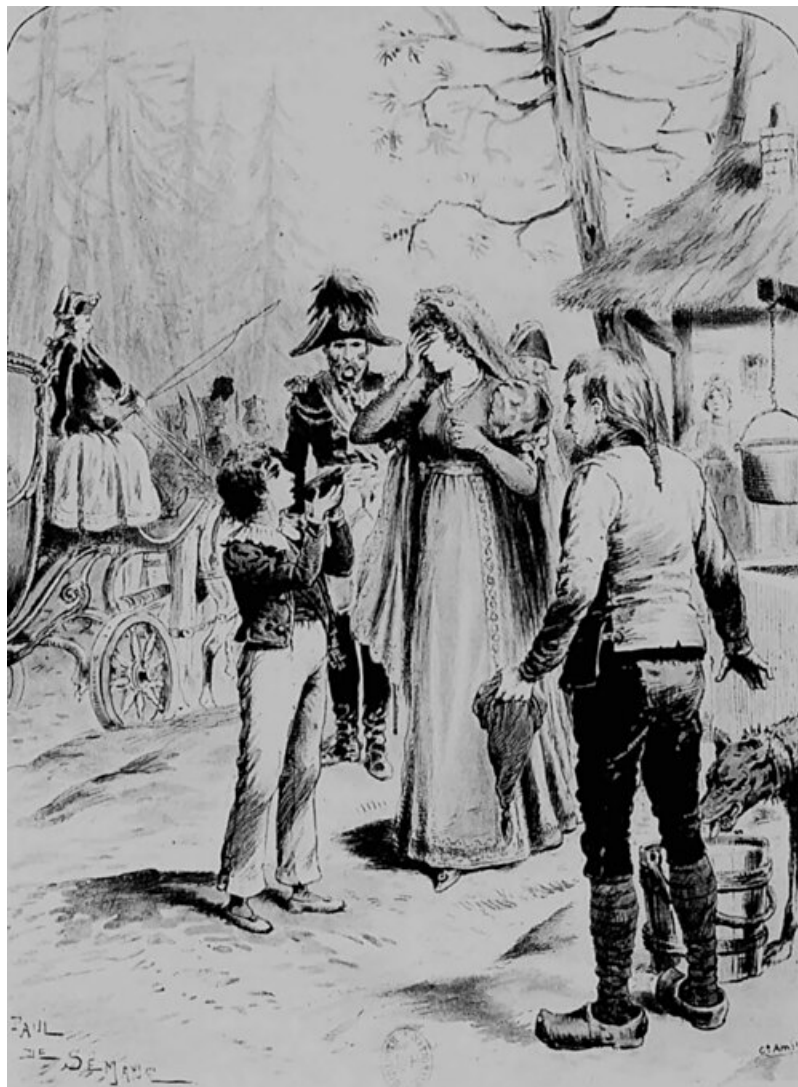
Depuis la bataille d'Iéna, depuis le : « Merci ! » que lui avait jeté Napoléon pour sa belle conduite, notre ami n'avait pas eu l'occasion de se

retrouver en contact direct avec son héros. Il avait eu, il est vrai, des ordres à porter, mais il les avait reçus par l'intermédiaire du chef d'État-Major.

Or, un matin, Jean, habillé pour la première fois dans sa tenue d'officier de la Maison de l'Empereur, arrivait pour prendre son service au Palais, lorsque Napoléon, qui venait de monter à cheval pour se rendre à Postdam, l'aperçut :

— Bonjour, Jean Tapin, lui dit-il amicalement ; va trouver le capitaine de jour : il a un pli pour toi.

Laissant le lieutenant interdit, Napoléon partit au petit galop, suivi de Duroc et escorté d'un escadron de chasseurs.



L'enfant royal but un peu d'eau dans l'écuelle grossière du paysan.

Immédiatement, Jean se rendit auprès du capitaine qui l'accueillit par ces mots :

— Ah ! mon brave ami, je vous attendais... l'Empereur vous fait une surprise !

— Une surprise ?

— Oui, voici votre commission, vous êtes capitaine à la date d'hier.

Il tendait à Jean, ébloui, un parchemin où s'étaient le sceau et le paraphe de Napoléon.

Le cœur battant à coups précipités, Jean n'eut qu'une idée : écrire aussitôt à la chère absente et lui apprendre son bonheur.

N'est-ce pas doubler une joie que de la partager avec ceux que l'on aime ?

« Capitaine ! écrivait-il. Je suis capitaine, ma chère Lisette ! L'Empereur vient de me donner ma double épaulette et je reste attaché à l'État-Major ! Crois-tu que je puis l'aimer et aurais-je assez de ma vie entière pour le servir ! »

Ainsi, vous le voyez, à vingt-six ans Jean Cardignac était capitaine et chevalier de la Légion d'honneur ! À cet âge où les jeunes officiers d'aujourd'hui sont lieutenants depuis trois ans à peine, il avait déjà *quatorze* ans de services, *dix* campagnes et *deux* blessures graves, sans compter son saut dans l'espace, à Saint-Jean d'Acre.

Quant aux actions d'éclat, il ne les comptait plus.

— Allons, pensait-il, on a raison de dire que chaque soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal... J'arriverai officier supérieur si je ne me romps pas les jambes en route... et qui sait ?

Et ce « qui sait » en voulait dire long !

Alors, me direz-vous, Jean Tapin était donc un ambitieux ?

Mais oui ! parfaitement ! Votre camarade était ambitieux, mais dans le beau sens du mot, bien entendu !

C'est le devoir de tout homme d'avoir de l'ambition. On ne devient un homme de valeur qu'à cette condition.

Dans la ligne de conduite qu'on s'est tracée, dans la carrière qu'on a choisie, on doit viser le plus haut qu'on peut.

Lorsqu'un homme consacre son énergie, son intelligence, son cœur et son honneur à tracer net et droit le sillon qu'il parcourt dans la vie, il a le droit d'avoir de l'ambition et cette ambition est respectable.

C'était celle de Jean Cardignac !

Sentant d'ailleurs les lacunes de son instruction militaire, il demanda à l'Empereur de l'autoriser à assister aux manœuvres journalières de la Garde, de façon à acquérir les connaissances pratiques qui lui permettraient de bien commander une compagnie d'abord, ensuite un bataillon.

L'Empereur fut extrêmement satisfait de la demande de son protégé. Tous les matins, Jean se rendait au champ de manœuvres de Tempelhof, où il devint rapidement un habile manœuvrier.

C'est à ce moment que Napoléon, voulant annihiler l'Angleterre dans ses forces vives, rendit le décret célèbre du *Blocus continental*, par lequel il mettait tous les ports de l'Europe en interdit pour les vaisseaux anglais.

Ce décret à peine signé, l'Empereur en expédia partout des ampliations par des courriers extraordinaires. Ce fut le capitaine Jean Cardignac qui eut l'honneur et le plaisir d'escorter le courrier impérial apportant le décret à Paris.

Jean n'était guère attendu rue de la Huchette ! Aussi vous pensez quelle joie ce fut pour Lisette, pour Catherine, pour Jacques Bailly et pour les deux vieux Belle-Rose et La Ramée, de voir, l'une son mari, les autres leur enfant, avec son joli habit bleu à ganse d'or, orné du gilet à brandebourgs et surtout de la double épaulette.

Jean avait une permission de deux mois. Mais il l'écourta, et partit précipitamment pour rejoindre son poste en apprenant que Napoléon, voulant une bonne fois en finir, avait porté son armée en Pologne, au-devant des Russes, qui arrivaient au secours de la Prusse écrasée.

Déjà nous avions passé la Vistule à Varsovie.

De son côté, le maréchal Ney passait ce fleuve à Thorn, et s'emparait de la rive opposée par un de ces coups d'audace dont il était coutumier ; car ce fut avec quatre cents hommes, montés sur des barques, que le maréchal obtint ce gros succès.

De ce fait, la Pologne était à nous !

Alors Napoléon marcha en avant.

Rencontrant à Eylau l'armée russe, il la battit après une lutte épique, après un des plus sanglants combats que l'histoire ait jamais enregistrés.

Les Russes avaient perdu douze mille hommes. Ils emmenaient quinze mille blessés. Nous leur avons fait quatre mille prisonniers, pris vingt-quatre canons et seize drapeaux.

Quant à nous, nous avons trois mille morts et sept mille blessés !

C'est au lendemain de cette bataille, le 9 février 1807, que Jean rejoignit le quartier général de l'Empereur.

Immédiatement, il reprit son service ; car, malgré le froid très vif, la marche en avant continuait.

Pendant ce temps, le maréchal Lefebvre bloquait, dans la place de Dantzig, une partie de l'armée russe. Elle s'y défendit avec un héroïsme extrême, que le courage et la ténacité de nos troupes finirent par vaincre, car, le 26 mai suivant, la place capitulait.

Mais, après une suite de combats et de mouvements stratégiques qui durèrent plusieurs mois, Napoléon fut attaqué par le gros des Russes, le 14 juin 1807, devant *Friedland*.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo, dit l'Empereur avant d'engager l'action. C'est un jour heureux pour nous !

Immédiatement, il prit ses dispositions de bataille. Pour débiter, il ordonna au maréchal Ney d'enlever Friedland coûte que coûte.

— Obtenez ce résultat, dit-il, je me charge du reste. Je vais vous faire suivre d'un de mes officiers que vous m'enverrez pour m'en rendre compte, dès que le résultat sera obtenu.

Puis se tournant vers son État-Major :

— Capitaine Cardignac, continua Napoléon, vous êtes à la disposition de M. le maréchal Ney.

— Bien, sire !

Jean sauta en selle et mit son cheval au galop derrière le maréchal, qui rejoignit son corps à une vertigineuse allure.

Peu après, le canon tonnait ; Ney lançait ses tirailleurs, enlevait le village de Sortlack, et précipitait la droite des Russes dans le lit très encaissé de la rivière d'Alle.

— À la gauche maintenant ! dit-il.

Mais, arrivé près d'un endroit nommé le *Ruisseau du Moulin*, le feu de l'artillerie russe se mit à redoubler, et tout à coup nous fûmes pris de flanc et de face sous un déluge de fer ; nos colonnes tinrent bon pourtant !

Le maréchal Ney, insouciant du danger, galopait sur le front de sa ligne, soutenant par sa bravoure et sa chaude parole le courage de ses soldats.

Il ne fallait rien moins, mes enfants, que ce noble exemple pour montrer à chacun son devoir.

Jean Tapin, qui ne quittait pas le Maréchal était émerveillé, de son héroïsme.

— Certes, pensait-il, l'Empereur a raison lorsqu'il dit que cet homme est un lion !

En effet, les boulets enlevaient dans les bataillons des files entières, mais, stoïques, les hommes obéissaient comme à l'exercice aux commandements des officiers qui, sans cesse — à mesure que des vides se creusaient — disaient avec un calme imperturbable :

— Serrez, serrez les rangs !

Et on serrait les rangs sans broncher, sans un murmure.

Comme on a raison de dire que ce qui rehausse l'homme au-dessus de tous les êtres, c'est le mépris du danger !

Pourtant, lorsque, pour achever l'œuvre de leur artillerie, les Russes lancèrent leur cavalerie sur ces troupes héroïques, il y eut un flottement dans nos rangs.

La division du général Bisson plia un instant.

Mais ce ne fut qu'un éclair !

Ramenés en arrière par une charge de dragons, les Russes plièrent à leur tour, et Ney, s'élançant en personne, entraîna tout son monde. Au bout d'un quart d'heure de mêlée affreuse, Friedland, enflammé par les obus, était en notre pouvoir.

Napoléon avait tout vu dans sa lorgnette, et Jean Cardignac qui revenait au galop, pour lui rendre compte du succès, n'eut à lui apprendre que des détails.

Mais comme il venait de terminer son récit, l'Empereur lui dit soudain :

— Ah ça ! tu es blessé ? Il faut aller te faire panser.

— Blessé ? Mais non, sire.

— Mais si, tu saignes, au front !

— Ah ! Je ne m'en étais pas aperçu !

C'était vrai : une balle lui avait éraflé la peau. Dans l'enfièvrement de l'action, Jean ne s'en était pas même douté. peau.



Les deux adorables bébés dormaient comme deux petits anges.

C'était d'ailleurs très peu de chose.

— Ce n'est rien, sire, fit Tapin en se bandant le front avec son mouchoir, c'est une égratignure.

Et ferme, il resta à son poste.

Jusqu'à dix heures et demie du soir on se battit avec acharnement, et la victoire nous resta.

L'armée russe, coupée en deux, n'existait plus et, le 8 juillet 1807, après plusieurs entrevues où Napoléon et le czar Alexandre avaient appris à s'estimer, les deux empereurs signaient le célèbre traité de *Tilsitt*.

En dehors des stipulations officielles, une clause de ce traité garantissait une entente secrète de la France et de la Russie, sur terre et sur mer.

Cette alliance devait se trouver brisée par la suite. Mais vous voyez, mes enfants, que l'alliance franco-russe n'est pas neuve, et qu'en la reprenant aujourd'hui avec nos amis les Russes, nous n'avons fait que suivre les leçons de Napoléon !

Ce fut, vous le pensez, une joie universelle. Le traité de Tilsitt consacrait la puissance de la France dans le monde et mettait le comble à la gloire de Napoléon.

Vingt jours plus tard, le 27 juillet 1807, l'Empereur rentrait à Saint-Cloud.

Spécialement désigné comme officier d'escorte, Jean l'avait suivi, traversant presque sans arrêt toute l'Europe, tantôt à cheval, tantôt en voiture, derrière la berline de l'Empereur.

Une fois son service d'escorte terminé, Jean quitta immédiatement Saint-Cloud, et, suivi de son ordonnance, il se dirigea, au grand trot de son cheval, vers la rue de la Huchette.

Sur le seuil de la porte, Lise, étendue sur une chaise longue, très pâle dans sa robe claire, jeta un cri en l'apercevant, se leva avec effort, et Jean Cardignac en l'embrassant, sentit des larmes couler sur sa joue.

— Ma bien-aimée, s'écria-t-il le cœur serré, quel chagrin te fait pleurer ? Oh ! dis-le moi bien vite, serais-tu malade ?...

Mais elle mit une main sur la bouche de son mari et un sourire d'une infinie douceur vint illuminer son joli visage.

— Tu ne sais pas, dit-elle, viens...

Elle le conduisit dans une chambre retirée, toute tendue de perse rose et montrant du doigt un angle de la pièce :

— Regarde, fit-elle. Père te l'avait écrit, et sa lettre doit te chercher quelque part, là-bas, en Pologne. Il y a vingt-quatre jours déjà.

Jean s'approcha.

Dans l'ombre propice au sommeil des tout petits, une barcelonnette en bois tourné, ornée de rideaux blancs et de rubans bleus, contenait deux

adorables bébés roses qui dormaient l'un contre l'autre, comme deux petits anges, les menottes fermées, sous le regard attendri de Catherine.

C'étaient les deux petits garçons jumeaux du capitaine Jean Cardignac ; ils étaient venus au monde le 14 juin 1807, le jour même où leur père suivait à Friedland le maréchal Ney sous une grêle de boulets.

— Oh ! Lise ! ma Lise chérie, fit Jean dans un élan d'infinie tendresse.

Et il ne put en dire plus, car il sentit monter à ses yeux les douces larmes de joie que connaissent seules les consciences droites et les natures généreuses, les larmes distillées par le bonheur au plus intime de l'être, manifestation suprême de la joie comme de la douleur humaine.

Il se pencha, et, de sa fine moustache, effleura les deux petits fronts. Puis après les avoir contemplés un instant dans leur tranquille sommeil :

— Deux soldats pour l'Empereur ! fit-il en serrant la main de sa compagne.

Hélas ! si le jeune officier eut pu lire à cette heure dans le livre de la destinée, il y eût trouvé, huit ans après, les tristesses de l'abdication, et six autres années plus tard, la fin du martyre de Sainte-Hélène !

Et à l'heure où les deux enfants de Jean Cardignac devaient atteindre l'âge d'être soldats, cet Empereur, au service de qui leur père les consacrait par avance, devait dormir son dernier sommeil dans l'*exil étouffant*, à trois mille lieues de la France :

Sur un écueil battu par la vague plaintive.

1. ↑ Silence !... silence donc !
2. ↑ Prenez garde !
3. ↑ En avant.
4. ↑ Bas les pattes !... ou je tire !
5. ↑ Rends-toi !... ou tu es mort !
6. ↑ Pardon, monsieur le lieutenant... Vous êtes le maître... je me rends.
7. ↑ Et toi !... apporte-moi une longe, une corde, une courroie quelconque ! puis attache-moi les deux pieds de ce gaillard-là !

CHAPITRE XV

GUERRE À MORT

Quelques jours plus tard, la famille était réunie au grand complet. Il y avait, rue de la Huchette, un grand dîner pour le baptême des deux bébés.

L'après-midi, le curé de Saint-Séverin avait versé l'eau lustrale sur leurs petits fronts ; cette ablution du reste n'avait pas eu l'air de les enchanter ; ils avaient même poussé les hauts cris lorsque le digne prêtre leur avait introduit un grain de sel sur la langue.

L'un était blond comme Lisette ; l'autre, brun comme Jean, avait déjà sur les tempes deux jolies bouclettes noires. On appela le brun Henri Napoléon ; le petit blond fut nommé Jean César. (C'était la mode alors de baptiser les enfants du nom du grand homme ou d'un nom de héros romain.)

Donc la famille fêtait le baptême de Henri Napoléon et de Jean César. On était au dessert, et Belle-Rose levait son verre pour porter un toast à ses arrière-petits-fils, lorsque la servante annonça deux visiteurs.

— Qui donc, c'est-il subséquemment ? demanda le vieux.

— C'est nous, patron ! s'exclama une voix bien connue.

Et Grimbalet, ouvrant la porte, se présenta :

— Salut tout le monde ! mon capitaine et toute la compagnie ! s'écria-t-il en saluant militairement. Et que donc que je vous annonce que mon colonel il désire vous souhaiter le bonjour.

— Ton colonel ? dit Jean qui s'était levé.

— Parfaitement !... et le voilà !

En effet, Jolibois, colonel du 9^e de ligne, entra à son tour.

Vous pensez si l'on fut content !

— Eh bien, Catherine ! dit alors l'ancien sergent de la 9^e demi-brigade, je crois que tout le monde fait son chemin !

— Certes, mon ami !

— Ah ! dame oui ! C'est vraiment superlatif ! Tous mes conscrits vont devenir maréchaux ! repartit Belle-Rose avec un gros rire. Mais il n'y a pas longtemps que tu es nommé, Jolibois ? Dans ta dernière lettre que tu as écrite de Dantzig, tu n'étais pas encore colonel superlativement comme aujourd'hui.

— Non. J'ai été nommé d'hier, par décret impérial, en arrivant à Saint-Denis où nous avons couché... Alors je suis venu serrer la main à tout le monde, et à toi surtout, capitaine Cardignac, car, si je suis colonel, je te le dois un peu ! Je n'oublie pas que, sans toi, je dormirais près du Rhin, avec Bernadieu !

— Et puis, j'ai voulu aussi venir vous voir, la compagnie ! interrompit le caporal Grimbalet, que moi, bien que je m'ai battu partout comme un lion, que je suis toujours caporal ! c'est pas de chance !

— Ça viendra, mon garçon, dit Jacques Bailly.

— Oh ! que ça me serait encore égal !... Si que le capitaine, il voudrait me faire entrer dans la Garde. Je rendrais bien mes galons... J'aimerais mieux ça.

— Facile, mon garçon ?

— Et vous me prendrez comme ordonnance ?

— Tiens ! ça tombe à pic ! Mon troupier est à l'hôpital pour une fluxion de poitrine... C'est entendu. Seulement, il faut monter à cheval.

— J'apprendrai.

— C'est bon ! Je vais m'occuper de cela demain matin...

— Et le 9^e rentre à Paris ? interrogea Jacques Bailly.

— Non pas ! Nous ne faisons que le traverser. Nous allons à Bayonne.

— Ah ! bon ! vous faites partie de l'armée d'Espagne ? dit Tapin.

— Comme tu dis.

— Mauvaise affaire ! prononça gravement Jacques Bailly.

— Ah ! par exemple ! qu'est-ce que vous dites là, mon père ! s'écria Jean Tapin étonné.

— Oui, mon enfant. L'Empereur a peut-être tort de faire cette guerre-là ! Je connais les Espagnols : elle sera longue et sauvage.

Ce fut une exclamation générale parmi les militaires présents.

— Allons donc ! que l'Empereur a toujours raison ! s'écria Belle-Rose. Superlativement raison, comme toujours ! Que les Espagnols et les Portugais ils sont avec les Angliches ; donc, faut leur taper dessus.

— Bravo ! dit Grimbalet.

— J'obtempère ! grogna La Ramée.

Jolibois fut du même avis.

Au fond, c'était Jacques Bailly qui avait raison. La guerre d'Espagne, pour glorieuse qu'elle fut, était une faute. Napoléon le comprit trop tard ; mais il n'est pas de génie parfait en ce monde, et cela ne diminue en rien sa gloire ni la gloire de nos armes.

L'histoire détaillée que vous apprendrez, mes enfants, vous dira la vérité sur cette guerre qui fut atroce et interminable.

Avec une énergie qu'exaltait leur patriotisme ardent, les Espagnols se défendirent avec une véritable sauvagerie ; ils firent aux armées françaises la plus terrible des guerres, celle des *guérillas* : *la guerre au couteau*.

Il en résulta que l'Empereur perdit là beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent, et que ses armées, occupées en Espagne, lui firent défaut à certains moments où il en aurait eu besoin ailleurs.

Et cette résistance des Espagnols fut terriblement longue, car la guerre dura de 1808 jusqu'au commencement de 1812.

Jolibois, qui partit en effet le lendemain avec son régiment, ne devait jamais en revenir ! Il fut tué d'un coup de tromblon, à la tête du 9^e, à l'assaut de Tarragone.

Quant à Grimbalet, suivant la promesse que Jean lui en avait faite, il entra au train des équipages de la Garde. Il apprit à monter à cheval et devint l'ordonnance du capitaine Cardignac. Je vous assure qu'il en était fier !

Pendant l'année 1808, Jean resta à Paris, partageant son temps entre son service et ses affections familiales.

Il n'accompagna pas l'Empereur à Erfürth, en octobre 1808, lorsque Napoléon s'y rendit pour signer avec le tsar Alexandre un traité d'amitié.

Mais, en novembre, l'Empereur partit pour l'Espagne, emmenant avec lui sa maison militaire ; et Jean dut, encore une fois, quitter la rue de la Huchette.

Ce fut pour lui un départ vraiment triste car il laissait maîtresse Sansonneau très malade.

Il ne devait plus revoir la bonne femme, et pourtant l'absence de Tapin fut courte. Il était en effet de retour à Paris avec l'Empereur le 23 janvier 1809.

Mais sa bienfaitrice n'était déjà plus !

À cette époque de chevauchées militaires à travers l'Europe, on n'avait pas le temps de songer au repos, et trois mois plus tard, notre ami repartait pour l'Allemagne.

L'Autriche montrant de nouveau des sentiments hostiles à notre égard, Napoléon voulut l'abattre, et pendant que ses armées continuaient à guerroyer en Espagne, il en porta d'autres contre les Autrichiens.

La victoire devait lui demeurer fidèle !

Il battit ses ennemis le 20 avril 1809 à Abensberg ; le 22 mai à Eckmühl, puis prenait Ratisbonne. Le 20 mai, il gagnait la terrible bataille d'Essling où le maréchal Lannes fut tué.

En juin, après avoir fait exécuter dans l'île Lobau, sur le Danube, de prodigieux travaux de défense, il fit préparer des ponts pour passer le fleuve, opération difficile quand on songe que le Danube, au-dessous de Vienne, a un kilomètre de large. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, il le franchissait avec toute son armée, et, le lendemain, gagnait la célèbre bataille de Wagram (6 juillet 1809) qui provoquait la conférence d'Altenbourg, suivie le 14 octobre 1809 de la signature de la paix à Vienne.

Dans cette mémorable campagne, Jean Tapin devint officier supérieur.

La garde avait eu beaucoup à souffrir pendant les journées de Wagram et d'Essling. De nombreux officiers avaient été fauchés par la mitraille ; il fallait combler les vides, et c'est ainsi que notre ami (qui s'était d'ailleurs vaillamment conduit dans son service d'officier d'ordonnance), fut nommé, par Napoléon, au commandement du 1^{er} bataillon du 1^{er} Grenadiers.

Grimbalet l'y suivit et fut incorporé à la 1^{er} compagnie.

Jean retrouva, dans son nouveau régiment, son ami Cancalot dont la manche gauche chevronnée était ornée des galons de sergent. L'ancien grenadier de la 9^e était maintenant un grognard à fortes moustaches, car on vieillissait vite à ce dur métier.

Quant à Jean Cardignac, son visage au contraire était toujours jeune. Il n'avait du reste que vingt-neuf ans ; et c'était, je vous assure, un bel officier avec sa longue moustache brune, sa figure fine et maigre, sa démarche à la fois élégante et fière.

Lorsqu'ils le voyaient passer, coiffé de son haut bonnet à poil qui le grandissait encore, bien qu'il fut naturellement d'une taille au-dessus de la moyenne, les paysans autrichiens s'étonnaient de voir un officier supérieur si jeune.

Par son allure pleine de distinction et même un peu par le visage, il rappelait son premier colonel, son initiateur dans le métier des armes.

Pauvre Bernadieu ! s'il eût vécu, si une balle ne l'eut pas couché dans la tombe, il eut été bien fier de son élève !... Mais c'est la destinée des soldats de mourir ainsi, emportés en pleine gloire et en pleine jeunesse !

Ce fut donc à la tête d'un superbe bataillon de vieux grognards, la plupart à moustaches grises, rébarbatifs avec les gros favoris qui semblaient continuer sur les joues le bonnet à poil, que Jean revint à Paris.

Il devait y rester deux ans. Il put ainsi voir grandir ses petits garçons, Henri et Jean, et assister à leurs premiers jeux. Ces deux années furent, pour Lisette et Catherine une accalmie, bien douce dans cette tourmente guerrière.

— Enfin, disaient-elles, l'Empereur est au comble de sa gloire ! Il n'a plus rien à désirer. Il est le maître du monde ! Les guerres sont finies !

On pouvait en effet le croire et l'espérer.

Napoléon venait, pour raison d'État, de divorcer d'avec l'impératrice Joséphine et d'épouser la fille des Césars, l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Le grand vainqueur s'alliait donc à la famille impériale qu'il avait vaincue à Austerlitz et à Wagram.

Dans les mariages entre souverains, l'intérêt des peuples qu'ils gouvernent prime toute autre considération.

En choisissant pour femme l'archiduchesse Marie-Louise, Napoléon pensait, c'est certain, être utile à la France ; il comptait ainsi faire disparaître toutes traces des anciennes animosités ; mais il poursuivait en même temps un autre but : il voulait un descendant pour porter la couronne impériale et continuer l'œuvre grandiose qu'il avait commencée.

Le conquérant espérait ainsi que son fils (qui naquit le 20 mars 1811, et reçut en naissant le titre de *Roi de Rome*), serait pour son aïeul, l'empereur d'Autriche, l'objet d'une sincère affection ; que les efforts des deux peuples s'uniraient alors dans un but de grandeur commune.

Il commit là une grave erreur ; et son mariage avec Marie-Louise, tout en ne lui donnant point l'affection loyale de l'Autriche, lui aliéna les sympathies de l'empereur de Russie, qui vit dans cette alliance une menace pour lui-même.

Pourtant la paix n'était pas troublée.

On vivait dans l'orgueil des victoires passées.

Les soldats et les officiers étaient l'objet de l'affection et de l'admiration universelles. Pendant ce temps, Henri et Jean grandissaient. C'étaient maintenant deux beaux petits gars de quatre ans, forts, bien découplés ; et c'était vraiment très drôle de les voir se promener en costume de lanciers polonais (la mode était alors d'habiller les petits garçons en militaires).

Tous deux avaient un petit sabre à fourreau de cuivre, et Grimbalet, très grave, les prenant par la main, les emmenait souvent aux Invalides, rendre visite à leur bisaïeul et au vieux La Ramée.

Les promeneurs s'arrêtaient, souriants, en voyant le groupe bizarre des deux vieux mutilés qui s'ingéniaient à amuser les deux petits garçons.

Belle-Rose, le vieux dur à cuire, n'avait d'yeux que pour eux.

Assis sur les affûts des vieux canons de bronze, il prenait les enfants, chacun sur un genou, et leur racontait des histoires de batailles « superlatives » qu'Henri et Jean écoutaient d'un petit air très grave, très sérieux.

La Ramée leur faisait faire l'exercice.

Et pour les amuser, le vieux tambour-maître exécutait avec sa canne des moulinets invraisemblables.

— Que dont auquel vous serez de vrais troupiers, petits clampins ! concluait-il.

Les visites se terminaient invariablement par une station à la boutique d'une vieille bonne femme qui vendait, au coin de l'Esplanade, dans une baraque en plein air, des macarons et des croquignoles, ou bien chez le marchand de joujoux de la rue Saint-Dominique. Enfin, quand l'heure de



Il était vraiment très drôle de les voir en costume de lanciers polonais.

rentrer arrivait, une tristesse passait dans les yeux des vieux soldats en voyant s'éloigner « les petits ».

Cependant, malgré les apparences d'une pacification parfaite dans l'Europe du Nord, la Russie se détachait insensiblement de notre alliance

Napoléon, très bien renseigné par ses ambassadeurs et ses diplomates, sentit que la paix n'était plus assurée ; que la guerre sortirait fatalement de

cet état de choses. Aussi, dès la fin de l'année 1811, il se mit, suivant son habitude, à la préparer.

Il conclut un traité de coopération avec la Prusse et l'Autriche, afin d'être tranquille sur ses derrières ; puis avec une science profonde, il commença en secret l'acheminement, vers la frontière russe, de la plus gigantesque force militaire qu'on eût encore jamais vue au monde.

Le tsar Alexandre s'en émut, il rejoignit son quartier-général ; et, devant cette menace, Napoléon prenant une détermination définitive, quitta Paris le 9 mai 1812.

Jean Cardignac était déjà en route : depuis deux mois, sur un ordre de l'Empereur, il avait quitté le commandement de son bataillon pour reprendre son service à l'État-Major.

Le 1^{er} mai, au soir, Jean était rentré chez lui, en annonçant son départ pour le lendemain.

— L'Empereur, dit-il à Lisette, m'envoie porter des dépêches à Dresde, et il m'a prescrit de l'y attendre.

Il n'y avait qu'à s'incliner.

Du reste, malgré les bruits de guerre qui commençaient à prendre consistance, Lise espéra qu'il ne s'agissait là que d'un de ces courts déplacements d'inspections dont l'Empereur était coutumier.

— Tu vas revenir bientôt ? dit-elle. Ton absence sera courte... dis ?

Jean eut un sourire, et l'attirant à lui :

— Ma chère Lisette ! dit-il, même si la guerre éclate, sois sans crainte, je reviendrai.

Le lendemain matin, Jean Cardignac, après avoir embrassé tendrement sa femme, ses deux fils et tout son monde, s'installait dans une berline du service de campagne de l'Empereur.

Il emportait avec lui une valise renfermant les dépêches que Napoléon lui avait remises en mains propres.

Grimbalet grimpa sur le siège ; le fouet des postillons claqua dans l'air, et, derrière la voiture, un piquet de dragons s'ébranla au galop pour l'escorter jusqu'à la première halte. À cet endroit, on changea de chevaux et

de postillons, un nouveau piquet de cavaliers (des chasseurs, cette fois) remplaça les dragons, et on continua de la sorte jusqu'à Dresde, changeant de postillons et d'escorte à chaque relais.

C'est ainsi que voyageaient les courriers impériaux, grâce à un piqueur qui partait un jour d'avance, afin de faire préparer les relais.

Sa mission remplie, Jean, selon les ordres reçus, attendit l'Empereur et reprit son service auprès de lui.

Le séjour de Napoléon à Dresde fut de courte durée. Il repartit quelques jours après pour Dantzig.

Cette fois, le doute n'était plus possible : la guerre allait sûrement éclater ; et Jean l'écrivit à Lison :

« Console-toi, ma chère Lise, disait-il, car je reviendrai bientôt et colonel peut-être, s'il plaît à l'Empereur ! Au surplus, je ne suis pas fâché de connaître la Russie. J'ai vu l'extrême sud en Égypte, il est bien juste que je vois l'extrême nord. »

Certes ! notre ami Tapin devait faire à fond la connaissance de la Russie pendant cette terrible campagne de 1812. Après le soleil torride des Pyramides, il devait subir le froid mortel de la Bérézina !...

Le 24 juin 1812, l'armée française traversait le Niémen sur trois ponts de bateaux, lancés sur le fleuve par les pontonniers du général Eblé.

Elle était en route pour Moscou !

Dans cette guerre comme dans les autres, nous devons trouver de la gloire, mais de la gloire trop chèrement payée !

Là encore, malgré son génie clairvoyant, Napoléon commit une faute en s'engageant dans une guerre pareille avec une armée de six cent mille hommes, aussi loin de sa base d'opérations.

1812 marque la date où commence la chute du grand conquérant ! Chute grandiose et terrible, au cours de laquelle il moissonna quand même des lauriers et de la gloire ; mais on doit regretter qu'il n'ait pas su borner ses désirs et refréner ses ambitions après Tilsitt, alors qu'il avait donné à la France la puissance la plus formidable qu'une nation eût jamais atteinte.

Mais la Destinée l'emportait et ce fut avec enthousiasme que les soldats entrèrent en Russie.

Pourtant, dès les premiers jours, Napoléon dut constater avec regret que ses troupes manquaient un peu de cohésion.

Cela tenait à deux causes : la première, qui est certainement la principale, consistait en la grande difficulté de faire arriver en temps utile les approvisionnements nécessaires à cette immense armée.

En Russie, les routes sont relativement rares, même aujourd'hui. À cette époque on faisait des étapes entières dans des steppes, sur des chemins coupés de fondrières, au milieu d'immenses solitudes boisées.

Parfois, sur un parcours de dix lieues, on ne rencontrait pas un village, pas une ferme.

De plus, en se retirant, les Russes, mus par un patriotisme sauvage, détruisaient tout, incendiaient les récoltes pour que l'armée envahissante ne pût en profiter. C'est au milieu de ce pays saccagé que s'avavanait Napoléon.

Les officiers d'état-major n'en pouvaient plus.

Pendant la première semaine, Jean Tapin perdit cinq chevaux qui succombèrent de fatigue, tant il y eut d'ordres à porter, non seulement aux généraux, mais surtout aux services des approvisionnements. Notre ami, cependant habitué à la dure, était harassé !

La seconde cause de difficultés était tout autre : des six cent mille hommes qu'il jetait ainsi en Russie, Napoléon n'en avait guère que la moitié en troupes réellement françaises. Le reste était un mélange des divers peuples qu'il avait soumis à sa loi. Il y avait des divisions composées d'Espagnols, d'Italiens, de Hollandais, de Bavares. Ces hommes n'avaient pas l'esprit militaire du superbe noyau de la vieille Garde, de la jeune Garde, ni de l'infanterie française.

Aussi, parmi ces troupes indisciplinées y eut-il de nombreuses désertions, causées surtout par l'irrégularité du service des vivres.

Vous comprendrez, mes enfants, que ce qui caractérise le parfait soldat, c'est non seulement le courage dans la bataille, mais encore l'endurance aux heures de privations.

Or, le soldat ne supporte les fatigues et surtout la faim, que s'il est soutenu par de nobles sentiments, l'amour du drapeau, le sentiment de la discipline, la confiance dans ses chefs. Les soldats étrangers que ne soutenait aucun de ces mobiles et dont le principal souci de chaque jour était de trouver à manger, s'en allaient marauder dans la campagne et ne revenaient pas.

La cavalerie dut faire la chasse à ces traînards, qu'on ramenait de force et qu'on réincorporait à nouveau.

Néanmoins Napoléon triompha de ces difficultés, pourtant plus grandes que celles du combat lui-même.

Forçant les Russes à se retirer, il s'avança vers Wilna.

Un peu avant d'arriver dans cette ville, Jean Cardignac fut envoyé en reconnaissance par l'Empereur.

Notre ami s'était écarté vers la gauche, dans la direction qu'il avait à reconnaître. Il venait de traverser un grand bois de sapins, quand, sur une déclivité de la steppe, il aperçut le toit d'une des habitations campagnardes de ces régions, sortes de maisons en bois qu'on nomme *isba*.

Des cris en partaient. Soudain un coup de feu retentit, suivi d'un autre, puis d'un troisième, et le commandant Cardignac aperçut la fumée qui s'envolait, légère, au-dessous des poutrelles rondes de la toiture.

Il n'hésita pas !

Enlevant son cheval qui bondit au milieu des ajoncs, l'officier eut, d'un temps de galop, gagné la ferme ; mais, au moment où il contournait le bâtiment, il éprouva une stupeur qui dégénéra instantanément en colère violente.

Devant l'*isba*, cinq soldats traînards de la division italienne venaient d'attacher au poteau du puits un vieillard, vieux moujik à barbe grise qui se lamentait, impuissant contre les coups qui pleuvaient sur lui.

Devant la porte basse, deux cadavres étaient étendus.

L'un était celui d'un autre Russe plus jeune (le fils ou le gendre du vieux sans doute) ; et courbés sur son corps, une jeune femme et un petit garçon de huit à dix ans pleuraient.

L'autre cadavre était celui d'un sixième maraudeur.

Jean n'eut pas de peine à reconstituer dans son esprit l'horrible scène.

Les Italiens, rôdant pour piller, avaient vu leur tentative repoussée ; le jeune paysan avait tiré et tué un des assaillants ; à son tour, il avait été tué : et c'était sans doute le vieillard qui, intervenant, avait tiré le troisième coup de feu sans blesser personne. Triste victime, il allait certainement payer de sa vie cette tentative désespérée, lorsque le commandant était survenu.

À la vue d'un officier de l'Empereur, la frayeur s'était emparé des cinq Italiens qui cherchèrent d'abord à s'enfuir. Mais prenant un pistolet dans ses fontes, Jean Tapin en abattit un ; puis énergique :

— Que personne ne cherche à fuir ! s'écria-t-il, ou je vous charge et vous n'irez pas loin ! Bas les armes ! Et avancez à l'ordre !

Domptés par la peur, les soldats obéirent ; et, honteux, ils se rangèrent devant Cardignac.

— Vous êtes de vils misérables ! Vous êtes des lâches ! dit-il avec une rage sourde. Vous déshonorez l'habit que vous portez.

Sans descendre de cheval, il ordonna de délier le vieillard qui lui adressait en russe des supplications.

Ne comprenant pas cette langue, Jean eut l'idée de le questionner en allemand.

Comme beaucoup de paysans de la province de Wilna comprennent et parlent un mauvais patois allemand, l'officier put avoir des détails, tant par le vieux que par la jeune femme dont on avait tué le mari.

Il sut que les pillards s'étaient emparés de divers objets et d'une somme d'argent qu'ils avaient enfouis dans leurs sacs, car, à leur entrée dans l'isba, ils avaient trouvé la femme seule avec son petit garçon ; c'était l'arrivée inopinée des deux hommes qui avait motivé la lutte et le drame.

Tout en écoutant, Jean Cardignac rechargeait son pistolet.

— Bien ! dit-il au vieillard, vous allez me suivre jusqu'au quartier de l'Empereur. Prenez un de ces fusils et enfermez les autres chez vous où on viendra les reprendre. Quant à vous, Madame, poursuivit-il, je ne puis malheureusement pas vous rendre votre mari. Mais, soyez sans crainte, il sera vengé. Ces gens-là ne sont pas des soldats, ce sont des bandits.

Jean fit transporter dans l'isba le corps du malheureux moujik, ordonna aux quatre pillards survivants de vider leurs sacs et de restituer l'argent et les objets volés. Puis :

— En route ! dit-il durement. Que pas un de vous ne bouge s'il tient à sa peau !

C'est ainsi que, escorté du moujik que suivait en pleurant son petit garçon, Jean ramena les quatre pillards jusque devant l'Empereur.

En campagne, la justice est sommaire : son principal but n'est pas seulement de châtier, mais de faire des exemples.

Napoléon fit fusiller séance tenante deux des pillards, et renvoya les autres à la Prévôté sous escorte.

Quand au vieux moujik, l'Empereur lui demanda des renseignements sur le pays, et, avant de le congédier, lui fit remettre sur sa cassette une somme d'argent. Le Russe, rempli d'une stupéfaction respectueuse, s'inclina jusqu'à terre, et, s'agenouillant, baisa le pan de la légendaire redingote grise.

— Bon, Napoléon ! Bon, répétait-il.

Puis, se tournant vers Cardignac :

— Petit père ! dit-il, si jamais tu veux ma vie, prends-la ! et que Dieu te garde. Souviens-toi du vieux Fédor Moïloff et de son petit-fils Ivan. Ils sont à toi !

— Merci, mon brave ! répondit Jean Tapin pendant que le petit Ivan lui baisait la main.

Le commandant, remonté à cheval à la suite de Napoléon, avait depuis longtemps disparu derrière les sapinières, que les deux Russes étaient encore là, les yeux fixés dans la direction qu'avait prise *celui*, qu'on appelait Napoléon, ce demi-dieu dont la renommée avait pénétré jusque dans leur chaumière isolée, et que servaient des hommes aussi bons, aussi humains que ce bel officier, leur sauveur !

Le soir de ce même jour, Jean entra à Wilna.

On y séjourna quelque temps pour remettre de l'ordre dans l'armée ; car ce n'était pas seulement la désertion et le manque de vivres qui avaient sévi

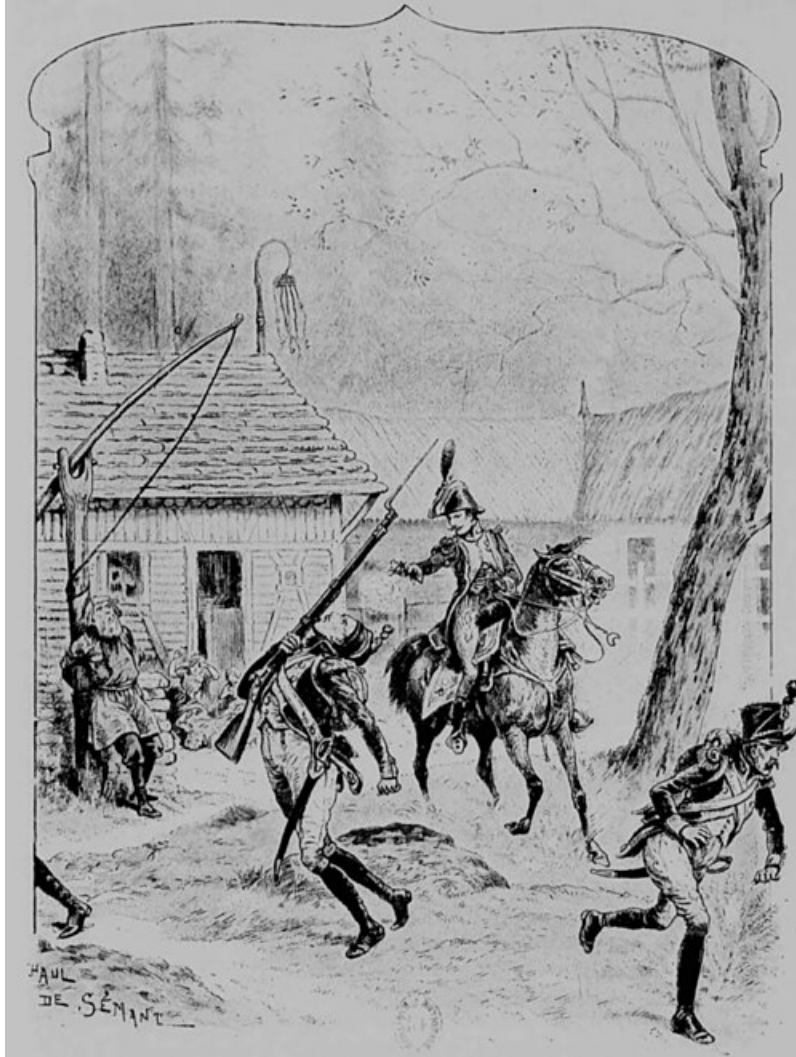
sur nos troupes, mais des orages, accompagnés de pluies très froides, avaient apporté la dysenterie dans nos rangs.

De plus, il fallait combler les vides de la cavalerie qui, par suite de mauvaise nourriture et de surmenage avait perdu beaucoup de chevaux.

Enfin la marche reprit, toujours escortée de difficultés sans nombre. Mais elles ne purent arrêter l'élan de nos troupes que l'élite française entraînait quand même.

Après une suite de combats heureux pour nous, les Russes s'étaient repliés. Ils avaient néanmoins montré partout ce courage et cette ténacité que nous avons admirés plus tard encore, devant Sébastopol.

Ce sont de rudes soldats que les Russes ! et l'ancienne 9^e demi-brigade, le 9^e de ligne qui avait été rappelé de l'Espagne, en sut quelque chose au



Prenant un pistolet dans ses fontes, Tapin tua un des pillards.

combat de Witebsk ! Il y soutint du reste vaillamment sa réputation.

Bernadieu et Jolibois en eussent été fiers, car les trois cents voltigeurs du 9^e, commandés par les capitaines Guyard et Savary, résistèrent seuls à toute la cavalerie russe qui les entourait, et l'Empereur les félicita personnellement.

— Voltigeurs du 9^e, dit-il, vous avez tous mérité la croix !

Cet héroïsme n'était pas un fait isolé : c'était la monnaie courante de l'armée. Chacun s'exaltait, devenait un héros !

À Mohilew, à Smolensk, on fit des prodiges, mais la plus terrible, la plus sanglante victoire (non pas seulement de la campagne de 1812, mais de toutes celles gagnées par Napoléon) fut la bataille de la Moskowa.

Elle eut lieu le 7 septembre 1812.

Ce jour-là, dès l'aube, Jean Cardignac avait pris son tour de service auprès de la tente de l'Empereur, et il le croyait encore assoupi, car il avait donné ses derniers ordres jusqu'à une heure très avancée de la nuit, lorsque la portière se souleva et le Maître parut.

— C'est toi, Tapin ?

— Oui, sire.

— Eh bien, entre, je veux te montrer quelque chose.

Depuis le passage du Niémen, Jean n'avait pas vu sur la physionomie de Napoléon le sourire heureux qui l'épanouissait ce matin-là.

Avant d'entrer, l'Empereur se retourna.

— Tu as deux jumeaux, n'est-ce pas ?

— Oui, sire.

— Quel âge ont-ils ?

— Cinq ans passés.

— Déjà ! eh bien, regarde : voilà qui va te les rappeler, mais de loin. Et Napoléon souleva la portière.

Dans la grande tente quadrangulaire aux rayures bleues et blanches qu'il occupait au milieu des bivouacs de la garde, un lit de camp très simple était dressé, recouvert d'une peau d'ours ; sur le sol s'étalait un large tapis formé de peaux de renard argenté. Dans un angle, un nécessaire de toilette en vermeil au chiffre impérial : au centre de la tente, une table pliante surchargée de cartes et de papiers.

Mais l'attention de Jean s'était de suite portée sur une peinture encadrée d'or mat, et debout, sur un chevalet, à la tête du lit.

Elle représentait un enfant aux boucles blondes et aux yeux bleus, portant par dessus sa collerette de dentelles, le large ruban de la légion d'honneur en sautoir.

— Oh ! sire, fit Jean, qu'il est beau ! c'est sa majesté le Roi de Rome.

— Oui, n'est-ce pas, qu'il est beau !... ce portrait est arrivé hier soir de Paris. C'est d'un heureux présage pour aujourd'hui.

Et se campant en face du tableau, les mains derrière le dos, dans son attitude familière.

— Ils sont gentils, tes enfants, Tapin ?

— Oh ! sire, je crois bien...

— Tu les amèneras aux Tuileries, je veux qu'ils connaissent mon fils.

— L'un d'eux porte votre nom, sire.

— Alors, je veux en être le parrain.

— Oh ! sire ! quel honneur pour lui, pour...

Napoléon l'interrompt.

— Mais j'y songe, dit-il, tes enfants sont jumeaux ?

— Oui, sire.

— Alors il n'y a pas de raison pour que je sois le parrain de l'un plutôt que celui de l'autre : tous deux seront donc mes filleuls^[1]. Je te dois bien cela.

— Oh sire ! murmura Jean d'une voix étouffée par l'émotion.

L'Empereur continua :

— Ils auront donc une pension sur ma cassette, jusqu'à leur majorité, et une bourse impériale à leur entrée à Saint-Cyr, si tu veux les y mettre. Tu me rappelleras cela à Paris...

Lorsque Jean, encore tout remué par ces bienveillantes paroles de l'Empereur, sortit de la tente, le soleil, semblable à une large tache de sang, montait dans le brouillard matinal, et on lisait dans chaque compagnie une proclamation de Napoléon.

Les soldats avaient crié « Vive l'Empereur ! »

Puis, dans le silence qui avait succédé, les canons des deux armées avaient commencé à tonner.

En même temps, calme comme à une parade, le shako et le plumet bien droits, les rangs superbement alignés, l'infanterie s'était avancée.

Les Russes étaient retranchés fortement dans plusieurs redoutes qu'il fallut enlever avec des efforts inouïs ; il en résulta des deux côtés une perte énorme en hommes et en officiers.

Ney, Davoust, Murat se multipliaient.

Le sol était labouré par les boulets. À certains endroits les morts couvraient la terre : les sillons creusés par les projectiles s'emplissaient de sang.

Enfin nous étions à peu près les maîtres du terrain ; seule, la plus grande des redoutes russes tenait ferme, et il nous la fallait pour décider du sort de la bataille.

Napoléon, un peu malade ce jour-là, dirigeait pourtant le combat.

Sur la pente d'un ravin, au fond duquel il avait placé la garde et sa réserve, il avait fait étendre une peau d'ours, et, à demi couché, il donnait ses ordres.

— Allons ! pensa-t-il enfin, il me la faut cette redoute.

Et appelant :

— Deux officiers pour deux ordres !

Le commandant Cardignac et le capitaine Coignet — tous deux officiers à l'État-Major — s'avancèrent.

— Toi, Coignet, dit Napoléon, va trouver Caulaincourt. Tu lui diras de lancer sur la redoute tous ses cuirassiers disponibles.

— Bien, Sire !

— Tu reviendras après l'action.

Coignet partit.

— Toi, Jean Tapin, cours trouver le prince Eugène, et qu'il appuie avec de l'infanterie le mouvement de Caulaincourt. Tu l'accompagneras et tu me rendras compte.

— J'ai compris, sire !

D'un bond Jean fut en selle et lança son cheval dans le ravin.

L'Empereur le suivait à l'aide de sa lorgnette et le vit reparaître de l'autre côté, toujours galopant.

Pourtant les boulets enfilèrent la pente ; l'un d'eux enleva l'oreille à son cheval qui fit un écart formidable. Mais Jean le redressa, et, l'éperonnant, le força à continuer son galop.

L'animal secouait la tête, lançant sur son cavalier une vraie pluie de sang. Notre camarade en avait le visage couvert ce qui fit croire au prince Eugène qu'il était blessé.

Mais non ! Tapin était sain et sauf. Seulement, au moment où il finissait de transmettre l'ordre, un nouveau boulet, passant sous sa monture, coupa les jambes de son cheval qui s'abattit en soufflant.

Jean se redressa ; d'un coup de pistolet, il tua le pauvre animal pour l'empêcher de souffrir, et suivit au pas de course l'infanterie qui déjà s'ébranlait.

— Mon commandant !... Mon commandant ! prenez mon cheval !

Cet appel lui fit tourner la tête, et alors seulement, Jean Cardignac s'aperçut que Grimbalet l'avait suivi. Déjà, il s'apprêtait à monter le cheval de son ordonnance, lorsqu'une balle renversa sa nouvelle monture.

— Au diable ! s'écria-t-il. Suivons à pied.

Tous deux s'élancèrent sur les traces du prince Eugène qui, l'épée haute, entraînait son monde. Et dans l'emballement de l'assaut, Grimbalet s'écria :

— Oh ! c'te rencontre ! C'est le 9^e qui charge ! En avant, mon commandant, c'est not'régiment ! Vive l'Empereur !

C'était en effet le 9^e de ligne.

Dans un essoufflement farouche, les soldats grimpaient la pente abrupte. Les tambours ronflaient. Les officiers, bicorne en l'air, criaient les commandements. Et, au milieu de tout ce vacarme, Grimbalet lançait des bonjours à ses connaissances :

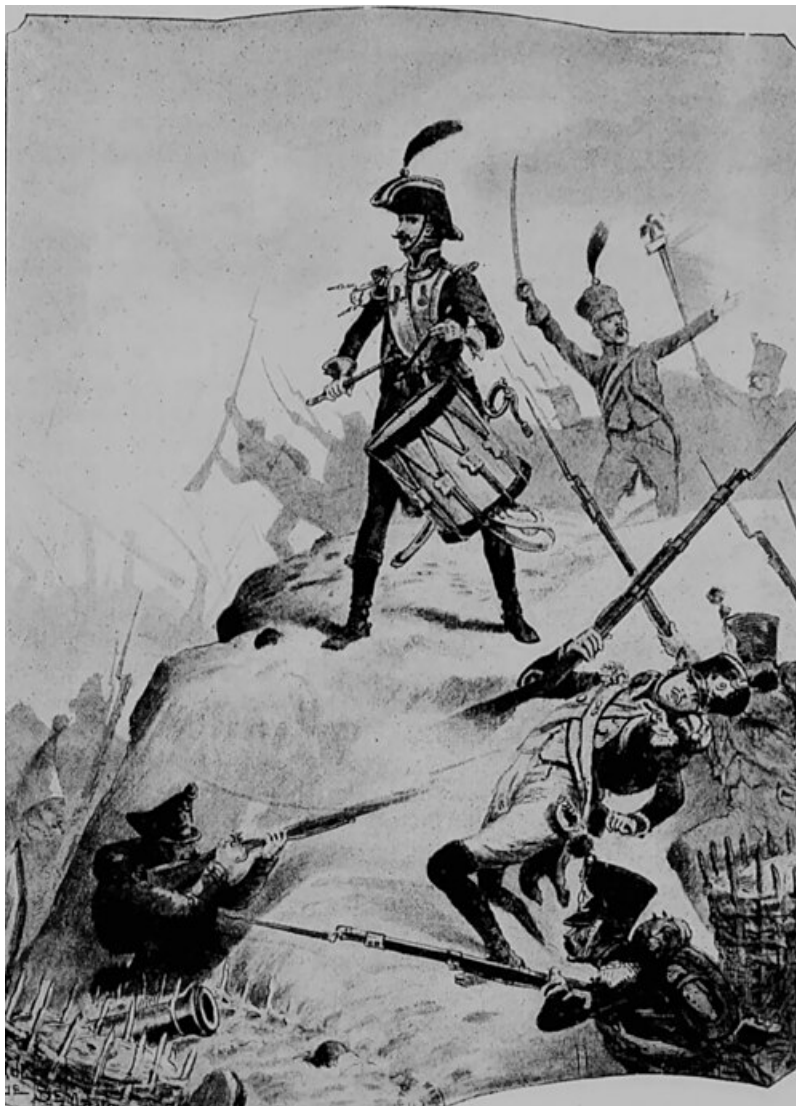
— Eh ! bon Dieu ! c'est le sergent Sidot de la 8^e ! Chouette ! mon vieux ! Bonjour, caporal Fambise !... Salut Chapotot, mon vieux camarade de lit !... Oh ! Oh ! v'la Cazabat ! Comment qu'on va à Marseille, Marius ! té !

Mais personne n'y faisait attention, car les balles sifflaient, les hommes s'abattaient, la batterie des tambours s'assourdissait... puis soudain cessa :

le dernier tapin venait d'être tué !

— Tonnerre ! hurla un sergent. Plus de peau d'âne à la clef ! C'est embêtant de danser sans musique !

Mais tout à coup, la charge reprit, bien rythmée, cadencée, énergique. Et Grimbalet poussa un « Vive le commandant ! » en voyant que c'était son chef, Jean Tapin, qui avait saisi le tambour d'un mort, s'était passé le boudrier à l'épaule et battait la charge devant la ligne des baïonnettes.



Jean, debout sur la plongée, battait toujours.

On arrivait à l'épaulement de la redoute. En une minute, les soldats du 9^e, électrisés, eurent enlevé la plate-forme.

Jean, debout sur la plongée, battait toujours. Il fallut qu'une balle vînt crever sa caisse — l'instrument avec lequel il avait commencé son métier de soldat — pour qu'il rejoignît alors le prince Eugène.

Les cuirassiers arrivaient de l'autre côté comme un fleuve de fer, et les Russes, serrés entre les cavaliers et le 9^e de ligne, furent tués ou pris, après une superbe résistance.

Caulaincourt avait péri dans cette mêlée ; mais la Grande Redoute était à nous !

Dans le moment d'accalmie qui suivit cette tempête, ce fut dans le 9^e un vrai délire ; car Grimbalet, reconnu par ses camarades, avait raconté à tout le monde que son commandant était l'enfant de la 9^e demi-brigade.

Le colonel vint embrasser Jean Tapin.

« Mon cher camarade, dit-il en riant, je vous nomme caporal tambour.

.

Cependant le prince Eugène avait, à la hâte, griffonné une dépêche pour Napoléon.

Les chevaux de deux cuirassiers tués furent réquisitionnés pour Jean et son ordonnance, et dix minutes plus tard, Jean remettait à Napoléon le billet du prince.

L'Empereur, qui avait suivi toute l'action était enchanté.

— Allons ! dit-il, Eugène me raconte ton affaire ! Tu n'as pas, à ce que je vois, oublié tes premières armes.

— Non, sire.

— Eh bien, puisqu'il n'y a pas de lieutenant-colonel dans les tapins, je vais en créer un. Je nomme un « Tapin » lieutenant-colonel. Tu restes à mon État-Major.

— Oh ! merci, sire !

— Et toi, Grimbalet, puisque tu as fait bon service et que tu aurais pu être tué à la place de ton cheval, je te porte pour la croix.

Tu l’auras quand nous serons à Moscou !

— Vive l’Empereur !

La bataille était gagnée ; les Russes se retirèrent, brûlant leurs cantonnements, et même (par accident, sans doute) leurs ambulances ; car le lendemain on les retrouva en cendres, avec les blessés carbonisés.

Et quelques jours plus tard, le 15 septembre, Napoléon entra à Moscou !

Ce fut à l’une des parades du matin, sur la place du Kremlin, que Grimbalet reçut de Napoléon la croix promise à la Grande-Redoute ; son émotion et sa joie furent telles qu’il pleura, et c’était bizarre de voir cette figure (toujours cocasse, malgré ses moustaches rousses) qui riait et pleurait à la fois.

L’armée réduite à 60.000 hommes cantonna, soit à Moscou, soit dans les faubourgs.

Jean Cardignac profita de la liberté que lui laissait son service pour visiter en détail cette ville étrange et mystérieuse, capitale religieuse de la Russie.

Notre ami prit à ses excursions un vif plaisir et s’étonna de constater que l’aspect général de Moscou, ville du Nord, lui rappelait l’Orient, avec ses coupoles et ses dômes dorés.

Aux nombreux juifs qui s’y livraient, selon l’habitude de leur race, à tous les négoce, il acheta des fourrures rares, des bijoux singuliers, des images religieuses, en or ou argent repoussé, agrémentées d’émaux.

Tout cela était destiné, dans son esprit, à sa femme, à sa chère Lisette, dont il n’avait maintenant que de rares nouvelles, à cause de l’éloignement.

Après les fatigues de cette âpre campagne, tous les soldats, ainsi que Jean, se sentaient heureux du repos momentané que leur offrait Moscou.

Napoléon comptait bien y passer l’hiver et espérait pouvoir, entre temps, conclure la paix. Mais il n’avait pas prévu l’exaltation sauvage du patriotisme chez les Russes, qui ne pardonnaient pas à leur grand vainqueur d’avoir violé leur ville sainte.

Même chez les gentilshommes russes, il existait alors un antique fond de sauvagerie, et ce fut un gentilhomme — le comte Rostopchine, gouverneur de Moscou — qui, par un acte de grandiose barbarie, précipita la catastrophe qui devait amener la désastreuse retraite de l'armée française.

Une nuit, Jean Cardignac dormait. Il rêvait, à quoi ?... à sa femme sans doute, à ses enfants, au retour triomphal après la rude épreuve de cette guerre. Soudain il s'éveilla.

Une sensation de chaleur étouffante, ainsi qu'une violente odeur de roussi l'étreignait.

Puis une clarté, rouge et aveuglante, pénétra jusqu'à lui à travers les volets fermés, en même temps qu'une rumeur mêlée de détonations et de crépitements arrivait à ses oreilles.

D'un bond Jean fut sur pied. Il se vêtit à la hâte, et, ouvrant sa fenêtre, il poussa une exclamation de surprise :

— Tonnerre ! s'écria-t-il... la ville qui brûle !

C'était vrai !

Devant notre ami stupéfait, une nappe de hautes flammes rouges montait vers le ciel, lançant des gerbes diamantées d'étincelles. Au milieu de la fumée qui se tordait en noires volutes, émergeaient des coupoles dorées et scintillantes.

Les maisons, en bois pour la plupart, craquaient et s'effondraient sous l'effort des flammes.

Dans les rues, une cohue d'hommes et de femmes affolées s'enfuyaient éperdus, emportant leurs objets les plus précieux.

Les soldats couraient aux armes et aux pompes, pour essayer d'enrayer le fléau.

Et dans les rues encore épargnées, on voyait se glisser, une torche à la main, le long des maisons, les galériens à qui le comte de Rostopchine avait ouvert les prisons de Moscou, en leur donnant, comme rachat de leur liberté, la mission d'incendier la capitale religieuse de toutes les Russies !

Jean Cardignac, muet d'horreur, contempla un instant le terrible spectacle ; puis bondissant sur ses armes, bouclant son ceinturon, il descendit quatre à quatre l'escalier.

Comme il arrivait dans la cour, il trouva Grimbalet qui amenait les chevaux.

— Ah ! mon colonel, quel malheur ! s'écria l'ordonnance.

— Que s'est-il passé ?

— Dame ! je ne sais pas moi ! J'ai vu le feu, j'ai couru aux écuries, et j'y ai trouvé l'adjudant qui m'a transmis pour vous l'ordre de rejoindre le quartier de l'Empereur au château de Petrowskoïé.

— Bien ! répondit Jean, en route !...

Ils se mirent en selle et partirent au galop, au milieu des rues incendiées.

Souvent les chevaux avaient peur des poutrelles enflammées qui s'abattaient devant eux ; mais Jean éperonnait sa monture et franchissait ces haies de feu.

Il rejoignit ainsi l'Empereur, mais dans quel état !

Son uniforme était brûlé par places, les crins de son cheval étaient roussis ; au demeurant lui et Grimbalet étaient sains et saufs.

Du haut de la colline où Napoléon s'était réfugié, Moscou, suivant l'expression d'un témoin oculaire, offrait l'image d'une trombe de flammes, et l'Empereur, le front barré d'une ride profonde, eut, pour la première fois, devant ce tableau saisissant d'une capitale sacrifiée, la pensée que son avenir chancelait et que la victoire allait désertir ses drapeaux.

« Ceci nous présage de grands malheurs, » dit-il d'une voix sourde.

Enfin, le 19, une pluie torrentielle tomba et parvint non à enrayer mais à modérer le fléau.

Il était trop tard. Moscou n'était plus qu'un amas de cendres fumantes !

On y rentra cependant ; mais, devant cette féroce résistance, la mauvaise situation des troupes se doublait d'un étrange malaise moral.

De plus on ne pouvait espérer alimenter pendant longtemps une armée, si éloignée de ses centres d'approvisionnement.

Enfin les Russes avaient ressoudé les débris de leur armée, et manœuvraient pour nous couper de notre base d'opération.

Napoléon dut donc songer à rétrograder sur l'Allemagne.

Et le 20 octobre la retraite commença.

Elle fut sinistrement terrible !...

Malgré les longs convois de vivres et de blessés que l'armée était obligée de traîner à sa suite, un ordre relatif régna d'abord dans la marche.

Mais les Russes nous harcelaient sans cesse : souvent nous étions forcés de livrer, un contre cinq, d'héroïques combats pour nous frayer passage.

L'ennemi nous serrait de si près, que, près de Kalouga, une bande de cosaques irréguliers faillit enlever Napoléon. L'Empereur ne put être dégagé que par l'énergique intervention des officiers de son escorte, et des généraux Murat et Bessières qui mirent, comme de simples soldats, le sabre à la main et foncèrent sur les Cosaques.

On gagna ainsi le célèbre champ de bataille de Borodino, dont la vue remplit d'horreur l'armée toute entière, car les cadavres d'hommes et de chevaux étaient restés là pour la plupart. C'était un vaste charnier, hanté par des bandes d'innombrables corbeaux...

...Et, à partir de ce moment, les éléments eux-mêmes semblèrent se liguer contre nous.

Brusquement la température, jusqu'alors assez clémente, se mit au froid vif. On était à la mi-novembre, et lorsqu'on quitta Smolensk, la neige tombait à gros flocons.

La terre gelée fut rapidement recouverte sur une forte épaisseur.

Les troupes, démoralisées par la fatigue d'une lutte sans relâche, devenaient inaptes à supporter les rigueurs de ce froid terrible ; les hommes tombaient à chaque instant, et, malgré les objurgations des officiers, ils s'endormaient là, dans le froid de la mort.

Sur tout le parcours de ce qui avait été la Grande-Armée, des cadavres s'amoncelaient, formant bientôt des monticules informes, sur lesquels la neige tissait son blanc linceul.

Et toujours, toujours, sur les flancs et en arrière, les Russes, habitués à leur climat glacé, poursuivaient ces malheureux qui, terrassés de fatigue et de froid, avaient à peine la force de tenir leur fusil.

Seule, la Garde impériale, qui avait été plus ménagée pendant la campagne, résistait encore ; mais, malgré tout, elle égrenait aussi bien des

braves.

C'est dans ce lamentable état que l'armée française arriva devant la Bérésina.

Le fleuve charriait de gros glaçons. Pour le franchir, il fallait organiser des ponts de chevalets et cela sous le feu des Russes !

Ce furent les pontonniers du général Eblé qui accomplirent cette héroïque besogne, et, plongés pendant de longues heures dans l'eau glacée, ils érigèrent deux ponts de chevalets.

L'eau était tellement froide qu'il se formait autour de leur corps une couronne de glace, qu'ils étaient sans cesse obligés de briser.

Beaucoup moururent de froid, durant cette épouvantable journée du 26 novembre 1812.

Le vieux général Eblé donnait l'exemple à ces héros, héros lui-même. Malgré son grand âge, il entra dans le fleuve, pour exciter l'énergie des travailleurs.

Lorsque le passage fut praticable, ce fut, pour traverser, une ruée sauvage ; et plusieurs fois les ponts fléchirent sous le poids des chevaux, des voitures et des hommes.

On exécutait les réparations ; et le passage continuait lamentable, lugubre, accompagné de la fusillade et du bruit du canon.

Car les troupes du maréchal Victor maintenaient les Russes, pour protéger l'armée, qui franchissait la Bérésina.

Mais, malgré tous leurs efforts, les Russes se rapprochaient.

Bientôt leurs boulets tombèrent jusque sur les ponts !

Ce fut épouvantable !

Les traînards, pour passer quand même, se jetaient à l'eau.

La sinistre rivière dont le nom résonne si lugubrement encore aujourd'hui dans la mémoire des Français, se mit à rouler au milieu de ses glaçons et des débris de toutes sortes, des cadavres rigides d'hommes et de chevaux.

Aux côtés de Napoléon, Jean Cardignac assistait, épouvanté, à cette scène atroce.

Nous parvînmes cependant à repousser l'ennemi : la nuit tomba et avec elle cessa la bataille.

Le lendemain matin, on dut sacrifier sept à huit mille hommes restés en arrière, et ordre fut donné au général Eblé de couper les ponts.

Il les incendia, la mort dans l'âme.

Puis la retraite se poursuivit sur Wilna. Le froid s'accrut, le thermomètre descendit à vingt-huit degrés au-dessous de zéro.

« Les oiseaux tombaient raidis et gelés : l'atmosphère était immobile et muette ; il semblait, a écrit un historien, que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fut atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. »

Enfin le 5 décembre 1812, comme on atteignait Smorgoni, Napoléon rassembla ses généraux ; il remit le commandement de l'armée à Murat et partit pour Paris, afin d'y reconstituer une armée de secours.

Avant de monter dans le traîneau qui l'emportait, il signa la dernière promotion datée du quartier général de la Grande-Armée.

La Grande-Armée ! à cette heure elle était réduite de six cent mille hommes à soixante mille ; elle avait perdu cinq cents canons, trente-deux aigles et plus de quarante généraux.

Elle n'avait plus qu'une seule force organisée, la Vieille Garde — son culte pour l'Empereur tenait debout, sous le froid terrible, cette élite des élites : et quand un grenadier tombait, il tombait tout d'une pièce, comme une statue, sans lâcher son fusil.

Ce fut ainsi que, aux côtés de Jean Tapin, tomba Zimmerman l'Alsacien : il avait échappé à l'effroyable canonnade de Wagram et de la Moskowa : le froid eut raison de son corps, endurci par quinze années de guerre, et, de ses dents serrées, un dernier cri s'échappa comme un souffle : « Fife l'Embreur !... »

La cavalerie avait disparu ; des officiers survivants, Napoléon avait formé « l'escadron sacré » que commandait Grouchy, et dans lequel les généraux servaient comme capitaines.

Ce soir-là, près d'un maigre feu de bivouac, Grimbalet venait de s'apercevoir qu'il avait un pied gelé.

— C'est mon tour de rester là, dit-il dans une lamentable grimace ; mon pied va tomber comme une poire pourrie : je ne le sens plus du tout.

— Vite, s'écria Jean ; enlève la botte et je vais te frictionner.

Et, comme la botte ne venait pas assez vite, Cardignac la fendit avec son couteau dans toute sa longueur, et se mit à frotter vigoureusement, avec de la neige, le membre du malheureux garçon.

Déjà la peau était couleur de cire !

Absorbé dans son travail, notre ami ne s'aperçut pas qu'un général, enveloppé dans une longue pelisse de fourrure, venait de s'approcher du feu et l'observait curieusement.

— Tu l'aimes donc bien, ton grenadier !

Jean reconnut la voix du maréchal Ney.

— Oui, monsieur le maréchal, répondit-il sans cesser ses énergiques frictions. C'est grâce à lui que je suis encore là ; car il nous trouve chaque soir de quoi manger, par des prodiges de dévouement et d'ingéniosité, et s'il n'avait pas tenu à rester à mon service, il serait certainement adjudant dans la garde.

— Ma parole, s'écria Grimbalet qui, les dents serrées, regardait son pied, j'crois que v'la le sang qui remarche.

La peau en effet reprenait une couleur légèrement rosée.

— Oui, mais il te faut circuler pendant une demi-heure sans t'arrêter, fit Tapin, quand il eut enveloppé de chiffons le pied de son ordonnance.

— Et maintenant, monsieur le maréchal, veuillez m'excuser ; je suis à vos ordres.

— Je t'apporte quelque chose. Tapin ; j'ai même tenu à te l'apporter moi-même, car nous sommes de vieilles connaissances ; je n'ai pas oublié ton arrivée en bombe, dans mon carré, à Iéna, et puis je t'ai remarqué encore l'autre jour, quand tu as fais le coup de feu auprès de moi contre les Cosaques ; mais en échange de la bonne nouvelle que je t'apporte, tu vas d'abord me donner une des pommes de terre de ton dîner, car je n'ai pas la chance d'avoir un grenadier comme le tien, et on jeûne ce soir à mon état-major.

— Oh ! monsieur le Maréchal, nous en avons six : en voilà quatre.

— Non ! partage de frère : j'en prends deux, c'est déjà beaucoup, et maintenant laisse-moi t'embrasser : l'Empereur t'a nommé colonel.

— Colonel !...

— Oui, colonel du 1^{er} grenadiers !...

— Colonel ! répéta encore Jean Cardignac.

Et malgré l'effroyable lassitude qui eut déprimé des natures plus robustes, il frémit de la tête aux pieds. Ce grade, le plus beau de tous, car le colonel est à la fois le père et le maître de cette vaillante famille, le Régiment, ce grade, il le recevait de la main du « brave des braves », de celui dont Napoléon disait à Smolensk :

— J'aurai donné trois cents millions de mon trésor de guerre pour racheter la perte d'un tel homme.

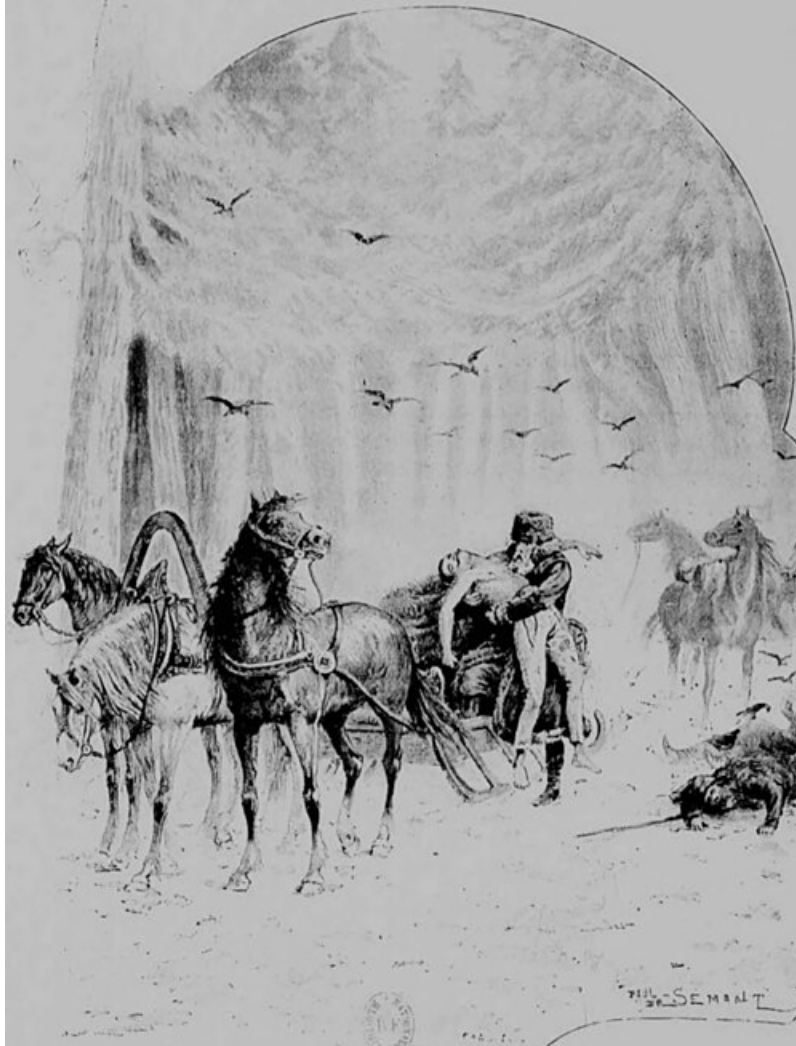
Dans les dernières années de sa vie, Jean Cardignac rappelait encore cette accolade du vaillant maréchal, comme un des souvenirs les plus émotionnants de sa vie militaire.

Quelques jours après, les débris de la Grande Armée, réduits à quarante mille hommes, arrivaient à Wilna, par trente degrés de froid.

La ville renfermait d'immenses approvisionnements ; les administrateurs ne voulurent en délivrer qu'aux corps organisés afin d'obliger les traînards à rentrer dans le rang, et de malheureux affamés moururent d'inanition, devant ces amas de vivres dont les Russes s'emparèrent le lendemain.

Alors, tout ce qui pouvait encore marcher s'enfuit vers le Niémen.

Au moment où les Russes entraient dans Wilna, les Juifs, dépouillant les



Il se sentit soulevé par des bras vigoureux et perdit connaissances.

blessés français couchés dans les maisons, les jetèrent nus, par les fenêtres,

sur le passage des Cosaques qui les massacraient.

Au sortir de la ville, des milliers de ces féroces cavaliers se mirent à la poursuite des convois qui renfermaient le trésor de l'armée : la panique se mit dans les rangs du régiment chargé de les protéger : les voitures furent pillées ; dix millions disparurent.

Ney accourut, amenant Jean Cardignac et un millier d'hommes tant de la Garde que du 29^e de ligne.

Le maréchal, fusil en main, excitait ses hommes ; notre ami l'imitait lorsque soudain il se trouva entouré par cinq Cosaques.

— À moi, mes braves ! s'écria Jean tout en se défendant à coups de baïonnette.

Canalot et Grimbalet s'élancèrent. Mais un coup de lance perça la gorge du Parisien ; Grimbalet, renversé, lui aussi, par le poitrail d'un cheval, perdit connaissance, et soudain, au milieu du fracas de la lutte et des rauques vociférations des Cosaques, Jean Cardignac ressentit à la tête un choc violent qui l'étourdit.

Il se sentit soulever par des bras vigoureux, puis il eut la perception qu'un galop furieux l'emportait ; il se rendit compte qu'on l'avait placé en travers de la selle d'un Cosaque, car ses jambes ballottaient dans le vide.

Enfin, il perdit connaissance.

.

Une étrange impression de bien-être physique ramena notre ami Jean au sentiment du réel : la pensée lui revint au moment même où une douce tiédeur l'envahissait, engourdissant ses membres, et il sentit autour de son corps le contact agréable d'une peau d'ours.

Pourtant il n'ouvrit pas tout de suite les yeux.

Dans son cerveau, un bourdonnement persistait, lui causant encore une souffrance, et l'empêchant de souder ses souvenirs.

De fait, entre l'évanouissement complet et la reprise de la vie active, il y a une période intermédiaire de flottement physique et moral.

Notre brave ami Jean traversait justement cette période-là.

Mais petit à petit, sa nature robuste et son cerveau, si lucide d'ordinaire, redevinrent les maîtres, et Jean vit clair dans son aventure.

Oui ! c'était bien cela ! Il se rappelait nettement : ce choc au front qui l'avait assommé, c'était le coup de pistolet d'un Cosaque qui l'avait produit !

Et le blessé songea :

Je ne m'explique pas qu'il ne m'ait pas tué... Quand le coup est parti, la gueule du pistolet n'était pas à un mètre de mon visage !... Mais au fait, je suis prisonnier... J'ai senti qu'ils m'enlevaient au galop... Ah ! misère !... Puis soudain :

— Pourquoi ne m'ont-ils pas achevé ?... et, où suis-je ?

D'un effort subit, Jean se redressa, rejetant à demi la couverture qui l'enveloppait ; mais, en même temps que son buste, recouvert seulement des lambeaux de sa chemise, émergeait de la peau d'ours noir, trois exclamations simultanées retentirent, proférées en langue russe.

Jean Cardignac étonné se retourna, et vit qu'il avait été installé confortablement sur le poêle monumental de la pièce principale d'une isba campagnarde.

De Cosaques... pas l'ombre ! Mais, près de lui, trois personnages le contemplaient avec un regard affectueux... et notre ami, après un léger effort de souvenir, les reconnut.

C'étaient le vieux Fédor Moïloff, sa fille Féodora, et son petit-fils Yvan, ceux-là même que, au début de la guerre, il avait sauvés des pillards de la division italienne.

Le vieux moujik s'était avancé, et lui baisant la main :

— N'aie pas peur, petit père ! dit-il en dialecte allemand. Sois sans crainte. Tu es en sûreté, chez des amis !

— Merci ! répondit Jean, en se laissant retomber sur la fourrure, car il était encore très faible.

En effet, le bourdonnement de son cerveau reparaissait ; il lui sembla que devant son regard passaient de grandes étincelles...

Il ferma les yeux.

— Ne remue pas, petit père, continua doucement Fédor Moïloff. Tu vas aller mieux... Féodora te prépare, dans le samovar, du bon thé bien chaud... Elle y mettra de la vieille eau-de-vie de genévrier... Cela va te rendre des forces... Tu n'es que très peu blessé : la balle a rayé seulement le haut de ton front, en enlevant les cheveux et la peau... mais ce ne sera rien ; l'os n'a rien, petit père... et nous te soignerons, nous te guérirons... nous te cacherons pour que les Cosaques ne te reprennent pas.

Le vieux moujik parlait d'abondance, et sa voix au timbre guttural s'adoucissait étrangement, prenait des intonations presque enfantines.

Jean, les yeux clos, se remettait peu à peu.

Il étendit la main, rencontra celle de Fédor, la serra ; et tout en la conservant dans la sienne :

— Continue, murmura-t-il ; raconte ce que tu sais... et merci !

— Non ! ne dis pas merci, petit père !... Le pope de notre village nous dit que le bon Dieu veut qu'on rende le bien pour le mal... par conséquent, l'homme juste doit, à plus forte raison, rendre le bien pour les bienfaits reçus. Tu nous as sauvés... ton empereur, le grand Napoléon a été bon pour nous... Nous devons te le rendre.

— Merci ! merci !

Le petit Yvan, grimpé sur un escabeau, s'était accoudé à la plate-forme du poêle et contemplait de ses yeux bleus, le visage du Français qui avait sauvé sa mère et son grand-père.

Il ne disait rien, le petit Yvan, mais son regard était chargé de reconnaissance.

— Eh bien, petit père, continua Moïloff, pendant que Féodora surveillait le samovar qui chantait, je t'ai trouvé comme je revenais de la ville dans mon traîneau. J'étais allé chercher un tonnelet de sel et je rentrais grand train, car il faisait un froid terrible... toute ma barbe était comme celle du bonhomme Hiver, entièrement en glaçons.

J'arrivais au tournant de la sapinière quand je vis, à une verste environ, un groupe de Cosaques de Platow qui avaient l'air de se disputer. Les Cosaques, vois-tu, petit père, je ne les aime pas... J'en ai peur ! car ils sont comme les corbeaux, ils pillent !... Beaucoup d'entre eux viennent de loin, jusque de là-bas, en Asie... ce sont des infidèles qui ne croient pas en Dieu, et j'en ai peur !

Alors, j'ai garé mon traîneau dans le bois et j'ai attendu.

Malgré la brume qui tombait, j'ai bien vu que les Cosaques se disputaient la dépouille d'un Français, d'un chef étendu à terre ; ils lui avaient enlevé presque tous ses vêtements, et l'un d'eux avait pris sa montre en or et voulait la garder. Il en est résulté une bataille, et bientôt, sur les cinq

Cosaques, il n'en restait plus que deux qui se sont partagé le butin, puis ils sont partis à fond de train.

Les petits chevaux des trois morts sont restés là, serrés l'un contre l'autre, près des cadavres, et les corbeaux qui guettaient, du haut des sapins, se sont envolés vers la proie qu'ils attendaient.

C'est alors que je me suis approché et je t'ai reconnu... car, vois-tu petit père, je pourrais vivre mille ans, je te reconnaîtrais toujours !

Heureusement, tu n'étais pas encore mort : ton cœur battait !... Je t'ai enveloppé dans les fourrures, j'ai versé du genièvre dans ta bouche serrée, mais tu n'es pas revenu à toi.

Alors j'ai pleuré !... Je t'ai mis sur mon traîneau, et je t'ai rapporté ici, suivi par les chevaux cosaques, qui sont partis au galop à côté des miens. Je les ai gardés dans mon écurie...

Et voilà tout ce que je sais, petit père !...

— Merci ! mon brave Fédor, dit Jean qui ouvrit les yeux. Mais l'armée, sais-tu où elle est ?

— Ah ! s'écria le moujik, on entendait encore hier soir le canon vers Wilna ; maintenant c'est fini !... Les Russes sont maîtres ; le Tzar est le plus fort ! Mais c'est triste, car vous êtes braves ! Quel malheur de voir combien il est resté de vos soldats dans la neige...

Une larme roula sur la joue du colonel.

— Ne pleure pas ! Ne pleure pas ! dit le vieux. Vous n'aviez pas raison de venir chez nous, c'est vrai ! mais nous vous aimons tout de même, vois-tu ? Il aurait mieux valu que votre grand Empereur et le nôtre s'embrassent au lieu de s'égorger !... Dieu est juste, vois-tu, petit père...

— C'est vrai ! ne put s'empêcher de murmurer le blessé.

Peu après, Jean Cardignac put se lever.

L'absorption d'un bol de thé bouillant l'avait remis, et Fédor lui donna des vêtements russes : la blouse écarlate, le pantalon bouffant, les bottes plissées, une chaude pelisse.

Un pansement enserrait le front meurtri de l'officier.

Il s'étendit alors dans un fauteuil près du poêle, et parut s'assoupir... Une détente s'opérait. Il sentait la fièvre l'envahir.

Et dans la pièce, éclairée maintenant par un flambeau de résine, on n'entendit plus que le souffle un peu oppressé de Jean Cardignac, le ronflement du poêle, ainsi que le murmure chuchotant des voix de Fédor, de sa fille et du gamin, qui causaient bien bas, bien bas, pour ne pas troubler le repos de celui que la Providence leur avait si miraculeusement permis d'arracher à la mort.

1. [↑](#) Le volume qui fait suite à *Jean Tapin* et qui comprend les guerres de 1830 à 1870 porte le titre : *Filleuls de Napoléon*.

CHAPITRE XVI

LE DERNIER CARRÉ

Un matin du mois de mars 1813, Lisette prit ses deux enfants par la main et se dirigea vers le Carrousel. Elle était en grand deuil, les épaules couvertes d'un fichu de dentelle noire et une écharpe de tulle voltigeant derrière elle, suivant la mode d'alors. Henri et Jean, tous deux vêtus de noir, eux aussi, la physionomie sérieuse, regardaient à la dérobée leur maman sur le pâle visage de laquelle coulait une larme silencieuse.

Sur leur passage, les curieux se retournaient et disaient tout bas : « C'est encore une veuve d'officier de l'Empereur. »

Ils ne risquaient guère de se tromper, car elles étaient nombreuses en France, en cette année 1813, les veuves et les mères dont les maris et les enfants étaient restés dans les plaines glacées de la Russie.

C'était, depuis quatre mois, la première sortie de Lisette.

Depuis quatre mois elle n'avait pas reçu de nouvelles de Jean. La dernière lettre qui lui était parvenue avait été écrite après le passage de la Bérésina, en novembre 1812, et était arrivée en décembre à Paris avec le courrier impérial : elle savait donc que son mari avait échappé au désastre qui avait suivi le passage de cette rivière ; mais depuis, aucune lettre personnelle, aucun document officiel n'était venu lui parler du colonel du 1^{er} grenadiers. — Le nombre des généraux et colonels morts ou prisonniers dans cette fatale retraite, avait été tel que le *Bulletin* ne les avait pas mentionnés pour ne point effrayer l'opinion. Lisette avait bien adressé au Cabinet de l'Empereur une requête demandant des nouvelles de son mari ; elle n'avait reçu pour réponse qu'un bordereau signé du chef d'État-Major, prince de Neufchâtel, et portant, à côté du nom de Jean Cardignac, ces mots :

« Disparu du 9 au 13 décembre, entre Wilna et le Niémen. »

— Disparu, avait dit Belle-Rose ; faut pas te démonter, Lise. Combien que j'en ai vu des « disparus » qui repiquaient à la soupe au bout de quinze jours, dont auxquels on leur faisait place bien volontiers. Il sera resté en arrière avec son cheval défermé ; prisonnier peut-être... Les bureaux de la guerre, ça n'est pas tendre, ma pauvre Lise ; et que s'il était mort, vois-tu, ils te l'auraient dit carrément !

La jeune femme s'était raccrochée à cet espoir et, pendant les mois de janvier et février, elle avait attendu, anxieuse, angoissée, multipliant ses démarches, n'apprenant rien, sentant son espoir faiblir et son cœur s'émietter.

Maintenant, La Ramée ne l'abordait plus qu'avec un haussement d'épaules douloureux ; de son côté, Belle-Rose n'était plus aussi affirmatif ; on sentait qu'il s'efforçait de se rassurer lui-même lorsque, tapant sur la table, il s'écriait :

— Après être revenu de si loin pendant vingt ans de guerre, il aurait été se faire démolir par de la gelée, voyons, mes enfants, c'est pas croyable !

L'Empereur était arrivé à Paris dans le milieu de décembre et sa présence avait retrempé tous les cœurs ; l'enthousiasme avait grandi comme aux premiers jours de la Révolution et, bientôt, toutes les forces vives de la Nation avaient été mobilisées pour refaire une armée française.

Mais, je vous l'ai déjà dit, mes enfants : *on n'improvise pas une armée* ; à la rigueur, on peut faire un fantassin passable en quelques mois, mais il n'en est pas de même d'un cavalier et surtout d'un artilleur.

Pourtant le génie de l'Empereur sut trouver des ressources alors qu'on pouvait les croire épuisées : des arsenaux de Metz, de Strasbourg, d'Alexandrie^[1], d'Anvers, il tira des canons ; de l'artillerie de marine, inutile à bord des escadres, il tira des pointeurs.

Vingt-cinq mille cavaliers étaient restés sous la neige : il fit revenir d'Espagne tout ce qui restait de cavalerie et reforma d'abord la cavalerie de la Garde ; puis on vit des cités, des corporations, le Sénat, les Conseils d'État, les préfets, les municipalités, les évêques, offrir des cavaliers montés ; la gendarmerie en fournit les cadres et les nouveaux régiments partirent aussitôt pour l'Allemagne au secours du prince Eugène et des débris de la Grande-Armée.

Et ce 12 mars, au moment où M^{me} Cardignac et ses deux enfants s'acheminent tristement vers le Carrousel, c'est que Napoléon, ayant donné à toute cette œuvre de réorganisation sa puissante impulsion, va passer une de ces revues que la population parisienne aime tant, avant de partir lui-même pour la campagne d'Allemagne.

Mais, me direz-vous, quel plaisir pouvait trouver la pauvre Lisette à assister à cette manifestation de la guerre, elle à qui la guerre avait ravi ce qu'elle avait de plus cher au monde ?

Aussi n'y allait-elle pas pour son plaisir, allez, mes enfants, mais, la veille, elle avait reçu la lettre suivante :

« Madame,

« S. M. l'Impératrice me charge d'avoir l'honneur de vous dire qu'elle assistera, demain, à la revue de la Jeune Garde et des Pupilles que passera Sa Majesté dans la cour du Carrousel, et qu'une place vous sera réservée dans la Tribune impériale pour vous et vos enfants. — S. M. l'Empereur désire en outre vous recevoir aux Tuileries, après la revue, pour une communication vous concernant. »

« Signé : Comtesse DE MONTESQUIOU. »

« Dame d'honneur. »

Et Lise, à qui les grondements du canon des Invalides annonçant la revue, les fanfares des régiments venant prendre leur place, ne rappelaient que de lugubres souvenirs, Lise était venue, et, sur la présentation de sa lettre, elle avait été installée dans la Tribune impériale, adossée à l'arc de triomphe du Carrousel.

Malgré sa tristesse, elle ne put se distraire du merveilleux spectacle qu'offrait à cette heure le vaste rectangle qui avait pour fond le palais du Louvre.

Deux régiments de la Garde impériale, qui étaient restés à Paris pendant la fatale campagne, occupaient la première face, et leurs drapeaux déchirquetés, noircis à Wagram, attiraient tous les regards ; à leur gauche, s'alignaient les gardes d'honneur, régiments nouveaux formés de jeunes

gens appartenant aux meilleures familles de France, et qui devaient, pendant la campagne de 1814, combattre à l'égal des héros de la Grande Armée.

Soudain, une batterie de tambours se fit entendre au guichet du Pont-Royal, et on vit déboucher dans la cour des Tuileries un régiment de petits fantassins, dont le plus âgé comptait à peine quinze ans.

C'était le *Régiment des Pupilles de la Garde*, créé par l'Empereur pour servir de garde au petit roi de Rome. À leur aplomb, à leur air martial, on eut pu les prendre pour de vieilles troupes, tant il y avait de régularité dans leurs mouvements et d'ensemble dans leur marche.

D'abord, les précédant, c'était un peloton de sapeurs, petits blondins en bonnet à poil dont le menton juvénile et la mine espiègle contrastaient singulièrement avec l'air terrible qu'ils essayaient de se donner ; puis un tambour-major, de cinq pieds deux pouces de haut, qui, lorsqu'il vint à passer devant ses collègues de la vieille garde, véritables colosses, fit tournoyer sa canne au-dessus de sa tête avec une rapidité extraordinaire, comme pour leur porter un défi d'adresse. Il était suivi de ses tambours. La musique venait ensuite, mais elle était veuve de sa grosse caisse et de ses deux chapeaux chinois, parce qu'aucun des bambins présents n'eût eu la force de porter ces lourds instruments ; elle exécutait une marche faite tout exprès pour le corps des Pupilles : *La Favorite*.

Et quand elle passa devant la tribune impériale, Jean, transporté, se leva debout sur son banc et se mit à trépigner de joie.

— Veux-tu t'asseoir, Jeannot ! fit tout bas Lisette.

Mais à peine l'avait-elle fait taire, qu'Henri se leva à son tour et se mit à crier : « Vive l'Empereur ! »

Napoléon venait en effet d'apparaître sur son cheval Marengo, et les tambours battaient aux champs.

Il alla droit aux Pupilles qui avaient ouvert leurs rangs et commença son inspection.

Tout à coup, prenant un petit caporal par l'oreille, il l'amena doucement à lui :

— Quel âge avez-vous, monsieur le blondin ? lui demanda-t-il d'un ton presque sévère.

— Mon Empereur, j'ai eu treize ans le 20 mars dernier, jour de naissance du roi de Rome.

— Pourquoi riez-vous donc tout à l'heure, lorsque je parlais à votre capitaine ?

— Sire, c'est parce que j'avais du plaisir à vous voir.

— Et si je te faisais mettre à la salle de police en arrivant à Versailles, pour t'apprendre qu'un sous-officier ne doit pas rire dans les rangs, que dirais-tu ?

— Mon Empereur, je dirais que je suis bien heureux, car cela me prouverait que vous avez pensé à moi.

— Ce petit drôle a réponse à tout ! dit avec bonhomie Napoléon ; et il lâcha l'oreille du petit blondin [\[2\]](#).

Son inspection terminée, Napoléon fit avancer de quelques pas les Pupilles et se plaça entre eux et les grenadiers.

« Soldats de ma Vieille Garde, leur dit-il, voici vos enfants ; c'est en combattant à vos côtés que leurs pères sont morts : vous leur en tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la fois un exemple et un appui. Soyez leurs tuteurs. En vous imitant, ils seront braves ; en écoutant vos avis, ils deviendront les premiers soldats du monde. Je leur ai confié la garde de mon fils comme je vous ai confié la mienne. Avec eux je serai sans crainte pour lui comme j'ai toujours été sans crainte pour moi. Je vous demande pour eux amitié et protection. »

À ces mots, des cris étourdissants de « Vive l'Empereur ! Vive le roi de Rome ! » partirent des rangs.

D'un geste, Napoléon calma cet enthousiasme, puis se retournant vers les Pupilles :

« Et vous, mes enfants, reprit-il d'un ton très ému, en vous attachant à ma Garde je vous ai donné un devoir difficile à remplir, mais je compte sur vous et j'espère qu'un jour on dira : Ces enfants-là étaient dignes de leurs pères. »

Une grande émotion s'était emparée de tous les spectateurs en entendant ces nobles paroles prononcées d'une voix forte, et des exclamations frénétiques y répondirent.

Aussitôt Napoléon donna l'ordre à son aide de camp, le comte Lobau, de commander le défilé. Les Pupilles défilèrent la parade en bon ordre et correctement, en tête des régiments décimés de la Vieille Garde.

Et en voyant ses deux enfants debout, battre des mains sur leur passage, les yeux brillants, le teint animé, Lise se rappela les paroles de son mari :

« Ce sont deux soldats pour l'Empereur. »

Oui, soldats, ils l'étaient déjà : ils avaient dans le sang l'enthousiasme qui est la première initiation à la vie militaire et déjà ils justifiaient la parole du poète latin qui, parlant des nations guerrières et des morts tombés glorieusement dans les batailles, s'écrie :

Une postérité vengeresse sortira de leurs os.

La revue terminée, un aide de camp s'approcha, chapeau bas :

— C'est à madame Cardignac que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, capitaine.

— Je suis chargé de vous conduire auprès de Sa Majesté. Si vous voulez bien me faire l'honneur de me suivre, madame.

Derrière son guide, Lise traversa, les yeux troubles, la foule des uniformes. Qu'allait-elle encore apprendre ? Allait-elle voir se confirmer la funèbre nouvelle, et ce deuil qu'elle portait, mais sous lequel son cœur battait encore à l'espoir, ce deuil, un mot de l'Empereur allait-il le rendre définitif ?

Elle fit un violent effort pour dominer son émotion, gravit les escaliers de marbre de la salle du Trône, vit connue dans une buée tout un essaim de femmes aux robes de satin, aux turbans de mousseline brochés d'or, aux épaules couvertes de perles, de pierreries et de rubans, et soudain devint très pale en se trouvant devant le Maître.

Debout au milieu du salon. Napoléon portait la tenue de colonel des chasseurs de sa Garde, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, et en voyant le tremblement qui s'était emparé de la jeune femme :

— Rassurez-vous, madame, dit-il avec bonté, je vous ai fait venir parce qu'un rayon d'espoir vient de luire pour vous. J'aimais beaucoup votre mari et la nouvelle de sa disparition m'avait profondément attristé. Mais, si j'en crois une lettre trouvée sur un paysan russe, arrêté à Kœnigsberg et qui m'a été transmise hier par le maréchal Davout, il a été fait prisonnier mais est en route pour revenir. J'ai tenu à vous donner moi-même cette lettre afin que vous puissiez me dire si vous reconnaissez son écriture, comme je crois la reconnaître moi-même. La voici :

Alors l'Empereur, prenant des mains d'un chambellan, une enveloppe scellée, dont il fit sauter le cachet, en tira un papier jaunâtre, taché, rongé, et qui avait dû passer par d'étranges mains avant d'arriver aux Tuileries.

— Oh ! fit Lise, dès qu'elle l'eut déplié, oh ! oui, Sire, c'est bien de lui... Et se sentant défaillir de bonheur, elle fondit en larmes.

— J'en suis heureux pour vous, Madame, reprit Napoléon d'une voix très douce ; et je me félicite de n'avoir pas à déplorer la perte d'un homme comme le colonel Cardignac. Vous lirez cette lettre tout à l'heure, à tête reposée, et vous ne m'en voudrez pas de vous retenir encore quelques minutes.

Et désignant Henri et Jean :

— Ce sont vos enfants, Madame ?...

— Oui, Sire.

— Deux jumeaux, n'est-ce pas, nés le jour de Friedland... Je suis bien renseigné, vous voyez ; le colonel Cardignac m'avait parlé d'eux la veille de la Moskowa et je lui avais dit ce jour-là de me les amener pour les présenter au roi de Rome. L'occasion se présente ; veuillez les conduire à l'impératrice.

Et ce disant, l'Empereur donna une légère tape sur la joue d'Henri qui, les mains derrière son dos et le nez en l'air, le regardait fixement, nullement interloqué.

L'Impératrice était assise sur un fauteuil à dossier très haut, surmonté d'un aigle d'or aux ailes déployées. Elle n'était pas jolie, mais un sourire très doux donnait un charme à sa physionomie. À ses pieds, un enfant aux boucles blondes, aux yeux bleus, aux joues fraîches, était assis sur un

tabouret d'ivoire ; et devant ce groupe charmant, Lisette se sentit moins troublée. Elle s'inclina profondément, pendant que l'Empereur, en quelques mots, mettait Marie-Louise au courant.

Mais la présentation fut tout autre que l'Empereur ne l'avait prévu, car Henri, avec cet aplomb qui le caractérisait déjà, venait de quitter la main de sa mère, et tout heureux de voir un autre enfant, s'avança délibérément vers l'héritier impérial.

— Veux-tu jouer avec moi ? lui dit-il.

— Henri ! s'écria Lise stupéfaite.

Mais l'impératrice s'était mise à rire de bon cœur car Henri, très expansif, venait, sans crier gare, de mettre un baiser retentissant sur la joue du petit roi.

On appelle *protocole*, mes enfants, la règle immuable qui détermine les rapports des souverains et chefs d'État avec leurs sujets. Ces règles, qui ont pour but, avant tout, de conserver la distance qui sépare les uns des autres, ont rendu cérémonieux et compliqué l'abord des souverains.

Or, vous voyez ce que Henri venait de faire du protocole.

Jean, plus réservé, regardait sans mot dire.

— À la bonne heure ! dit Napoléon, partageant l'hilarité de l'impératrice. Le petit bonhomme n'y va pas par quatre chemins. Il me rappelle son père à Iéna !... Toutes mes félicitations, Madame, vos enfants sont charmants.

Quand Lise se trouva dans la rue de Rivoli, elle tira vivement de sa poche le précieux papier.

C'était bien une lettre du colonel Cardignac ; elle était d'une écriture très fine, partant très longue, et racontait en détail tout ce qui lui était arrivé.

Notre ami était tombé aux mains des Cosaques le 1^{er} décembre 1812 ; or, comme on était à la mi-mars 1813, sa lettre, datée du 1^{er} janvier, avait donc mis deux mois et demi pour parvenir à destination.

Ce n'était pas surprenant, car dans l'état où se trouvait l'Europe du Nord, coalisée maintenant contre nous, les communications n'étaient pas faciles. C'est seulement grâce à la complaisance de ses amis russes et du pape du

village voisin, que Jean avait pu tenter, sous leur couvert, de faire parvenir sa missive.

En effet, il n'était pas prisonnier et ne voulait pas l'être.

Aussi s'était-il résolu à rejoindre l'armée française à la faveur d'un déguisement.

Recueilli — comme on l'a vu — par le vieux Fédor Moïloff, il avait été, dès le lendemain, saisi d'une fièvre ardente ; puis une congestion pulmonaire s'était déclarée, conséquence du froid qui l'avait envahi lorsque les Cosaques l'avaient dépouillé.

Moïloff — qui n'eut, à aucun prix, voulu dénoncer la retraite de l'officier qui l'avait sauvé — avait pris une détermination énergique : il fut trouver le pope Wassilieff, desservant le village voisin, et lui avoua tout.

Le brave prêtre le félicita de sa bonne action ; puis, comme il était lui-même un peu médecin, il vint soigner tous les jours notre pauvre ami qui, ainsi entouré, se trouva mieux au bout d'une quinzaine de jours.

C'est alors qu'il écrivit la lettre que le service de l'Empereur venait de faire remettre à Lison.

Après avoir raconté sa terrible aventure, Jean concluait ainsi :

« Maintenant je suis bien remis. Chaudement vêtu, je peux reprendre la campagne, grâce à un peu d'argent que le brave Moïloff veut bien m'avancer, et je vais tenter de gagner Magdebourg où j'ai appris que l'armée s'est concentrée.

« À la grâce de Dieu, ma chère Lise ! Comme le courage ne me fait pas défaut, j'arriverai à mon but et je pourrai encore te serrer sur mon cœur ainsi que mes deux chérubins.

« J'embrasse Maman Catherine, grand'père Bailly, papa Belle-Rose. Faites tous des vœux pour que je réussisse et... à bientôt.

« JEAN CARDIGNAC,

« Colonel du 1^{er} Grenadiers, de la Garde impériale. »

Malgré la confiance pleine de crânerie qui s'exhalait de cette lettre Lise, après l'avoir relue à haute voix devant tous, à son retour à la maison, la laissa retomber, d'un geste triste, sur ses genoux.

Personne n'osait donner son avis.

Belle-Rose, lui-même, survenu pendant cette lecture, était perplexe. Ce fut pourtant lui qui, le premier, donna la formule de l'impression de tous, impression qui se résumait dans un doute plein d'amertume.

— Bornebleu ! murmura-t-il ; s'il avait réussi, il serait déjà là, ou tout au moins dans les lignes françaises !

— Oui, reprit Jacques Bailly et nous aurions de ses nouvelles.

— Mon Dieu ! soupira Catherine, il aura été repris, le pauvre enfant !... Lise murmura tout bas, presque dans un souffle :

— On me l'a tué !

Et un souffle de deuil passa sur la lueur d'espérance que l'Empereur avait fait briller à ses yeux, quelques instants auparavant.

Le fait, au reste, n'aurait rien eu d'extraordinaire, car la tentative hardie de Jean Tapin était au moins téméraire.

Pourtant, grâce aux habits de marchand qu'il avait revêtus, et surtout parce qu'il prenait soin d'éviter les routes frayées, notre camarade avait réussi à gagner, sans encombre, la frontière allemande.

Dans les auberges, dans les fermes où il prenait gîte, il se donnait comme un négociant allemand dont le bagage avait été pillé par les Français.

— Je rentre chez moi, à Posen, disait-il.

Et grâce à sa parfaite connaissance de la langue allemande, il ne fut pas inquiété.

Partout il rencontrait des malheureux soldats de la Grande-Armée, que les Cosaques ou les hussards prussiens ramenaient en troupeaux lamentables vers les villes où on les internait.

Ce spectacle navrait Jean Cardignac. Mais que faire ?

Intervenir ! C'eût été se livrer lui-même ; et, la rage au cœur, il fuyait, détournant les yeux.

Ayant ainsi traversé la Pologne, Jean arriva jusqu'à Bromberg.

— Allons ! se dit-il en entrant dans un des faubourgs de la ville, le plus rude est fait. Quelques jours encore et me voilà libre !

Mais la fatalité semblait s'acharner contre lui.

Dans l'auberge où il entra pour se faire servir à manger, des buveurs, soldats et civils, étaient attablés, menant grand bruit contre les Français, surtout contre l'Empereur que chez l'ennemi on ne dénommait que « *Buonaparte* ».

Jean s'installa dans un coin, aussi loin que possible de la lumière.

Irrité, nerveux, il eut donné bien cher pour pouvoir clore le bec à tous ces braillards, quand, tout à coup, il eut un frisson !

L'un des soldats prussiens qui se livraient à ces violences de langage, venait de se retourner, et Jean reconnut le sergent poméranien autrefois capturé par lui lorsque, la veille de la bataille d'Iéna, l'Empereur l'avait envoyé reconnaître le Landgrafenberg.

Le sous-officier, surpris lui aussi, avait posé la chope qu'il tenait en main ; le sourcil froncé, il dévisageait Cardignac.

Il y eut un court silence.

Tous les buveurs s'étaient retournés.

Mais soudain, sautant par-dessus le banc de bois, l'Allemand s'élança vers notre camarade :

— Ah ! sacramente !... jura-t-il ; c'est lui !... le lieutenant de grenadiers d'Iéna !

Jean s'était mis en défense ; mais l'attaque avait été trop brusque !

Du reste, ils étaient au moins une dizaine acharnés sur lui : la résistance était inutile.

Une demi-heure plus tard, Jean était amené devant le commandant de la place ; le soir même on l'enfermait dans une casemate humide et sombre de la prison militaire, dont le sous-officier qui l'avait fait arrêter se trouvait être justement l'un des gardiens.

C'est ainsi que Jean Cardignac fut, avec une cruauté, une sauvagerie sans nom, séparé du reste du monde. L'esprit de vengeance rancunière était

doublé chez son geôlier d'une haine personnelle ; aussi, pendant de longs mois, le malheureux officier, mal nourri, couchant sur un grabat, en butte aux injures grossières de son misérable gardien, dut-il refréner sa rage.

Pensez, mes enfants, à ce qu'il dut souffrir ! Seul, ne voyant personne, ne faisant qu'une courte promenade journalière dans la cour de la forteresse, il faillit devenir fou !

Écrire lui était interdit. Ce fut par hasard, en entendant des bribes de conversations de son geôlier avec les autres gardiens, que Jean sut que l'Empereur avait repris l'offensive. Il apprit ainsi, mais sans détails, les victoires de Lutzen, de Bautzen !

En revanche, il n'ignora pas notre défaite à Leipzig, ni l'invasion de la France par les armées coalisées.

Son geôlier se fit un cruel et lâche plaisir d'aviver, par des récits outrés, la souffrance morale de son prisonnier.

La superbe campagne de France, la plus belle peut-être de toutes celles que conçut Napoléon, fut dénaturée dans les récits du gardien.

Alors le désespoir de Jean se doubla d'une rage formidable contre son geôlier ; et un jour que ce dernier venait de lui raconter en termes insultants la bataille de Laon perdue par Napoléon, le colonel qui écoutait généralement sans répondre et la tête dans ses mains toutes les haineuses divagations de son gardien, fut saisi soudain d'un accès de colère irrésistible. Saisissant brusquement la cruche de grès de sa cellule qu'il trouva à portée de sa main, il en porta un coup terrible à l'Allemand.

Le gardien tomba comme une masse sur les dalles, le crâne fendu.

En le voyant étendu sans mouvement (car il avait été tué raide), Jean se réveilla comme d'un cauchemar.

Qu'avait-il fait ?

Avant la fin du jour, il allait être fusillé sur le glacis de la citadelle.

Alors il pensa aux siens, aux siens que, malgré tout, il ne désespérait pas de revoir à la fin de cette guerre terrible, et une poussée de sombre énergie le redressa.

Il tendit l'oreille ; personne ne l'avait entendu, l'Allemand n'ayant pas eu le temps de pousser un cri.

En un tour de main Jean le débarrassa de sa livrée bleu foncé, tira le corps dans un coin et le dissimula sous la couverture qui lui servait de couchette ; puis il revêtit la longue capote du gardien et enfonça la large casquette sur ses yeux. Dans l'une des poches il sentit l'énorme trousseau de clefs qui ne quittait jamais le dur cerbère et, poussant la porte de sa cellule, il y chercha celle qui s'adaptait à la serrure.

Il la trouva par bonheur, et quand il eut refermé la lourde porte, il respira ; un autre gardien ne pouvait plus en se promenant et en entrant dans la cellule restée ouverte, découvrir immédiatement le cadavre et donner l'alarme : il avait donc un certain temps devant lui, et un grand calme, celui des heures critiques pour les caractères fortement trempés, lui permit de réfléchir au meilleur procédé d'évasion.

Il n'y en avait qu'un : chercher la porte et sortir le plus naturellement du monde.

Il enfila le premier couloir qu'il rencontra, essayant d'imiter la lourde démarche de son gardien, répondit par le geste vague de l'homme pressé à l'interpellation d'un collègue qu'il rencontra, et, après avoir parcouru un véritable dédale de corridors sombres et humides, arriva devant la loge du gardien-chef.

Jean était d'ailleurs résolu à tout ; ce fut en serrant nerveusement le trousseau de lourdes clefs qui pouvait constituer entre ses mains une arme dangereuse, qu'il franchit la porte d'un pas délibéré.



Braquant l'arme sur l'homme terrifié, Jean gagna la porte à reculons.

Un bon génie veillait sur lui : personne ne l'interpella. De l'autre côté, c'était le poste avec des soldats causant au milieu de la fumée des pipes ; puis, au-delà du pont, la sentinelle retirée dans sa guérite pour se préserver du froid, car on était au mois de mars et dans ces tristes contrées de la Prusse septentrionale c'était encore la saison de la neige et des brumes.

Un immense soupir de soulagement gonfla la poitrine de Jean dès qu'il se trouva de l'autre côté du fossé.

Libre, il était libre !

Une joie délirante s'empara de lui ; il eut voulu danser, courir, chanter ; il était encore à six cents lieues de son pays, séparé de son régiment, de son Empereur et de tous ceux qu'il aimait, par des populations hostiles, par toutes les armées coalisées se ruant à la curée de la France : mais il se sentait de force à traverser tous ces obstacles, maintenant que les lourdes murailles de la forteresse ne pesaient plus sur ses épaules.

Il pressa le pas, traversa l'esplanade, humant l'air vivifiant du matin, et se trouva dans une rue étroite bordée de hautes maisons de style moyen-âge et d'échoppes de revendeurs.

— Où est l'auberge de la Poste ? demanda-t-il en allemand à un passant.

Ce dernier lui indiqua une ruelle dans laquelle il s'engagea.

Hanté par l'idée fixe de quitter Bromberg, soit en poste, soit à cheval, Jean n'avait pas réfléchi aux moyens de se procurer, sans argent, une place dans une diligence, quand, tout à coup, en passant devant une enseigne de fripier :

Au Hallebardier de neuf vêtu

une idée soudaine le poussa, et, heurtant la porte aux vitraux fumeux, il entra délibérément.

Le hasard le servait bien : la boutique était vide de clients.

Seul, un Juif à longue barbe grise, vêtu d'une houppelande crasseuse, était occupé devant son comptoir à aligner des pièces d'or qu'il dissimula aussitôt sous un bonnet de fourrure plus crasseux encore, en voyant entrer un étranger.

En reconnaissant l'uniforme d'un employé de l'État et surtout d'un gardien de prison, il s'inclina obséquieusement, dardant, sous ses lunettes, un regard d'oiseau de proie sur notre ami.

Mais jetant, dès son entrée, un regard rapide autour de lui, Jean avait aperçu l'or que le Juif essayait de dissimuler. Son parti fut pris aussitôt : cet or, sans lequel il ne pouvait recouvrer sa liberté, il le lui fallait, de gré ou de force.

— Je veux acheter un habillement complet pour voyager, dit-il en allemand, et te céder celui-ci en échange.

Machinalement, tout en parlant, il avait mis les mains dans ses poches : soudain il sentit sous ses doigts, dans l'une d'elles, une lourde bourse de cuir. Il la tira, l'ouvrit ; elle contenait des napoléons, c'est-à-dire de l'or français, et du premier coup d'œil, Jean estima qu'il y en avait pour plus de 2,000 francs.

Assurément son geôlier portait constamment sur lui tout son avoir, et cette petite fortune provenait vraisemblablement de prisonniers français dépouillés ou rançonnés.

Le Juif, lui aussi, avait vu la lourde bourse et entendu le scintillement des pièces d'or. Sa figure ridée s'éclaira et son sourire devint plus obséquieux encore.

— Si votre seigneurie veut bien passer dans mon magasin, dit-il ; j'ai le plus bel assortiment d'habits et d'uniformes de toute la ville.

Uniforme ! le mot frappa Jean Tapin.

Ne serait-il pas cent fois plus en sûreté sous un uniforme d'officier étranger, à cette heure troublée où les armées parcouraient l'Europe comme des météores, où le culte de la force était le seul reconnu et où le meilleur des laissez-passer était certainement un sabre sonnant brutalement sur les pavés ?

Du premier coup d'œil, d'ailleurs, dans le capharnaüm où il pénétra, il fut hypnotisé par un superbe uniforme vert foncé, aux lourdes torsades d'or, qu'il reconnaissait pour être celui des grenadiers de la garde russe. Le sabre à poignée de cuivre ciselé et doré pendait au ceinturon de cuir rouge et un bonnet de fourrure noire, assez haut, orné de l'aigle à deux têtes, couronnait le tout.

— Voilà ce que je veux ! dit Jean sans hésiter.

Le Juif eut un soubresaut d'étonnement.

— Mais votre seigneurie avait dit un vêtement de voyage, objecta-t-il.

— Je te dis que je veux cet uniforme ! répéta notre ami d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le Juif glissa vers Jean Tapin un regard sournois, évolua comme une couleuvre derrière lui, puis d'une voix de fausset :

— Rebecca ! Rebecca ! appela-t-il.

Un paquet informe, que Jean n'avait pas remarqué dans l'obscurité de l'arrière-boutique, se souleva. C'était une femme ridée, parcheminée, occupée à rapiécer de vieux habits.

— Rebecca, dit le Juif, tu vas servir ce seigneur, pendant que je vais chez notre voisin Samuel pour l'affaire que tu sais.

Mais Jean, dès le premier mot, avait été pris d'un soupçon, et ce soupçon devint une certitude lorsque les deux époux échangèrent un regard d'intelligence caractéristique qui n'échappa point à l'œil vigilant de notre ami.

Or il était décidé à tout.

Et il n'avait pas recouvré sa liberté pour la laisser à la merci d'un couple descendant certainement en droite ligne de la tribu de Judas.

Aussi son hésitation ne fut pas longue. En un clin d'œil, il sauta sur la poignée du sabre qui était à sa portée, le sortit du fourreau et bondissant sur l'Israélite qui déjà gagnait la porte :

— Gredin, lui dit-il d'une voix sourde, c'est au bureau de police que tu vas ! Si tu remues pied ou patte, je te tue comme un pourceau que tu es !

Il lui avait mis la pointe de l'arme sur la gorge, et le fripier, chavirant de terreur, tomba sur les genoux :

— Grâce, Votre Seigneurie, grâce ! hurla-t-il.

Mais Rebecca s'était rapprochée et poussait des cris d'orfraie.

D'un violent coup de poing au front, Jean envoya la mégère rouler étourdie, sur une pile de tapis. Puis se retournant vers le Juif :

— Et maintenant ordonna-t-il, donne-moi cet uniforme !

En hâte il le revêtit. Il était un peu ample pour lui, mais sans être ridicule car il était de sa taille ; en rembourrant la poitrine dès qu'il en aurait le loisir, il arriverait à le rendre très acceptable.

Le choix d'une paire de bottes fut plus difficile : une étagère en était couverte, mais elles étaient toutes d'une taille démesurée pour notre ami qui

avait les extrémités fines, et il eut fait entrer ses deux jambes dans une seule des bottes qu'on lui présentait.

Ce fut encore par la menace qu'il arriva à ses fins.

La pointe du sabre sur la gorge, le Juif alla chercher dans un réduit insoupçonné, une paire de belles bottes à glands d'or qui se trouva chausser Jean à son entière satisfaction.

— Maintenant, fit-il d'une voix brève, il me faut encore un pistolet. Puis, quand il l'eut :

— Et ce qu'il faut pour le charger.

Le magasin du fripier était décidément universel : dans une vieille caisse aux antiques ferrures, le Juif, de plus en plus souple, trouva de la poudre et des balles du calibre voulu.

Jean chargea l'arme ; puis le braquant entre les deux yeux de l'israélite terrifié, il gagna à reculons la porte de l'arrière-boutique et la ferma promptement à double tour, emprisonnant ainsi, dans leur propre maison, le Juif et sa femme évanouie.

Comme il traversait rapidement la boutique, Jean remarqua à nouveau les piles de pièces d'or que comptait le fripier à son arrivée et dont il avait eu, tout d'abord, dessein de s'emparer. Mais elles lui étaient maintenant inutiles, le colonel estimait posséder avec l'argent du geôlier une somme suffisante pour traverser l'Allemagne, et comme l'or n'était pour lui que le moyen de gagner la France, il ne toucha point à celui du Juif.

Par bonheur, il n'était entré personne dans la boutique et personne ne le remarqua quand il sortit. Par mesure de prudence il ferma à clef la porte de la rue. De cette façon le Juif, bouclé dans son réduit, n'aurait pas le temps ni la possibilité de le rejoindre pour donner l'éveil.

Dans son uniforme, il se sentait maintenant très à l'aise ; il demanda de nouveau son chemin à un passant et fut aussi étonné que satisfait de l'extrême empressement avec lequel on lui répondit.

Cet empressement, il le retrouva à l'auberge de la Poste où on lui donna la meilleure place dans une voiture qui partait une demi-heure après pour Posen.

Une fois dans cette ville, il se sentit en sûreté. Si le télégraphe eut existé, son signalement pu être envoyé dans toutes les directions et le précéder partout. Heureusement pour lui, il précédait au contraire tous les agents qu'on eut pu lancer à sa poursuite.

Et, en moins de cinq jours, tantôt à cheval, tantôt en chaise de poste, voyageant jour et nuit, ne prenant que le repos strictement nécessaire, il arriva à Trèves, par Dresde et Hanau.

— Aide de camp de S. E. le général Woronzow ! dit-il aux officiers allemands qu'il rencontra dans cette ville ; et, afin d'éviter toute conversation dangereuse :

— Mission spéciale et urgente, ajouta-t-il.

Il arriva à Givet et connut là, pour la première fois, des nouvelles exactes de la campagne de France ; il sut que les Alliés, divisés en deux armées, s'étaient fait battre en détail par Napoléon ; l'armée de Silésie commandée par Blücher à Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamps ; l'armée de Bohême, commandée par Schwartzemberg à Mormant et Montereau.

Tous ces noms qui lui avaient été cités par son geôlier, comme des étapes funèbres de la défaite finale de l'armée française, étaient donc des noms de victoire !

Mais le grand Empereur n'avait pu, avec la poignée d'hommes qui lui restait, contenir plus longtemps l'invasion, et comptant que Paris résisterait, il avait renoncé à tenir tête aux armées coalisées.

Formant un nouveau plan, il avait résolu de se jeter sur les lignes de communication de l'ennemi, de détruire ses convois, de soulever les paysans sur ses derrières, de rallier en même temps les garnisons de Lorraine et d'Alsace, et de barrer aux Russes, aux Autrichiens et aux Prussiens les défilés des Vosges.

Si Paris avait pu tenir quinze jours, ce plan eut été réalisé, car jamais l'Empereur n'avait été aussi admirable d'activité que pendant cette merveilleuse campagne de France.

Mais Paris n'avait point été mis en état de défense. Ni le roi Joseph, ni le ministre de la guerre, Clarke, ni le gouverneur Hullin, ne s'en étaient

préoccupés. On avait trop l'habitude de compter toujours et exclusivement sur Napoléon.

La ceinture de remparts que vous voyez aujourd'hui autour de Paris, mes enfants, n'a été construite qu'en 1840 ; et Thiers, le ministre de Louis-Philippe, qui fit voter par les Chambres la mise en état de défense de la capitale, n'eut qu'à leur rappeler les lugubres souvenirs de 1814 pour obtenir les fonds nécessaires. Tout le monde comprit que la défense nationale serait toujours paralysée par la prise de Paris et on le comprend encore mieux aujourd'hui, puisqu'on en a fait, avec les fortifications nouvelles, une place imprenable.

Ce fut le 30 mars que les Alliés arrivèrent devant Paris, défendu seulement par les débris des corps d'armée des maréchaux Marmont et Mortier.

La bataille engagée à quatre heures du matin, de Vincennes à Montmartre, se termina le même jour, à cinq heures du soir, par la capitulation de la grande ville.

La veille, l'impératrice Marie-Louise et le petit roi de Rome, escortés par un détachement de la Garde impériale, étaient partis pour Blois.

Jean Cardignac apprit ces tristes événements le 15 avril.

Il avait choisi pour entrer en France la route de Givet, Vouziers et Reims qui lui faisait éviter les grandes directions suivies par les Alliés ; mais il avait hâte maintenant de quitter l'uniforme étranger, d'ailleurs dangereux dans cette région occupée seulement par de faibles détachements des armées alliées.

Dès le premier village français en effet, alors qu'il lui eut été si agréable d'entendre parler sa langue maternelle, il avait vu les portes se clore et les paysans s'enfermer chez eux sans répondre à ses questions.

Il résolut donc de se confier au premier maire venu, de lui raconter son évasion et de lui demander des vêtements.

Car il n'avait plus qu'une idée fixe, rejoindre l'Empereur qui était revenu précipitamment vers Paris en apprenant que le sort de sa dynastie allait s'y jouer, et qui, paraît-il, se trouvait à Fontainebleau.

Ce matin-là, Jean avait de bonne heure traversé à cheval, sans rencontrer âme qui vive, une épaisse forêt, et à l'aube il en déboucha à quelque distance d'un petit village enfoui dans la verdure.

Soudain, il se sentit tout remue : la vue d'un clocher en pierre émergeant au-dessus des arbres, venait de réveiller dans son âme un souvenir d'autrefois.

Où et quand avait-il déjà vu ce pays là ?

Il ne pouvait s'y tromper ; le petit ruisseau qui roulait le long de la route, la lisière foncée des bois, le village allongé dans le sens du chemin, et le clocher surtout, massif et carré, tout cela lui donnait la sensation du « déjà vu ».

Il arriva dans le village et demanda son nom, car il n'avait, bien entendu, ni carte ni renseignements d'aucune sorte.

Mais le paysan auquel il s'adressa, après s'être assuré d'un coup d'œil que l'officier n'était pas suivi, ferma brusquement sa porte et ne répondit point.

Décidément l'uniforme étranger qui l'avait préservé jusque-là, lui pesait lourdement aux épaules.

Il parcourut la rue principale, et d'autres portes se fermèrent.

— Pourvu que je ne reçoive pas un coup de fusil, se dit-il.

Il arriva à une petite place et devant un gros bâtiment carré où on accédait par des marches, il retrouva l'impression qui l'avait assailli tout à l'heure.

Il était déjà venu là !

Mais quand ? il avait tant voyagé, il avait vu tant de pays, que sa mémoire surchargée de visions rapides et confuses ne pouvait rien préciser.

Au fond de la place, il distingua une maison de jolie apparence, précédée d'un jardinet. Une petite grille la séparait de la route, noyée dans la glycine et la vigne vierge.

Devant la porte, un vieillard assis se chauffait aux premiers rayons du soleil de printemps, et à sa vue, l'impression de Jean Cardignac, s'aviva encore.

Il sauta à bas de son cheval, noua la bride à la porte de la grille et entra.

— Monsieur, dit-il au vieillard, en jetant à ses pieds son bonnet de fourrure, je suis Français et colonel dans la Garde impériale. Cet uniforme étranger que je porte ne m'a servi qu'à traverser toute l'Allemagne, après mon évasion des prisons de l'ennemi. Je veux m'en débarrasser, trouver des vêtements convenables et rejoindre l'Empereur : voulez-vous m'y aider ?

Et ce disant, Jean débouclant son ceinturon, jeta son sabre à terre.

Le vieillard s'était levé.

— Vous êtes colonel dans la Garde ? demanda-t-il en ôtant sa casquette.

— Oui.

— Dans la Garde de l'Empereur Napoléon ?

— Oui, au 1^{er} régiment de grenadiers.

— Oh ! alors, monsieur, suivez-moi, je suis tout à vous.

Mais comme il allait entrer dans la maison, une jeune bonne apparut à la grille.

— Monsieur bataille, dit-elle, les enfants vous appellent.

Bataille ! Ce nom fut pour le jeune colonel un trait de lumière.

Ah ! oui. Ce nom, il se le rappelait maintenant ! Il ne l'avait même jamais oublié !

Que de fois il s'était promis de revoir le digne homme qui le portait.

Au lendemain de Friedland notamment, il s'était dit :

Je vais aller à Longwé (car il se souvenait bien maintenant du nom du village) et j'intriguerai le père Bataille qui ne me reconnaîtra point. Je lui rappellerai le petit tambour de la 9^e demi-brigade, le petit Jean Tapin à qui il a prêté en 1792, un costume de paysan pour aller, à travers la forêt d'Argonne, porter un pli à Dumouriez ; je lui montrerai qu'il a fait son chemin, le petit tambour ! et en comparant l'état critique de la France à la veille de Valmy à la situation brillante qui lui est faite aujourd'hui en Europe, nous boirons ensemble à la santé de Napoléon I^{er}, empereur et roi !

Il s'était dit tout cela aux heures glorieuses et n'avait jamais pu réaliser ce projet, car les voyages étaient longs et dispendieux, les congés bien

courts et les guerres bien longues.

Et voilà que le hasard le remettait en présence du brave paysan !

Mais dans quelles circonstances ?

À une heure où, succombant sous les coups de l'Europe coalisée, la France, riche de gloire mais à bout de forces, était plus lamentablement, plus irrémédiablement envahie qu'en 1792.

Il y avait déjà vingt-deux ans de cela !

Vingt-deux ans pendant lesquels notre pays avait connu les plus glorieuses destinées et les pires désastres !

Mais ce qui dominait à cette heure dans l'esprit de Jean, c'était le souvenir reconnaissant du service que lui avait alors rendu le maire de Longwé en le conduisant lui-même jusqu'à la lisière des bois, et sous le coup d'une vive émotion, il saisit la main du vieillard.

— Vous êtes M. Bataille, dit-il, l'ancien maire de Longwé ?

— Non pas l'ancien maire, dit le vieux paysan en redressant sa haute taille, mais le maire d'aujourd'hui comme d'hier, puisqu'il y a vingt-huit ans que je le suis !

— Alors c'est bien vous, dit Jean et d'ailleurs je reconnais maintenant vos traits sous vos cheveux blancs. Je ne vous demande pas si vous me reconnaissez, moi, car c'est impossible. À trente-cinq ans les fatigues de la guerre m'ont fait grisonner et quand vous m'avez vu, je n'étais qu'un enfant.

— Un enfant ? répéta le vieillard en interrogeant ses souvenirs.

— Oui, un enfant de treize ans, à qui vous avez dit : « Si un jour tu repasses par ici, mon petit gars, tu pourras toujours venir frapper à ma porte : tu demanderas la maison du père Bataille et ça me fera un rude plaisir de te revoir. » Vous souvenez-vous ?

— Et il y a longtemps de cela ?

— Oui, c'était quelques jours avant Valmy et vous aviez déjà des cheveux gris.

— J'ai maintenant quatre-vingt-six ans, dit le vieillard ; j'ai vu deux rois, une république et un empereur ; je ne sais ce que je verrai demain. Mais

vous, comment et où ai-je pu vous rencontrer ? Non, je ne me rappelle pas.

— C'est à votre mairie, sur cette place même, quand vous m'avez procuré les habits d'un petit paysan en échange des miens lorsque j'étais...

— Attendez, s'écria le vieillard dont la voix trembla d'émotion, je me rappelle... C'est vous, vous un enfant, en effet, qui m'avez refusé un écu de six livres, un cadeau que je voulais vous faire !... Seigneur Dieu ! Est-ce bien vous ? Vous, colonel aujourd'hui !

— Oui, c'est moi, dit Jean très ému.

Le vieillard lâcha sa canne, et étendant les bras :

— Ah ! mon enfant ! mon enfant ! dit-il, laissez-moi vous embrasser comme ce jour-là. Ah ! oui, je m'en souviens ! Et que de fois j'ai parlé de vous...

Les deux hommes s'étreignirent : Jean revivait ses jeunes années, toutes pleines d'un héroïsme inconscient, pleines surtout de l'enthousiasme qui dore les visions d'avenir, et ce vieux paysan qui le serrait sur sa rude poitrine éveillait dans son âme tout un monde de sensations lointaines.

— Et l'Empereur ? demanda le vieillard, lorsque Jean lui eut raconté en quelques mots les péripéties de sa vie.

— Ah ! l'Empereur, dit Jean tristement, c'est vers lui que je vais, c'est lui que je veux retrouver, car je ne puis croire aux bruits qui circulent. Il va reprendre l'offensive avec nous autres, avec la Garde qu'il ménageait autrefois dans les grandes batailles parce qu'il savait qu'il en aurait besoin un jour ; et tous ces Autrichiens, ces Prussiens et ces Russes que nous avons, pendant vingt ans, chassés devant nous, repasseront pêle-mêle la frontière, comme ceux de Valmy. Vous verrez, vous verrez !

Le père Bataille hocha douloureusement la tête.

— Je le voudrais comme vous, dit-il, mais avouez qu'il a été bien imprudent et terriblement ambitieux, notre Empereur. Lorsque plus tard on calculera le nombre d'hommes qu'il a fait tuer, on sera effrayé.

— Ce n'est pas payer trop cher la gloire qu'il a donnée à notre pays ! reprit Jean avec véhémence ; les peuples ont besoin de gloire, comme les hommes ont besoin de pain : quelle nation aura jamais parcouru l'épopée

guerrière que nous venons d'écrire avec *Lui* ; et cela, père Bataille, c'est de l'histoire, et de l'histoire qui restera.

— C'est vrai ; il aurait seulement dû s'arrêter à temps, c'est-à-dire avant cette malheureuse campagne de Russie, reprit tristement le vieux.

— Vous l'avez dit, père Bataille ; si nous avions conservé les Russes pour alliés, nous pouvions avec eux narguer le reste de l'Europe, Anglais compris !

— Ah oui, les maudits Anglais ! fit le vieillard en serrant les poings ; tout le mal vient d'eux. Ce sont les ennemis acharnés de la France depuis bien, bien longtemps, depuis notre bonne Lorraine, Jeanne d'Arc... Mais voyez-vous, mon enfant, malgré ses fautes, on l'aime bien, l'Empereur, car s'il vous a donné de la gloire à vous autres soldats, à nous il a donné du bien-être et du travail ; de plus il nous a rendu l'ordre et avec lui nous avons assez de liberté. Alors, oui, on lui pardonnera tout et le peuple en parlera longtemps.

— Dites qu'il ne l'oubliera plus, père Bataille ; et maintenant il faut que vous m'aidiez à le rejoindre. Il faut qu'aujourd'hui vous me mettiez encore sur la bonne route, comme vous l'avez déjà fait jadis quand je portais une dépêche à Dumouriez ; mais, surtout, il faut que vous me donniez des vêtements autres que ceux-là.

— Je vais vous donner ceux de mon gendre qui est parti à la dernière conscription... pourvu qu'il n'ait pas été tué à Fère-Chapenoise !

— Il y a donc eu un combat là, dernièrement ?

— Oui, il y a quinze jours environ ; des gardes nationaux mobilisés, enrôlés depuis huit jours, et sachant à peine tenir un fusil, sont tombés au milieu de l'armée russe.

— Pauvres gens !

— Ils ont refusé de se rendre et sont tombés jusqu'au dernier en criant : « Vive l'Empereur ! »

— Bravo ! Et vous croyez qu'un homme qui inspire de pareils dévouements a terminé son rôle : allons donc ! dit Jean les yeux étincelants ; vous allez voir !

Il revêtit le costume qu'on lui apporta, embrassa les arrière-petits enfants du paysan, et monta dans la carriole avec lui.

— Je n'ai plus guère de jambes, avait dit le père Bataille ; mais j'ai encore de bons yeux, je connais à fond le pays et je vais vous conduire jusqu'à Reims.

Le cheval filait bien ; le soir même, sans avoir attiré l'attention des coureurs ennemis qu'ils rencontrèrent, Jean et son guide arrivaient à Reims. Ils y apprirent que Napoléon en personne était passé dans cette ville le 12 mars et en avait chassé les Russes, puis qu'il en était reparti trois jours après. On leur confirma l'entrée des Alliés dans Paris. Quant à Napoléon, on le croyait toujours à Fontainebleau.

— Avec la Garde ? demanda Jean.

— Oui, avec sa Garde : elle ne le quitte jamais.

— Vite alors, à Fontainebleau ! dit le jeune colonel dont le cœur battait à coups précipités en pensant qu'il allait *le* revoir.

Et ne soyez pas surpris, mes enfants, que Jean songe à rejoindre son chef et son régiment avant d'embrasser sa femme et ses enfants. Ceux d'entre vous qui sont fils de soldats sentent bien qu'ils sont aimés par leur père autant qu'un enfant peut l'être, et vous savez à quel point Jean Cardignac adorait les siens. Mais l'heure était grave : le devoir militaire devait primer tous les autres, et Jean, soldat dans l'âme, n'avait plus qu'un souci : rejoindre son poste d'honneur, son poste de combat !

Il serra avec effusion dans ses bras le père Bataille, enfourcha un cheval frais et à la tombée de la nuit, rencontra au débouché de la forêt de Fontainebleau le premier bonnet à poil qu'il eût vu depuis deux ans.

Le vieux grognard était en sentinelle sur la route et faisait les cent pas, l'arme au bras, les yeux à terre.

L'émotion de Jean Cardignac était telle qu'il en oublia son costume civil.

— Est-ce que tu es du 1^{er} grenadiers ? demanda-t-il sur le ton d'affectueuse brusquerie qu'il prenait habituellement avec ses soldats.

Le grenadier leva la tête et fronça le sourcil. Il avait sur la joue gauche une balafre toute récente qui la zébrait d'un large sillon brun et sa moustache grise se hérissa.

— Est-ce que tu crois que j'ai gardé les... moutons avec toi, clampin ?
répondit-il.

Malgré son émotion, Jean eut envie de rire : il reconnaissait bien là ses vieux grognards, car il n'était pas un de ces soldats d'élite qui ne se crut supérieur au reste des hommes, de même que la Garde avait la conviction justifiée d'être la première troupe du monde.

— Écoute un instant... reprit Jean Cardignac.

— Passe au large et plus vite que cela ! riposta le grenadier dédaigneux et menaçant.

Notre ami n'essaya pas de détromper le soldat ; il n'en avait pas le temps ; il entra dans la ville et y acquit de suite la certitude que l'Empereur était au Palais et que le 1^{er} régiment de grenadiers, ou plutôt ses débris se trouvaient avec lui.

Mais ne pouvant se présenter à Napoléon dans cet accoutrement, Jean se fit désigner l'hôtel occupé par le colonel de son ancien régiment.

C'était l'hôtel de l'*Aigle rouge* ; en y entrant il reconnut le capitaine avec lequel il avait été envoyé en mission par l'Empereur le jour de la Moskowa, et lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Bonjour, Coignet ! fit-il.

Le capitaine se retourna ; et toisant l'indiscret :

— Tu connais mon nom, toi ?

— Oui. Tu étais vagemestre du grand quartier général. Rappelle-toi la Grande Redoute ; rappelle-toi Witepsk quand tu as fait vingt-quatre heures de cheval sans arrêt pour porter des ordres au maréchal Davout ; rappelle-toi Wilna, quand l'Empereur a voulu te faire prendre par les Russes pour les tromper avec de fausses dépêches.

— Mais qui es-tu pour savoir tout cela ?

— Je suis Jean Cardignac, colonel du 1^{er} grenadiers.

— Le colonel Cardignac ! Il y a longtemps qu'il est mort !

— Il paraît que non, Coignet, puisque me voilà !

— Voyons, fit Coignet en se frottant les yeux, je n'ai pas la berlue : j'ai connu le colonel Cardignac, il était tout jeune, il n'avait pas plus de trente-

deux ans à Moscou.



— Est-ce que tu es du 1^{er} grenadiers ?

— Eh bien, j'en ai trente-quatre ; et si j'ai vieilli, c'est qu'on grisonne vite dans les prisons de l'ennemi. J'en arrive ; conduis-moi à mon successeur, Coignet, et donne-moi ta main.

Le capitaine n'en revenait pas.

— Ah ! fit-il, que l'Empereur serait content, s'il n'était pas si tard !

Vous lirez certainement un jour, mes enfants, les mémoires authentiques qui portent le titre bien connu de :

Cahiers du capitaine Coignet.

Qu'il me suffise de vous dire qu'il en est peu d'aussi attachants. Au milieu de nombreux mémoires issus de l'époque impériale, ceux-là occupent une place tout à fait à part, non seulement à cause des traits curieux et des détails dont ils abondent, mais encore en raison de cette particularité surprenante que Coignet n'apprit à lire qu'à trente-cinq ans et ne songea à écrire le récit de sa vie qu'à soixante-douze ans, c'est-à-dire en 1848.

Quelques instants après cet entretien, notre ami était introduit chez son successeur, le colonel Meunier ; et je vous laisse à deviner la surprise de ce dernier quand Jean Cardignac lui eut prouvé son identité.

— Mon cher camarade, dit Jean, je ne vous demande pas de me rendre mon régiment. Je sais que l'Empereur vous l'a donné et que je suis rayé des contrôles : mais je ne puis m'adresser qu'à vous pour me procurer un uniforme de mon grade afin d'être en état de me présenter à l'Empereur.

— C'est facile, cher camarade, j'en ai ici un deuxième et il est à votre disposition. Mais vous arrivez à un bien triste moment.

— Quelle est exactement la situation ? l'Empereur a-t-il vraiment abdiqué, comme je l'ai entendu dire tout à l'heure ?

— Hélas ! oui. Le couteau sur la gorge ; sans la défection du maréchal Marmont, les Alliés eussent accepté son fils comme empereur et l'impératrice comme régente. Mais quand ils l'ont vu abandonné par ses principaux maréchaux, ils ont exigé l'abdication sans conditions.

— Et que va-t-il devenir ? demanda Jean le cœur serré.

— On lui a donné en toute souveraineté l'Île d'Elbe où il va se retirer.

— L'Île d'Elbe ? où est-ce cela ?

— Dans la Méditerranée, contre l'Italie et non loin de la Corse.

Un éclair brilla dans les yeux de Jean Cardignac.

— Et il va aller seul là-bas ! s'écria-t-il, après avoir commandé à cent millions d'hommes ! et nous allons permettre cela, nous, ses compagnons d'armes ?

— Hélas ! il le faut bien : lui-même a déclaré qu'il disparaissait de la scène du monde pour éviter la guerre civile à son pays : six cents grenadiers l'accompagneront là-bas, paraît-il. Il y a prise d'armes demain matin ; c'est notre dernière revue !

— Six cents hommes l'accompagneront !

Ce fut en se répétant cette phrase que Jean se dirigea vers le Palais, décidé à se présenter à l'Empereur lui-même, malgré l'heure avancée, et à obtenir de lui la faveur de faire partie de ces six cents privilégiés.

Jean était tellement absorbé par ses réflexions qu'il alla se heurter dans le grenadier placé en sentinelle au sommet du grand escalier.

Soudain deux cris retentissent, poussés en même temps :

— Mon colonel !

— Grimbalet !

Et je dois renoncer à vous dépeindre, mes enfants, la scène qui suivit cette reconnaissance imprévue.

Grimbalet riait et pleurait à la fois. Son faciès mobile et grimaçant était en même temps comique et tragique ; et les deux bras de Jean Tapin s'étant ouverts, il s'y précipita en jetant un cri qui ressemblait à un sanglot.

— Mon colonel, mon colonel !

Ah ! ces affections, ces rudes affections de la vie militaire ! Qu'elles sont douces au cœur dans les moments noirs, qu'elles sont réconfortantes dans les tournants difficiles, qu'elles sont belles aux heures de sacrifice !

Vous la chercherez en vain ailleurs, mes enfants, car c'est la communauté des dangers qui les fait naître et les rend durables. C'est le sentiment d'abnégation qui, animant tous les soldats d'une même patrie du haut en bas de l'échelle hiérarchique, rapproche les chefs de leurs subordonnés ; et cela est si vrai que cette affection atteint sa plus haute expression dans la marine parce que, là, le danger est de tous les instants.

Quand les premières effusions furent terminées, Jean renouvela son éternelle question :

— Et l'Empereur ?

— Ah ! le pauvre, le cher Empereur, dit Grimbalet, que vous ne le reconnaîtriez point, tant qu'il est jaune et malade... Paraît qu'il a voulu mourir, ajouta-t-il à voix basse !

— Peut-on le voir ?

— Pour ça non, mon colonel. Il veut être tout seul ; et il n'a pas de mal à être tout seul, allez ! parce que tous les maréchaux sont partis...

— Tous ?

— Il ne reste au Palais que Gourgaud et Bertrand, deux braves gens, ceux-là !... Jusqu'à Koustan, le mameluk, qui a filé ! Jean secoua tristement la tête.

— Il les avait pourtant comblés ! murmura-t-il.

— Justement, mon colonel, répondit à voix presque basse le grenadier : ils n'avaient plus rien à attendre de lui... que la paix... Ils l'ont !

.
. . .

Le lendemain matin, dans la grande cour du Cheval blanc, la Vieille Garde était sous les armes.

Le 1^{er} régiment de Grenadiers avait ce jour-là, deux colonels, car le colonel Meunier avait tenu à ce que son prédécesseur fût à ses côtés et lui avait cédé la droite.

Les vieux grognards n'avaient pu en croire leurs yeux en revoyant Jean Cardignac qui pour tous était enseveli sous les neiges de Russie, et bien qu'on ne s'étonnât pas facilement dans cette rude époque, quelques-uns n'avaient pas été loin de le prendre pour un revenant, désireux de saluer l'Empereur pour la dernière fois.

Mais avant de se mettre sur les rangs, tous ceux qui avaient connu Jean s'étaient empressés autour de lui et lui avaient manifesté de la façon la plus vive leur joie de le revoir. Grimbalet d'ailleurs les avait prévenus, et Jean Cardignac, très touché par ces marques d'affection, ne put s'empêcher de

sourire de l'ahurissement de l'un d'eux dont le nom lui revint à ce moment et qui, l'air penaud, n'osait s'approcher.

— Eh bien, Bonnaud, lui dit le jeune colonel, donne-moi la main tout de même, bien que nous n'ayons pas gardé les... moutons ensemble.

C'était le grognard qui l'avait si mal reçu à l'entrée de Fontainebleau.

Mais un roulement de tambours se fit entendre et au sommet du grand escalier, l'Empereur parut.

Un silence solennel se fit soudain et les habitants de Fontainebleau qui se pressaient à la grille du Palais pour le voir encore et qui entouraient la voiture dans laquelle il allait prendre place avec les commissaires étrangers, se figèrent dans la même immobilité que les soldats.

Napoléon était très pâle et ses yeux enfoncés dans leur orbite brillaient d'un feu étrange.

Il descendit lentement le grand escalier, suivi du général Bertrand, parcourut silencieusement les rangs des grenadiers, puis leur faisant former le cercle, il prononça d'une voix forte quoique émue, les paroles suivantes que je vous transcris ici, mes enfants, parce qu'elles appartiennent à l'Histoire :

« — Soldats de ma Vieille Garde, je vous fais mes adieux. Pendant vingt ans je vous ai conduits sur le chemin de la victoire ! Pendant vingt ans, vous m'avez servi avec honneur et fidélité ! Recevez mes remerciements !

« Mon but a toujours été le bonheur et la gloire de la France ; aujourd'hui l'Europe entière est liguée contre moi : avec vous et les braves qui me sont restés dévoués, j'aurais pu résister encore à tous les efforts de mes ennemis ; mais j'eusse allumé la guerre civile au sein de notre chère patrie. Que mon départ lui évite ce déchirement.

« N'abandonnez pas votre pays malheureux : soyez soumis à vos chefs et continuez de marcher dans le chemin de l'honneur où vous m'avez toujours rencontré.

« Ne soyez pas inquiets sur mon sort : de grands souvenirs me restent, je saurai occuper encore noblement mes instants. J'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble.

« Officiers et soldats, je suis content de vous ! Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général... Adieu, mes amis !... Adieu, mes enfants ! »

Et s'adressant au général Petit :

— Venez, général, dit-il.

Alors le général Petit s'approcha et Napoléon l'embrassa avec effusion.

— Qu'on m'apporte l'aigle et que je l'embrasse aussi, dit encore l'Empereur.

Le porte-drapeau s'avança à son tour et inclina son aigle. Napoléon embrassa trois fois l'écharpe avec émotion :

— Ah ! chère aigle ! dit-il d'une voix gonflée de sanglots, que les baisers que je te donne retentissent dans la postérité !

Et, après une pause :

— Adieu, mes enfants ! dit-il d'une voix étouffée.

Le général Petit et le porte-drapeau pleuraient à chaudes larmes et beaucoup de grenadiers avec eux.

Ce fut au milieu d'un silence impressionnant au plus haut point que Napoléon gagna la grille de la cour.

Il allait monter en voiture avec le baron Koller, commissaire autrichien, et le général Drouot, lorsque, tête nue et en proie à une vive émotion, Jean Cardignac l'aborda :

— Sire, dit-il d'une voix qui tremblait, j'ai été comblé de faveurs par Votre Majesté : accordez-moi la dernière, celle de vous suivre...

Napoléon, levant les yeux, vit les épaulettes à graines d'épinards ; et aussitôt :

— Je ne le puis, mon brave ; les six compagnies qui me sont laissées n'ont que des capitaines et un seul chef de bataillon. Mon pouvoir ne va plus jusqu'à leur donner un colonel.

— Sire, rappelez-vous Jean Cardignac que vous avez fait officier au retour d'Égypte et colonel du 1^{er} Grenadiers après la Moskowa : c'est moi.

Je viens de Russie, j'ai subi deux ans de forteresse en Allemagne. Je suis évadé d'hier et pour suivre Votre Majesté je redeviendrai s'il le faut, dans votre garde, Jean Tapin, le petit sergent de l'*Orient*.

La figure de l'Empereur s'éclaira.

— Comment ! fit-il, c'est toi !...

Et se tournant vers le comte Bertrand :

— Le colonel Cardignac sera des nôtres, dit-il. Vous le comprendrez parmi les officiers de ma maison.

Et, d'une voix très douce, lui donnant à dessein l'appellation d'autrefois :

— À bientôt, mon enfant ! dit-il.

Les voitures s'ébranlèrent et disparurent au tournant du parc.

L'Empereur était en route pour l'exil.

Le soir même, Jean Cardignac franchit à franc-étrier les soixante kilomètres qui le séparaient des siens. Il savait par Grimbalet que sa femme et ses enfants s'étaient installés avec Jacques Bailly dans la maison de la rue de la Hûchette, et telle était maintenant sa hâte de les revoir qu'il traversa comme dans un rêve les cantonnements de Charenton et de Vincennes remplis de Russes et d'Autrichiens.

Nulle part, d'ailleurs, il ne fut inquiété, car la guerre était finie et le canon s'était tu.

Les débris de la vieille armée impériale, obéissant au dernier vœu du Maître, regardaient tristement s'établir un nouvel ordre de choses et la population lasse de guerre et saturée de gloire voyait passer, indifférente, le défilé de ses nouveaux maîtres.

Les faubourgs de Paris fourmillaient de Cosaques, et dans la rue Saint-Antoine (qu'il avait traversée jadis avec les vaillants défenseurs de Mayence, au milieu de l'enthousiasme des Parisiens) des officiers étrangers — avec un air insolent — battaient le pavé de leurs sabres.

Jean Cardignac passa sans les voir, un sourire heureux sur les lèvres, à la pensée du bonheur qu'il allait retrouver.

Brisé par tant d'émotions et comprimant les mouvements désordonnés de son cœur, il s'arrêta un instant devant la porte close de la maison de la rue

de la Huchette, comme il avait fait douze ans auparavant, en revenant de sa première captivité.

C'était de là qu'il était parti, tout enfant, à la conquête de la gloire. Il y revenait, riche de gloire en effet, mais à quel prix l'avait-il achetée ?

Il se vit reflété dans une des vitres de la devanture et fut effrayé lui-même des changements qu'avaient amenés dans sa physionomie ce contact incessant du danger, cette continuité de fatigues physiques et morales.

Son visage amaigri reflétait la souffrance et il semblait avoir rapporté de la lugubre campagne de Russie quelques flocons de cette neige qui avait englouti l'armée, car si sa moustache était restée noire, ses cheveux étaient devenus presque blancs.

Et il n'avait que trente-quatre ans !

Oui, il l'avait payée bien cher cette gloire ; mais aussi comme il se sentait grandi, et quel regard de fierté il pouvait jeter sur son passé sans tache, ce passé qui était son œuvre si laborieusement édifiée.

Et dans ce moment rapide où, revenant aux lieux d'où il était parti, il eut comme une évocation de toute sa vie militaire ; il remercia Dieu qui l'avait faite telle et qui, au lieu de le laisser isolé, lui avait conservé ses plus chères affections : la compagne chérie qu'il allait revoir, les enfants en qui il revivait et le grand Empereur dont il partagerait l'exil.

D'un mouvement fébrile, il poussa la porte : des cris, des sanglots, des soupirs étouffés jaillirent autour de lui. Lisette, folle de bonheur, se jeta en pleurant à son cou, Henri et Jean l'entourèrent de leurs petits bras. Les baisers, les exclamations se croisèrent, suivis de regards et de silences plus éloquents que toutes les paroles ; et dans l'atmosphère d'ardente affection où il revivait soudain, Jean connut le bonheur le plus complet qu'il soit donné à l'homme de rencontrer.

— C'est fini !... c'est toi ! tu ne vas plus me quitter, jamais, jamais ! Oh ! mon Jean !

Ce ne fut pas sans peine que le jeune colonel expliqua à Lisette qu'il comptait suivre l'Empereur à l'Île d'Elbe.

— Mais, ajouta-t-il, tu m'y rejoindras avec les enfants ; alors nous ne nous quitterons plus et nous ne *le* quitterons plus.

Jacques Bailly qui survint, bien heureux lui aussi, approuva aussitôt. Il se chargeait d'amener Louise et ses enfants à l'Île d'Elbe lorsque Jean aurait trouvé, à Porto-Ferrajo, capitale de l'Île, une installation convenable.

Mais quand, au milieu de leurs projets d'avenir, Jean mêla le nom de son père adoptif, il vit les yeux de sa femme s'emplir de nouvelles larmes, et ce fut avec une douloureuse stupeur qu'il apprit que son vieux Belle-Rose et son vieil ami La Ramée n'étaient plus.

Hélas oui ! tandis que la mort épargnait Jean Cardignac au milieu des batailles les plus meurtrières et à cinq cents lieues de France, elle avait frappé les deux vieux du même coup, aux portes mêmes de Paris.

Mais cette mort était bien celle qui convenait à des braves de leur trempe, car ils étaient tombés face à l'ennemi, au champ d'honneur !

Fous de colère et de désespoir en voyant les Alliés s'approcher de la capitale, les deux vieux « Mayençais » s'étaient joints à tout ce que Paris comptait d'hommes de cœur : gardes nationaux armés de piques, vétérans des dépôts de la Garde, élèves de l'école Polytechnique, débris de tous les corps d'armée ; et bien que chargés d'ans et infirmes, ils s'étaient présentés au maréchal Moncey qui défendait la barrière de Clichy.

Je vous assure, mes enfants, que rien qu'à considérer leurs figures terribles, personne n'avait eu envie de rire en les voyant arriver quelques instants avant l'ouverture du feu.

— Bien, mes braves ! avait dit le maréchal ; je vous accepte.

Ils avaient été affectés comme servants à une pièce de 12 qu'on avait mise en batterie en avant de la barrière, derrière une barricade hâtivement construite, près d'une guinguette à l'enseigne « *Au père La Thuile* » qui existe encore aujourd'hui et a été transformée en un beau restaurant, à l'entrée de l'avenue de Clichy.

— Bornebleu ! dit alors Belle-Rose, ça me fait du bien de sentir la poudre !... Prenons-en une bonne prise, mon vieux La Ramée !

— J'obtempère, dont auquel !... avait répondu le vieux brave.

Et tous deux s'étaient mis à la besogne.

Belle-Rose, de son seul bras valide, maniait le levier de pointage de la lourde pièce et La Ramée l'écouvillon.

— Dont auquel que si l'écouvillon casse, j'ai ma jambe de bois pour le remplacer ! dit ce dernier en riant.

Le combat les avait transfigurés.

La Ramée riait en découvrant ses vieilles dents, et il n'aurait pas cédé sa place pour un empire.

Mais, tout à coup, une bombe ennemie était tombée sur le caisson d'approvisionnement et l'avait fait sauter.

Quand la fumée se dissipa, les deux vieux étaient étendus, pantelants.

La Ramée avait été tué raide : il avait eu la tête emportée.

Belle-Rose avait reçu un éclat de bombe dans le ventre.

Il eut encore la force de murmurer :

— Mille millions de bornebleu !... Ah ! les brigands !... Vive l'Em...

Il ne put achever.

Sa tête balafmée retomba sur l'affût du canon... Il était mort !

Jacques Bailly — qui, lui aussi, combattait dans la garde nationale — avait ramené rue de la Huchette les corps des deux braves soldats.

On les avait enterrés le lendemain dans un coin du jardin des Invalides, près du banc où ils s'asseyaient et où ils faisaient sauter sur leurs genoux Henri et Jean Cardignac. Ils avaient été ensevelis dans leurs vieux uniformes noircis de poudre, et rien n'avait été plus touchant que les honneurs rendus par les mutilés de l'Hôtel des Invalides à leurs camarades, à ces deux soldats qui, dignes des temps antiques et insouciant du repos bien gagné, avaient, à l'heure suprême, donné à leur Patrie les dernières gouttes de leur sang.

Ce fut le 27 mai 1814 que Jean Cardignac, ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour que les siens pussent le rejoindre à bref délai, débarqua à l'Île d'Elbe, d'un des bâtiments qui amenaient à Napoléon sa garde et ses chevaux.

L'accueil plein d'affectueuse bonté de l'Empereur lui fit oublier la tristesse de cette séparation qu'il ne prévoyait guère devoir être aussi longue ; et aussitôt il s'occupa, de concert avec le général Drouot, de

l'organisation de la garde : elle fut composée de six compagnies de marins et d'un escadron de lanciers polonais auquel on donna la qualification d'*Escadron Napoléon*.

L'ancien logis du gouverneur de l'Île, qu'on appela le « Palais impérial » n'aurait été partout ailleurs qu'une maison de plaisance fort ordinaire : mais elle était située dans une position avantageuse, au milieu de jardins plantés en amphithéâtre, et du point le plus élevé de ces jardins, l'œil s'égarait au loin sur la mer et sur toutes les parties de l'Île.

L'Empereur aimait à y rêver, le regard tourné vers la France, et pendant les premiers jours de son exil, il suivait longuement les voiles qui apparaissaient de ce côté de l'horizon.

Mais bientôt son activité et ses habitudes de travail reprirent le dessus : il s'occupa de son nouveau royaume et s'appliqua à y faire renaître le commerce et l'industrie très éprouvés par les longues guerres de son règne.

Le matin, levé de très bonne heure, il parcourait à cheval les différentes parties de l'île, suivi du grand maréchal, du général Drouot ou du colonel Cardignac, et donnait partout des ordres pour des ouvertures de mines, des défrichements ou des constructions de chaussées ; après son déjeuner il faisait manœuvrer les grenadiers comme s'ils eussent été dans la cour des Tuileries, assistait souvent à leurs repas et veillait sans cesse à leur bien-être.

Le soir, il invitait à sa table quelques officiers de sa garde ou les étrangers de distinction qui s'arrêtaient dans l'Île et les renvoyait sous le charme de son accueil et de son affabilité.

— Est-ce donc là, disaient-ils en le quittant, ce tyran que les journaux anglais dépeignent sous des traits odieux ! C'est le meilleur des princes et le plus aimable des amphytrions !

Cependant les mois se passaient et Lisette n'était pas encore arrivée.

Tout était prêt pourtant : Jacques Bailly n'attendait qu'un signe de Jean Cardignac pour fréter à Toulon un petit sloop et traverser la Méditerranée. Ce signe, Jean ne l'avait pas fait pour la raison suivante :

Le docteur Foureau de Beauregard, médecin de l'Empereur, ayant eu, lui aussi, le dessein de faire venir sa famille à l'île d'Elbe, avait demandé à

Napoléon son agrément, et celui-ci avait répondu :

— Ne vous pressez pas, docteur, et attendez un peu.

Cette réponse avait été très commentée dans l'entourage intime de l'Empereur : Qu'attendait, qu'espérait le grand homme ?

Jean n'avait osé à son tour demander à l'Empereur l'autorisation de faire venir les siens et avait écrit à sa femme en la suppliant de patienter.

L'année 1814 se passa : le souvenir de France hantait tous ces Français transplantés sur une terre étrangère ; à une question que leur avait faite Napoléon sur la qualité de leur soupe, un des grenadiers avait osé répondre :

— Elle serait bonne, Sire, si nous avions de l'eau de la Seine pour faire le bouillon.

— Tu es bien difficile, avait répondu l'Empereur en souriant ; mais qui sait ?... je pourrai peut-être encore te contenter quelque jour...

— Il nous enverra en congé en France pour reprendre l'air du pays, avaient conclu les grognards.

Ils étaient loin de soupçonner le plan qui, depuis le 1^{er} janvier 1815, s'élaborait dans la tête de Napoléon. Ce jour-là, il avait lu dans un journal français un récit plein de fiel dans lequel on le faisait passer pour fou.

Puis quelques jours après, il avait reçu un avis de Paris lui disant qu'un soulèvement allait avoir lieu en sa faveur, le roi Louis XVIII ayant froissé le sentiment public par de nombreuses mesures vexatoires ou impopulaires.

Enfin, vers le milieu de février, il fut avisé de Vienne que les puissances, redoutant sa présence à si courte distance des rivages de France, avaient décidé secrètement de le transporter de l'île d'Elbe à Sainte-Hélène.

Dès lors, Napoléon n'hésita plus ; il fit très secrètement ses préparatifs de départ, et le 26 février, vers midi, il prévint son entourage de sa volonté de s'embarquer.

Les officiers, la Garde et les fonctionnaires civils montèrent sur le brick qui constituait toute la marine de guerre du petit royaume.

Napoléon fit ses adieux à sa mère et à sa sœur Pauline qui, depuis peu, étaient venues le rejoindre, et s'embarqua lui-même à la nuit tombée, sans que personne se doutât où on allait.

Le 28 février le vent s'éleva et le 1^{er} mars Napoléon débarquait au golfe Juan entre Cannes et Antibes sur le rivage de Provence.

Vous dire, mes enfants, avec quel bonheur Jean Cardignac, et d'ailleurs tous ces Français qui s'étaient attachés à la fortune de l'Empereur, remirent le pied sur le sol de la patrie, serait difficile.

Quel était le but de cette pointe audacieuse ? Nul n'osait se l'avouer, mais chacun respirait avec volupté cet air de France et Jean, ayant abordé un douanier qui, à la vue de son uniforme, avait arboré la cocarde tricolore, l'embrassa comme un frère.

Je n'ai pas besoin de vous raconter ici la marche triomphale de Napoléon sur Paris par Grenoble et Lyon. Vous la lirez dans l'histoire comme un des traits les plus audacieux de la vie de Napoléon.

Comme il l'avait dit lui-même, en débarquant, dans sa proclamation au peuple français, l'aigle avait volé de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame, et le 20 mars, sans avoir répandu une goutte de sang, Napoléon rentrait dans Paris et couchait aux Tuileries.

Le roi Louis XVIII abandonné à son tour par la plupart de ses courtisans, s'était enfui, la veille même, en Belgique.

Arrivé à ce point du long récit que vous avez bien voulu suivre avec moi, mes enfants, je n'ai pas, je vous l'avoue, le courage de vous en retracer en détail la deuxième agonie de l'Empire pendant la période qui porte dans l'histoire le nom des *Cent jours*. Je n'en ai jamais suivi qu'avec angoisse les suprêmes convulsions, et j'en abrège ici le funèbre exposé.

Napoléon aux Tuileries était une menace pour les rois ; et dès le 13 mars, les souverains alliés traitant son entreprise de « délire criminel et impuissant » lançaient de nouveau leurs armées contre la France.

Or, la France était épuisée : au million d'hommes qui se jetait sur elle, animés d'une haine sauvage, elle n'avait pas cent cinquante mille soldats à opposer.

Mais avec ces cent cinquante mille hommes, Napoléon, suivant son habitude, prit l'offensive dans le but de séparer les Anglais des Prussiens, pour les battre séparément : le 15 juin il entra en Belgique, passa la Sambre

à Charleroi, et le lendemain enfonça les Prussiens commandés par Blücher dans cette bataille acharnée qui porte le nom de bataille de Ligny.

Le même jour, Ney se heurtait aux Anglais, aux Quatre-Bras, et leur livrait une bataille indécise.

Le surlendemain, 18 juin, jour de deuil, date funèbre s'il en fût, s'engageait la bataille de Waterloo !

Jean Cardignac avait à peine eu le temps de passer quelques heures avec sa femme et ses enfants. Remis par l'Empereur en possession de son commandement, celui du 1^{er} régiment de grenadiers à pied, il avait employé ses jours et ses nuits à le réorganiser et à le pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour entrer en campagne.

Quand l'heure fut venue de quitter la rue de la Huchette, Jean Cardignac prit ses deux enfants sur ses genoux ; Henri et Jean allaient avoir huit ans.

— Vous êtes maintenant en âge de me comprendre, mes chéris, dit-il ; tout au moins pouvez-vous retenir mes paroles pour les méditer plus tard. Écoutez-moi donc : si je ne reviens pas de cette grande guerre, la dernière sans doute, soyez plus tard mes vengeurs, soyez soldats tous deux. C'est mon vœu le plus cher, c'est ma volonté !

Et toi, ma chère Lise, tu respecteras cette volonté en leur faisant apprendre l'histoire de nos grandes guerres, en leur enseignant la loyauté, en formant leurs caractères, tu en feras des hommes dignes de porter l'épée. Sois courageuse, ma bien-aimée, comme tu l'as été pendant notre vie si tourmentée, rappelez-vous mon dernier mot : il est celui que j'ai reçu moi-même de la bouche du général Bernadieu mourant : « Vivez dans l'honneur. »

Les deux enfants l'avaient écouté songeurs et braves, leurs beaux yeux fixés sur les siens ; et après une dernière étreinte à Lisette, étreinte dans laquelle il mit toute son âme, Jean était parti sans tourner la tête, tout entier désormais au suprême devoir.

La Garde comprenait alors trente mille hommes qui se trouvèrent réunis à Soissons : elle était commandée par le général Drouot nommé aide-major général. Les grenadiers à pied étaient sous les ordres de Friant et on

comptait parmi les noms des généraux qui marchaient à la tête de cette troupe d'élite ceux de Morand, Ornano, Lefebvre-Desnouettes et Cambronne.

Le 16 juin à Ligny, la Garde donna peu. Suivant son habitude, Napoléon la ménageait. Il ne se doutait guère qu'elle allait presque tout entière trouver son tombeau le surlendemain à Waterloo !...

La pluie n'avait cessé de tomber par torrents dans la journée du 17, et pendant la nuit du 17 au 18, elle avait tellement détrempé le terrain que la marche y était devenue des plus pénibles : il fallut attendre que le soleil eût rendu au sol quelque consistance, et ce fut vers onze heures seulement que s'engagea la lutte qui allait décider du sort du monde.

Les quelques heures ainsi perdues par la force des choses, allaient permettre aux Prussiens d'arriver à temps au secours des Anglais.

Ce fut Ney, le brave des braves, qui ouvrit le feu en attaquant la Haie-Sainte. Lui jouait son va-tout, car, envoyé contre Napoléon pour l'arrêter à son retour de l'île d'Elbe, il avait passé de son côté avec ses troupes et devait payer de sa vie, trois mois après, ce dévouement à son ancien chef.

Sous son ardente impulsion, le combat devint acharné sur cette partie du champ de bataille. Après une lutte de géants, la Haie-Sainte fut emportée et les Anglais commençaient à lâcher pied, lorsque, vers une heure, le corps prussien de Bulow apparut au loin sur notre droite.

Alors pour en finir avec les Anglais, avant l'entrée en ligne de ces trente mille Prussiens, l'Empereur lança sur eux toute sa cavalerie : chasseurs, lanciers et cuirassiers.

L'heure est solennelle et le spectacle est inoubliable ; les casques, les cuirasses resplendissaient au soleil : cinq mille chevaux gravissent au grand trot la pente du mont Saint-Jean.

Ney est à leur tête. Ils essuient la décharge des canons anglais sans faiblir, s'élancent sur les carrés de Wellington, se précipitent sur les baïonnettes. La résistance de l'ennemi est acharnée : nos cavaliers sabrent avec rage, défonçant plusieurs carrés, sont chargés à leur tour par la

cavalerie anglaise, et, épuisés par ce combat inégal, nos cuirassiers redescendent du plateau dont les habits rouges couronnent de nouveau les bords.

Mais Ney rallie ses hommes ; Kellermann se joint à eux avec ses carabiniers ; les dragons et les grenadiers à cheval de la Garde s'élancent à leur tour, et dix mille cavaliers escaladent pour la deuxième fois l'infernal plateau.

Ils s'emparent à nouveau des canons ; les hussards de Cumberland prennent la fuite ; des carrés entiers sont sabrés, mutilés, disloqués : déjà la route de Bruxelles est couverte de fuyards anglais jetant leurs armes.

Encore un effort et la bataille est gagnée.

Mais il faudrait de l'infanterie pour forcer la victoire ; et Napoléon n'a plus que la Vieille Garde.

Il se décide à la faire donner.

C'est un moment solennel que celui où les « bonnets à poil » se mettent en mouvement, et les Anglais qui les voient s'ébranler sont saisis d'un mystérieux effroi.

Il est sept heures.

Alignée comme à la parade, le 1^{er} régiment de grenadiers en tête, la Garde Impériale gravit à son tour les pentes du Mont Saint-Jean.

À leur tête encore, marche Ney, dont la mort ne veut pas et qui, sans chapeau, les vêtements en lambeaux, ayant eu son quatrième cheval tué sous lui dans la journée, agite son sabre en criant à Drouet d'Erlon : « Tu vois tous ces boulets ; je voudrais qu'ils m'entrent dans le ventre. »

Sans brûler une amorce, l'héroïque phalange, trempée au feu de vingt batailles, aborde l'ennemi à la baïonnette, culbute les Hollandais et derrière eux les soldats de Brunswick et de Nassau ; mais une troisième ligne se dresse devant elle, tire à bout portant et couche dans les blés la moitié des bataillons de la Garde.

En même temps le canon tonne et la fusillade redouble à notre droite !

Est-ce Grouchy qui, lancé la veille à la poursuite des Prussiens pour les empêcher de secourir les Anglais, arrive derrière Bulow ! Si c'est lui, les

30.000 hommes qu'il amène vont faire pencher la victoire du côté des nôtres. Et Napoléon, frémissant, braque sa lorgnette vers ces lignes noires qu'on aperçoit confusément dans la plaine.

Non, ce n'est pas Grouchy, c'est Blücher lui-même qui, échappant à la poursuite, accourt avec vingt mille Prussiens et comble l'intervalle entre Wellington et Bulow.

Les boulets arrivent sur nos derrières ; la droite française est tournée : le cri fatal de « *sauve qui peut !* » échappé à quelques lâches ou lancé par quelques traîtres, provoque la déroute des divisions de Drouet. Les corps se débandent, tout roule et se précipite sur la route de Charleroi. La bataille est irrévocablement perdue : tout est fini pour Napoléon !

Tout est-il fini pour la Garde Impériale ?

Non : il lui reste à mourir !

.

La nuit était tout à fait tombée, enveloppant de son ombre ces vallons, ces côteaux où tant d'héroïsme s'était dépensé en pure perte.

Au milieu du refoulement désordonné de l'armée, émergeaient seuls les carrés de la Garde que Napoléon avait disposés lui-même près de la ferme de la Belle-Alliance pour endiguer le torrent.

Ils semblaient, dans leur inébranlable fermeté, des rochers battus par une mer mouvante.

Ils ne renfermaient pas seulement leurs aigles, mais aussi des drapeaux de plusieurs régiments dispersés ; nombre d'officiers généraux s'y trouvaient également : dans l'un de ces carrés, formé d'un bataillon du 1^{er} Grenadiers et commandé par le chef de bataillon Martenot, on distinguait la silhouette de Napoléon sur « Marengo » le fameux cheval qui l'avait porté à travers l'Europe.

Sombre, mais impassible, l'Empereur attendait le dernier coup du destin et songeait à mourir l'épée à la main.

Jean Cardignac ne se trouvait pas dans le carré de l'Empereur, mais dans celui que commandaient deux braves généraux de la Garde, le général Michel et le général Cambronne.

Sous l'effort de l'ennemi et surtout sous la poussée de l'armée en déroute, les carrés reculaient lentement vers le fond du vallon, et dans ces mouvements indécis en pleine obscurité, ils se perdirent de vue.

Vers dix heures du soir, le carré de Cardignac se trouva seul. À la lueur des coups de feu, Jean perçut qu'ils étaient environnés de troupes anglaises et que des canonniers plaçaient à cent mètres six pièces en batterie.

— C'est la fin ! murmura Grimbalet, nous sommes flambés !

Jean se retourna vers son ordonnance, et la voix rude :

— Nous sommes là pour ça !

— C'est juste, répondit simplement Grimbalet.

Une rage envahissait Cardignac à la pensée que tant de courage était vain ! que la Fatalité, était la plus forte ! que l'Empereur était... qui sait ? Mort, peut-être !

— Mes amis, cria-t-il à ce qui restait de ses grenadiers, nous mourrons ici, c'est bien entendu ?

Tous cessèrent un instant de tirer, tournèrent la tête vers leur officier, et avec de grands gestes frénétiques :

— Oui ! oui !... Vive l'Empereur !... Vive l'Empereur !

— Face en tête, alors ! ordonna Cardignac.

À chaque seconde des hommes tombaient. Le carré, d'abord formé sur deux rangs et quatre faces, n'avait plus qu'un rang de front, puis graduellement, à cause des vides, se resserra autour du drapeau et des officiers du centre.

Bientôt, ce ne fut plus qu'un petit triangle irrégulier, à peine composé de cent ou cent cinquante grenadiers, toujours calmes sous l'orage de feu, et ayant autour d'eux un rempart formé par l'amoncellement des corps de leurs camarades blessés ou tués.

On n'entendait pourtant ni un cri ni un commandement !

Depuis les généraux jusqu'au simple soldat, tous ces hommes se taisaient, emportés dans une même pensée farouche d'abnégation et de sacrifice.

Soudain la fusillade anglaise cessa, et près de la batterie de canons, un canonnier anglais alluma un pot à feu, sorte de fusée éclairante.

Pendant les quelques instants que dura cette clarté, on put voir, rangée à cinquante mètres, l'infanterie écossaise, l'arme au pied, les canonniers près de leurs pièces, mèche allumée ; puis, en avant de cette troupe, un officier anglais, le général Maitland, s'avança après avoir fait sonner au parlementaire.

— Cessez le feu ! commanda le colonel Cardignac.

Les grenadiers obéirent, et, franchissant la courte distance qui le séparait des Français, le parlementaire s'approcha.

Les généraux Michel et Cambronne, celui-ci tête nue, les vêtements



Le dernier drapeau du dernier carré.

déchirés, sortirent du carré avec le colonel Cardignac, et se plaçant à l'angle devant leurs hommes, ils attendirent.

Arrivé à six pas, l'officier anglais, raide et compassé, salua avec un visible sentiment de respect.

— Messieurs, dit-il en bon français, votre résistance est admirable, mais inutile... À quoi bon vous faire tuer jusqu'au dernier ?... Rendez-vous !

Un frémissement passa dans les rangs des grenadiers ; les hauts bonnets à poil eurent comme un remous qui les secoua, les yeux flambèrent, les mâchoires se crispèrent sous les favoris gris et un murmure monta.

Pâles, farouches, les officiers français serraient les poings sans répondre. Le visage noir de poudre de Cambronne était agité de frissons et ses lèvres rasées tremblaient de colère.

Étonné, presque inquiet, le général anglais eut un geste d'hésitation.

Il reprit pourtant avec un tremblement d'émotion dans la voix :

— Braves Français !... Je répète pour la seconde fois... Rendez-vous !

Alors le général Michel s'avança d'un pas.

D'un geste superbe, plein de dignité et de grandeur, il indiqua les grenadiers immobiles et l'aigle d'or bosselé par les balles, qui planait en haut de la hampe du drapeau déchiqueté ! Puis la gorge serrée :

— Monsieur ! dit-il, la Garde meurt et ne se rend pas !

— Bravo ! s'écria Grimbalet.

— Vive l'Empereur ! rugirent les vieux grognards.

Jean, les bras croisés, la tête penchée, considérait avec un sourire amer et dédaigneux le général Maitland dont le visage, changeant brusquement d'expression, exprimait maintenant une colère contenue.

Cependant, l'Anglais reprit :

— Pour la troisième fois... braves Français, rendez-vous !

.

Une injure lui répondit !

C'était Cambronne qui l'avait jetée à l'ennemi dans un élan de fureur débordante ! Et une fois l'injure lancée, Cambronne avait, d'un geste brusque, écarté deux grenadiers, puis il était rentré dans le carré. Le général Michel et Cardignac l'avaient suivi.

Le général Maitland, la bouche pincée, choqué dans sa respectabilité britannique, demeura un court instant immobile, puis il hocha la tête et murmura :

« Entêtement !... » incompréhensible entêtement ! »

Il fit alors demi-tour et se dirigea vers son artillerie. Jean, qui le suivait des yeux, vit sa haute silhouette s'estomper dans le noir.

Alors, fouillant dans la poche de son plastron, Jean Cardignac en tira une petite miniature.

Mais à la lueur du pot à feu il reconnut, non pas celle qu'il cherchait et qui représentait sa femme et ses deux enfants, mais le portrait que lui avait remis — on s'en souvient — un officier prussien blessé à mort la veille de Valmy !

Il avait laissé cette miniature à Lisette — avec d'autres souvenirs de ses campagnes — et la jeune femme par mégarde sans doute, mue peut-être aussi par une prescience extraordinaire, l'avait placée dans sa poche avec les chères reliques qui devaient lui rappeler les siens.

Valmy ! comme c'était loin, et qu'elle était étrange cette évocation de la première bataille à l'heure suprême où, pour Jean Cardignac, s'achevait la dernière !

Il remplaça le médaillon du mort de Saalfeld sur sa poitrine, trouva celui qu'il cherchait, le porta à ses lèvres et y déposa un long baiser. Puis il murmura :

— Adieu, ma Lisette ! adieu, mes chéris !

Se tournant alors vers ses grenadiers :

— Allons, mes braves ! dit-il, voilà la fin ! c'est pour la France et pour l'Empereur ! Garde à vous !...

La voix de l'officier était calme, énergique, bien assurée.

Les soldats s'alignèrent comme à l'exercice.

Quand ils furent immobiles :

— Apprêtez armes ! commanda Cardignac.

Les fusils sonnèrent sous l'étreinte énergique des grenadiers.

— Joue !...

D'un seul mouvement les armes s'abattirent.

— Feu ! ! !

.

Mais, en même temps que dans une seule détonation les fusils lançaient leur jet de flamme, l'horizon s'embrasait d'une vaste lueur rouge.

Les canons anglais, eux aussi, avaient tonné !

La mitraille passa en sifflant !... Comme le bruit du tonnerre, l'écho de la détonation s'éteignit par saccades au fond de cette vallée de carnage ; et quand il cessa, le dernier carré n'était plus !

La Garde était morte ! !

.

Seule, l'Aigle dorée dominait encore le monceau des cadavres ; et lorsque les Anglais, presque craintifs, arrivèrent auprès de ces héros qu'ils semblaient redouter jusque dans la mort, ils virent que la hampe du drapeau était en quelque sorte calée par les corps de Cambronne, du général Michel et du colonel Cardignac.

...Mais, si l'étendard restait encore droit, glorieux et pour ainsi dire menaçant, c'est qu'un grenadier, tombé sur les genoux, le soutenait de la main droite : sa main gauche crispée sur sa croix d'honneur comprimait vainement le sang qui s'échappait de sa poitrine.

Les yeux fous, la bouche tordue par la colère, le grenadier en voyant les Anglais approcher, se redressa.

D'un sublime effort il éleva au-dessus de sa tête les glorieux lambeaux du drapeau du 1^{er} Grenadiers ; il voulut crier quelque chose, ne le put, et retomba en serrant l'Aigle contre sa poitrine.

Grimbalet — c'était lui — était mort !

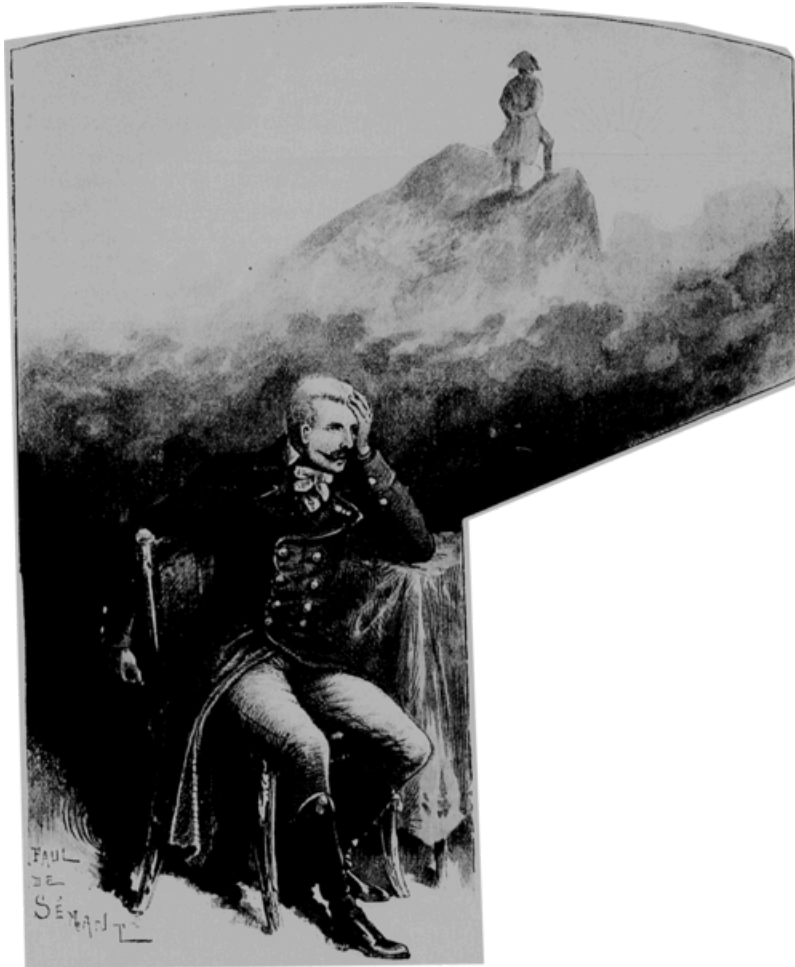
.

Et là-bas, dans la nuit, le Grand Empereur, qui n'avait pu mourir en soldat parce que ses généraux l'avaient entraîné, quittait le champ de bataille.

L'Armée Française n'existait plus.

1. [↑] En Italie.
2. [↑] Ce trait est rapporté par Marco de Saint-Hilaire, dans son *Histoire de la Garde impériale*.

ÉPILOGUE



Une fois de plus, la mort n'avait pas voulu de Jean Cardignac. Quatre jours après la sanglante hécatombe qui semblait l'avoir enseveli à jamais, il se réveillait dans un lit bien blanc, et le premier visage qu'il apercevait à son chevet était celui d'une religieuse à grande coiffe, qui lui souriait doucement.

— Enfin ! dit-elle, en se penchant vers lui, vous voilà sauvé, Monsieur le colonel.

— Où suis-je, ma sœur ?

— Oh ! ne parlez pas trop !

— Où suis-je ? répéta le blessé en jetant autour de lui un regard où perçait encore l'égarement, comme si, pendant ces quatre jours de lutte avec la mort, il eut revécu, dans le royaume des songes, la dernière phase de la bataille de Waterloo.

— Vous êtes à Bruxelles, à l'hôpital, et vous nous avez fait bien peur.

— Je suis donc bien touché ?

— Hélas ! huit blessures, il semblait que tout votre sang fût parti : de grâce, ne bougez plus !

Jean retombait sur l'oreiller, épuisé par ce premier effort quand une apparition soudaine le fit tressaillir de la tête aux pieds.

Un général prussien venait d'entrer dans la salle, était allé droit au lit du colonel Cardignac, puis faisant, la main fermée, la paume en dedans, le salut militaire :

— Colonel, dit-il, dans le français le plus pur, permettez-moi de saluer votre retour à la vie et de vous dire qu'il provoque en moi une émotion inexprimable. Vous la comprendrez quand vous aurez la force de m'écouter ; j'ai d'abord l'honneur de me présenter à vous : général de cavalerie von Schmetten, de l'État-Major du feld-maréchal Blücher.

L'homme qui parlait ainsi était de haute taille, les cheveux et la barbe blancs, il portait la longue tunique à plastron de velours uni des généraux de Frédéric, et la haute casquette qui, légèrement modifiée, est restée l'unique coiffure de l'armée allemande.

Son regard était triste et doux, sa physionomie aristocratique, et il n'avait rien de la rudesse et de la morgue des compatriotes de Blücher.

Jean Cardignac avait gardé le silence.

— Je me reprocherais, reprit son interlocuteur, de vous entretenir aujourd'hui d'une question aussi personnelle que celle qui m'a fait surveiller, heure par heure, votre résurrection. J'attendrai que vous ayez repris assez de force pour m'entendre et surtout pour me répondre.

Les préventions de Jean devant ce vieillard digne et correct, s'évanouissaient ; il répondit :

— Je suis de force à vous répondre et tout prêt à vous écouter.

— Même si j'invoque auprès de vous des souvenirs très anciens ?

Le colonel passa sa main sur son front comme pour y fixer de lointaines images. Où avait-il vu cet homme ? son visage ne lui rappelait rien.

Le général allemand prit ce geste pour un signe de fatigue, salua, disparut, et Jean ne le revit que trois jours après.

Le colonel avait pu prendre quelques aliments et se sentait beaucoup mieux. Les médecins, une fois de plus, le déclaraient sauvé !

— Colonel, lui dit le général von Schmetten en le revoyant et en s'asseyant près de son lit pendant que la religieuse se retirait discrètement, vous ne saurez jamais avec quelle impatience j'ai attendu l'heure d'entendre votre voix, car de vos paroles peut jaillir pour moi la dernière consolation, la seule que je désire emporter dans la tombe. Si je suis resté en activité à l'âge de soixante-treize ans, si j'ai suivi toutes les dures campagnes qui ont été conduites contre votre pays, si je me suis donné comme but de fouler le sol de France, c'est que j'espérais y retrouver trace du fils unique que j'y ai perdu, il y a vingt-deux ans.

— Expliquez-vous, général, je suis tout à votre disposition si je puis vous renseigner, mais, en vérité, je ne vois pas.

— Attendez et vous allez me comprendre : j'avais un fils que j'adorais, il partit avec S. A. le duc de Brunswick pour cette première campagne de France qui finit si lamentablement pour nous, et jamais je ne le revis. — Et non seulement, je ne le revis pas, mais, parmi ses camarades ou ses soldats, nul ne put me dire où il était tombé et comment il était mort. — Il était marié depuis six mois à une adorable jeune fille de la cour de Hesse-Darmstadt ; notre désespoir fut immense et pendant plusieurs années nous attendîmes son retour, le croyant prisonnier, espérant quand même : puis l'espoir disparut et nous n'eûmes plus qu'une pensée, celle de retrouver son corps, de le ramener dans le caveau familial, de pouvoir pleurer sur ses restes : sa femme fit un voyage en France, fouilla, interrogea : je fis de même ; rien, pas un indice... comprenez-vous notre désespoir ?

Les larmes coulaient lentement sur les joues du vieillard, il s'arrêta un instant et poursuivit pendant que Jean, gagné par cette émotion si vraie, se demandait en vain en quoi il allait pouvoir soulager cette douleur restée si profonde après tant d'années.

— Le lendemain de la bataille de la Belle-Alliance^[1], poursuivit le général prussien, un sous-officier apporta à l'État-Major du maréchal un certain nombre de lettres et d'objets trouvés sur des officiers français restés sur le terrain : l'ordre en avait été donné parce qu'on comptait trouver sur eux des documents concernant le complot qui avait abouti au retour de l'île d'Elbe. Jugez de ma stupeur en découvrant parmi ces objets ce médaillon ! c'est-à-dire le portrait de sa femme que mon fils avait religieusement emporté avec lui.

Et le vieillard tendit à Jean Cardignac la miniature que Lisette avait, soit par mégarde, soit par un véritable instinct divinatoire, placé avant son départ dans le plastron de la tunique de son mari.

— Le reconnaissez-vous, demanda le vieillard tout haletant, et pouvez-vous me dire de qui vous le tenez ?

— Certes, répondit Jean, je me souviens comme d'hier de l'incident de guerre qui me valut la possession de cette miniature. C'était le 15 septembre 1792, je voyais le feu pour la première fois, à la reprise du défilé de la Croix-au-Bois par le général Chazot. L'ennemi était repoussé et je m'occupais de porter secours à des blessés étendus dans une grange remplie de paille. L'un d'eux, frappé à mort attira mon attention. C'était un jeune officier à moustaches blondes, aux yeux bleus, très mince, d'une pâleur de cire ; il me demanda à boire et je lui en apportai. Mais à peine eût-il bu quelques gouttes qu'il entra dans une courte agonie ; j'avais alors douze ans : sans doute la vue d'un enfant lui inspira l'idée de me donner ce médaillon, car il me le tendit en disant ce seul mot : Saalfeld !

— Saalfeld ! répéta le vieillard dont la voix était devenue tremblante : c'est là, en effet, qu'est notre château et qu'il avait laissé sa jeune femme. C'était donc bien lui !...

— Il rendit le dernier soupir en me regardant, poursuivit le colonel, et je me souviendrai longtemps de l'impression que me causa cette mort, une des premières que je voyais de près.

— Et pouvez-vous me dire, interrompit le général von Schmetten, où son corps a été enseveli ?

— Hélas, reprit Jean, je ne me souviens que trop de l'affreux moment qui suivit. Vous me demandez la vérité, la voici : votre fils, général, n'a pas eu de sépulture.

— Que dites-vous ?

— Vous allez me comprendre : pendant que nous étions dans cette ambulance improvisée, les Autrichiens de Clerfayt, renforcés à notre insu, reprirent l'offensive et leurs obus arrivant dans la grange où nous nous trouvions, y mirent le feu instantanément ; on n'eut que le temps d'en extraire quelques blessés, mais on y laissa les morts et quand je m'éloignai, la grange entière était en flammes !

— C'est horrible ! horrible ! murmura le vieillard les traits contractés ; j'avais tout supposé, excepté l'affreuse vérité ; jamais je ne pourrai donner ce détail à sa veuve. Mieux vaut qu'elle ignore à jamais notre rencontre d'aujourd'hui...

Un silence pesant succéda à cet entretien. Le vieillard se leva avec effort.

— Quoi qu'il en soit, colonel, dit-il, permettez-moi de vous restituer cet autre médaillon trouvé aussi sur vous, paraît-il. Il doit représenter des êtres qui vous sont chers ; plus heureux que moi vous les reverrez !

Jean Cardignac saisit avec transport la miniature qui avait reçu ses derniers adieux le soir de Waterloo, contempla avec amour les trois têtes chéries qu'il ne croyait plus revoir et les couvrit de baisers.

— Oh ! merci, général, dit-il... merci !

— Ne me remerciez pas, car je vous demande de m'abandonner en échange la relique que vous avait donnée mon enfant.

— Certes, répondit Jean ; elle est à vous : je ne la considérais que comme un dépôt et je me reproche aujourd'hui de n'avoir pas fait des recherches à son sujet en passant à Iéna en 1806, car Saalfeld n'en est pas loin.

— J'étais moi-même à Iéna, dit le vieillard ; nous étions donc en face l'un de l'autre alors, mais les desseins de la Providence sont impénétrables et il était écrit que nous ne devions nous rencontrer qu'au bout de cette série de guerres qui ensanglantent l'Europe depuis vingt-trois ans. Dans tous les

cas vous pouvez bénir la rencontre que vous avez faite à la Croix-au-Bois, car c'est à ce médaillon que vous devez la vie.

— Comment cela ?

— J'ai pu non sans peine il y a huit jours, retrouver le soldat qui l'avait trouvé sur vous et lui-même eut plus de peine encore à vous retrouver, car vous étiez déjà allongé dans une des fosses que creusaient les paysans belges sur tous les points du champ de bataille. Je dus même ordonner, de la part du maréchal, qu'on suspendit le travail d'ensevelissement jusqu'à ce que le soldat en question vous eût reconnu, et il dut passer en revue pour cela plusieurs centaines de cadavres.

— Alors, on m'avait enterré vivant ? fit Jean Cardignac à voix basse.

— Oh ! si peu vivant qu'il a fallu toute l'habileté de nos principaux chirurgiens pour ranimer en vous un souffle de vie à peine perceptible. Vous n'aurez donc pas à regretter cet incident de votre jeunesse, colonel, et maintenant que nous n'avons plus rien à nous apprendre, veuillez me dire si je puis vous être utile avant de vous quitter et disposez de moi.

Le visage de Jean Cardignac était redevenu sombre ; car une image venait de se dresser subitement dans sa mémoire.

— Je n'ai plus rien à désirer, dit-il, puisque l'Empereur est mort.

Car, comme tous les soldats de Waterloo, il croyait que Napoléon avait été tué dans l'un des carrés du 1^{er} régiment de grenadiers où il s'était enfermé.

— L'Empereur n'est pas mort, répondit le vieillard, mais il est en retraite et son armée n'existe plus. Dans huit jours nous entrerons pour la deuxième fois à Paris.

— Si l'Empereur n'est pas mort, répondit vivement Jean Cardignac, vous ne serez pas à Paris dans huit jours.

— Détrompez-vous, nous y serons : votre Empereur a joué en Belgique son dernier coup de dés et il a perdu, irrévocablement perdu.

— Alors ! c'est fini ! fit Jean Cardignac après un silence.

— Je le crois, colonel, et il ne me reste plus qu'à vous exprimer une profonde admiration pour le courage déployé le 18 par l'armée française.

Sans notre arrivée avec le maréchal Blücher sur le champ de bataille, vous remportiez une seconde victoire.

— Mais l'Empereur que va-t-il devenir ?

— L'Empereur, dit le vieillard d'une voix grave, doit être sacrifié à la paix du monde ! Si le maréchal Blücher peut le prendre, il sera fusillé !

Secoué brusquement comme par une décharge électrique, Jean Cardignac se dressa sur son séant.

— Le maréchal Blücher commettrait ce crime ! s'écria-t-il les yeux étincelants.

— Il me l'a dit à moi-même.

— Alors, adieu général, et si jamais pareil forfait est accompli contre le plus grand génie qui ait jamais existé, que le noble sang versé par la Prusse retombe à jamais sur elle.

Et Jean Cardignac épuisé retomba sur son oreiller.

Blücher, heureusement, ne put s'emparer de Napoléon ; il l'essaya mais il ne réussit dans sa tentative qu'à faire détruire près de Rocquencourt, aux portes de Versailles, par le général Exelmans, deux régiments de cavalerie envoyés à sa recherche.

Ce brillant fait d'armes devait être d'ailleurs le dernier combat de cette guerre si courte et si terrible tout à la fois.

Pendant sa convalescence, Jean apprit successivement l'entrée des Alliés à Paris et l'embarquement de Napoléon pour l'île de Sainte-Hélène.

Oui, le Grand Homme avait cru qu'en se livrant aux Anglais, il obtiendrait d'eux, en échange de sa parole de ne plus troubler la paix du monde, une retraite tranquille en pays civilisé.

« — Altesse Royale, avait-il écrit au prince régent d'Angleterre, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de

ses lois que je réclame comme celles du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. »

Cette lettre si noble, cet appel à la magnanimité d'un peuple n'avait pas touché l'honneur anglais, puisque cet honneur est toujours mélangé d'intérêt, et qu'à cette époque en particulier, il était dominé par la peur qu'inspirait depuis vingt ans le nom de Napoléon.

L'Empereur avait demandé une retraite : le peuple anglais, se faisant le geôlier de l'Europe, lui donna une prison, et non content de le tenir cloué sur l'aride rocher de Sainte-Hélène, il choisit avec soin le bourreau qui allait en avoir la garde.

Si l'Angleterre s'est déshonorée en imposant au Grand Homme un martyr de six ans sous un climat meurtrier, alors qu'il n'était plus à craindre, sir Hudson Lowe, son geôlier, a laissé une mémoire exécrée et il est peu de noms dans l'histoire aussi méprisables que le sien.

Le colonel Cardignac devait faire à Bruxelles un séjour assez long, car ses blessures l'avaient mis dans un état de faiblesse telle, que la convalescence fut des plus lentes. Il n'était plus d'ailleurs le robuste soldat qui avait, d'un pas alerte et rapide, parcouru l'Europe : vingt-trois ans de guerres, d'émotions, de captivité et de souffrances de toutes sortes l'avaient vieilli prématurément, et quand Jacques Bailly prévenu, arriva pour le ramener à Paris, il le trouva plus blanchi, plus affaibli encore qu'à son retour des prisons allemandes.

Il ne fallut rien moins que la tendre et fidèle affection de Lisette, les caresses de ses deux fils grandis et charmants, pour faire diversion aux émotions qui l'assaillirent dès son retour en France.

Celle qui le remua le plus profondément fut l'exécution du maréchal Ney.

Jusqu'au dernier moment il avait espéré que le *brave des braves*, inculpé du crime d'avoir abandonné les Bourbons pour revenir à son ancien maître au retour de l'île d'Elbe, serait épargné par les balles françaises ; et il versa des larmes amères en voyant que, ni le passé glorieux, ni les services rendus à la France par le vaillant soldat, n'avaient pu lui éviter les sanglantes vengeances de la politique ; il pleura encore en apprenant le massacre du général Brune, l'exécution de Labédoyère ; et renonçant à servir dans une

armée où il n'y avait plus place pour les officiers restés fidèles au souvenir de Napoléon, il envoya sa démission au ministre de la guerre.

Sa fortune lui permettait de renoncer à la retraite de colonel à laquelle il avait droit : il ne la demanda point et dès lors se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants.

Il s'occupa seul du début de leur instruction, et n'eut pas de peine à diriger leurs goûts vers la carrière des armes que, dès le jour de leur naissance, il avait ambitionnée pour eux.

Et si j'ai, mes enfants, intitulé *Histoire d'une famille de soldats* l'ensemble des trois livres dont *Jean Tapin* ouvre la série, c'est que les deux fils du colonel Cardignac, devenus officiers eux aussi, ont participé à toutes les guerres qui s'étendent de la conquête de l'Algérie jusqu'à la campagne d'Italie ; c'est que son petit-fils, Georges, né à la vie militaire comme officier à la veille de la funèbre catastrophe de 1870, a pris part à toutes les expéditions coloniales de la France, au Tonkin, au Soudan, au Dahomey et à Madagascar ; c'est qu'il vit encore à l'heure où j'écris, attendant comme nous tous la grande guerre, la guerre sainte qui nous rendra l'Alsace-Lorraine, en dépit de toutes les tentatives utopiques en faveur du désarmement des peuples.

Si vous vouliez bien m'accorder l'attention que vous avez apportée à la lecture de *Jean Tapin*, attention dont je vous remercie, mes enfants, je vous raconterai bientôt les aventures de ces deux générations de soldats et vous apprendrez ainsi l'histoire militaire de la France pendant le siècle qui s'achève.

Soldat dans l'âme, Jean Tapin devait faire souche de soldats.

Quant à lui il quitta Paris où la vue de l'uniforme étranger lui était devenue insupportable et il vint acheter dans le petit village de Saint-Cyr une maison de campagne non loin de la célèbre École militaire où il comptait un jour faire entrer ses deux fils.

Jacques Bailly céda sa maison de commerce pour l'y suivre avec Catherine, devenue toute blanche elle aussi. Et une vie calme et paisible commença pour cette famille dont l'existence avait été jusque-là si mouvementée.

Jean passait de longues heures dans son jardin, rêvant au passé, ou lisant les gazettes pour y trouver des nouvelles de l'Empereur proscrit.

Avec beaucoup de Français il avait espéré, pendant les premières années qui suivirent 1815, que le captif s'échapperait de Sainte-Hélène comme il s'était échappé de l'île d'Elbe.

— *Il reviendra*, disait-il au colonel Letureau qu'il avait retrouvé au café Procope, plus bégayant que jamais.

Puis cet espoir s'éteignit, les années passèrent et un jour la nouvelle de la mort du Grand Homme arriva en Europe.

Il avait succombé le 5 mai 1821, miné par le chagrin, tué par le climat, achevé par les vexations de son geôlier, et un désespoir infini envahit le cœur de Jean Cardignac.

Quelque chose se brisait en lui.

Six semaines après l'arrivée de la lugubre nouvelle, il rencontra à Paris le maréchal Bertrand qui après avoir partagé avec le comte de Montholon l'exil de l'Empereur, revenait en France pour assurer l'exécution de ses dernières volontés.

Le grand maréchal connaissait Jean Cardignac et avait pour lui une affectueuse estime ; il eut peine à le reconnaître dans cet homme vieilli avant l'âge, mais dès que Jean eut fait appel à ses souvenirs, il lui ouvrit les bras et silencieusement les deux hommes s'étreignirent.

— Vous étiez auprès de lui quand il est mort, monsieur le Maréchal ? dit Jean avec des sanglots dans la voix.

— Oui, mon ami, nous étions tous là : Montholon, Marchand, ma femme, mes enfants et ses serviteurs, tous agenouillés et pleurant autour du lit de camp sur lequel il était étendu. Sa mort a été empreinte d'une majesté que je ne puis essayer de peindre : l'agonie a duré deux jours ; il supportait avec un courage admirable des douleurs atroces, l'œil fixé sur le portrait de son fils qu'on avait fini par lui envoyer.

— Il parlait encore ?

— Oui ; il nous a dit : « Vous allez revoir la France, mes amis, soyez heureux ; vous y reviendrez avec le reflet de ma gloire, avec l'honneur d'un noble dévouement ; portez ma dernière pensée aux Français qui me gardent

une place dans leur cœur... moi, je vais rejoindre Kléber, Desaix, Lannes, Duroc, Ney... ils viendront à ma rencontre et nous ressentirons encore une fois l'ivresse de la gloire humaine ! »

Suffoqué par les larmes, Jean Cardignac écoutait ces paroles d'outre-tombe.

Le grand maréchal s'arrêta un instant, profondément remué, lui aussi, au souvenir de ces inoubliables instants.

— Le temps était affreux, poursuivit-il, la tempête faisait rage sur l'île et sur la mer, et le tonnerre semblait vouloir, à défaut du canon, apprendre au monde la fin de ce puissant génie ; le 5, à la tombée du jour, l'orage s'éteignit et le soleil très rouge se coucha dans les flots ; le délire s'empara de lui ; parmi ses paroles entrecoupées, je distinguai les mots de : Mon fils !... tête !... armée !... Desaix ! et quand il eut rendu le dernier soupir, je couvris son corps du manteau bleu qu'il portait à Marengo.

Presque aussitôt son visage prit une expression de beauté souveraine : jamais je n'oublierai l'auguste expression de ses traits.

Toute la garnison anglaise défila devant son cercueil et trois jours après nous le portâmes au lieu de sépulture qu'il avait choisi, près d'une petite fontaine à laquelle il avait eu pendant ses derniers jours un peu de soulagement.

— Comment ! s'écria Jean ; il va rester sur cette terre maudite ? son corps ne va pas être rendu à la France ?

— Lui-même, en se sentant mourir, a demandé pour ses restes le retour de l'exil :

« Je désire, dit-il dans son testament, que mon corps repose sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. »

— Croyez-vous, monsieur le Maréchal que ce vœu soit respecté ?

— Il le sera, mais plus tard, quand les haines auront eu le temps de s'apaiser, quand la France oubliant ses blessures cicatrisées, ne songera plus qu'aux souvenirs glorieux qu'elle lui doit !

Les deux soldats se quittèrent après une dernière étreinte.

Ce jour-là, de retour à Saint-Cyr, Jean Cardignac réunit tous les siens et appela ses deux fils qui chaque soir revenaient du Lycée de Versailles.

Henri et Jean allaient avoir quatorze ans.

Tout frémissant encore du récit qu'il venait d'entendre et vibrant de la plus intime émotion, le colonel retraça devant eux les derniers moments de l'Empereur.

Tous l'écoutèrent dans un silence religieux, Jacques Bailly rêveur, Catherine et Lisette les yeux mouillés de larmes, Henri et Jean sérieux et graves.

Quand il eut terminé :

— C'est un chapitre de notre histoire qui vient de s'achever, conclut-il. Le passé militaire le plus glorieux qu'ait jamais connu une nation est scellé dans cette tombe, et ma vie militaire a pris fin avec celle du Maître à qui je l'avais consacrée.

« Mais si je me suis dévoué à un homme, parce qu'à mes yeux il représentait la Patrie, il n'en peut être de même pour vous, mes enfants ; c'est à la France et à la France seule que vous vous devrez désormais !

« Vous ne connaîtrez pas nos chevauchées guerrières à travers l'Europe, nos triomphes et surtout notre confiance aveugle dans l'étoile d'un chef ; c'est chose qu'on ne reverra plus ; mais vous ne connaîtrez pas non plus, je l'espère pour mon pays, les deuils et les désastres dus à l'excès même de nos victoires.

« Vous entrerez dans une armée toute nouvelle, formée dans la période de recueillement qui suit les grandes défaites et le moment est loin sans doute où notre pays tirera de nouveau l'épée ! Votre rôle sera plus obscur mais non moins utile que celui de vos pères, car c'est à votre génération qu'il appartiendra de relever la France humiliée. Préparez-vous y par le travail, ayez le culte de l'honneur et pensez quelquefois à la Vieille Armée que j'aimais tant ! »

Il ne put en dire plus, car ces deux derniers mots s'arrêtèrent dans sa gorge, et Lisette essuyant ses propres larmes s'avança, le regard vaillant comme autrefois.

Elle rapprocha les deux têtes brune et blonde de la tête blanche de Jean Cardignac qu'elle entourait de ses bras.

— Oui, mes enfants, dit-elle d’une voix chaude et vibrante, suivez l’exemple de votre père : il n’en est pas de plus noble et de plus beau.

Alors Henri prit la main de Jean.

— Père, dit-il très simplement et avec un accent qui alla droit au cœur du vieux soldat de la Garde, nous ferons tout pour être dignes de toi. Compte sur nous !

Et la vieille Catherine sous ses bandeaux blancs eut un sourire de fierté :

— Crois-les, va, mon Jean, dit-elle, bon sang ne peut mentir et puis, ne sont-ils pas *Les Filleuls de Napoléon* ?



1. [↑] C’est ainsi que les Prussiens ont appelé la bataille de Waterloo, pendant que les Anglais l’appelaient la bataille de Mont-Saint-Jean, d’après le nom des lieux où les uns et les autres avaient combattu.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Viticulum
- Acélan
- Ernest-Mtl
- *j*jac
- Jahl de Vautban
- Cantons-de-l'Est
- Aldnonymous
- Cpad38
- JuTa
- Kaviraf
- Hector
- Shev123

- TptBot

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)